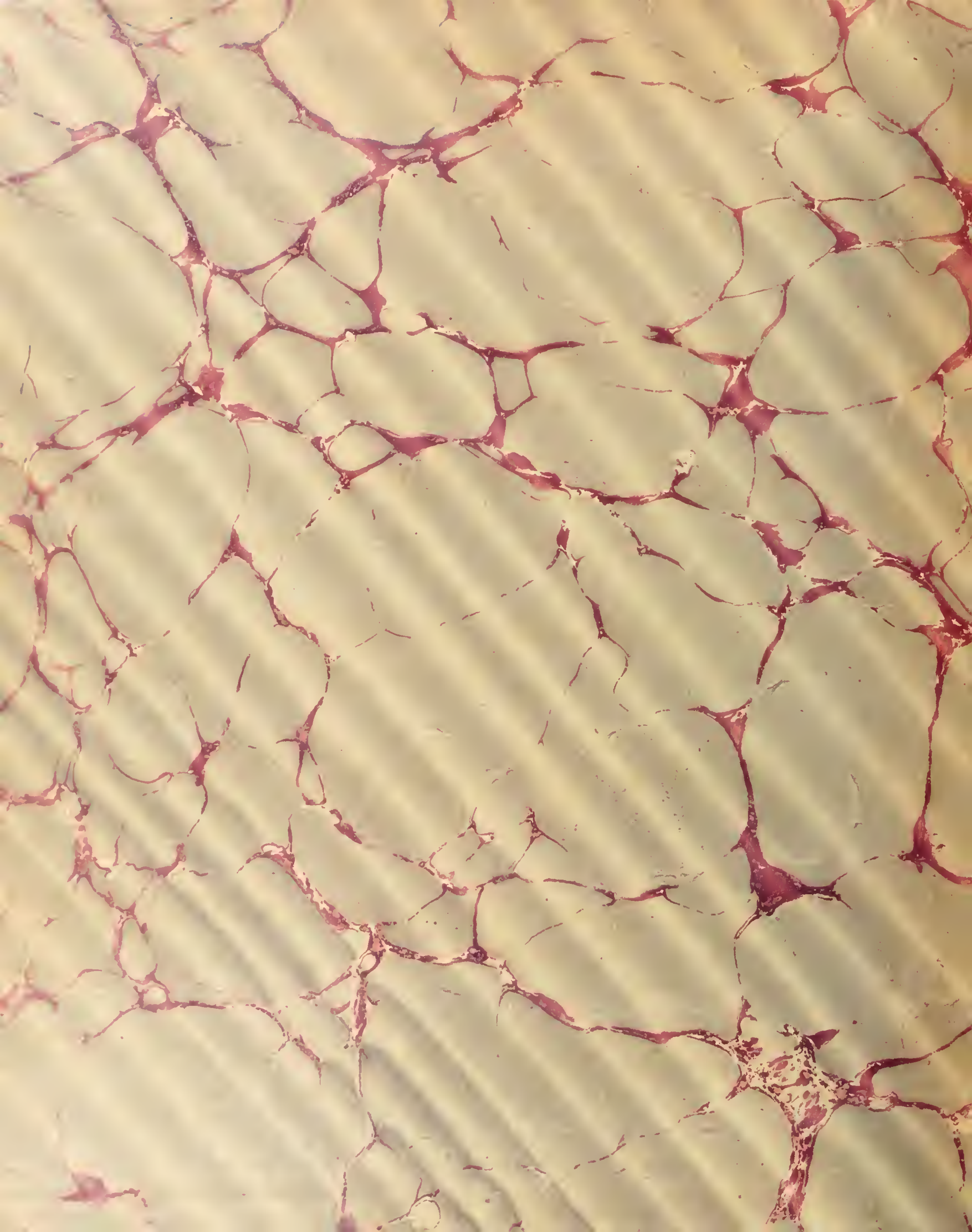




MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

III

VOYAGES AU LAOS

ET CHEZ LES SAUVAGES DU SUD-EST DE L'INDO-CHINE



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

III

VOYAGES AU LAOS

ET CHEZ LES SAUVAGES DU SUD-EST DE L'INDO-CHINE

PAR

LE CAPITAINE CUPET

INTRODUCTION PAR AUGUSTE PAVIE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, DU MINISTÈRE DES COLONIES ET DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

AVEC QUINZE CARTES ET CINQUANTE ILLUSTRATIONS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1900

ONT ÉTÉ SUCCESSIVEMENT ATTACHÉS À LA MISSION :

MM.

*Biot, surveillant des télégraphes, 1882-1883.

*Launey, commis principal des télégraphes, 1884.

*Combaluzier, commis principal des télégraphes, 1884.

Ngin, secrétaire cambodgien, 1885 à 1895.

Gautier, 1887-1888[1].

Cupet, capitaine au 3e zouaves, 1887 à 1892[2].

*Nicolon, capitaine à la légion étrangère, 1887 à 1889.

*Massie, pharm. maj., 1888 à 1892.

Messier de Saint-James, capitaine d'infanterie de marine, 1888.

Vacle, 1888 à 1891[3].

Garanger, 1888, 1889 et 1894[4].

MM.

*Lerède, capitaine d'armement des messageries fluviales du Tonkin, 1888.

*Nicole, publiciste, 1888.

Lefèvre-Pontalis, attaché d'ambassade, 1889 à 1891 ; secrétaire d'ambassade, commissaire adjoint au chef de la Mission, 1894-1895.

Lugan, commis de résidence au Tonkin, 1889 à 1895[5].

*Dugast, lieutenant d'infanterie de marine, 1889 à 1891.

Macey, 1889 à 1891 et 1895[6].

Cornillon, professeur, 1889 à 1892.

Molleur, commis de comptabilité, 1889 à 1890[7].

Le Dantec, docteur ès sciences, 1889 à 1890[8].

* Les noms des membres de la Mission décédés sont précédés d'un astérisque.

1. Consul de France.
2. Chef de bataillon au 56e de ligne.
3. Commissaire principal du Gouvernement au Laos.
4. Commissaire du Gouvernement au Laos.
5. Vice-Consul de France.
6. Commissaire du Gouvernement au Laos.
7. Administrateur au Sénégal.
8. Chargé du cours d'embryologie générale à la Sorbonne.

MM.

Dr Malglaive, capitaine d'infanterie de marine, 1889 à 1892.[1]

*Rivière, capitaine au 22e d'artillerie, 1889 à 1891, 1894 et 1895.

Cogniard, capitaine à la légion étrangère, 1889 à 1891[2].

Pennequin, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, adjoint au chef de la mission, 1889-1890[3].

Friquegnon, capitaine d'infanterie de marine, 1890 à 1892 et 1895[4].

Donnat, capitaine d'infanterie de marine, 1890.

De Coulgeans, commis principal des télégraphes, 1890 à 1895[5].

Guissez, lieutenant de vaisseau, 1890-1892.

Tostivint, garde principal de milice, 1890 à 1892.

Le Myre de Vilers, lieutenant de cuirassiers, 1893.

MM.

Caillat, chancelier de résidence, secrétaire particulier du chef de la mission, 1894-1895[6].

Oum, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895.

Tournier, chef de bataillon à la légion étrangère, 1894-1895[7].

Seauve, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895.

Thomassin, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895[8].

*Mailluchet, capitaine d'infanterie de marine, 1894-1895.

Sainson, interprète, 1894-1895[9].

Sandré, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895[10].

Lefèvre, médecin de 2e classe des colonies, 1894-1895.

Jacob, lieutenant d'infanterie de marine, 1895.

1. Capitaine au 153e de ligne.

2. Chef de bataillon à la légion étrangère.

3. Général de brigade d'infanterie de marine. Gouverneur général par intérim à Madagascar.

4. Chef de bataillon d'infanterie de marine.

5. Vice-consul de France.

6. Vice-résident.

7. Lieutenant-colonel au 146e de ligne, résident supérieur au Laos.

8. Capitaine à la Légion étrangère.

9. Vice-consul de France.

10. Commissaire du gouvernement au Laos.

ERRATA

Page 160, 6e avant-dernière ligne à supprimer.

165,	dernière ligne,	*au lieu de :*		orment...	*lire*	forment...
179,	3e	—	—	Mé Kong...	—	Mé Khong.
190,	29e	—	—	B. Na Nai..	—	B. Na Noi.
198,	3e	—	—	déouvertes..	—	découvertes..
202,	7e	—	—	Luang Pragang...	—	Luang Prabang. .
217,	13	—	—	Je m'embarquais...		Je m'embarquai...
229,	7e	—	—	Laos Pou Eus...	—	Laos Pou Euns
393,	10e	—	—	Ninh Hao...	—	Ninh Hoa...
413,	12e	—	—	l'annamite,..	—	l'annamite...



Le Capitaine CUPET (cliché Rancoule

Après un court séjour dans la capitale siamoise, le temps de la connaître, tous deux avaient gagné Luang-Prabang, le lieutenant Nicolon s'y était installé pour le service de la mission, le capitaine Cupet était parti à ma rencontre.

C'était le moment où, ayant accompli le premier passage du Laos au Tonkin, je venais de quitter les troupes du colonel Pernot après avoir accompagné au delà de la Rivière Noire cette colonne hardie dont la jonction avec moi avait été un des objectifs et dont la marche de trois mois à travers un pays inconnu avait laissé un exemple admirable à garder.

Revenu par Laï-Chau, je descendais à Luang-Prabang y ramenant une petite troupe siamoise trouvée au poste de Dien-bien-phu qu'elle était venue pour occuper après la prise de possession par l'autorité française de ce territoire, dépendance de l'Annam.

Nous suivions par les montagnes les sentiers transformés depuis en route télégraphique, longeant à distance la rivière Nam-Ngoua pour arriver enfin au bord de ce cours d'eau. Là je pus me munir de pirogues et m'embarquer avec mon petit personnel, laissant les soldats siamois occupés à construire des radeaux de bambous sur lesquels ils achèveraient leur route.

Ces pirogues avaient été pour moi une bonne fortune : j'étais fatigué à l'extrême, ayant parcouru 150 kilomètres dans les huit derniers jours.

Une forte déchirure au genou droit, causée par les épines de framboisiers sauvages, négligée (son origine me l'avait fait croire insignifiante), s'était enflammée par la marche, elle devenait sensible et j'en souffrais.

Aussi, quoiqu'on fût au commencement de l'après-midi, je m'endormis dans la barque dès que j'y fus, franchissant les rapides sans que l'on m'éveillât.

Le lendemain, nous entrions dans le Nam-Hou, le plus gros affluent du Mékhong.

On descendait avec une vitesse très grande le courant étant fort, les rapides nombreux et les rameurs entraînés par l'espoir de revoir leurs familles et le désir de me rendre content.

Assis sur l'avant, je regardais passer rochers, berges et bois avec un sentiment infini de plaisir. Ces paysages, je les avais déjà vus se dérouler il y avait six semaines à peine en montant la rivière; mais alors si j'avais la résolution qu'il faut pour atteindre le but, j'avais aussi le souci lourd d'éviter, d'annuler les obstacles élevés à ma marche et ceux qui pouvant surgir devant moi m'avaient fait échouer l'année d'auparavant.

Cette fois j'arrivais avec le succès, tout avait pour moi un aspect accueillant et comme si la nature avait pu connaître mon angoisse ancienne, mon regard lui disait la sérénité actuelle de mon être.

Rapidement le passé de ma mission revenait sous mes yeux et ses résultats avec ceux du présent m'en faisaient envisager l'avenir avec plus d'assurance.

Il y avait près de neuf ans que j'étais à la tâche. Depuis longtemps rompu à la marche sans chaussures, j'avais les pieds durcis comme ceux des indigènes mais la fièvre plus d'une fois m'avait fait craindre de faiblir avant l'œuvre achevée et j'avais senti le besoin pour aller jusqu'au bout, de nouveaux compagnons, jeunes, de nature ardente et généreuse pouvant me suppléer, faisant de mon idée la leur.

Or précisément depuis trois mois j'avais l'avis ferme que deux officiers étaient partis vers moi, et la veille, au village de la halte, une lettre du capitaine Cupet, confiée à des marchands venus du sud quinze jours avant, m'avait dit qu'il était au Laos et faisait le possible pour me joindre au plus tôt.

Jusqu'alors seul de la mission j'avais travaillé à l'établissement de notre carte indo-chinoise. Mes premiers camarades, Biot, Launey, Combaluzier y avaient servi avec un but spécial, les constructions des télégraphes que je traçais en explorant, et Gauthier après une étude commerciale m'avait quitté à Luang-Prabang pour tenter la première expérience de descente rapide du Mékhong.

Aussi, au contentement que je viens d'exprimer se mêlait celui que me donnait la certitude d'avoir bientôt des collaborateurs entraînés à la topographie qui aideraient au travail de la carte dans des conditions larges.

Et je pensais au jeune capitaine dont la lettre simple, sobre de phrases enthousiastes, me laissait deviner un compagnon calme et très résolu.

Et j'allais dans mon rêve, les yeux perdus sur les eaux transparentes regardant sans voir s'y refléter la rive sur laquelle au milieu des rochers un point blanc, éloigné, ressortait lumineux.

Les bateliers m'observaient souriants ; de leur air bon ils dirent :

« N'apercevez-vous pas un pavillon français, au loin devant nous sur la droite ? »

Subitement debout, je le vis avec eux ; sa flamme, superbe de fraîcheur, palpitait sous la brise à l'arrière d'une barque grande et de forme ignorée sur le fleuve, qui lentement longeait le bord.

Ramant alors avec plus de vigueur, les hommes dirent entre eux :

« C'est la barque qu'a construite le fils aîné du roi sur un modèle d'Europe !

« Un homme vêtu de blanc, autrement que ne le sont les gens de notre pays, marche parmi les roches, c'est un Français, bien sûr ! »

Comme mon cœur battait quand je pris ma jumelle !

Sur le costume blanc je vis des galons d'or, c'était le capitaine, j'en fus de suite certain ; il mesurait la berge avec une chaînette. Soudain il s'arrêta, sans doute la loque tricolore pavoisant ma pirogue avait frappé ses yeux, car courant vers le bord il sauta dans la barque.

Un instant après, criant doucement tous les deux : « vive la France, » nous nous embrassions, nous regardant joyeux avec curiosité, nous plaisant mutuellement et d'une façon complète, heureux de nous comprendre sans nous être parlé.

Le capitaine venait à ma rencontre, il ne lui restait plus qu'à descendre avec moi.

Sa barque, spacieuse juste assez pour que cet avantage ne devînt pas obstacle au passage des rapides était si confortable auprès de ma pirogue que je quittai celle-ci pour m'asseoir avec lui.

Rapidement je le mets au courant de mes dernières marches : dans le pays de Nan, vers la colonne Pernot et le Tonkin : je lui dis les modifications que dans les régions du nord la situation vient de subir, en particulier ce qui concerne la commission que nous devions former, enfin tout ce que je sais de plus nouveau que lui.

Le capitaine raconte son voyage à travers le Laos, puis il m'interroge sur les travaux à faire dont il réclame déjà une part et la plus grosse !

Insensiblement nous en venons à nous parler de nous : rapidement il dit son origine modeste, sa jeunesse d'étude, ses campagnes en Afrique, au Tonkin, au Cambodge, en Annam et j'éprouve un grand plaisir et une fierté émue à entendre mon nouveau compagnon esquisser un début dans la vie utile à connaître.

Fils de gendarme, voué dès l'enfance au métier des armes, Cupet fait ses études au Lycée de Bar-le-Duc et entre à Saint-Cyr à 18 ans avec le n° 30. Il en sort en 1879 nommé sous-lieutenant au 2e zouaves sur sa demande et part pour l'Algérie, commençant justement sa carrière de soldat quand commence ma mission.

Aucun théâtre d'action ne pouvait lui fournir plus d'occasions de se faire ressortir et de mieux mettre en relief ses qualités d'activité, d'énergie et d'initiative.

Il passe cinq ans en Afrique, courant la brousse en tous sens, tantôt mêlé aux expéditions contre Bou-Amama, tantôt détaché à la télégraphie optique à la suite des colonnes, tantôt chargé de missions par le colonel de Négrier et le général Thomassin : tour à tour soldat, topographe, télégraphiste, puisatier, devenu presque légendaire dans le sud de la province d'Oran dont il escalade toutes les montagnes à la recherche de communications optiques et visite tous les points d'eau pour le choix des étapes.

Les Arabes au milieu desquels il passe l'année 1883 et les premiers mois de 1884 et dont il a frappé l'imagination ne le connaissent que

sous le pseudonyme suggestif de « Bou el Aroui » (le père du mouflon), tant ils l'ont vu parcourir leurs montagnes.

Passé lieutenant au 9ᵉ de ligne en avril 1884, il obtient bientôt de revenir au 2ᵉ zouaves et en janvier 1885, s'embarque pour le Tonkin avec son bataillon.

Là, il prend part aux dernières opérations qui suivent la retraite de Langson et pénètre l'un des premiers dans cette fameuse région du Baï-Saï où la piraterie fut le plus difficile à réduire, où tant de sang fut répandu, où tant de ruines résultèrent de la lutte. Un jour, avec M. de Grasse, un officier d'infanterie de marine dont le nom reviendra au cours de cet ouvrage, ils repoussent les attaques constamment renouvelées d'une troupe bien armée, dix fois supérieure en nombre à leur petit détachement. Le soir venu, l'ennemi est éloigné : les soldats exténués sont installés dans une pagode au centre d'un village. Au milieu de la nuit, « Alerte », les pirates reviennent, ils mettent le feu aux quatre coins du village espérant faire périr ceux qui l'occupent dans l'incendie. Mais le cas a été prévu, une large zone de baraques constituant le marché de l'endroit a été abattue autour de la pagode et le feu même empêche l'assaut des assaillants qui, au jour, étaient en retraite.

Six mois plus tard, l'insurrection de 1885 l'appelle au Cambodge où, marchant avec les troupes du lieutenant-colonel Klipfel, il mérite une première proposition pour capitaine quoique n'ayant que 18 mois de grade.

L'année suivante le lieutenant Cupet est en Annam, commandant le le poste de Mitho (province de Quang-Binh). Les rebelles tiennent la montagne et rayonnent dans la plaine, rançonnant tous les villages au delà d'une portée de fusil des parapets. Une reconnaissance heureuse lui fait découvrir la plus importante de leurs retraites, Lembach, contre laquelle une colonne est aussitôt dirigée. Avec l'avant-garde il enlève un des ouvrages avancés, tourne la position de l'ennemi et le détermine à l'évacuer.

Ces faits d'armes lui valent les félicitations du général, une citation à l'ordre du régiment et une 2ᵉ proposition pour le grade supérieur.

En décembre 1886, le commandant de la brigade de l'Annam, colonel Callet, l'attache à son état-major où vient le trouver la nomination qui le ramène au Tonkin capitaine à 28 ans au 3e zouaves (juillet 1887).

C'est sur ces entrefaites que la commission franco-siamoise ayant été décidée, deux officiers sont demandés au général en chef pour en faire partie. Le général Munier qui vient de prendre le commandement, pensant que nul n'est mieux préparé à ce rôle par ses antécédents que Cupet, maintes fois désigné à l'attention de ses chefs et qu'il a particulièrement apprécié en Annam où il l'a eu sous ses ordres directs, fixe sur lui son premier choix.

Avec quelle joie j'entends le brillant passé du capitaine ! je lis dans son regard qu'éclaire la volonté de faire mieux encore, combien il me sera facile de lui communiquer la note qui me domine et je sens déjà naître l'affection qui m'unira au vaillant camarade qui m'arrive plein du désir de montrer ce qu'il vaut en servant son pays.

Parlant à mon tour, je lui dis le grand parti que nous allons tirer dans ces régions, nouvelles pour lui, des aptitudes qu'il a montrées ailleurs. Je lui fais entrevoir quelles occasions il aura, dans l'état pacifique d'explorateur substitué à celui dur quelquefois du soldat à la guerre, de faire preuve de qualités tout opposées, au milieu de populations souvent primitives, presque toujours prévenues, aux yeux desquelles les dispositions intellectuelles et physiques restent en arrière des sentiments et du cœur et dont il saura se faire admirer et aimer.

Les bateliers silencieux nous regardent curieusement ; ils semblent chercher à deviner quoi, de si palpitant, nous pouvons bien nous dire qui donne ainsi animation aux yeux et au visage et chaleur à nos voix.

Leurs rames tombent en cadence sur l'eau de la rivière qu'une brise légère irise et que l'ardent soleil de mars renvoie éblouissante.

Le vieux de l'arrière a dit, il n'y a qu'un instant, et Ngin l'a répété

sans que nous y prenions garde tant nous sommes suspendus aux lèvres l'un de l'autre :

« Nous allons entrer dans le Kheng-Louang, le rapide dangereux par excellence du Nam-Hou, voulez-vous quitter la barque et parcourir sur la rive l'espace qu'il occupe, nous vous reprendrons dès le bas de la chute ? »

Et il a continué la route devant notre silence et sur un signe de Ngin qui à côté de nous, comprend de ci de là un mot, une phrase, met son cœur à l'unisson des nôtres et se montre tout joyeux.

Assis en face l'un de l'autre, sans sièges, à la manière des indigènes, nous sentons bientôt que la houle s'accentue, finissons de causer pour mieux voir et assujettissons nos corps en nous calant et des pieds et des mains au bordage.

Brusquement le capitaine se lève tout debout et recule.

Je vois les bateliers prendre de ses mouvements une attitude inquiète et je lui dis très vite :

« Rasseyez-vous sans quoi nous allons chavirer ! »

Tandis que lui s'écrie :

« Un serpent sortant d'une touffe d'herbe entraînée par les eaux est entré dans la barque, le voici derrière vous ! »

Comme je me retourne en me levant aussi, risquant de déranger moi-même l'équilibre, Ngin, sans parler, nous montre et du doigt et des yeux que la bête passée entre deux planches s'est logée au-dessous de nous dans les bagages juste dans un recoin où on ne peut la voir.

Nous nous rasseyons, confus de notre peur, tâchant d'en laisser ignorer, pour l'instant, la cause aux bateliers tout à la grosse affaire de franchir le rapide, et sitôt que la barque a bondi sur la vague formée dès après le dénivellement, je leur fais accoster la berge sur le sable, et nous sautons à terre en leur disant pourquoi.

Eux ont alors vite fait de nous y suivre pensant sans doute notre crainte justifiée par la connaissance qu'ils croient que nous avons des qualités dangereuses propres à l'espèce de l'hôte qui s'est cru sauvé en se logeant chez nous.

Ngin songe à ce moment à dire :

« Ce serpent est gris, long et mince, je le suppose inoffensif. »

Chacun se trouve en même temps rassuré ; lentement on soulève les planches puis deux ou trois paquets et la bête apparaît allongée, demi-morte de fatigue et frayeur, dans une rainure d'où l'on n'arrive à la sortir qu'en la coupant en deux ; et nous nous rembarquons ayant jeté à l'eau le corps sans intérêt du plus insignifiant des serpents du Laos.

La conversation, du coup, fut tout à fait changée et roula jusqu'à la halte du soir, du reste proche, sur l'instinctive terreur que nous avons des animaux qui rampent alors que nous marchons et nous semblent



Fig. 1. — Le Kheng-Louang du Nam-Hou

agressifs quand l'effroi les raidit, qui avait pu, un moment, faire oublier à deux hommes familiers du péril le danger qu'il y a, quand on ne sait nager, à rompre l'équilibre d'une barque en plein rapide.

Deux ou trois jours après notre rencontre, nous étions à Luang-Prabang où nous trouvions le lieutenant Nicolon.

Notre séjour dans la ville laotienne allait être de courte durée. Le motif qui y avait amené les deux officiers, la formation d'une commission franco-siamoise, ne subsistait plus. Il fut convenu que Nicolon resterait dans la région où il rayonnerait ayant Luang-Prabang comme centre d'étude, d'autre part que j'irais avec Cupet reconnaître une deuxième voie

de communication du Laos au Tonkin et qu'arrivés aux abords du delta, Cupet regagnerait par une autre direction Luang-Prabang pour y fermer le circuit de son itinéraire tandis que je pousserais jusqu'à Hanoï où je demanderais le maintien de mes deux compagnons au Laos avec moi.

La saison des pluies approchait. Nous hâtâmes notre départ.

Une lettre du général Bégin qui arrivant de France venait à Hanoï prendre le commandement en chef des troupes de l'Indo-Chine avait déterminé le choix de l'itinéraire à parcourir. Le général m'y demandait s'il ne me serait pas possible d'amener les bandes de Pavillons noirs cantonnés entre le Laos et le Tonkin à se soumettre à notre autorité.

Cette proposition entrait trop dans mes idées pour n'être pas saisie avec empressement et Tak-Khoa, sur la Rivière Noire, résidence du principal des chefs chinois, devint le but de notre marche.

Le présent volume ne contenant que la relation des explorations isolément accomplies par le capitaine, le récit de ce voyage dont je rédigeai le journal de marche, et dont Cupet leva l'itinéraire, appartient à une autre partie de l'ouvrage de la mission, mais je dirai ici que ce fut surtout dans cette première reconnaissance que je pus apprécier tout le mérite de mon collaborateur.

La saison des pluies nous avait surpris à moins que moitié de cette course de 480 kilomètres qui dura trente-sept jours. Parcourant un pays montagneux, non encore reconnu, presque inhabité où on ne trouvait guère à s'approvisionner à cette époque de dévastation que de l'indispensable, marchant par des sentiers à peine sus de village à village et qu'il fallait souvent débrousser pour avancer, ou par des ravins où l'eau des averses dépassait maintes fois les genoux, le capitaine fit son levé au pas comme par la suite dans toutes ses autres marches. Le soir, tandis que je rédigeais mon journal et pendant que cuisait notre maigre carry, il mettait son travail au net. Son énergique volonté ne se démentit pas un instant : escaladant les sommets dénudés voisins de la route pour y prendre des « tours d'horizon » il faisait l'étonnement des guides et des gens du convoi. Les Pavillons noirs avec qui je fus assez heureux pour m'entendre ne furent pas insensibles à cette vaillance, ils me le dirent et je fus fier

plus d'une fois en leur disant combien d'autres Français avaient l'ambition de marcher comme lui.

Je me souviens qu'un jour, près d'atteindre la Rivière Noire, ayant marché toute une semaine sans voir une maison, nous nous trouvâmes à bout des petites provisions que nous renouvelions de village en village. Le riz et l'eau avec cinq ou six œufs en carry ne donnaient guère de forces pour marcher tout le jour sous une pluie diluvienne ou une chaleur torride! A l'heure du déjeuner, le capitaine me dit :

« Vous n'auriez pas, dans vos médicaments, quelque chose qui pourrait changer en un breuvage un peu réconfortant l'eau trouble du ruisseau, tout au moins substituer un goût autre à celui de l'humus qu'elle entraîne? »

Et nous voici, visitant la petite boîte en fer-blanc, contenant ma pharmacie de route, il ne s'y trouvait pour ainsi dire plus rien et elle me servait à emmagasiner les coquillages et les insectes recueillis en chemin. Nous en sortîmes deux petits flacons à moitié remplis, l'un de laudanum, l'autre de tartrate de fer.

Cupet songea à prendre le laudanum, je pensai que dans l'état de fatigue où j'étais le tartrate me serait salutaire. Chacun mit trois ou quatre gouttes de sa drogue dans son eau et nous nous arrangeâmes si bien tous deux de nos boissons que jusqu'à Tak-Khoa nous en fîmes usage.

C'est à Tak-Khoa, après ce début, après notre séparation, que commencent les relations qu'on va lire.

Je les ai résumées chacune à sa date dans le premier volume de cet ouvrage [1], je ne reviendrai donc pas sur leur exposé. Je me bornerai, en indiquant les différentes marches, à faire remarquer ce que l'auteur n'a pas dit dans sa narration où effleurant d'une plume légère les fatigues, les dangers et les misères de la route, masquant en quelque sorte sous

1. Exposé des travaux géographiques de la Mission.

une note générale de gaieté et de bonne humeur l'effort continu d'une volonté sans cesse aux prises avec les difficultés, il semble avoir soigneusement écarté tout ce qui pourrait faire ressortir le mérite de l'œuvre accomplie.

J'avais laissé au capitaine le soin de choisir le terrain de son étude dans ces immenses territoires encore inconnus de l'ouest du Mé-Khong comprenant, en dehors du pays de Luang-Prabang proprement dit, les régions des Hopanhs[1] et du Tra-Ninh. Il traça ses itinéraires entre celui que nous venions de parcourir et la région du Song-Ca, cours d'eau par lequel il devait terminer son travail et rentrer en Annam après avoir relié par d'autres marches son levé topographique au mien et à celui de la colonne Pernot dans les Sip song chau thais[2].

C'étaient cinq autres reconnaissances à exécuter.

Il accomplit les trois premières en pleine saison des pluies. Elles comportèrent 53, 20 et 32 jours de marche, en tout 1.100 kilomètres d'itinéraires.

Le voyage de Tak-Khoa à Luang-Prabang fut presque complètement effectué dans un pays semblable à celui dont je viens de parler. En partie inhabité ou dévasté par la piraterie, il n'offrait pour les gîtes que la forêt ou le sol détrempé des cultures abandonnées. La nourriture dont bien entendu le pain et le vin étaient exclus depuis l'arrivée au Laos, s'y composa presque uniquement de riz, de cochon fumé et de patates. Sous les averses torrentielles les sentiers des vallées y étaient transformés en ruisseaux, ceux des ravins en torrents, ceux sur les pentes en glissoires dangereuses.

Au cours de la troisième reconnaissance, une fausse manœuvre d'un batelier dans la rivière Nam-Ngoua, considérablement grossie, fait chavirer son radeau au milieu d'un des rapides les plus violents et c'est véri-

1. Abréviation usitée de : Hua pahn ha tang hoc. Pays des mille sources et des cinq et six (cantons).

2. Douze cantons Thais.

tablement miracle si mon compagnon qui ne sait pas nager échappe à ce danger.

La quatrième reconnaissance l'amène à Dien-bien-phu au moment où, revenu du Tonkin, je me dispose à quitter ce poste pour gagner Luang-Prabang, laissant à la direction du commandant Pennequin, dont on verra au cours de cet ouvrage l'œuvre remarquable et la brillante collaboration à la mission, les pays dont j'ai obtenu l'évacuation par les Siamois et d'où les Pavillons noirs, maintenant soumis à notre autorité, ne tarderont pas à se retirer.

J'ai en retrouvant Cupet le plaisir de lui annoncer qu'il est maintenu au Laos dans la mission et que le général Bégin tenant grand compte de ma recommandation et désireux de récompenser sa belle campagne a obtenu pour lui la croix de la Légion d'honneur.

A peine restons-nous à Luang-Prabang le temps nécessaire pour moi d'organiser la mission au Laos pendant les quelques mois que je dois aller passer en France et pour lui de mettre ses levés au net. Nous partons au milieu de février 1889 nous dirigeant chacun par une voie différente sur Vinh en Annam. Pendant qu'avec Vacle, un nouveau compagnon, je reconnais celle passant par Lakhôn et Kham-Muôn, il parcourt la vallée du Song-Ca, ce cours d'eau dont j'ai parlé et dont l'examen, la cinquième reconnaissance du capitaine, complétera son étude.

Ce fut encore pour lui une marche longue et pénible, mais combien intéressante! Elle acheva de nous donner la géographie de toute cette partie du pays à l'est du Mékhong et au nord du Song-Ca qu'il s'était chargé de lever.

Dans cette série d'explorations le capitaine n'avait pas eu un rôle simplement utile au point de vue de la science, sa vigoureuse et ardente nature lui avait conquis l'admiration des indigènes et son prestige à leurs yeux s'était singulièrement accru par la constatation de ses qualités de bienveillance et de sensibilité. Quoiqu'il cite à peine dans sa relation l'aventure d'une petite fille prise par les pirates et ramenée par lui à sa mère, il eut dans maintes circonstances l'occasion de se faire connaître

sous ce rapport. Sa conduite à l'égard des populations leur montra sous le jour le plus avantageux les Français, que leurs adversaires avaient annoncés dans le pays comme des gens intraitables, et elle eut pour conséquence d'y faire ardemment désirer de n'avoir plus affaire qu'à eux.

Lorsque Cupet avait quitté son régiment au Tonkin pour venir au Laos, il comptait déjà près de trois années de séjour effectif en Indo-Chine, ayant quitté Oran le 20 janvier 1885 ; il touchait par conséquent au terme réglementaire de la période militaire à passer dans la colonie. L'action du climat n'avait pas eu prise sur lui, les hasards de la campagne lui avaient fait visiter successivement avec sa compagnie une partie du Tonkin, de la Cochinchine, du Cambodge et de l'Annam : aussi avait-il saisi avec empressement l'occasion qui s'était offerte de visiter des régions nouvelles pour la plupart inexplorées.

Le temps qu'il venait d'y passer portait maintenant à plus de quatre ans son absence de la mère-patrie. Les privations, les fatigues commençaient à avoir raison de son tempérament robuste et à lui faire sentir le besoin d'aller retrouver des forces sur le sol natal. Certain de revenir avec moi reprendre sa place dans la mission il se décida à demander un congé à notre arrivée à Hanoï.

A la fin de l'année 1889, nous sommes de retour en Indo-Chine avec de nombreux compagnons. En même temps que je vais parcourir les régions du nord avec quelques-uns des nouveaux camarades, je charge le capitaine de faire avec MM. de Malglaive, Rivière, Lugan et Counillon, le levé des régions au sud de celle qu'il a examinée dans la mission précédente, chacun marchant isolément.

Il est convenu qu'au commencement de la saison des pluies nous nous retrouverons tous à Luang-Prabang pour y organiser la suite de l'exploration ; les itinéraires sont tracés en conséquence.

Mais Cupet s'attribue dans cette étude une part telle de travail que pour être achevée à l'époque choisie elle exige un surmenage auquel sa santé ne peut résister : une insolation dont il est frappé en prenant le



Fig. 2.

MM. Takiat et Ro, interprètes. — capitaine Rivière, M. Lugan. — capitaines Cupet et de Malglaive — M. Counillon.

soleil à midi pour des observations de latitude lui donne le coup de grâce, il tombe gravement malade.

Il n'en continue pas moins sa route jusqu'à ce qu'épuisé il tombe à Patang terrassé par le mal. C'est dans ces circonstances que son interprète annamite Bo a l'occasion de montrer combien il s'est attaché à lui et de faire preuve du plus véritable dévouement. Heureusement le capitaine est arrivé au point terminus de son levé qui est aussi celui de deux de ses camarades, de Malglaive et Lugan. Ceux-ci ne tardent pas à l'y joindre, ils le trouvent en proie au délire et dans un état d'anéantissement tel que le croyant près de la mort ils se mettent à la recherche d'un coin de terre isolé, ombragé où ils pourront l'enterrer.

Sa solide constitution le sauve, le mieux arrive et son moral excellent le soutenant on peut le ramener à Luang-Prabang où il entre en convalescence.

Partant pour continuer les travaux de la mission nous le laissons à notre centre d'opérations où bientôt il achève de se rétablir.

A peine debout il se met en route pour la série de reconnaissances qui lui a été réservée et par laquelle il terminera si remarquablement son rôle d'explorateur.

C'est encore sur la rive gauche du Mékhong qu'il va opérer et c'est de plus en plus vers le sud que portera son étude ; d'immenses territoires y attendent d'être visités et connus depuis le Laos et le Cambodge jusque vers l'Annam et la mer de Chine.

Deux fois il en accomplit la traversée, une fois par les terres laotiennes, une autre par celles du Cambodge. A chacune de ces marches il visite longuement les régions sauvages habitées par les Sédangs dont on a tant parlé il y a quelques années et par les Bahnars que civilisent les missionnaires.

A ces itinéraires viennent se réunir ceux de deux autres membres de la mission, le capitaine Cogniard et le lieutenant Dugast, qui le secondent très heureusement ainsi que le garde principal de milice Delingette venu de l'Annam au-devant de lui.

La relation de ce dernier voyage veut une attention toute particulière, elle fait connaître avec autant de précision que possible ces territoires vastes sur lesquels on manquait de renseignements. L'auteur s'y est appliqué à montrer telles qu'il les a vues et comprises leurs populations étranges, et il les a peintes comme il les a encore sous les yeux.



Fig. 3. — Le père Guerlach.

Les missionnaires, le père Guerlach en particulier, le reçoivent avec enthousiasme ainsi que ses compagnons: eux qui connaissent les difficultés constituées par la nature du sol et par les habitants, donnent toute leur admiration à ces marches exécutées avec résolution malgré des obstacles sans nombre.

Pendant que cette importante exploration s'exécute dans ces régions que le gouvernement du Siam a considérées comme soumises à son autorité, mais où ses agents n'ont encore jamais pénétré, des officiers siamois

envoyés de Bangkok luttent de vitesse pour y devancer le capitaine et faire acte de possession en l'y recevant ; mais partout quand ils arrivent ils le trouvent chez lui et finalement ils se retirent.

La mission, au point de vue de l'exploration, se trouva vers ce temps virtuellement terminée. Les circonstances qui devaient plus tard me remettre en marche n'étaient pas prévues. Cupet qui avait consacré à la mission trois années du long stage dans le grade de capitaine se disposa à rentrer au service actif du régiment. Mais auparavant, sa connaissance si grande du pays me le fit choisir avec deux de nos plus distingués compagnons, les capitaines Friquegnon et de Malglaive, pour la rédaction de la carte de l'Indo-Chine établie avec les documents recueillis par les membres de la mission. Cette carte rapidement terminée put paraître en 1893 précisément à ce moment où les événements la rendaient le plus utile.

En le remettant à la disposition de son département, le Ministre des affaires étrangères, à l'approbation duquel j'avais soumis une proposition pour officier de la Légion d'honneur en faveur de mon compagnon, demanda pour lui cette distinction en récompense des services remarquables qu'il avait rendus à la science et au pays notamment pendant son voyage d'exploration chez les sauvages. Son peu d'ancienneté dans le grade de capitaine et de chevalier ne lui permit malheureusement pas de bénéficier de ces démarches.

Cupet avait rapporté de sa mission environ 9,000 kilomètres d'itinéraires tant par terre que par eau, reproduits sur les cartes annexées au texte : En raison de l'insuffisance de ses photographies la direction du « Tour du monde » a bien voulu mettre à sa disposition des dessins qui ont permis d'illustrer brillamment son récit[1].

Pendant tout le temps qu'il avait été au Laos, il avait dirigé ses actes et fait converger ses efforts vers la réalisation de l'idée pour laquelle nous

1. Les gravures et dessins ont été exécutés d'après des photographies des capitaines Cupet, Trumelet-Faber, Friquegnon et de Malglaive, et de MM. Lemire, Brière, Chanel, Simoni et Delineau.

marchions. Il ne lui a pas été donné d'assister à l'émancipation des populations laotiennes pour lesquelles une ère nouvelle s'est ouverte. Il a eu du moins la satisfaction d'avoir, dans les années passées à parcourir le pays, contribué à préparer le terrain à la domination française en y continuant les traditions d'honneur, d'humanité et de bonté préconisées par les explorateurs devanciers de notre mission.

Auguste PAVIE.

PRÉFACE

I

L'un des caractères les plus saillants peut-être de l'époque actuelle est le besoin d'expansion qui travaille les nations européennes et semble grandir à mesure que leur champ d'action se restreint, par suite de la concurrence toujours croissante des autres parties du monde.

Il ne faudrait pas, cependant, faire de ce phénomène un cas nouveau et le croire particulier à notre temps.

Les peuples de l'Europe se sont constamment distingués entre tous, par une activité qui s'est, dans la suite des âges, dépensée sous mille formes : longtemps alimentée par les guerres dont leur histoire est remplie, elle a toujours profité des longues périodes de paix pour s'épancher au dehors.

Aussi, ne me serais-je pas arrêté plus longtemps sur ce sujet, s'il ne se dégageait, du mouvement actuel, certains symptômes significatifs.

Depuis la constitution des États en nations armées, la guerre apparaît comme une éventualité si redoutable, que les peuples ne l'envisagent pas sans frémir. De là, chez tous, une aspiration à peu près unanime vers le maintien de l'état de paix, se traduisant, dans le domaine politique, par des tendances de plus en plus marquées, de la part des chancelleries, à équilibrer la force et le droit et à s'inspirer de l'intérêt général pour régler les questions en litige.

Ces tendances, il faut bien le reconnaître, procèdent moins du désir de mettre la politique d'accord avec la civilisation et le progrès, que de l'obligation, désormais inéluctable, imposée aux gouvernements, quelle qu'en soit la forme, de compter avec l'opinion.

Cela ne veut pas dire que les conflits entre les peuples soient désormais conjurés.

Si l'avenir, en effet, nous réserve peut-être moins de guerres à coups de canon que le passé, il nous fournira certainement le spectacle de luttes économiques gigantesques qui auront pour théâtre l'univers, pour acteurs les trois quarts de l'humanité, et qui, pour être d'allures plus pacifiques que les autres, ne seront ni moins dangereuses, ni moins acharnées.

A la fin de ce siècle de production à outrance, où chaque jour a été marqué par un progrès, où la science est venue constamment en aide à l'industrie pour enfanter des merveilles, les nations les plus avancées de l'Europe ont beau perfectionner leur outillage, multiplier leurs productions, elles voient surgir de tous les côtés, sur tous les marchés, leurs consommateurs de la veille transformés en concurrents redoutables.

C'est le nouveau monde, l'Inde, l'Australie qui nous inondent de leurs produits. Ce sont des peuples nouveaux comme les Japonais qui entrent dans la lice et veulent se passer de nous. Jusqu'à la Chine qui semble vouloir se réveiller d'une torpeur dont rien ne semblait capable de la tirer.

Et personne ne peut prévoir les conséquences de ce réveil.

L'Europe, elle-même, est en fermentation. Avec la propagation de la richesse et de l'instruction, des besoins nouveaux se révèlent dans les sociétés.

En haut le luxe se raffine, en bas les appétits grandissent.

Le désir du bien-être pénètre de proche en proche les couches sociales inférieures ; le nombre des candidats aux emplois publics, des mécontents et des révoltés augmente dans des proportions étonnantes. Chacun veut avoir place au banquet et part au festin.

Ces causes réunies, jointes à des facilités de communications exceptionnelles, jointes surtout à un accroissement de natalité favorisé par la

longue période de paix que nous traversons, ont donné à l'expansion européenne une ampleur et une intensité inconnues jusqu'alors, en forçant les peuples à rechercher de nouvelles sources de richesses. Après avoir reconnu, visité, fouillé tout ce qui était abordable par eau, les nations de l'Europe ont à peine commencé à sonder les mystères des continents, et à se partager l'Afrique, que déjà leurs visées s'orientent vers la Chine dont elles ont entr'ouvert les portes.

Notre pays a pris la plus large part à ce mouvement.

Pour un peuple qu'on accuse souvent de manquer d'aptitudes coloniales, parce qu'il est peu porté à l'émigration (comme si l'émigration n'était pas une nécessité plutôt que la caractéristique du génie d'une race), les Français ont donné au monde, dans ces vingt dernières années, un spectacle bien fait pour confondre les plus acharnés et les plus convaincus de leurs détracteurs.

Notre domaine colonial s'est augmenté, en effet, de la Tunisie, du Tonkin, de l'Annam, du Dahomey, d'une partie du Soudan, du Laos et de Madagascar. Sans être prophète, on peut prévoir que l'avenir est à celles de nos possessions le plus capables d'assurer à la métropole le développement économique commandé par les exigences de l'heure présente.

Si l'on tient compte, d'autre part, de la conception que nous nous faisons des colonies, considérées en France comme des prolongements de la patrie, acceptées, par là même, comme parties prenantes de son budget, notre intérêt comme notre devoir nous impose l'obligation d'examiner si toutes celles que nous possédons méritent, à un degré égal, sa sollicitude et ses subventions.

Poser la question, c'est la résoudre par la négative. Un pays comme le nôtre, dont la capacité prolifique est faible, dont la dette est de beaucoup la plus forte de l'Europe, dont la plus grande partie du budget est absorbée par l'entretien de l'armée de terre et de la flotte, qui a d'autre part une des premières places à tenir dans le monde, doit s'attacher avant tout aux colonies d'un rapport assuré, d'une exploitation facile, n'exigeant pas une émigration que la métropole serait incapable de fournir, placées enfin dans des conditions telles qu'elles puissent, à un moment

donné, servir de point d'appui, de ravitaillement et de refuge à sa flotte et « apporter, par l'augmentation de son prestige à l'étranger, un appoint sérieux à sa politique générale[1] ».

Dans cet ordre d'idées, l'Indo-Chine française est, entre toutes nos possessions, la colonie rêvée.

Avant d'aborder la relation de mes voyages, je voudrais faire justice d'un des principaux arguments mis en avant par les détracteurs de notre politique coloniale, toutes les fois qu'ils veulent la combattre: « Le Français, disent-ils, est par éducation et par tempérament peu porté à l'émigration. Il ne se multiplie pas, même dans son pays et garde près de lui, avec le même soin jaloux, ses enfants et ses capitaux. Il ne devrait donc pas coloniser. »

Si notre histoire coloniale a eu dans le passé à enregistrer quelques défaillances, tenons pour certain que le mouvement de la natalité ou de l'émigration n'y a été pour rien. Les causes en sont ailleurs.

Les faits s'accordent dans la pratique, avec le raisonnement, pour démontrer que l'émigration est, au point de vue absolu, une nécessité pour certains peuples, un hors-d'œuvre pour d'autres et que, si elle peut favoriser le développement de quelques colonies placées dans des conditions particulières, elle est généralement impuissante, par elle-même, à en créer. Témoin les Allemands qui ont envoyé, de par le monde, des colons par centaines de mille, sans pour cela avoir fondé beaucoup de colonies.

Chacun sait d'ailleurs que le chiffre de la population capable de vivre sur un sol déterminé, dans des conditions répondant aux exigences de la vie actuelle, est forcément limité, car si une race peut théoriquement s'accroître dans des proportions indéfinies, le terrain habitable et cultivable sur lequel elle évolue, n'est pas extensible à proportion.

Dès que la population augmente au delà d'un certain maximum, si les guerres, la famine ou les maladies épidémiques n'interviennent

1. M. Harmand.

pas comme régulateurs du mouvement, pour la ramener à un chiffre normal, le trop-plein doit forcément s'expatrier.

Les colonies jouent, dans ce cas, le rôle de soupape de sûreté.

Le coefficient d'habitabilité d'un État, si j'ose m'exprimer ainsi pour désigner ce maximum, est très variable suivant les milieux, mais on peut dire qu'il est fonction de deux éléments principaux : les ressources du sol et le développement de l'industrie.

La statistique démontre, en effet, qu'en Allemagne, par exemple, où le mouvement de la population suit une marche ascensionnelle très prononcée, marquée par une augmentation de 8 millions d'habitants dans les 25 dernières années, le chiffre des émigrations va diminuant. C'est qu'à l'accroissement de natalité, correspond un développement industriel bien plus prononcé. Au lieu du champ, c'est l'usine ou l'atelier qui donne le pain.

Il est rationnel qu'en France, où l'accroissement de la natalité est faible, où les conditions géographiques locales, combinées avec le développement progressif du Commerce et de l'Industrie, maintiennent la densité de la population en dessous du coefficient d'habitabilité, où l'habitant trouve sur place les éléments d'existence et de confort capables de l'attacher au sol, la masse de la population ne songe pas à s'expatrier.

En conclure que nous ne devons pas coloniser serait méconnaître à la fois l'une des premières nécessités de l'époque et nos qualités de race.

On ne saurait en effet nous contester ni le tempérament aventureux qui fait le fond même de notre individualité en tant que peuple, ni nos facultés d'assimilation, ni l'esprit de conquête, car il est peu de coins du globe où la France, par ses soldats ou ses explorateurs, n'ait montré ou planté son drapeau. Mais on nous reproche de manquer de traditions coloniales, de méthode d'organisation, d'esprit de suite dans les idées, de sang-froid politique, etc... et l'on dit, non sans raison, que si l'initiative individuelle ne nous a jamais manqué, elle est souvent demeurée stérile.

C'est qu'elle a rarement rencontré dans le pays un courant d'opinion

disposé à la seconder et surtout qu'il lui a manqué longtemps, en haut lieu, un principe directeur, stable, éclairé et prévoyant, capable d'orienter notre politique coloniale, d'assurer l'emploi judicieux des ressources que lui consacrait la métropole, d'inspirer la confiance aux capitalistes, capable enfin de faire converger vers un but d'ensemble toutes les forces vives qui se dépensaient isolément au dehors.

Aussi notre histoire coloniale est-elle pleine de surprises, d'incohérences et de contradictions.

La création d'un ministère des Colonies, en assurant dans une certaine mesure la stabilité des idées et l'unité de direction, ne peut qu'exercer une influence salutaire sur l'avenir de nos possessions. L'Indo-Chine française mérite entre toutes, je le répète, l'attention et la sollicitude de la mère-patrie, autant par les éléments matériels de prospérité qu'elle présente, au point de vue économique, que par sa situation dans un coin du monde appelé à devenir le champ de bataille des convoitises européennes.

Circonscrit par des frontières consacrées par des conventions ou des traités[1] sur la presque totalité de son périmètre, nettement défini dans les grandes lignes de son organisation politique et désormais pacifié, notre nouvel empire asiatique a fini par gagner sa cause devant l'opinion et est en passe de devenir le plus beau fleuron de notre domaine colonial. Soldats, marins, fonctionnaires, voyageurs, mus par la même pensée patriotique, ont apporté chacun leur pierre à l'édifice.

Resté en Indo-Chine pendant plus de 6 années, dont 3 employées à parcourir et à lever le Laos en tous sens, j'ai pu étudier de près les populations qui l'habitent, les comparer entre elles, et me rendre compte de la façon dont elles sont groupées.

C'est le résultat de ces observations et de ces travaux que je vais présenter dans ce volume.

1. Convention du 25 avril 1886 et du 26 juin 1887 avec la Chine. — Traité du 3 octobre 1893 avec le Siam. — Conventions de Pékin du 20 juin 1895 avec la Chine et du 15 janvier 1896 avec l'Angleterre.

II

Ma relation ne commence, à proprement parler, qu'à partir du moment où je me suis séparé, à Tak-Khoa, de M. Pavie, que j'avais accompagné pendant un de ses voyages de Luang-Prabang au Tonkin.

La deuxième partie de cette préface est consacrée à la période antérieure à mon arrivée à Tak-Khoa. S'appliquant à des territoires visités en commun avec le chef de la mission ou parcourus par lui avant mon arrivée dans le pays, elle ne m'a paru devoir comporter que les développements nécessaires à l'intelligence des événements et à la clarté du récit.

Je quittai Hanoï le 10 octobre 1887, avec le lieutenant Nicolon, pour gagner Bang-Kok où j'arrivai le 31 du même mois, au moment où la troupe siamoise que nous devions accompagner achevait de s'organiser.

Instruit par l'expérience d'une campagne précédente, et désireux d'utiliser les immenses ressources de la batellerie indigène, dans un pays où les relations journalières s'effectuent en grande partie par voie d'eau, le général Paya Surisak[1], commandant l'expédition, avait fait choix, pour gagner Luang-Prabang, de l'itinéraire jalonné par les points de Pit-chaï sur le Mé-Nam et Pak-Laï sur le Mé-Khong[2].

Cet itinéraire, constitué par deux voies d'eau navigables reliées par une excellente route, permettait de réduire au strict minimum la durée du trajet par voie de terre, et d'assurer, en tant que ligne de communications, la commodité des relations avec la capitale et la facilité des ravitaillements.

Le gouvernement siamois mit à notre disposition, au départ de

1. Le Paya Surisak avait dirigé en 1885, sous le nom de Pra Navaï une première expédition vers le Haut Laos et les Hopahns.

2. Voir carte n° 1.

Bang-Kok, Mr Satra, ex-attaché militaire à la légation siamoise à Paris, chargé de régler tous les détails du voyage, et un interprète, Mr San, fils d'un ancien ministre de la Guerre. Un deuxième interprète, d'origine annamite, nommé Ro, nous fut en outre fourni par M. de Kergaradec, chargé d'affaires à Bang-Kok. M. Pavie, venu à Pit-Chaï après le sac de Luang-Prabang, en était déjà reparti, se dirigeant de nouveau vers la capitale laotienne où il comptait arriver à la fin de novembre.

Les territoires du Haut-Laos, que la mission était appelée à visiter, étaient alors occupés par des bandes chinoises installées dans le pays depuis 15 à 20 ans.

Ces Chinois, connus dans le pays sous le nom de Hos, au Tonkin sous ceux de Pavillons-Noirs, Jaunes ou Rouges, suivant la couleur de leurs fanions, provenaient en majeure partie des débris de la grande insurrection des Taï-Pings et des rébellions musulmanes qui désolèrent le sud de la Chine de 1855 à 1876. Refoulés du Tonkin à la suite de l'occupation du territoire par nos troupes, ils s'étaient établis dans les régions les plus riches et les plus populeuses des confins du Laos et avaient installé des camps retranchés aux nœuds de route importants, demeurant toujours groupés à proximité d'un point central qui leur servait de refuge en cas d'alerte et d'où ils rayonnaient pour ravager le pays.

La plaine de Xieng-Kham fut longtemps leur boulevard. C'est de là que partirent les expéditions qui saccagèrent Xieng-Khouang, la capitale du Tran-Ninh, poussant en 1879 et 1880 jusqu'à Vien-Tian, sur le Mé-Khong. Arrêtés par les Siamois et refoulés sur le Song-Ca, les Hos mirent le pays en coupe réglée et parurent vouloir s'y installer à demeure, de telle sorte qu'à l'arrivée de la mission, les territoires laotiens se trouvaient circonscrits, du côté de l'Annam et du Tonkin, par des bandes chinoises qui en défendaient l'accès à nos reconnaissances et donnaient asile aux chefs rebelles annamites ou leur prêtaient, à l'occasion, un concours des plus efficaces.

L'expédition siamoise mit un peu plus de vingt jours pour gagner Pit-Chaï, partie à la vapeur (jusqu'à M. Pitsanoulok), partie à la rame.

La distance entre ce point et Bang-Kok est d'environ 600 kilomètres. Le pays est généralement plat, très fourré, couvert de bois, de bambous épineux et de hautes herbes. La population, très dense dans le voisinage de la capitale, se raréfie à mesure que l'on remonte vers le nord. En dehors des rives des cours d'eau, la campagne est à peu près inhabitée, malgré sa grande fertilité.

Le Mé-Nam, auquel une croyance généralement répandue attribue la prodigieuse fécondité du pays, grâce à des débordements périodiques semblables à ceux du Nil, ne mérite pas plus d'être comparé au grand fleuve de l'Égypte que Bang-Kok à Venise.

S'il déborde en certains points de son cours inférieur, d'ailleurs assez rares, c'est sur une faible étendue, et les riverains cherchent plutôt à enrayer ses velléités d'émancipation qu'à les favoriser. Témoin les digues élevées çà et là pour protéger les champs, comme au Tonkin, où les inondations sont mises sur le même pied que les pires fléaux.

Le fleuve reste donc, sur la plus grande partie de son cours, emprisonné entre des berges assez élevées pour contenir la masse des eaux gonflées par les pluies.

Sa vallée, sensiblement horizontale entre Bang-Kok et Pit-Chaï[1], faite d'un terrain argileux et peu perméable, retient à la surface du sol les torrents d'eau que verse le ciel pendant plusieurs mois de l'année[2].

Cette eau s'amasse dans les fonds, couvre souvent d'immenses étendues de plaines au point de donner l'illusion d'une inondation et détrempe le sol, le préparant à la charrue.

Le Siamois, peu porté au travail, par tempérament et par éducation, trouve heureusement, pour exploiter les richesses de son sol, un précieux auxiliaire dans le Chinois, seul élément actif de la population qui, sans lui, passerait sa vie dans l'insouciance, la paresse et l'inaction. Souple, habile et tenace, sachant à l'occasion sacrifier quelques écus pour arriver à ses fins, le Céleste a su se glisser dans l'administration où il

1. 70 mètres environ de différence d'altitude.
2. Notamment juin, juillet et août.

accapare une foule d'emplois, se faire adjuger les fermes et les monopoles, acquérir la faveur des uns, éviter l'hostilité des autres, se rendre indispensables à tous.

La plus grande partie du commerce et de l'industrie du royaume est entre ses mains. Intermédiaire obligé de toutes les transactions, il en retire les plus gros bénéfices. Mais, plus fidèle à sa patrie qu'à son pays d'adoption, il ne manque jamais de retourner en Chine dès qu'il a fait fortune, abandonnant femme et enfants, pour aller retrouver sa véritable famille et dormir du dernier sommeil à côté de ses aïeux. Une énorme quantité de numéraire est ainsi drainée au dehors, sans profit pour le royaume.

Le chiffre de la population chinoise habitant le Siam ne peut, en l'absence de recensement, être évalué, même approximativement. Les renseignements les plus autorisés le font au moins égal à celui de la population siamoise, surtout si l'on tient compte du nombre d'individus plus ou moins métissés de sang chinois, mêlés aux indigènes. Tous les Célestes sont en effet mariés à des femmes du pays, car la Chinoise ne s'expatrie pas. Les produits de ces alliances, généralement fécondes, sont remarquables à tous égards et fournissent les plus beaux types de la contrée.

Bien que les qualités du père aillent en s'affaiblissant assez rapidement au bout de plusieurs générations, la race siamoise puise néanmoins, dans ces croisements multiples, un regain d'énergie et d'activité très appréciable. Aussi le gouvernement de Bang-Kok favorise-t-il l'immigration chinoise par tous les moyens.

Pourtant, la libre extension de ces colonies n'est pas sans danger.

Très influentes et très unies, grâce à leurs sociétés secrètes, très pointilleuses sur toutes les questions se rattachant à leurs intérêts ou à leur indépendance, elles ont eu, maintes fois déjà, maille à partir avec l'autorité et ont même fomenté des révoltes.

L'organisation de la troupe siamoise, en vue de la marche sur Pak-Laï, ne fut terminée que vers la mi-janvier. Le convoi comprenait 300

éléphants, dont une partie traînaient des chariots, autant de bœufs porteurs et quelques coolies.

Je mis à profit mon séjour forcé à Pit-Chaï pour visiter Outaradit sur le Mé-Nam, le marché le plus considérable de la région.

A 6 kilomètres dans l'Ouest, se trouve un pèlerinage renommé, appelé Wat Praten Sin Laat, où, suivant la légende, le dernier Boudha est descendu sur la terre. Dans les environs, commence à apparaître, avec les premières ondulations des montagnes, cette variété de Thaïs à qui les Birmans et les Anglais ont donné le nom de Chans, et dont la véritable appellation est Thaïs Youen (Youns).



Fig. 4. — Eléphant attelé à un chariot.

La route de Pit-Chaï à Pak-Laï présente un développement d'environ 200 kilomètres et franchit la ligne de partage des eaux entre le Mé-Khong et le Mé-Nam, au Pou-Dou, par 600 mètres d'altitude. Sur la presque totalité du parcours, les rizières alternent avec des forêts, en grande partie broussailleuses, où le bambou domine. Le trajet, effectué avec la plus

extrême lenteur, nous prit 13 jours (19-31 janvier). Les éléphants du convoi, que les cornacs trouvaient trop lourdement chargés, n'arrivaient pas à faire, en moyenne, 3 kilomètres à l'heure. Aucun d'eux pourtant ne portait plus de 250 kilogrammes. En gens avisés, que l'expérience rendait prudents, les propriétaires les avaient dotés, au départ, de bâts microscopiques. Mais nos pachydermes, très amateurs de douches et de bains quotidiens, étaient surtout incommodés par la rareté de l'eau dont ils ne pouvaient, malgré leur vigueur, se passer longtemps. Les indigènes le savent si bien qu'ils ont dénommé certaines portions du trajet, peu favorisées sous le rapport de l'eau, « Chemin de l'éléphant qui pleure. »

Bien que je pense le plus grand bien de ces animaux et que j'apprécie, à sa valeur, leur sagacité, ils ne me paraissent pas devoir rendre, dans une colonne, surtout pendant la saison chaude, tous les services qu'on serait en droit d'en attendre. Peut-être les indigènes, réquisitionnés pour un service public dont ils n'avaient à attendre aucune indemnité en cas d'accident, les ménageaient-ils outre mesure. Peut-être aussi ne se préoccupaient-ils pas assez de leur nourriture, dont, à défaut d'herbe, les arbres de la forêt faisaient tous les frais.

Je ne saurais, non plus, passer sous silence leur pusillanimité, qui ne m'a pas moins frappé que leur peu de résistance à la chaleur et aux privations. L'aspect des objets ou des phénomènes, qui ne leur sont pas familiers, les déconcerte et les effraie parfois, au point de les affoler. Une poule, sortie de sa cage par mon cuisinier et battant des ailes, fut, certain jour, la cause d'une panique qui mit tout le convoi en désarroi. Il fallut près d'une demi-journée pour le rassembler.

Dans l'état actuel, la route de Pit-Chaï à Pak-Laï est praticable, pendant la majeure partie de l'année, à l'infanterie et à l'artillerie de montagne portée à mulet. Elle peut être suivie pendant la saison des pluies par les éléphants qui traversent facilement, à gué ou à la nage, les rivières les plus importantes du parcours, telles que le Nam Laï, le Nam Pat et le Klong Tôn. Les gens à pied risqueraient d'être arrêtés, ou obligés d'at-

tendre, après de fortes averses, que le niveau des eaux eût suffisamment baissé pour rendre le passage sans danger.

Choisie avec le Mé-Nam et le Mé-Khong comme ligne d'opérations de « l'Armée du Nord », cette route présente, sur celle de Muong Nan, suivie par l'expédition de 1885, l'avantage d'être plus praticable et mieux appropriée aux exigences des ravitaillements. Pit-Chaï est en effet, pendant toute l'année, en communication directe par eau avec Bang-Kok.

Elle est utilisée enfin, par le commerce local, pour alimenter les marchés de la région de Luang-Prabang. Les Laotiens lui préfèrent la voie du Mé-Khong et écoulent la presque totalité de leurs produits sur Nong-Khaï.

A Pak-Laï, nouveau séjour de près d'un mois (1er-24 février) pour organiser le convoi de pirogues qui doit transporter la troupe à Luang-Prabang, terme du voyage.

Nous y étions rendus le 6 mars, après une navigation monotone dont le seul incident fut la rencontre d'une sorte de boa, trouvé endormi sur un banc de sable, près du confluent du Nam-Houng. Un milicien s'approcha sans bruit du gigantesque reptile et lui tira une balle dans la tête. Il mesurait plus de 3 mètres de longueur sur 50 centimètres de circonférence.

Les bateliers durent attendre plusieurs heures avant de le dépecer. Quoique cloué au sol à l'aide d'un bambou qui lui traversait le cou, le monstre se débattait dans les convulsions de l'agonie avec une telle violence qu'il n'eût pas été prudent de l'approcher.

Dès qu'il ne donna plus signe de vie, les indigènes lui enlevèrent la peau, prirent le cœur pour en faire des médicaments et se partagèrent la chair.

On fit bombance, ce jour-là, dans les pirogues.

Les crocodiles sont, comme les boas, assez communs dans la région, et se montrent volontiers hors de l'eau, prenant un bain de soleil sur la berge. Les plus grands dépassent rarement 1m,50 de longueur. Leurs mœurs sont probablement débonnaires, car il ne m'est jamais arrivé d'entendre les habitants leur imputer le moindre méfait.

Luang-Prabang, capitale du Laos septentrional, s'élève sur la rive gauche du Mé-Khong, en aval du confluent du Nam Khan, garnissant de cases et de jardins les berges du grand fleuve et de son affluent. Une colline, surmontée d'une pagode et comparée par les indigènes à un immense tas de riz, la sépare en deux quartiers.

La configuration du territoire de la principauté et la topographie particulière de la contrée où s'élève sa capitale, s'accordent pour réunir au confluent du Nam Khan tous les éléments de prospérité d'une grande cité.

La ville de Luang-Prabang est en effet comprise dans la zone immédiate où viennent converger, sur le Mé-Khong, les trois grands cours d'eau navigables de la région, Nam Hou, Nam Suong, Nam Khan, qui ont favorisé, dans le passé, la centralisation politique du pays ainsi que les relations commerciales avec la Chine, le Tonkin et l'Annam.

Tandis qu'en amont et en aval, sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres, les bords du fleuve, constamment encaissés entre les montagnes, ne présentent nulle part une superficie de terrains plats se prêtant à de grosses agglomérations, ici, la nature a ménagé, sur les deux rives, une large étendue de terres cultivables en rizières, capables de suffire à tous les besoins d'une nombreuse population.

Dès que la mission fut réunie à Luang-Prabang, M. Pavie se préoccupa d'arrêter le programme de nos travaux. Pendant que M. Nicolon assurerait le service du poste, j'accompagnerais jusqu'à Tak-Khoa, sur la Rivière Noire, le chef de la mission, se rendant au Tonkin. De là, je gagnerais Xieng-Khouang, la capitale du Tran-Ninh, en visitant chemin faisant la région des Hopahns[1] et rentrerais à Luang-Prabang par Muong Khassy. Toutefois, cette dernière partie de l'itinéraire restait subordonnée à l'état de la saison et aux facilités de ravitaillement.

M. San restait avec M. Nicolon, tandis que M. Satra allait de nouveau être mon compagnon durant tout le voyage ainsi qu'un chef de bataillon, le Luang-Datzakorn chargé de l'escorte et du convoi.

1. Voir cartes nos 3 et 4.

Je gagnai par terre Muong-Ngoï, pour lever le chemin dit des éléphants[1], en même temps que M. Pavie s'y rendait par eau (3-10 avril). Nous atteignîmes ensuite successivement Muong Son et Muong Het. Ce dernier point était occupé par les pirates, ainsi que tout le pays jusqu'à Tak-Khoa[2].

Le chef le plus important de la région se nommait Ong Ba, ancien compagnon du fameux Luu-Vinh-Phuoc, dont on a tant parlé jadis comme de notre ennemi le plus acharné. Sa troupe, composée en totalité de Pavillons Noirs, tenait tout le pays entre la Rivière Noire et le Song Ma, notamment Xieng-Dong et Xieng-Sang, où étaient concentrés les plus forts effectifs.

Le vieux pirate nous y attendait et nous reçut de son mieux. Par égard pour notre escorte, sans doute, il avait arboré le drapeau siamois au-dessus de son camp, se plaçant ostensiblement sous son égide.

Les négociations, rapidement menées par M. Pavie, eurent un plein succès et l'Ong Ba fit accompagner le chef de la mission par trois de ses lieutenants, jusqu'à la capitale du Tonkin.

1. Voir carte n° 2.

2. L'itinéraire de M. Ngoï à Tak-Khoa figure au 2e volume des « Études géographiques ».

PREMIÈRE MISSION

I. — RECONNAISSANCES A TRAVERS LE HAUT-LAOS, LES HOPAHNS ET LE TRAN-NINH

II. — VOYAGE DE RETOUR AU TONKIN

CARTE D'ENSEMBLE DES ITINÉRAIRES LEVÉS PAR LE CAPITAINE CUPET[1]



1. L'itinéraire de Muong Ngoï à la Rivière Noire et à Dien-Bien-Phu figure dans le deuxième volume des études géographiques.

CHAPITRE PREMIER

DE LUANG PRABANG A TAK-KHOA ET XIENG KHOUANG

(1,260 kilomètres. 3 avril-4 juillet 1888).

---

§ 1. — DE TAK-KHOA A MUONG HANG

(130 kilomètres. 7-15 mai, 16 mai séjour à M. Hang.)

M. Pavie a relaté les péripéties de notre voyage entre Luang-Prabang et Tak-Khoa, sur la Rivière Noire, où nous sommes arrivés le 6 mai, après un voyage d'environ 480 kilomètres.

Le 8 mai, le chef de la mission quitte Tak-Khoa, se rendant à Hanoï, pendant que je regagne moi-même Xieng-Dong, comptant me diriger sur Xieng-Khouang, la capitale du Tran-Ninh. Notre nouvel ami, Ong Ba, s'engage à prévenir de mon arrivée un de ses collègues en piraterie, nommé Ong Tang, installé à M. Hang où je dois passer.

Avant de me quitter, le chef chinois me fait don d'un superbe bouc en souvenir des relations qui viennent de s'ébaucher. M. Pavie s'était dessaisi déjà en sa faveur de sa propre montre. Il y manquait une chaîne. J'offris la mienne.

Ainsi fut scellé le pacte qui, nous l'espérions du moins, allait transformer en un honnête sujet le vieux Pavillon Noir.

La route de Tak-Khoa à Muong Hang s'embranche sur celle de Muong Het, à 17 kilomètres au delà de Xieng Dong et gagne M. Haï en suivant les vallées extrêmement encaissées de ruisseaux allant à la Rivière Noire.

M. Haï est un petit village de Pou Thaïs, situé à 850 mètres d'altitude, dépendant de Muong Xang (Moc Chau). Les environs en sont fort pittoresques. L'Houei Haï serpente au fond d'un vallon admirablement cultivé, bordé de deux lignes de hauteurs boisées de 150 à 200 mètres de relief. Au delà, s'étend un plateau borné, vers le sud, par les crêtes de la chaîne limitant les bassins de la Rivière Noire et du Song Ma.

C'est, jusqu'à Ban Bo, un chaos de rochers calcaires, très escarpés, hauts d'une centaine de mètres au plus, tantôt complètement nus, tantôt recouverts d'une végétation d'un vert sombre du plus bel effet. Ces soulèvements sont coupés en tous sens de couloirs, de vallons, de cirques, qui donnent au pays un caractère particulièrement tourmenté. Les grottes et les cavernes y abondent. Ce serait le pays des rêves pour des pirates si l'eau y était moins rare. Les pluies glissent sur ce sol ingrat où la roche se montre partout à fleur de terre, s'écoulent rapidement dans les vallées inférieures, ou disparaissent dans des crevasses qui vont on ne sait où. Aussi la région est-elle inculte et absolument inhabitée.

L'altitude moyenne du plateau est de 950 mètres.

Ban Bo est un petit village habité par des Pou Thaïs et des Chinois. La présence de ces derniers est due aux mines d'or du Pou Bo, situé à peu de distance au nord des habitations. Ces mines paraissent assez pauvres, mais elles sont surtout mal exploitées. Les indigènes se contentent de pratiquer des excavations dans le sol et d'en retirer la terre qu'ils vont laver à la rivière. Ils négligent les roches quartzeuses probablement plus riches, faute de moyens mécaniques suffisamment énergiques pour en retirer le précieux métal.

Après Ban Bo, le pays change d'aspect. Aux rochers calcaires jetés pêle-mêle sur le plateau, succèdent de grands mouvements de terrain, aux lignes bien définies, dont les flancs sont en partie déboisés par les

raïs [1]. Le pays est habité par des Méos, sauvages d'origine chinoise, dont on aperçoit, adossés aux pentes, les villages entourés de vastes champs de maïs.

Ces sauvages sont les plus grands destructeurs de forêts que je connaisse. On ne les rencontre jamais que dans le voisinage des crêtes les plus élevées, sur des croupes allongées présentant une grande superficie de terrain cultivable. Les vallées basses, les terrains marécageux, leur inspirent une répulsion insurmontable renforcée encore par cette croyance que le cri des grenouilles donne la fièvre. La base de leur nourriture est le maïs dont ils font des galettes. Leurs yeux très bridés semblent indiquer une certaine affinité avec les races chinoises, mais leur nez arqué, leurs narines plus étroites et leurs lèvres minces les rapprochent sensiblement du type européen.

Leurs habitations sont construites au ras de terre, comme en Chine, et tout en bois, charpente, murs, toiture. Elles sont en général d'une saleté repoussante. La basse-cour y vit dans une promiscuité complète avec les chiens et la marmaille, sans qu'un conflit surgisse jamais entre ces éléments disparates et vienne en troubler la bonne harmonie. Les bestiaux sont parqués dans des cages en planches recouvertes d'un toit et adossées aux cloisons. Par la pluie, les villages sont de véritables cloaques.

Le costume des hommes consiste en une veste et un pantalon de toile, généralement teints en bleu à l'indigo. Un turban entoure la tête et les cheveux qu'ils portent en forme de queue à la mode chinoise, mais sans les tresser.

Celui des femmes est presque coquet : Jupe courte plissée et brodée à la partie inférieure, tablier noué à la ceinture, veste échancrée sur la poitrine, garnie d'un large collet rabattu, bordé de liserés bleus, absolument semblable à celui des matelots. Les cheveux, rasés sur le pourtour de la tête, sont généralement tordus dans un turban.

Les Méos poussent la science de l'élevage à un degré inconnu même

1. Champs de riz en montagne, résultant d'un déboisement par le feu.

des Thaïs. Leurs bœufs, leurs porcs, leurs chapons jouissent d'une réputation universelle. Partout leur présence se signale par d'immenses espaces déboisés.

En dehors du voisinage des villages, le chemin n'est pas toujours très praticable. Ce n'est souvent qu'un sentier de chèvre, encombré d'arbres déracinés par les ouragans ou un ruisseau pavé de rochers glissants.

B. Logni et B. Peng Lao renferment des gisements aurifères exploités par des Méos et des Chinois. Un camp de Hos s'élève sur un mamelon, à 200 mètres environ au nord de B. Logni.

Le Pou den Dinh forme la séparation des eaux entre la Rivière Noire et le Nam Ma et la frontière entre les Sib-Song-Chau-Thaï et les Hopahns. Les indigènes, parlant des Sib-Song-Chau-Thaï, les surnomment « Dinh Kéo » (terre d'Annam). Ils prétendent qu'autrefois le pays appartenait au roi de Luang-Prabang et que les Annamites s'en emparèrent après une guerre très sanglante.

Les crêtes les plus élevées des montagnes ont de 1,400 à 1,500 mètres d'altitude. Tous les sommets et la partie supérieure des pentes sont dépourvus de végétation. L'ensemble offre à l'œil des mouvements de terrain très allongés, tombant en pente douce dans les vallées.

Le chemin se maintient constamment, jusqu'à B. Ta Maï, à une altitude moyenne de 1,200 à 1,300 mètres, puis contourne une longue croupe détachée en ce point de la chaîne et nous fait descendre à 300 mètres d'altitude, dans la vallée du Nam Ma ou Song Ma. Les villages Pou-Thaïs commencent seulement à apparaître au pied des dernières pentes. La montagne est tout entière aux Méos.

Le Nam Ma, fleuve du Thanh Hoa, a 150 mètres de largeur au point de passage de la route. On peut le traverser à gué en cette saison, par 1 mètre de fond, à 300 mètres environ en amont du confluent de l'Houeï Bao.

La route de M. Hang longe la rive droite, serrée de près par les dernières ondulations des montagnes qui la dominent de tous côtés. Elle

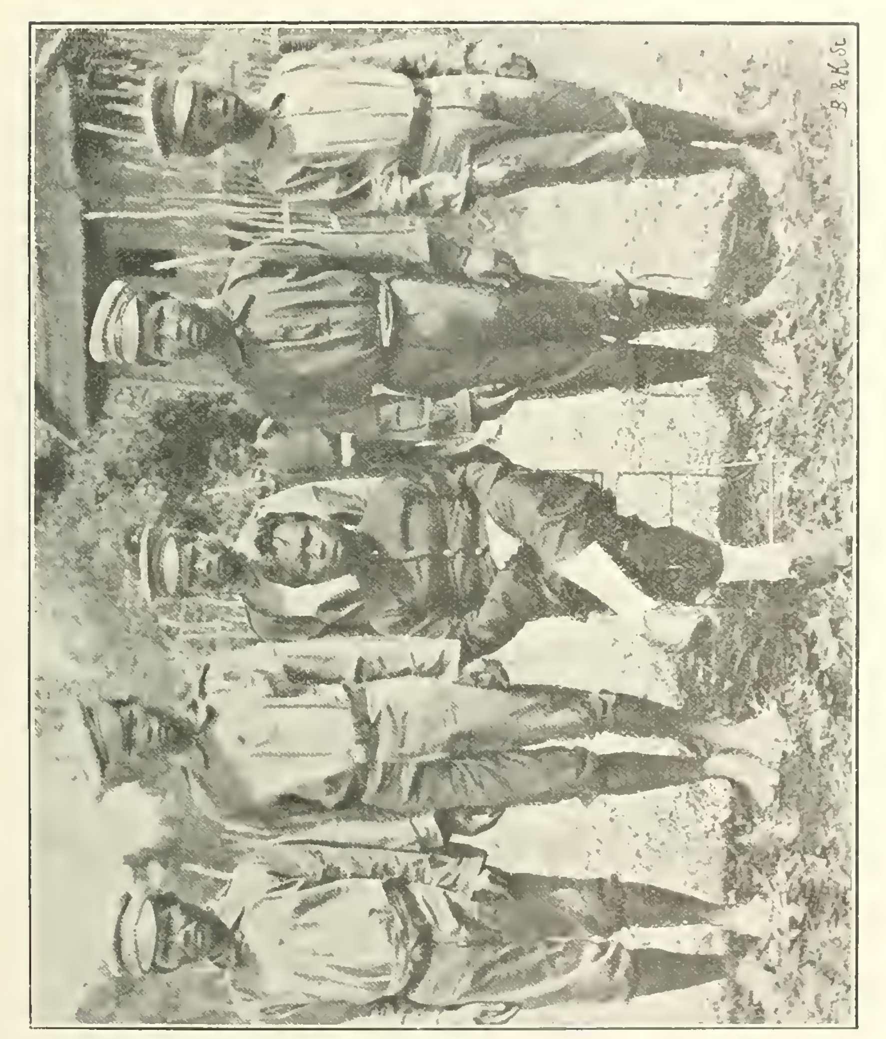


Fig. 5. — Officier et soldats siamois.

traverse des rizières incultes, des villages abandonnés et des pagodes en ruines. Tout ce pays, pourtant très riche, a été transformé par les Hos en une sorte de désert.

Muong Hang n'existe plus et compte à peine une douzaine de misérables cases. C'est là qu'est installé l'Ong Thang, chef des Hos du Nam Ma, avec une partie de sa bande.

Le camp s'élève au sommet d'un petit mamelon adossé à la rive droite du fleuve, parmi des colonnes en briques restées debout çà et là, indiquant l'emplacement de pagodes disparues.

Les montagnes de la rive gauche tombent, abruptes, sur le fleuve, formant une sorte de défense naturelle. Les crêtes de la rive droite, au contraire, s'abaissent en pente très douce. A leur pied, s'étendent de vastes rizières, incultes aujourd'hui, faute de bras. La plupart des habitants ont émigré en Annam ou dans la principauté de Luang Prabang.

L'Ong Thang, retenu au camp par une dysenterie chronique, a envoyé à ma rencontre un de ses lieutenants. J'en ai profité pour mettre ma pharmacie à la disposition du malade et réclamer de lui la faveur d'un entretien.

Mon Chinois semble toutefois se soucier médiocrement de ma visite. Il me fait répondre, dans la journée, qu'il accepte mes médicaments, mais que sa maladie ne lui permet pas de me recevoir. Avec un peu d'insistance, j'obtiens une entrevue qui est fixée au lendemain.

A l'heure dite, je me rends au camp avec l'interprète Ro, nanti de quelques paquets d'ipéca.

Le camp est défendu par une simple barrière de bambous. Il comprend trois grands bâtiments pouvant abriter 200 hommes. La demeure de l'Ong Thang est au centre. Les habitations sont construites au ras de terre, comme en Chine.

Quelques chefs subalternes se trouvaient déjà réunis dans la salle, au moment où j'y fus introduit, et peu à peu une partie de la bande l'envahit tout entière. J'avais là sous les yeux les plus beaux échantillons de bandits qu'on pût rencontrer. La plupart avaient fait le coup de feu contre nous pendant la campagne du Tonkin et connaissaient notre uniforme

pour l'avoir tenu plus d'une fois au bout de leur fusil. Les visages étaient abrutis par l'opium et ravagés par les mauvaises passions. La guerre ne semblait pas les avoir enrichis, pas plus que leur vilain métier. A part quelques chefs subalternes dont la tenue irréprochable tranchait sur la masse, le reste de la bande était presque en entier vêtu de loques.

Après m'avoir fait attendre quelques instants, l'Ong Thang parut, marchant avec peine, mais la mine assez gaillarde pour un malade. Les contorsions dont il accompagnait chacun de ses mouvements me laissaient même, je dois l'avouer, assez sceptique sur la gravité de son mal. La conversation roula tout d'abord sur sa maladie, puis sur la préparation et l'emploi du médicament que je lui apportais, et dont naturellement je lui vantai les mérites, en ayant maintes fois expérimenté la vertu comme chef de poste au Tonkin. Mais toute ma diplomatie, pour l'amener à faire sa soumission aux Français, se heurta à un parti pris bien arrêté de ne pas s'engager. Son état de santé le mettait, me dit-il, dans l'impossibilité de causer affaires. La maladie ne lui laissait aucun repos. Comme pour confirmer son dire, il s'éclipsa quelques minutes. Croyant à une comédie et ne pouvant rien en tirer, je pris congé de lui dès qu'il reparut.

A peine étais-je sorti du camp qu'un Chinois vint à moi, poussant devant lui une petite fille qui pleurait.

— « Que veut cet homme, demandai-je à l'interprète ? »

— « Vous vendre cette petite fille. »

J'examinai la pauvre enfant. Elle me parut avoir de 5 à 6 ans et ne semblait pas trop rassurée. Pour elle, les Français ne valaient pas mieux sans doute que les Chinois. A quoi bon changer de maître ?

— « Combien en veut-il ? »

— « Douze roupies » (environ 25 francs).

C'était pour rien. Je payai la rançon séance tenante et emmenai la pauvrette. Elle avait été volée dans le canton de Sam Taï que nous devions traverser, et je comptais sur ma bonne étoile pour retrouver ses parents. Si la Providence en décidait autrement et me la laissait sur les bras, il me resterait la ressource de la confier à nos religieuses de Bangkok, si secourables aux orphelins.

⁂

Le Pia Saï, chef du muong, est venu me voir dans la journée. Le pauvre homme a l'air bien misérable et bien éteint. « C'est le premier domestique de l'Ong Thang », disait un guide.

Moyennant quelques pièces d'argent qui lui délièrent la langue, je pus en tirer, mais à grand'peine, le peu de renseignements qu'on va lire. Encore me les donna-t-il à voix basse, après avoir fait écarter de ma case tous les intrus qui circulaient à l'entour.

« Les Hos, me dit-il, ne se sont installés à demeure à M. Hang que depuis trois ans, mais ils parcouraient déjà le pays depuis longtemps, brûlant et rançonnant les villages, traquant les habitants dans les bois, enlevant les femmes et les enfants.

« Leur première apparition remonte à quatorze ans.

« Ils étaient composés exclusivement de Pavillons Jaunes. Ong Gyp, leur chef, avait son quartier général à Muong La (Son-La-Chau).

« Vers 1875, l'Annam, autant pour garantir son territoire que pour en débarrasser le pays, envoya contre eux un corps de 1,300 hommes. Cette troupe remonta le Nam Ma et s'établit à Sop Sim, sur la frontière des Hopahns, où elle construisit trois forts. Les Hos, au nombre de 750, commandés par Ong Gyp en personne, les tinrent là en échec, les empêchant d'avancer. Les Annamites séjournèrent à Sop Sim pendant quatre années, puis regagnèrent Thanh Hoa.

« Avec l'apparition des Chinois, la tranquillité disparut du pays. Leurs excursions se renouvelaient presque chaque année et, au bout de fort peu de temps, la plupart des villages étaient brûlés. Les habitants, frappés de réquisitions incessantes, obligés à tout instant de se sauver dans les bois, pour voir, au retour, leurs cases détruites et leurs champs dévastés, abandonnèrent peu à peu le pays.

« La vallée du Nam Ma, jadis très peuplée, est presque déserte aujourd'hui. Des villages entiers, voire même des chefs-lieux, ont

complètement disparu. Il ne reste que 10 maisons à Xieng-Kho qui en comptait 300.

« Il n'est d'atrocités que les Hos aient commises, allant jusqu'à faire rôtir nos bonzes et couper la tête des prisonniers par des enfants. »

Le Pia Saï a été nommé « Ong Lan » par le gouverneur de Thanh-Hoa, il y a quatre ans. Lors de l'arrivée du général siamois dans les Hopahns, il fut appelé à Luang Prabang pour recevoir du roi un nouveau titre. C'est ainsi que d'Ong Lan, il devint Pia.

§ 2. — DU NAM MA AU NAM SAM (DE MUONG HANG A MUONG VEN)

(100 kilomètres, 17-21 mai, 22 mai, séjour à Muong Ven)

Après M. Hang, la vallée du Nam Ma se resserre légèrement. Les dernières pentes des montagnes viennent border la rive droite. Le pays devient accidenté, inculte, sauf au débouché des petites vallées des affluents où l'on rencontre des rizières envahies par les hautes herbes et des ruines d'anciens villages. Le plus important de ces affluents est le Nam Hao.

La route de M. Ven quitte le Nam Ma à Sop Sim (Confluent du Nam Sim et du Nam Ma).

Ce point marque la frontière entre l'Annam proprement dit et les Hopahns. On y voit encore les ruines des forts dont j'ai parlé plus haut. De là, la frontière suit sensiblement la ligne de partage des eaux entre le Nam Sim et le Nam Hao, puis revient couper le Nam Sim à son confluent avec l'Houeï Kourouon. Elle gagne ensuite le faîte de la chaîne comprise entre le Nam Ma et le Nam Sim, dont elle sépare les bassins.

A partir du Sop Sim, s'échelonnent le long du Nam Ma, jusqu'aux plaines annamites, 12 cantons habités par des Pou Thaïs et dits Sib-Song-Chau-Thaï taï (12 cantons Thaïs du Sud).

En voici les noms :

EN LAOTIEN	EN ANNAMITE
Muong Sim.	Quang Siem Thoung.
Muong Poung.	Siem Thoung Xa.
Muong Chieng Kong.	Van Koug Xa.
Muong Lat.	Van Lo ng Xa.
Muong Chieng Xua.	Hüoc Xa Xa.
Muong Li.	Hüoc Kon Thong.
Muong Pang.	Phu Tham Xa.
Muong Chieng Jien.	?
Muong Lé.	Phu Lau Xa.
Muong Eng.	Phu Le Xa.
Muong Khong.	Khu Long Thong.
Muong Chau Ya ou Tiou Ya.	Quanh Hoa Chau.

Le Nam Sim est un gros torrent d'une vingtaine de mètres de largeur, très encaissé, dont les eaux bondissent en écumant au milieu des roches. Les pentes des montagnes sont couvertes de forêts et forment une sorte de long défilé d'un aspect des plus sauvages. Le chemin est taillé à flanc de coteau, le long de la rive gauche, à une hauteur qui le met à l'abri des crues. M. Poung et M. Sing, situés à la sortie du défilé, ont été brûlés et ne comptent chacun que deux ou trois cases.

Le chef du district vient m'apporter les chandelles de cire et le bouquet traditionnels, symboles de soumission et de bonne amitié. Il me raconte que Ton Thal Thuyet, ministre de l'ancien empereur d'Annam Ham Nghi, est passé par ici il y a deux ans, se rendant en Chine. Il arrivait de Vinh par Sam Taï et comptait se rendre à Laï Chau. Sa suite se composait de 50 à 60 serviteurs seulement.

.·.

La vallée du Nam Sim, que nous longeons pendant 40 kilomètres, jusqu'à Xieng-Luang, est bordée de tous côtés d'un horizon de montagnes

dont les pentes viennent mourir sur la rivière, laissant fréquemment, à leur pied, place à des rizières et à des pâturages. Des piliers à demi carbonisés, des jardins envahis par la brousse, çà et là quelques touffes de bananiers, marquent l'emplacement des villages saccagés par les Hos. Ceux que l'on rencontre sont nouvellement reconstruits mais presque déserts.

Après Xieng-Luang, la route franchit par 1,200 mètres d'altitude, au Pou Lonong, la chaîne de séparation des eaux entre le Nam Ma et le Nam Sam. Les chemins du pays abordent ces sortes d'obstacles à peu près tous de la même façon, empruntant le lit d'un ruisseau peu important pour gagner le pied d'un col, qu'ils redescendent sur l'autre versant par le même moyen.

La région comprise entre Xieng-Luang et M. Ven présente un enchevêtrement de montagnes dont les pentes généralement abruptes, très rocheuses, se prêtent difficilement à l'établissement des raïs. Aussi n'y rencontre-t-on ni Khas, ni Méos. Quelques rares villages Pou Thaïs peuplent les rives du Nam Hong et du Nam Hao qui coulent à 1,000 et 900 mètres d'altitude, au fond de gorges profondes. Le Pou Yim, qui les sépare, a 1,350 mètres. Après le Nam Hao, il faut encore franchir une dernière montagne aux pentes raides, le Pou Niala, avant d'arriver au Nam Sam et à Muong Ven.

Le Nam Sam est le Song Chu des Annamites, l'affluent le plus important du Song Ma. C'est une rivière de 30 à 40 mètres de largeur et de 50 à 80 centimètres de profondeur aux basses eaux.

M. Ven, chef-lieu d'un district dépendant de M. Sam Nua, est situé à 800 mètres d'altitude, sur un petit ruisseau, le Nam Ven, affluent du Nam Sam que dominent, de tous côtés, des crêtes montagneuses très élevées. La température y est froide en hiver. Il y tombe parfois de la neige.

Le village est bâti sur un petit mamelon bordant la rive droite. Il était jadis entouré d'une enceinte en palanques, élevée par les habitants pour se mettre à l'abri des incursions des Khas Thuong, sauvages indépendants habitant les gorges les plus escarpées de la chaîne de partage.

Enceinte et village ont été détruits en 1880 par les Hos venus de Xieng-Kham.

Muong Ven est un nœud de communications très important. A cheval sur la grande route du Laos en Annam qui part de Muong-Son, se bifurque à Sam Taï pour gagner de là Thanh Hoa et Vinh, ce point communique en outre par un chemin direct avec Xieng-Khouang, capitale du Tran-Ninh et Muong Het. On met 9 jours pour se rendre à M. Hua-Muong et Muong-Son, 7 pour aller à M. Het.

Les habitants ont conclu une sorte de traité avec l'Ong Thang, et vivent à peu près tranquilles, moyennant un tribut en argent et en riz, fourni chaque année.

En deux ans, le district a payé 130 khan d'argent[1].

Il a en outre à tenir constamment approvisionnés des magasins destinés à faire face aux réquisitions inopinées ou à ravitailler les bandes de passage. Il envoie enfin à Muong Hang, à périodes fixes, des hommes de service pour les corvées du poste.

Toutes les montagnes des environs sont très riches en benjoin qui est récolté par les Khas et les Méos, et expédié à Luang Prabang ou à Nong-Khaï. Une livre laotienne (1,440 grammes) vaut 3 francs.

Pour le recueillir, les indigènes pratiquent vers le mois de juillet une incision à l'écorce des arbres. La récolte se fait en décembre et janvier.

§ 3. — DE MUONG VEN A MUONG SAM-TAÏ PAR LA VALLÉE DU NAM SAM

(80 kilomètres, 23-27 mai).

La route de M. Sam Taï suit constamment la vallée du Nam Sam, longeant la rivière ou coupant à travers les montagnes pour en éviter les lacets trop accentués.

En quittant M. Ven, le chemin franchit le Pou Douong par 1,000 mètres d'altitude et atteint le N. Sam à B. Piang. De ce côté, les villages

1. Environ 8,000 francs. Le khan laotien équivaut sensiblement à la barre d'argent annamite, dont la valeur est de 60 à 65 francs.

les plus voisins de M. Ven n'ont pas souffert de la rapacité des Hos, grâce au traité conclu avec l'Ong-Thang. B. Khong a même gardé ses bonzes.

Les riverains du Nam Sam se servent, pendant la saison sèche, pour arroser leurs rizières, de roues hydrauliques assez semblables à celles des Annamites. Ces roues ont jusqu'à 10 mètres de diamètre. Le pourtour est garni de tubes de bambou qui se remplissent tour à tour en plongeant dans l'eau et se déversent à la partie supérieure dans des conduites en bois aboutissant aux rizières. L'emploi de ces roues nécessite la construction de barrages qui régularisent le niveau de l'eau et déterminent un courant assez fort pour faire tourner le système.

Les rives du Nam Sam et les vallées de ses principaux affluents sont peuplées de Pou Thaïs.

Les portions de terrain comprises entre les lacets de la rivière présentent un dédale de ruisseaux et de montagnes très riches en benjoin. Elles sont habitées par des Méos, mais aucun de leurs villages n'est situé sur la route. Les sauvages en ont fui le voisinage pour se soustraire aux exigences des bandes chinoises. Le Nam Sam se traverse à gué par une profondeur de 1m.50 en moyenne, sauf avant d'arriver à M. Khan, où l'on trouve 2 à 3 mètres d'eau. Le passage s'effectue sur des radeaux de bambous.

Les habitants ont tenté à plusieurs reprises de s'opposer aux incursions des Hos et ont élevé des barricades en palanques sur les crêtes des montagnes qui se prêtaient le mieux à la défense. Ils sont parvenus, il y a trois ou quatre mois, à repousser une incursion de la bande de l'Ong Thang. Mon guide prétendait même que les gens de Sam Taï lui avaient infligé des pertes très sensibles. Je lui demandai comment les Laotiens s'y prenaient pour combattre les Chinois. « Nous sommes avertis de leur passage, me dit-il, par les fuyards qu'ils poussent devant eux. Nous nous cachons dans la forêt, près du chemin, derrière les grands arbres. Dès qu'ils paraissent, nous déchargeons nos fusils et nous prenons la fuite. »

Après B. Na ko, les montagnes qui serraient de près les rives de la rivière s'élargissent brusquement, laissant à leur pied un plateau de peu

d'étendue à l'extrémité duquel se trouve M. Sam Taï, situé à 400 mètres d'altitude.

Les habitants n'ont pu cultiver de riz cette année, ayant eu constamment maille à partir avec les Hos; d'ailleurs tous leurs buffles ont été razziés par les bandes. Mis ainsi dans l'impossibilité de cultiver le riz, ils ont planté du maïs. En attendant la récolte, ces malheureux sont obligés de se nourrir de racines qu'ils trouvent heureusement en abondance dans les montagnes.

Le pays a été ravagé par Ong-Gyp de Son La, il y a 15 ans, puis par Ong-Thang en 1883. Les Laotiens firent quelques tentatives de résistance, mais, inférieurs en nombre et mal armés, ils durent se sauver dans les bois. Tous les villages sans exception furent brûlés.

Le chef-lieu du canton de Sam Taï vient d'être reconstruit. Il compte une vingtaine de maisons. De là partent deux routes allant à Thanh Hoa (9 jours) et à Vinh (14 jours). La frontière de l'Annam coupe la rivière à deux jours et demi de marche en aval du chef-lieu.

Le Nam Sam n'est pas navigable d'une façon continue jusqu'à son confluent avec le Song Ma. Son cours est coupé à partir du Kheng An (?) par une série de rapides qui interrompent toute communication directe par eau avec l'Annam.

Le pays pourrait produire en abondance le riz, le coton, le tabac, la canne à sucre, le benjoin, le Stick lak, la soie; malheureusement plus des trois quarts des habitants l'ont abandonné; le reste manque de buffles et de bestiaux. La misère est générale.

La saison des pluies est commencée. Les étapes sont souvent coupées par des averses, plus rarement par de gros orages. Nous sommes arrivés à l'époque la plus chaude de l'année, l'été laotien, correspondant sensiblement aux mois de mai et juin. La température oscille entre 38 et 40°. Elle va même jusqu'à 42° dans les vallées encaissées.

La mousson Sud-Ouest, qui amène la saison particulièrement pluvieuse, ne s'établit guère qu'après la mi-juin. Elle est précédée de violents orages qui se succèdent à intervalles de plus en plus rapprochés.

Quand les nuages s'accumulent sans crever, contrariés par des courants aériens opposés, la vie est à peine tenable dans les cases ou sur les chemins, tellement l'atmosphère est surchargée d'électricité. L'air, surchauffé, diminue de pression et n'apporte plus aux poumons, semble-t-il, le contingent d'oxygène nécessaire.

La plus grande activité règne à cette époque dans la campagne, car il va falloir profiter des premières pluies pour préparer le sol et les cultures. Les villages sont déserts. Hommes, femmes et enfants sont éparpillés dans les champs et les forêts.

Parmi les hommes, les uns conduisent la charrue, un jeune garçon guidant les buffles : d'autres aménagent le terrain, réparent les talus des rizières, élèvent des digues, creusent des rigoles, cherchant à discipliner les torrents d'eau que le ciel va bientôt leur envoyer. Dans ce travail, tout le monde est solidaire, car une brèche, pratiquée dans un remblai insuffisant, amènerait la perte de la récolte d'une année pour tout le village, dans la plupart des vallées où les rizières se commandent.

Les femmes et les enfants s'occupent à repiquer le riz, à récolter les fruits et le maïs, à compléter la provision de safran, d'indigo, de laque et de rocou, qui serviront à teindre la soie. Sans avoir fait d'études bien approfondies dans l'art de fixer les couleurs, les Laotiennes savent y employer divers mordants, suffisamment efficaces, tels que l'alun, la cendre filtrée et la chaux. La blancheur du coton est obtenue par immersion de la matière dans une mixture composée d'eau et de riz et maintenue à l'ébullition pendant quelques heures.

Dans les montagnes, les Khas incendient les abatis desséchés par le soleil et plantent le riz.

§ 4. — DU NAM SAM AU NAM NEUN OU SONG CA (DE SAM TAÏ A B. HAT BO)

(133 kilomètres, 29 mai-6 juin).

La route de Sam Taï à Hat Bo est, de toutes celles que j'ai parcourues jusqu'à présent, de beaucoup la plus difficile. Sur 133 kilomètres de par-

cours, 100 sont en pleine montagne, le reste dans l'eau. Sept jours sur huit, il nous a fallu escalader des pentes escarpées, franchir des ravins et des torrents ou suivre le lit des ruisseaux, souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Le terrain est toutefois assez praticable jusqu'à M. Na, sur le Nam Khouang, affluent du Nam Sam. Encore faut-il, pour arriver à cette rivière, escalader deux contreforts importants dont l'un, le Pou Hin-Long Fat, a 1.000 mètres d'altitude. A ses pieds s'étend un plateau long et étroit, entouré de collines et couvert de bois de sapins.

Le chef de M. Na est appelé Ong Thang. Il a été nommé par l'Annam en 1878. Le village vient d'être reconstruit : il est entouré de belles rizières, mais les habitants, convoqués par le chef de canton pour faire la guerre aux Hos, n'ont pu cultiver leurs champs et manquent de riz.

Au delà de M. Na, le pays est à peu près désert. En 4 jours, nous n'avons rencontré qu'un seul centre habité, B. Pong.

M. Lan et la vallée du Nam Lan (altitude 1.200 mètres), ravagés jadis par les Hos, ont été abandonnés.

De M. Na, le chemin gagne le revers méridional de la chaîne formant la ligne de partage entre le Nam Sam et le Nam Neun, la longe pendant 65 kilomètres environ, se maintenant dans le voisinage des crêtes, entre 1.400 et 1.600 mètres d'altitude et coupe à leur source les nombreux ruisseaux qui en descendent. La montagne cesse un moment au Nam Lan, mais il faut marcher 8 kilomètres dans l'eau : elle se continue de là jusqu'au Nam Neun, sans interruption.

Toute cette région n'est qu'un chaos de soulèvements escarpés, de ravins immenses, au fond desquels grondent des torrents. Les chaînes présentent des altitudes variant entre 1,300 et 1,600 mètres. Des forêts géantes, une végétation extraordinairement touffue, recouvrent le pays d'une façon continue.

Là, comme ailleurs, les Hos n'ont rien laissé debout. Le bruit des torrents vient seul rompre la monotonie de ces solitudes d'où la vie semble s'être retirée. Partout des rizières incultes, des pagodes en ruines, des villages rasés.

Le sauvage même n'a pas trouvé grâce devant le terrible fléau et

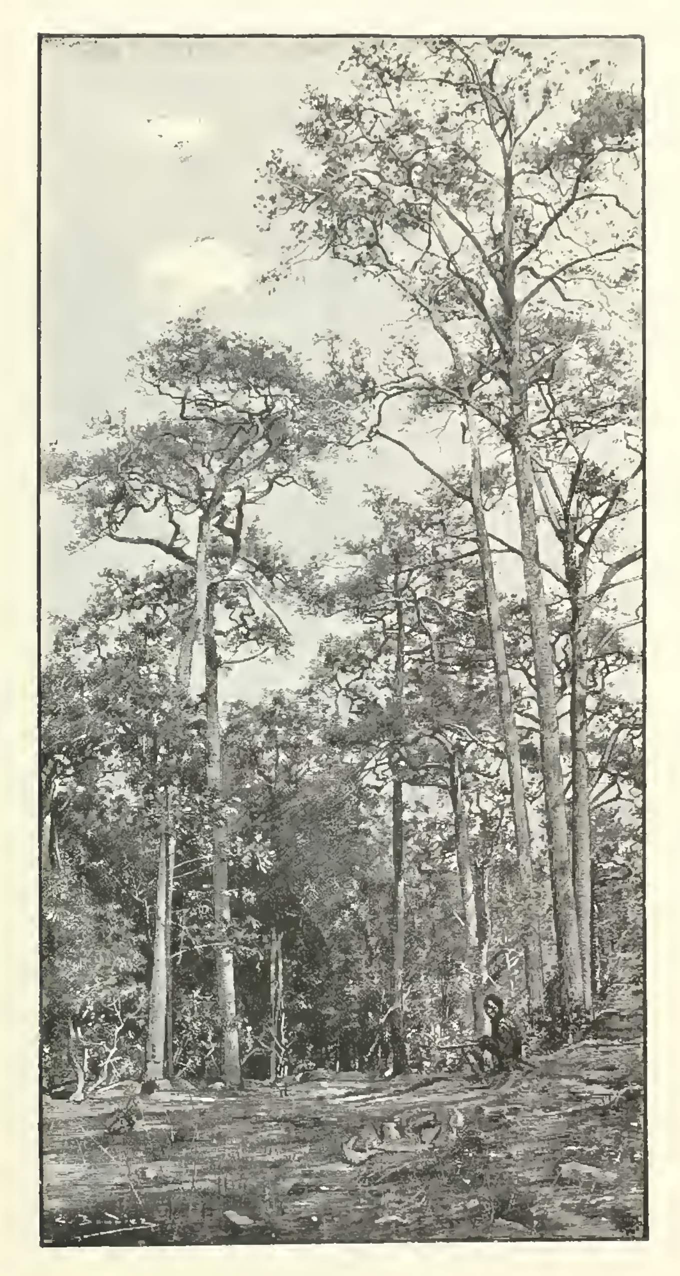


Fig. 6. — Un coin de forêt de pins.

est allé cacher sa hutte à l'abri des regards. Il commence pourtant à réapparaître sur le versant du Nam Neun.

Il m'est arrivé à B. Pong d'être témoin d'une scène intime qui m'a profondément remué en me donnant la mesure de ce que les habitants ont souffert.

Ce fut à propos de la petite fille achetée à M. Hang. Elle venait de faire avec nous, à dos de porteur, près de 250 kilomètres, sans jamais avoir témoigné, pour tout ce qui l'entourait, d'autres sentiments qu'une indifférence presque farouche.

Malgré mes avances, je n'étais pas arrivé à l'apprivoiser, pas même à lui faire goûter un peu de chocolat, la seule douceur qu'il fût en mon pouvoir de lui procurer. Elle ne mangeait que du riz et des aliments connus d'elle et restait, à l'arrivée à l'étape, assise sur une couverture, dans une pose de statue. Sur la route, des femmes en deuil étaient venues parfois à mon campement, sachant que j'amenais un enfant volé par les Hos. Aucune ne l'avait reconnue pour sa fille et je désespérais presque de retrouver ses parents, me trouvant à la limite extrême du canton de Sam Taï, quand j'eus enfin la joie de la rendre à sa mère. La malheureuse avait eu son mari tué par les Hos deux ans auparavant et sa fille volée. Elle ne la reconnut pas tout d'abord, tant elle était changée. Ce fut en lui regardant l'oreille, où elle portait, pour toute parure, des fils de soie noués d'une façon particulière, qu'elle fut assurée d'avoir retrouvé son enfant. Elle la retint dans ses bras sans bouger, sans même me regarder. J'étais assis à quelque distance, mettant au net mon itinéraire et je pensais *in petto* que les gens du pays n'avaient pas la reconnaissance très démonstrative.

« Cette bonne femme pourrait bien me dire merci, dis-je enfin à l'interprète.

— Elle n'a pas d'argent à vous donner, me répondit-il, pour racheter sa fille et croit que vous allez l'emmener demain matin. »

Sitôt rassurée sur mes intentions, la mère se prosterna devant moi à plusieurs reprises, puis courut au village et ce furent des « laïs » (saluta-

tions) à n'en plus finir de la part de tous les habitants, peu habitués à semblable générosité. Certes, jamais mandarin ne fut plus choyé que moi ce jour-là par ces pauvres gens dont personne, jusqu'alors, n'avait eu pitié et si bien façonnés à leur misère qu'ils acceptaient tout sans révolte, même de se voir enlever leurs enfants.

Ce simple événement eut un retentissement énorme dans toute la contrée et m'attira bien des sympathies. Comme tous les Thaïs sont passionnés pour le merveilleux, je ne serais pas étonné de le voir servir de point de départ à une légende qu'on racontera longtemps dans le pays. Puissions-nous en laisser derrière nous de semblables, partout où nous passons !

Les bassins du Nam Khôn et du N. Dzuong sont séparés par des chaînes escarpées, de 1,600 mètres en moyenne d'altitude où l'on ne rencontre âme qui vive.

Le sentier, relativement facile sur les crêtes des montagnes, devient à peu près impraticable sur les flancs, dont les pentes invraisemblables dominent des ravins profonds comme des abîmes. Une chèvre trouverait juste la place où poser le pied, et l'homme doit, pour ne pas tomber, s'accrocher aux branches. Le mot de route, appliqué à des voies de communication pareilles, est un épouvantable euphémisme.

L'étape de Pien Soum Not à Pak Liet (19 kilomètres) nous a pris toute la journée et coûté trois chevaux dégringolés dans les ravins. Tous auraient subi le même sort si l'un des conducteurs n'avait eu l'idée de suivre les crêtes au lieu de les contourner. C'est miracle que personne ne se soit rompu les os. Je suis arrivé au village à la nuit, suivi de mon interprète, d'un boï et de quatre ou cinq soldats et porteurs seulement.

Le convoi, surpris par les ténèbres, a couché en route et n'a rejoint que le lendemain matin dans un état à faire pitié. Les hommes n'avaient pu trouver d'eau pour cuire le riz.

De B. Pak Liet au Nam Neun, le pays change d'aspect. La chaîne de partage envoie dans toutes les directions de grandes croupes allongées dont les pentes sont habitées par des Pou Thaïs, des Méos et quelques Khas. Le terrain est presque partout déboisé et couvert de raïs.

Hat Bo sur le Nam Neun (le Song Ca des Annamites) est situé à 450 mètres d'altitude et environné de tous côtés par de hautes montagnes dont les pentes bordent les berges. Il communique par une route avec M. Hua-Muong et M. Son. Les habitants sont des Laos Pou Eun et appartiennent à cette variété de Laotiens qui peuple le Tran Ninh (Muong Pou Eun).

Le Nam Neun est, après la Rivière Noire, le cours d'eau le plus important de la région. Sa largeur à Hat Bo est de 30 à 40 mètres, sa profondeur moyenne de 2 mètres. Il prend sa source au Pou Loï et devient presque aussitôt navigable. On peut le descendre en bateau jusqu'à Vinh, mais son cours est encombré de rapides dont quelques-uns nécessitent le déchargement des bagages. Ses rives sont impraticables.

Les barques de Nam Neun sont d'un type particulier, se rapprochant des sampans annamites. Leur grand mérite est la légèreté. Aux basses eaux, les indigènes doivent fréquemment les porter à bras pour leur faire franchir les rapides.

7 juin. — Le chef du village m'apprend que les Hos ont évacué le Tran-Ninh depuis plus de deux ans, à la suite d'un traité conclu avec les Siamois. Leur nombre dépassait un millier (?). Une partie des bandes se sont dirigées sur M. Hang et M. Het. 200 hommes environ sont restés sur le Song Ca, vers M. Lam et M. Lat.

Mr Satra me prie d'attendre à Hat Bo l'arrivée du Luang Datzakorn, resté en arrière. Tout en causant, il insinue que nous approchons de Xieng-Khan d'où un bon chemin conduit en une quinzaine de jours à Luang-Prabang par la vallée du Nam Khan. Nous pourrions donc y être rendus avant l'époque des grandes pluies. En passant par Xieng Khouang, nous risquons d'être arrêtés en route.

Les voyages en cette saison offrent, je le reconnais, peu d'agréments, à qui n'est pas soutenu par une idée ou l'importance d'une tâche à remplir. J'ai admiré souvent la philosophie de tout ce monde que j'entraîne à ma suite dans cette course à travers les montagnes, que la pluie trempe jusqu'aux os à peu près régulièrement tous les jours, à qui il n'échappe jamais ni plaintes, ni récriminations. Et pourtant la fatigue de tous est extrême.

La dernière route a été des plus pénibles. Nous avons eu six jours

de pluie sur neuf, et, entre temps, des coups de chaleur insupportables. A Hat-Bo, le thermomètre marquait 40 degrés à l'ombre.

L'interprète Bo et mon ordonnance sont malades. Le premier est porté dans un hamac. Le second regrette sa gamelle et boude sur les plats de mon vatel laotien, me donnant plus de soucis que mon travail et ma personne réunis. J'ai eu moi-même de fréquents accès de fièvre à la suite d'une chute qui m'a fait prendre un bain forcé dans le Nam Lan. Presque toutes mes provisions sont épuisées. Il ne me reste plus ni sucre, ni café, ni graisse, ni souliers. Depuis M. Ven, nous manquons de viande fraîche et j'ai dû faire tuer à Pak Liet le bouc de l'Ong Ba, notre suprême ressource.

La pauvre bête venait de faire avec nous près de 400 kilomètres, sans désemparer. On juge à quel point elle était entraînée.

Je m'étais habitué peu à peu à sa compagnie et en étais arrivé à me prendre pour elle d'une véritable affection. Ces sortes de sentiments sont probablement réciproques, car mon bouc ne me quittait pas d'une semelle, couchant pendant la nuit à la porte de ma tente.

Je comptais bien le ramener à Luang Prabang, mais la faim est mauvaise conseillère, d'autant mieux que, depuis quelques jours, mon cuisinier me harcelait sans cesse pour obtenir de l'égorger et que mes gens le regardaient avec des yeux luisant de convoitise qui ne promettaient rien de bon. N'y tenant plus, je fis taire mon cœur et le laissai tuer. Comme la graisse manquait, on l'accommoda avec de l'huile.

Quelle cuisine! Et quels remords!...

§ 5. — DU NAM NEUN A XIENG-KHOUANG, CAPITALE DU TRAN-NINH

(132 kilomètres, 8-17 juin).

I. — DE HAT BO A THOUNG XIENG-KHAM

(75 kilomètres, 8-12 juin).

Nous sommes entrés, à Hat Bo, sur le territoire du Muong-Pou-Eun (Phu de Tran-Ninh des Annamites). Le Nam Neun forme, pendant une

partie de son cours, la frontière entre cette petite principauté et les Hopahus[1].

La route de Hat Bo à Vieng-Kham est excellente. Elle chevauche sur de longues croupes, très praticables, séparant les vallées du Nam Neun et du Nam Mat, son affluent.

Le terrain a complètement changé d'aspect. Plus de forêts, plus de montagnes escarpées, plus de torrents bondissant au milieu des roches : mais de longues crêtes à silhouette horizontale, aux flancs dégarnis de végétation, tombant en pente douce dans les vallées. La forêt a partout disparu sous la hache des indigènes, dont on aperçoit, à distance, les habitations accrochées aux pentes ou couronnant des mamelons.

Les villages sont rares dans le voisinage de la route. Tandis que les Laotiens et les Pou Thaïs se livrent exclusivement à la culture des rizières inondées, les Pou Euns de cette région, d'après mes guides, brûlent la forêt pour faire des « Raïs », comme les sauvages. Mais je ne garantirai pas ce renseignement, n'ayant pu encore le vérifier.

Les Hos ont incendié tous les villages du parcours. M. Poung commence à se reconstruire. On l'appelle dans le pays Ban Huyen, nom donné en Annam aux chefs-lieux des sous-préfectures : plus loin Ban Pathong est inhabité.

La chaîne de partage entre le Nam Neun et le Nam Mat, que l'on franchit au Pou San Senam, a 1,650 mètres d'altitude. La descente s'effectue le long d'une croupe qui conduit au Nam Mat, rivière de 15 à 16 mètres de largeur et de 80 centimètres à 1 mètre de profondeur, navigable jusqu'à son confluent, aux très petites barques.

Les rapides y sont nombreux et obligent à alléger fréquemment les bateaux.

Le chemin longe la rive gauche du Nam Mat pendant 4 kilomètres environ, serré à droite et à gauche par des collines boisées, de faible élévation, puis débouche dans la région de Vieng-Kham (Tong Vieng Kham). C'est un plateau très fertile, à peine accidenté, d'une altitude

1. Depuis le confluent de l'Houeï Na jusqu'à celui de l'Houeï Sok.

de 700 mètres, long de 20 à 25 kilomètres et large de 12 environ. Deux mois de courses ininterrompues à travers les montagnes m'avaient donné la nostalgie de la plaine et je ne pouvais me lasser d'admirer les



Fig. 7. — Types de Pou-Euns

rizières parsemées de bouquets de bois qui s'étendaient à perte de vue sous mes yeux. Malheureusement, aucunes traces de villages. Bien que le sol soit fertile, que le pays ait été très peuplé, que les Hos soient

partis depuis deux ans, les habitants hésitent à rentrer, ne se sentant pas en confiance. Sans buffles, ils ne pourraient d'ailleurs cultiver la terre.

Xieng-Kham ou Vien Kham (pays de l'or) est le nom donné au plateau arrosé par le Nam Mat et par extension à tout le Huyen ou canton, réputé pour ses mines d'or et ses placers qui en font un des territoires les plus riches du Laos.

Les Hos du Tran-Ninh y avaient autrefois leur quartier général. Leur fort était entouré de tous côtés par le Nam Mat dont ils avaient divisé le cours. L'enceinte, formée de grandes levées de terre garnies de haies vives, pouvait, paraît-il, contenir 3,000 hommes, chiffre probablement exagéré.

Le fort a été démoli et remplacé par un ouvrage de dimensions plus réduites qu'occupe un commissaire siamois, avec 30 miliciens armés de fusils à piston.

Ce mandarin me raconte que le Paya Lôm, gouverneur du Tran Ninh, a conclu un traité avec les Hos. Ceux-ci se sont engagés à évacuer les trois forts qu'ils occupaient dans le pays (Xieng-Kham, Ta-Som, Lat-Louang) et à se retirer sur les points qui leur seraient désignés, promettant de ne jamais inquiéter dans l'avenir les habitants de la principauté.

Une de leurs bandes s'est louée à un chef annamite (Ong Tian Tan) pour faire la guerre aux Français.

Le chiffre des Hos stationnés au Tran-Ninh paraît avoir été de 1,200 au maximum, dont quelques Laotiens et Pou Thaïs portant la queue.

Xieng-Kham est un nœud de communications très important, d'où partent six routes allant à M. Son (10 jours), M. You et Luang Prabang (14 jours), M. Souille (6 jours), Xieng-Khouang (4 jours), Sop Mo (10 jours) et Hat Bo. La journée laotienne est de 13 à 14 kilomètres.

Soit hasard, soit préméditation, le Luang Datzakorn et Mr Satra ne m'avaient pas rejoint à l'étape, me laissant arrêter, de concert avec le commissaire de Xieng-Kham, l'itinéraire de retour à Luang Prabang par Xieng-Khouang.

II. — DE XIENG KHAM A XIENG-KHOUANG

(57 kilomètres, 13-17 juin)

La route de Xieng-Khouang part de l'ancien fort des Hos, traverse le Nam Khua, et atteint Muong Thé, en franchissant une série de collines boisées peu importantes. M. Thé est un petit village nouvellement reconstruit, de 5 à 6 maisons, d'où part un chemin sur Luang Prabang.

Le Luang Datzakorn et Mr Satra y arrivent le lendemain, par une pluie battante, décidés à gagner au plus vite la capitale du Tran-Ninh.

Le chemin suit les rives du Nam Thé, pendant 10 kilomètres, le quitte pour traverser les vallées de ses affluents de droite, plus praticables, et le rejoint à M. Pan qui est abandonné (1,050 mètres d'altitude). Les seuls habitants de la région sont les Khas. Tous les Pou Euns l'ont quittée depuis l'arrivée des Hos.

Le Nam Thé arrose l'une des régions les plus riches en or de toute la contrée.

Le lit d'un ruisseau nous mène au pied de la chaîne de partage entre le Mé-Khong et le golfe du Tonkin, que nous franchissons par 1,300 mètres d'altitude. Le chemin abandonne la montagne à quelques kilomètres seulement de Xieng-Khouang.

La capitale du Tran-Ninh, avec les villages de la banlieue, comptait, avant l'invasion des Hos, près d'un millier de maisons dont il reste à peine 80. Elle est située au pied des pentes du Pou Touong, à l'extrémité d'un vaste plateau, allant en s'effilant vers l'Est, entre deux lignes de collines boisées séparées par le Nam Nion. Cette rivière forme, avec le Nam Dinh Soung, le Nam Nhia (ou N. Nhiep) dont les eaux vont au Mé-Khong. Les maisons s'échelonnaient autrefois le long de la rive gauche du Nam Nion, sur une longueur de 1,500 mètres environ.

Tout s'accorde pour faire de ce point un centre important et un séjour agréable. Le plateau est d'une fertilité prodigieuse, arrosé par une infi-

nité de sources d'eau vive, bordé au nord et au sud-est d'une ceinture de collines verdoyantes, sans autre végétation qu'une herbe très fine.

Les environs abondent en beaux pâturages. La température, en raison de l'altitude (1.250 mètres) y est très agréable et rafraîchie en été par la brise. Elle descend pendant l'hiver au-dessous de zéro. Enfin des routes nombreuses rayonnent dans toutes les directions.

18-20 juin. Séjour à Xieng-Khouang. — Pour tout le monde, Xieng-Khouang était la terre promise. Nous ne pouvions cependant nous y éterniser. La pluie rendait le pays de plus en plus impraticable et l'état sanitaire de notre troupe commençait à se ressentir des fatigues qu'elle avait dû supporter pendant la route de Sam Taï à Hat Bo. Aussi, après 2 jours de repos, priai-je le Luang Datzakorn de préparer le départ pour Muong Khassy.

Cette ouverture fut accueillie sans enthousiasme.

Le chef de l'escorte et Mr Satra, lassés par le mauvais temps, ne demandaient qu'à gagner directement Luang Prabang. La route de M. Khassy était impraticable à cette époque de l'année, prétendaient ils et la pluie ne cessait de tomber.

« Si vous tenez à passer quand même par M. Khassy, me dit le Luang Datzakorn, je formerai un convoi avec les malades et les dirigerai sur Luang Prabang. Mais il vous faudra attendre que la route soit débroussaillée. »

Mon ordonnance et mon interprète devaient être portés en hamac : la pluie avait détrempé tous les chemins, grossi les rivières et lassé tous les gens de mon entourage. Dans ces conditions, il ne m'était guère possible de leur demander de nouveaux efforts. J'avais moi-même grand besoin de repos. Aussi, cédant aux instances des mandarins siamois, abandonnai-je mon projet de reconnaissance à Muong Khassy, sans qu'il m'en coûtât trop de regrets.

Je comptais le reprendre un peu plus tard, après avoir remplacé mon personnel.

Le départ pour M. You est fixé au lendemain. Le Luang Datzakorn reste à Xieng-Khouang pour organiser le convoi de malades.

§ 6. — DE XIENG-KHOUANG A MUONG YOU

(108 kilomètres, 21-26 juin, 27 séjour).

Le plateau de Xieng-Khouang est le plus vaste et le plus élevé du Haut Laos (1.200 mètres). Sa longueur, entre Xieng-Khouang et M. Souille, est d'environ 60 kilomètres et sa plus grande largeur de 30 à 40 kilomètres. Il est très légèrement ondulé et dépourvu de végétation. Les rives des nombreux ruisseaux qui l'arrosent sont garnies d'anciennes rizières ou de pâturages.

On y accède, en partant de Xieng-Khouang, par une vallée longue et étroite, bordée de collines boisées, celle du Nam Xiou, prolongée par celle du Nam Kho, affluent du Nam Ngoum, de plain pied avec le plateau.

Depuis l'invasion des Hos, la solitude s'est faite dans ce pays naguère si animé où la nature a pris plaisir à réunir tous les éléments d'une vie commode et facile. Le terrible fléau n'a rien laissé debout. Partout des villages rasés, des pagodes en ruines, des rizières incultes dont la vue, si souvent répétée, obsède à l'égal d'un cauchemar. La pluie assombrit encore le tableau. Sous ce ciel gris, semé de nuages cuivrés, le paysage prend des teintes lugubres peu faites pour dissiper l'impression de tristesse qui se dégage de l'ensemble. La route ne traverse, sur une étendue de 110 kilomètres, qu'un seul village habité, B. Khaï (M. Souille). Mais les nombreuses ruines de pagodes que l'on rencontre à tout instant témoignent d'une population jadis fort nombreuse et d'une grande richesse passée. Il faut avoir vu ces immenses territoires dépeuplés, les champs déserts, les populations terrorisées à la suite de cruautés sans nom, pour apprécier la gravité de la plaie et mesurer l'étendue du désastre. Quelle longue série de calamités et de misères n'a-t-il pas fallu pour décider tout un peuple à émigrer au loin en face de quelques bandits dont il lui eût été si facile d'avoir raison !

Mais la terreur qu'inspiraient les Chinois était si grande que personne

n'eût osé s'attaquer à eux, les trouvât-on isolés. Que de fois j'en ai rencontré, pendant mes étapes, voyageant par groupes de 3 ou 4, coiffés du classique chapeau de paille à larges bords, une ceinture de cartouches aux reins et une gourde au côté. Des Pou Thaïs suivaient par derrière, craintifs, portant fusils, vivres et bagages. Jamais, à ma connaissance, la haine n'arme contre eux le bras d'un indigène malgré les mille rancunes amassées sur leurs têtes.

Le Nam Ngoum arrose la partie septentrionale du plateau, d'où il dégringole par une série de cascades pour se jeter dans le Mé-Khong. Il est navigable à partir de B. Veun Xan et reçoit deux affluents importants, le Nam Song et le Nam Lik qui passe à M. Khassy. Sa largeur, au point où la route le traverse, est de 20 à 25 mètres, sa profondeur de 0^{m},80 à 1 mètre.

La région de M. Souille renferme des mines de fer très riches exploitées par les indigènes. Elles fournissent un produit de bonne qualité servant à faire des faucilles, des soes de charrue et des sabres. On y fabrique aussi du papier.

En quittant B. Khaï, nous gagnons la chaîne de partage entre le Nam Ngoum et le Nam Khan, que la route franchit par 1,650 mètres d'altitude, se maintenant constamment sur des crêtes boisées terminées en talus sur la rivière. La descente est un vrai casse-cou.

Le pays est habité par des Méos et quelques Khas.

M. You compte 10 à 15 maisons. Il a été brûlé par les Hos en 1885. Un chemin relie ce point à Xieng-Kham (6 jours), un autre à M. Son (11 jours).

Le Nam Khan forme la frontière entre le Tran-Ninh et le Luang Prabang, depuis le confluent du Nam Khao jusqu'au confluent du Nam Ti. Il est navigable jusqu'à Luang Prabang.

§ 7. — DE MUONG YOU A LUANG PRABANG

(100 kilomètres. 28 juin–4 juillet).

La route de Luang Prabang quitte les rives du Nam Khan pour s'engager aussitôt en montagne.

Chacune des trois premières journées est marquée par une ascension des chaînes qui séparent les affluents du Nam Khan de ceux du Nam Suong : Pou Pa Kek (1.000 mètres), Pou Niao (1.150), Pou Kan Toum (1.600). Les rives du N. Pot et de l'Houeï Tia, ravagées par les Hos, sont désertes.



Fig. 8. — Spécimen d'architecture laotienne (Luang Prabang).

Les villages ne commencent à apparaître qu'à partir de B. Sop Vi, sur le Nam Pa, affluent du Nam Suong. C'est une belle rivière de 20 à 25

mètres de largeur, dont la vallée ouvre une voie de communication vers M. Son. Aux hautes eaux, la route de Luang Prabang est impraticable. Les pentes des montagnes tombent abruptes jusqu'aux berges et forcent le chemin à traverser la rivière un grand nombre de fois. Le courant est tel, après de fortes pluies, que les plus habiles nageurs ne peuvent passer d'une rive à l'autre.

La vallée du Nam Pa est très peuplée et très fertile. Entre B. Do et B. Pa Deny, la rivière coule dans un étroit couloir que dominent de gigantesques murailles de rochers calcaires, couvertes de forêts.

Le chemin longe les rives du N. Pa qu'il abandonne non loin du confluent pour gagner la route de Luang Prabang à B. Pak Suong.

Les villages des bords du Mé-Khong se reconstruisent et se repeuplent. La confiance semble reprendre le dessus. Mais si les traces matérielles de l'invasion des Hos tendent à disparaître dans le voisinage de la capitale, les habitants conserveront longtemps le lugubre souvenir de cette calamité.

Le 4 juillet, après trois mois d'absence, j'étais de retour à Luang-Prabang, rapportant de ce premier voyage 1.260 kilomètres environ d'itinéraires nouveaux levés au pas.

Nous avions eu en moyenne, depuis Tak-Khoa, deux jours de pluie sur trois (38 sur 57). J'entends par jour de pluie une période de 24 heures marquée par des averses ou des orages. La fréquence, la durée et l'intensité de ces phénomènes ont suivi pendant cette partie du voyage un crescendo très prononcé, plein de promesses, peut-être, pour la gent aquatique mais peu rassurant pour les voyageurs.

Pourtant, à en croire les autorités du cru, mises en mouvement pour préparer mon excursion à Muong Khassy, la saison des pluies est à peine entamée (!) Elle s'établit en quelque sorte progressivement, paraît-il. Une période de transition, pendant laquelle les éclaircies sont assez nombreuses et les gros orages peu fréquents, la sépare de la saison sèche.

« Vous ne connaissez pas le Laos, me disait-on. Les averses que vous venez d'essuyer ne sont rien en comparaison de celles qui vont arriver. Nos chemins sont impraticables et nos forêts très malsaines en cette saison. Vous serez arrêté par la fièvre des Bois. Fatigué comme vous

fêtes, c'est tenter l'impossible. Rapportez-vous-en à notre expérience ».

Tout en faisant la part de l'exagération contenue dans les doléances de ces braves gens dont mon projet heurtait la routine et contrariait les habitudes, je ne me dissimulais pas les difficultés de l'entreprise. L'expérience des dernières marches ne m'avait que trop édifié déjà, sur la variété des misères qui m'attendaient en route.

Pendant la belle saison, quand le jarret est bon et l'estomac solide, un voyage à travers l'inconnu n'est que plaisir et les étapes s'enlèvent très gaillardement, quoique l'œil finisse par se fatiguer à la longue, à percevoir chaque jour les mêmes sensations, à contempler les mêmes solitudes, le même décor de montagnes et de forêts toujours semblables.

Par malheur, quand la pluie se met de la partie, adieu l'agrément.

Chemins détrempés, glissades sur les pentes argileuses des montagnes, torrents infranchissables qui arrêtent la marche, trajets dans les ruisseaux, pendant des journées entières, et, à l'arrivée au gîte, un coin de forêt humide, un bivouac installé sous la pluie, pour boisson de l'eau trouble et malsaine, la cuisine établie sous un parapluie, un cuisinier impuissant à faire flamber ses copeaux, qui vous apporte un vieux poulet saignant et coriace, toute la gamme enfin de ces mille désagréments qui font regretter le soleil : rien n'y manque. Mais la vie est ainsi faite que les pires misères ne vont pas sans quelques compensations. Certains spectacles fournis par la nature méritent, en effet, de fixer l'attention.

Il faudrait toutefois, pour bien les décrire dans leur sauvage beauté, une autre plume que la mienne et pour les bien goûter surtout, une protection moins sommaire que le feuillage d'un arbre ou la mince surface d'un parapluie.

Parmi tous ceux qu'il m'a été donné d'observer, il n'en est guère de plus imposant que celui d'un orage déchaîné dans les montagnes. Le phénomène s'annonce par des symptômes significatifs.

L'air se fait calme et lourd : la chaleur devient intolérable ; le ciel s'obscurcit : l'atmosphère, surchargée d'électricité oppresse à l'égal d'un malaise. Pas un souffle, pas un bruit. La nature semble se recueillir et se replier sur elle-même avant de déchaîner ses éléments. Les animaux

paraissent inquiets. Par intervalles, de gros oiseaux fuient à tire d'aile, pressentant l'orage.

Bientôt un léger frisson agite les feuilles ; puis le vent souffle par rafales, poussant de gros nuages, aux teintes livides qui courent le long des montagnes, finissent par s'accrocher aux flancs, descendent jusqu'au pied et font disparaître le paysage dans un chaos où le ciel et la terre semblent confondus.

Tout est fait pour impressionner dans cette mise en scène dont le machiniste n'est pourtant que la simple nature et dont l'eau, la lumière et le bruit vont faire tous les frais.

Mais quelle lumière et quel bruit ! Il semble, dit Élisée Reclus, que le ciel soit en guerre avec les montagnes.

Dès que la bataille est commencée, des éclairs aveuglants s'échangent sans interruption entre les nuages. Les coups de tonnerre se succèdent, rapprochés, renvoyés d'échos en échos par les montagnes, en d'interminables roulements. Le vent fait rage, courbant, sous sa puissante haleine, les cimes d'arbres géants, semant, de leurs débris, mille obstacles par les chemins.

Enfin, la pluie arrive comme un déluge.

En un clin d'œil, les moindres ruisseaux, les chemins creux, sont transformés en torrents. Les rivières grossissent, enflent au point de monter de 7 à 8 mètres en une seule nuit.

Le pauvre hère, qui chemine à pied dans cette tourmente, se sent bien petit, en présence de tous ces éléments déchaînés et, comme le marin échappé à la tempête, fête dans son cœur, avec allégresse, l'arrivée au port.

CHAPITRE II

VOYAGE A MUONG KHASSY

(11-30 juillet).

---

§ 1. — DE LUANG PRABANG A MUONG MET PAR LE MÉ-KHONG ET LE NAM MET

(11-14 juillet)

Dès que la saison des pluies est bien établie, la vie extérieure est à peu près complètement suspendue dans toute la région laotienne, hormis sur les fleuves et les grandes rivières. De juin à août, les embarcations des commerçants de Luang Prabang s'en vont à Nong-Khaï, en grand nombre, profitant des hautes eaux qui nivellent tous les rapides et de la vitesse d'un courant qui les porte, en quelques jours, à destination.

Le Mé-Khong se descend généralement sur des pirogues accouplées, rendues solidaires à l'aide de bambous. Un toit en feuilles de latanier complète l'installation.

Les bateliers confient leurs embarcations au courant et les dirigent à l'aide de longs avirons fixés à chaque extrémité. Le fleuve est déjà très haut et bien que l'époque des grandes crues soit encore éloignée, tous les rapides sont couverts. Seul le Kheng Luong (grand rapide) montre quelques têtes de roches à fleur d'eau, entourées de violents remous.

J'arrive le 13 juillet, à 8 heures du matin, au confluent du Nam Met, petite rivière de 10 à 15 mètres de largeur. Des collines boisées, entre lesquelles l'eau semble dormir, bordent les rives.

Les radeaux sont découplés. Pendant près d'une heure, la navigation peut s'effectuer à l'aide des avirons, grâce au peu de vitesse du courant; mais bientôt la pente générale du terrain s'accentue : la rivière se transforme peu à peu en un torrent rapide, charriant des arbres déracinés. Les bateliers remplacent les rames par de longues perches munies à leur extrémité d'une fourche en fer et d'un crochet dont ils se servent pour pousser ou hâler leurs embarcations.

Au bout de cinq heures de cette navigation, la vallée s'élargit et laisse apercevoir une plaine assez vaste, entourée de montagnes, au milieu de laquelle est situé Muong Met. Nous y arrivons le 14 juillet à 2 heures de l'après-midi.


Fig. 9. — Mandarin laotien.

Le chef-lieu du canton comprend 12 à 15 maisons. Les environs sont peu peuplés et ne comptent guère que 5 ou 6 villages échelonnés sur le Nam Met. Les habitants sont des Laos Pou Eun, dépendant du gouverneur de Pit-Chaï, bien que le territoire relève de Luang-Prabang. Cette situation n'est pas rare en pays Thaï où le sentiment national n'existe pour ainsi dire qu'à l'état embryonnaire, dominé par l'esprit de clientèle. Ici comme au Siam, tout habitant dépend d'un chef à qui il paie l'impôt dit de capitation. Nul ne peut émigrer dans une autre province sans une sorte de permis de circulation. Le vagabondage est par là rendu à peu près impossible. Partout où il va porter ses pénates, le nouveau venu n'en reste pas moins le client de son ancien maître, tout en dépendant, pour la police et les impôts fonciers, de l'autorité administrative de son district.

Les Pou Euns de M. Met descendent d'anciens prisonniers de guerre.

emmenés captifs par les Siamois après la prise de Vien Tian et rapatriés depuis peu. Les habitants de M. Fuong, sur le Nam Song, ont une origine analogue.

Le Nam Met n'est navigable, aux basses eaux, qu'aux très petites embarcations, montées par un homme ou deux.

Nous séjournons à M. Met le 15 juillet pour attendre les barques portant le riz, restées en arrière.

§ 2. — DE MUONG MET A MUONG KHASSY

(70 kilomètres, 16-29 juillet, 20 juillet séjour)

Pendant tout ce trajet, nous avons eu la pluie trois jours sur quatre en moyenne.

La route suit les rives du Nam Met, passant de l'une à l'autre pour éviter les méandres trop capricieux. Des radeaux ont été préparés à l'avance, à chaque point de passage, car les gués sont couverts par plus de deux mètres d'eau. Le pays est très broussailleux, inculte, inhabité et généralement plat pendant les vingt premiers kilomètres. Plus loin, les montagnes se rapprochent des berges; le chemin et le lit de la rivière se confondent et l'on marche pendant une journée, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, sur un sol tapissé de gros cailloux roulés. A défaut d'hommes en assez grand nombre pour constituer le convoi, le chef du Muong a dû prendre quelques jeunes filles que ce voyage aquatique met en belle humeur. Les éclats de rire et les plaisanteries accompagnent les chutes des plus maladroites et le trajet, qui n'a en somme rien de bien séduisant, s'accomplit au milieu de la gaieté générale.

La marche se poursuit dans l'eau jusqu'au Kéo Ko mat, petit col mettant en communication, presque de plain pied, la vallée du Nam Met et celle du Nam Ngoum.

Sur le versant opposé, coule le Nam Mat, gros torrent de 15 à 20 mètres de largeur, dont les eaux grossies par les pluies roulent avec une violence

extrême. Le gué est impraticable, mais un arbre abattu met bientôt les deux berges en communication. Ce portique d'un nouveau genre est assez pratique pour les indigènes dont les pieds nus adhèrent sans trop de difficultés aux rugosités du tronc. Ce sont d'ailleurs des équilibristes de première force. Les Européens, avec leurs souliers ferrés, préféreraient une construction moins rustique. J'effectuai pourtant le passage, sinon sans émotion, du moins sans encombre, grâce au secours d'une corde de rotin tendue entre les deux rives.

Je recommanderai en pareille circonstance, à qui n'est pas familiarisé avec ce genre d'exercice, de tenir constamment les yeux fixés sur le point de la rive où il faut aboutir. L'aspect d'une masse d'eau, roulant sous les pieds avec une rapidité fantastique, pourrait donner le vertige aux plus intrépides et occasionner une chute mortelle.

Quand la rivière est trop large pour permettre ce moyen de passage ou trop profonde pour être franchie à gué, le voyageur doit s'armer de patience et attendre que le niveau des eaux ait suffisamment baissé pour rendre le lit praticable.

*
* *

Du Nam Mat, le chemin gagne le Nam Lik, où un radeau muni d'avirons a été préparé par les habitants de M. Koum.

La rivière a 50 à 60 mètres de largeur et 8 à 10 mètres de profondeur en cette saison. Les petites barques et les radeaux pourraient la descendre jusqu'à son confluent avec le Nam Ngoum, si elle n'était coupée, à un jour de navigation en aval de M. Koung, par un grand rapide infranchissable aux embarcations. Ce rapide déterminait autrefois un point de la frontière entre le royaume de Vien Tian et le Luang Prabang.

M. Koum et M. Khassy comptent de 10 à 15 maisons. La vallée du Nam Lik est étroite, bordée de collines de 300 à 400 mètres d'élévation. Les rizières et les villages se succèdent presque sans interruption sur les rives.

J'ai rencontré à la pagode de M. Koun une caravane de 50 à 60 Thaïs des États Chans, à laquelle étaient mêlés quelques Birmans. Elle venait de M. Son, Vieng-Kham et Vieng-Khouang, se rendant à Pak-Laï avec un chargement de benjoin et une pacotille d'étoffes anglaises, d'opium, de boîtes laquées, de sabres et d'objets d'orfèvrerie en argent.

Ces Thaïs du nord-ouest, reconnaissables aux broderies qui ornent leur turban, à leurs allures quasi martiales, à la coupe de leurs favoris, taillés à l'espagnole, ne ressemblent en rien, moralement, à ceux du sud.

De caractère indépendant et d'humeur assez vagabonde, ils s'expatrient volontiers et s'en vont, par bandes, trafiquer au Siam et au Laos. Leur tempérament aventureux, énergique et entreprenant, tranche vigoureusement sur celui des Laotiens. Ils rappellent, par leur caractère, les anciens conquérants, leurs aînés, qui eurent, sous leur domination, les rois de Pégou et d'Ava. La dénomination de Thaïs Iaï (grands Thaïs) qu'ils ont conservée, par opposition à celle de Thaïs Noï (petits Thaïs) prise par les Siamois et les Laotiens, est en quelque sorte un hommage rendu par ces derniers aux premiers fondateurs de la puissance Thaï, autant qu'à leur supériorité.

Ban Na môn, résidence du Pia, chef du Muong Khassy, est entouré de rizières et de pâturages s'étendant jusqu'au pied des montagnes, sur une largeur de plusieurs kilomètres. Le pays, très peuplé et très fertile, est riche en bestiaux. Les habitants n'ont d'ailleurs jamais été inquiétés par les Hos.

Les principales cultures sont le riz, le maïs, le coton, le tabac, la canne à sucre, le mûrier pour l'élevage des vers à soie. Ni cannelle ni benjoin dans les forêts environnantes, habitées par des Méos.

Ban Na Môn est renommé pour la fabrication de ces sabres d'abatis, assez semblables à nos anciens sabres baïonnettes, que portent tous les Laotiens en voyage. Le fer vient du Nien Souille.

C'est en outre un point très important comme lieu de croisement des routes allant à Luang Prabang, à Vieng-Khouang et Nong Khaï.

§ 3. — DE MUONG KHASSY A LUANG PRABANG

(100 kilomètres, 22-30 juillet).

Le Nam Lik, qui arrose M. Khassy, est formé de deux rivières, le Nam Keng et le Nam Kat qui se réunissent au village de Hua-Na.

Le chemin nous fait remonter la vallée du Nam Kat jusqu'au pied du Pou Lao Pi et traverser la rivière plusieurs fois, soit sur des radeaux, soit sur des troncs d'arbres jetés en travers du lit, soit à gué dans le cours supérieur. Les rives sont incultes, inhabitées, bordées de montagnes boisées.

Le Pou-Lao-Pi (montagne de l'herbe des Génies) doit son nom, m'a-t-on dit, à une herbe qui y croît en abondance et présente cette particularité de passer, en vieillissant, par les mêmes phases que le riz. Elle commence à pousser au moment où on le plante, jaunit en même temps que lui et meurt quand on le coupe.

Le sentier suit pendant une vingtaine de kilomètres les crêtes de la montagne, se maintenant à une altitude moyenne de 1,300 à 1,400 mètres, puis descend, en pente douce, dans la vallée du Nam Pôn, affluent du Nam Ming.

Du sommet du Pou-Lao-Pi, la vue s'étend de tous côtés sur un fouillis de montagnes que domine, dans l'Est, un pic élevé, le Pa Tiao. Le terrain a été en grande partie déboisé par les sauvages, qui l'ont abandonné depuis longtemps, sans laisser d'autres traces de leur passage que des souches à fleur de terre, provenant des arbres abattus. La terre meuble disparaît tous les jours, emportée par les pluies, et ce sol, jadis si riche, parvient à peine à nourrir l'herbe courte et rabougrie qui le recouvre.

Nous traversons à gué le Nam Pôn, démesurément grossi par les dernières pluies. Le courant est si rapide que, pour le traverser, les porteurs sont obligés de se former en cercle, par groupes de 5 ou 6, et de se tenir solidement enlacés par la taille et les épaules. Un homme isolé serait entraîné, avant d'avoir pu aborder la berge opposée.

A partir du confluent du Nam Niao et du Nam Pôn, le chemin suit le lit de la rivière et devient impraticable. Nous passons la journée du 25 juillet à B. Pak Nam Niao, espérant que les eaux baisseront suffisamment pendant la nuit pour nous permettre le passage. Mais une pluie torrentielle survient qui nous laisse peu d'espoir de voir nos vœux réalisés. Le guide me prévient, au jour, que la rivière est encore plus grosse que la veille. Notre provision de riz est à la veille d'être épuisée : il faut partir. Quinze cents mètres seulement nous séparent d'un sentier qui mène à B. Pong, en côtoyant la rive gauche, bordée ici de montagnes escarpées se terminant à pic sur la berge.

Quelques habitants parviennent à nous ouvrir un chemin dans la forêt, à une centaine de mètres au-dessus du Nam Pôn et nous passons en nous accrochant à des pentes glissantes, où des chèvres se seraient difficilement tirées d'affaire.

Ce trajet nous a pris trois heures.

Entre B. Pong et le Nam Kan, le pays rappelle les régions les plus accidentées du Nord. Le Pou Nouen franchi (800 mètres d'altitude), nous arrivons au Nam Seuam, sur lequel a été jeté un pont suspendu en rotin et bambous. Devant nous se dresse un soulèvement énorme, le Pou Kha Sac qui fait tourner brusquement le Nam Ming vers l'Est. L'ascension est rude, mais, à mi-côte, le chemin contourne le massif à l'Ouest, et gagne le Nam Kan, se maintenant très praticable. La vallée du Nam Kan, encaissée dans sa partie supérieure, s'élargit avant d'arriver à Xieng Ngeun et se couvre de rizières, de villages et de maisons éparpillées dans les champs. B. Pak Vek où nous couchons est la résidence du Tasseng ou chef de canton.

Toutes les montagnes de la région sont couvertes de nombreux villages Khas qui alimentent le marché de Luang Prabang.

En quittant B. Pak Vek, le chemin longe pendant 8 kilomètres la rive gauche du Nam Khan et la quitte à Ban En pour gagner directement Luang Prabang, en profitant d'une dépression entre le Pou Minh Muong et le Pou Pan (500 mètres d'altitude).

La moyenne des jours de pluie pendant la période du 11 au 30 juillet

a été de 2 sur 3, comme dans le voyage précédent, mais les gros orages sont devenus plus fréquents et nous avons essuyé des averses diluviennes durant parfois toute une journée, sans discontinuité. La chaleur a diminué, l'atmosphère est devenue plus respirable. Sous ces influences réconfortantes, toute trace d'énervement disparaît et si la pluie n'arrive pas au beau milieu de l'étape, à l'heure du déjeuner, les natures quelque peu philosophes l'acceptent comme un bienfait.

L'un des principaux résultats de ce voyage fut la conviction, désormais arrêtée chez moi, que le Laos n'est ni aussi insalubre, ni aussi impraticable pendant les pluies que pouvaient le faire supposer les récits exagérés des autorités locales.

Malgré des difficultés réelles et le peu d'agrément d'une excursion accomplie sous des averses presque quotidiennes, l'impression que j'en rapportais n'était pas de nature à m'arrêter, tant que je ne serais pas arrivé à recueillir les éléments d'un travail d'ensemble sur la région contestée.

Combien d'obstacles sont réputés insurmontables parce que personne ne les a jamais affrontés !

Les témoignages des indigènes, entachés souvent de partialité, d'ignorance ou de mauvaise foi, sont plus ou moins suspects et ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

Les Annamites, par exemple, sont convaincus que, dans les hautes régions, l'air, le sol et l'eau, surtout si elle est limpide, distillent un poison subtil capable de donner la mort.

Les Laotiens eux-mêmes ne s'aventurent pas volontiers en forêt, à certaines époques, par crainte des génies. Ils ne passeraient pas devant une caverne ou un arbre abattu par la foudre sans ramasser une poignée de feuilles mortes et de terre qu'ils déposent, bien en évidence, sur le bord du chemin, espérant, par cette simple attention, conjurer l'action malfaisante des esprits. La crédulité aidant, une foule de légendes s'accréditent ainsi sur des pays nouveaux imparfaitement reconnus, se colportent de bouche en bouche et finissent par passer dans le domaine des faits.

Désireux de pousser l'expérience jusqu'au bout, et de relier mes itinéraires à ceux de la colone Pernot, je résolus, avant de prendre quelque repos, de reconnaître la partie Nord de la principauté, jusqu'à Muong Theng, où nos troupes avaient séjourné au printemps dernier. Mais l'opinion générale s'accordait à présenter le pays que je désirais visiter comme absolument impraticable en cette saison et à faire, de la partie navigable du Nam Ngoua, le trajet le plus dangereux du parcours.

Cependant, avec un peu d'insistance et la promesse de réduire mes bagages au strict minimum, je pus fixer le départ au 16 août.

Mr Satra, fatigué par le dernier voyage, obtint l'autorisation de rester à Luang Prabang. Les fonctions qu'il remplissait auprès de moi furent confiées à Mr San, l'interprète officiel de la mission, laissé jusqu'alors à la disposition de Mr Nicolon.

CHAPITRE III

VOYAGE A MUONG THENG (DIEN BIEN PHU)

(16 août-18 septembre).

---

§ 1. — DE LUANG PRABANG A BAN SOP SANG PAR LE NAM SUONG ET LE NAM SENG

(16-28 août).

La voie la plus commode, pour aller de Luang Prabang à Muong Theng, est la ligne d'eau navigable formée par le Mé-Khong, le Nam Hou, le Nam Ngoua et le N. Iòm, faisant communiquer le Laos avec le Tonkin par la Rivière Noire.

Il avait été convenu que je remonterais le Nam Seng jusqu'à Sop-Sang, pour gagner de là M. Theng par la voie de terre et que je rentrerais par eau à Luang Prabang.

Je me mets en route le 16 août, gagnant à pied, malgré la pluie, le village de Ban Sio, sur le Nam Suong où m'attendent les bateaux.

Le chemin passe à B. Napao qui vit mourir le naturaliste Mouhot en 1861 et aboutit, sur le Nam Pa, à Ban Kok Van. Le trajet s'effectue parmi des rizières étroites, garnissant le terrain entre les dernières pentes du Pou Lek et le Pou Pa Toung, gigantesque muraille de rochers à pic, orientée sensiblement nord-sud.

Le Nam Pa est infranchissable en ce moment. Deux indigènes tentent de le traverser en radeau et sont emportés au loin sans pouvoir aborder la rive droite. Nous gagnons péniblement le Nam Suong, à travers la forêt. Une barque vient nous recueillir et nous mène à B. Sio.

Le Nam Suong emplit son lit jusqu'au niveau des berges. Sa largeur est d'environ 80 mètres et sa profondeur de 7 à 8. La navigation s'effectue entièrement à la perche, le long des rives où le courant se fait le moins sentir ; elle est d'une lenteur extrême. Des branches d'arbres, des broussailles, accrochent fréquemment les embarcations et sont la cause d'arrêts multipliés.

Jusqu'au Kheng Luong, la rivière est bordée de collines de faible élévation et de nombreux villages. Le rapide est infranchissable en cette saison. Le courant vient se briser avec une violence extrême contre une masse rocheuse située au milieu du lit et projette, à plusieurs mètres de hauteur, une masse d'eau énorme qui retombe en donnant naissance à de gigantesques remous. Nous gagnons par voie de terre B. Kheng Suong, où sont tenus prêts de nouveaux bateaux.

En amont du rapide et jusqu'à B. Napo, la rivière s'encaisse entre de hautes montagnes couvertes de forêts faisant place, par intervalles, à des soulèvements calcaires tombant à pic sur les berges : son cours devient sinueux, les villages se font rares, les rapides se multiplient.

Le plus difficile est le Kheng Sa Kang qui oblige à décharger les bagages. Pour le franchir, les bateliers descendent à terre et hâlent les bateaux à l'aide de cordes fixées à l'avant et à l'arrière. L'un d'eux reste dans l'embarcation pour la diriger et la garantir des chocs.

De B. Na Po au confluent du Nam Seng, où nous arrivons le 23 dans la journée, la navigation redevient facile. Les hautes montagnes s'éloignent des rives, remplacées par des collines couvertes de raïs et de maisons de Khas.

Le Nam Seng a de 50 à 60 mètres de largeur. Le courant y est beaucoup plus violent que sur le Nam Suong : la vallée est surtout encaissée dans le cours inférieur, qui est encombré de rapides.

Un seul, le Kheng Lipi, oblige à décharger les bateaux. Il est formé par un seuil de roches s'élevant à un mètre environ au-dessus des eaux. Les bateaux doivent être portés à bras en amont de l'obstacle.

Les villages du Nam Seng sont très espacés et généralement peu importants, composés de 5 à 6 maisons. Les montagnes bordent les berges d'une façon continue sans laisser nulle part assez de terrain pour l'établissement de rizières. Aussi les riverains se livrent-ils uniquement à la culture des raïs.

Les communications avec les vallées voisines sont rares. Un chemin relie B. Pak Sen à M. Souen, sur le Nam Hou : un autre part de B. Tavan et mène à M. Muoï sur le Nam Suong.

Nous arrivons à Sop-Sang le 28 août à midi, après une navigation monotone et fatigante qui a duré 9 jours depuis B. Kheng-Luong. Chacun des bateliers reçoit de Mr San, pour prix de ses peines, un langouti de coton qui a bien dû coûter 1 fr. 50.

§ 2. DE BAN SOP SANG A MUONG THENG (DIEN BIEN PHU)

(150 kilomètres, 30 août-10 septembre).

La route directe de M. Theng (Un Thang Luong) longe la rive droite du Nam Seng, jusqu'à B. Hat Ngo et gagne M. Heup en remontant la vallée du Nam Mat. Le terme « Un Thang Luong » signifie grand chemin et s'appliquerait en France à nos routes nationales. Au Laos, il faut entendre un sentier praticable aux animaux de bât (éléphants, bœufs ou mules), fréquenté par les caravanes de marchands.

Les eaux du Nam Seng couvrent en ce moment tout le tronçon compris entre Sop Sang et B. Hat Ngo et nous obligent à passer plus à l'ouest à travers les territoires occupés par les Khas et les Méos. Nous rejoindrons la grand'route à B. La-Sa.

Les Khas habitent de préférence les régions les moins élevées, comprises entre le Nam Seng et le Nam Mi, le long des flancs du Pou Mok-Kalaï

qui a de 800 à 900 mètres d'altitude. Leurs sentiers sont peu praticables. Ce sont de vraies pistes de sauvages, attaquant en ligne droite les pentes les plus inaccessibles, les ravins les plus escarpés.

B. Tahiong est un village laotien perdu au fond de la vallée du Nam Mi, entouré de tous côtés par de hautes montagnes.

Au delà, et jusqu'à M. Heup, apparaissent les Méos et les Yaos, qui ont dégarni de leurs forêts les pentes du Pou Pa et du Pou Tiom Tian Luong, couvertes de raïs et de champs de maïs. Les sentiers des Méos sont généralement plus praticables que ceux des Khas et contournent plus volontiers les crètes. Les Méos évitent d'ailleurs les vallées encaissées. On les voit toujours groupés par villages, installés sur les grandes croupes offrant une superficie suffisante de terrain cultivable; tandis que le Kha, moins exclusif dans ses préférences, vit volontiers à l'écart, souvent seul, nichant sa case partout où il trouve assez de place pour établir un champ.



Fig. 10. — Types de femmes Khas.

Les Méos de cette région présentent dans le type les mœurs, le costume, le genre de vie, la plus complète ressemblance avec ceux de la Rivière Noire dont j'ai parlé ailleurs. Leur venue dans le pays ne remonte pas à une époque très reculée. Il en est par ici dont les yeux sont gris, comme ceux des Européens. Les habitations présentent rarement plusieurs compartiments et sont édifiées en entier avec des planches enfoncées à même dans le sol. Hommes et femmes portent des bracelets et des colliers en argent.

Ces populations se nourrissent exclusivement de maïs, dont elles font des galettes. Elles sont beaucoup plus industrieuses que les Khas. Certains villages fabriquent des canons de fusil, de la poudre et même du

papier. Il en est qui utilisent les chutes d'eau pour faire marcher des appareils à piler le maïs. Détail particulier, ce sont les seuls Indo-Chinois mangeant avec des cuillères.

Les Méos n'ont, comme les autres sauvages, ni religion ni aucune espèce d'écriture. Ils croient aux sorciers et aux génies à qui ils offrent des sacrifices.

Les Yaos sont moins nombreux que les Méos et paraissent avoir la même origine : ils se nourrissent de riz. Leur costume est un peu différent, surtout celui des femmes qui remplacent le jupon par une sorte de pantalon rappelant de loin celui des zouaves.

La culture du pavot à opium occupe une place importante dans les préoccupations agricoles de ces populations et constitue le plus clair de leurs revenus. Cette plante ne croît volontiers qu'aux grandes altitudes, car il lui faut, pour se développer, une température assez basse.

La graine se sème vers le mois de juin. Quand la fleur est tombée et que la capsule a atteint son volume maximum, vers la mi-novembre, on pratique sur le pourtour quelques incisions longitudinales. La sève qui s'en échappe est recueillie chaque matin avant l'apparition du soleil et exposée à l'air. De jaune, elle devient brun foncé, et prend de la consistance.

Quand la dessiccation est jugée suffisante, on l'agglutine en une boule qui se durcit avec le temps. Cet opium brut est vendu approximativement pour son poids d'argent. Les Méos y mêlent souvent des substances étrangères quand le produit est de qualité inférieure.

Les trois quarts au moins des Laotiens de la région fument l'opium. Ils contractent cette habitude pendant les loisirs que leur laisse la saison des pluies et la continuent tout le reste de l'année. C'est chez eux, comme chez tous les peuples qui la pratiquent, plus qu'un besoin, une sorte de passion qui les tyrannise et les tiraille, même au milieu des préoccupations les plus absorbantes. Il n'est peut-être pas deux indigènes de mon convoi parmi les mandarins, les guides ou les coolies, qui n'aient dans leur besace le matériel nécessaire à un fumeur : pipe confectionnée avec un bambou, fourneau acheté à Luang Prabang, boîte renfermant la précieuse denrée,

soucoupe, curette, tige métallique effilée, en forme de longue aiguille, lampe à huile.

La préparation de la pipe, en elle-même, n'est pas moins compliquée que cet attirail. Le guide m'en donnait le spectacle toutes les fois que nous faisions une halte de quelque durée.

Moins bien outillés que les Chinois d'Hanoï ou de Saïgon, les Laotiens opèrent d'une façon un peu différente. Le premier endroit venu, pourvu qu'il soit possible de s'y coucher, fait les frais de l'installation. Un caillou sert d'oreiller. L'opium est déposé dans la soucoupe avec un peu d'eau et mis sur le feu. Dès qu'il est complètement délayé, on le passe à travers un papier filtre, fabriqué par les Méos ou les Pou Euns. Le résidu est enlevé avec une curette, replacé sur le feu et recuit. Sous l'influence de la chaleur, l'eau achève de s'évaporer : la masse entre en fusion, se boursoufle et dégage de la fumée. L'opérateur doit saisir le moment précis où la mixture est arrivée à point. Un coup de feu, aussi bien qu'une cuisson insuffisante, suffirait pour tout gâter. Mais un œil exercé ne s'y trompe jamais.

L'opium est enfin aggloméré en forme de cône à l'aide de la tige métallique et placé sur le fourneau de la pipe. Il ne reste plus qu'à le fumer. C'est l'affaire de 5 à 6 secondes.

J'ai eu jadis la curiosité assez naturelle d'éprouver par moi-même les sensations tant vantées qui font du fumeur d'opium, comme du morphinomane, l'esclave d'une passion contre laquelle les caractères les mieux trempés sont impuissants à réagir.

C'était peu de temps après mon arrivée au Tonkin. J'avais été logé à Haï-phong, dans la maison d'un riche négociant chinois chez qui je restai plusieurs jours. Ma chambre se trouvait contiguë à une sorte de cabinet où était installée la fumerie inséparable de toute habitation bien aménagée. Il s'en échappait parfois des émanations qui emplissaient les appartements et ne laissaient pas de frapper agréablement l'odorat.

Sollicité par mon hôte, à plusieurs reprises, de fumer quelques pipes en sa compagnie, je me laissai tenter, séduit par la nouveauté du régal et la perspective de jouissances inconnues que mon imagination évoquait

par avance. Mais, il n'est pas de roses sans épines. J'allais en faire l'expérience.

Je fumai jusqu'à cinq pipes et ne pus venir à bout de la sixième, incommodé par de violentes nausées qui m'obligèrent à gagner le lit au plus vite. Un épouvantable malaise s'ensuivit, et me tint éveillé jusqu'au matin, remplaçant les rêves qui, dans mon attente, devaient caresser mon sommeil. Je dois cependant à la vérité de reconnaître que, la crise passée, j'éprouvai un bien-être singulier.

J'avais le vague sentiment d'un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, se traduisant par une sorte d'anéantissement qui m'enlevait jusqu'à la faculté même de penser, le Nirvana des bouddhistes, peut-être. Je me complaisais dans cette torpeur, heureux de ne me sentir rien autre chose à désirer que la prolongation indéfinie de la sensation du moment.

Si j'avais pu doubler la dose, peut-être le voile mystérieux qui me cachait le monde inconnu au seuil duquel j'avais dû m'arrêter, se serait-il soulevé! Mais un tel effort m'eût coûté trop cher à en juger par les rancœurs tenaces qui m'étaient restées tandis que le rêve s'était si vite envolé.

Les vallées basses et les rives des cours d'eau de quelque importance comme le Nam Mi, le Nam Niao et le Nam Heup sont habitées par des Laotiens en très petit nombre, cultivant des rizières. De Sop Sang à M. Heup, je n'ai rencontré que deux de leurs villages, B. Ta Hiong et B. La Sa. M. Heup ne compte qu'une dizaine de maisons.

Les vallées sont trop encaissées et les communications trop difficiles pour favoriser l'établissement de centres importants, les ressources du pays trop précaires, pour alimenter un trafic sérieux. En dehors du riz, de quelques légumes, du tabac, du coton et de la soie, les Laotiens de ces régions ne produisent rien. Les transactions se bornent à quelques échanges avec les Méos qui leur procurent des bestiaux, de la volaille et de l'opium. Les Khas leur apportent des objets de vannerie et certains produits des forêts.

D'ailleurs, depuis 15 ans, le pays a été très troublé par les incursions

des Chinois qui semblent avoir partout respecté l'élément sauvage, pour ne s'attaquer qu'aux Laotiens.

La route est presque toujours en montagne, sauf dans la vallée du Nam Niao dont elle remonte le lit pendant 4 kilomètres, par une profondeur de 80 centimètres à 1 mètre. L'altitude des plus hauts sommets n'est pas supérieure à 1,200 mètres.

M. Heup (600 mètres) est de construction récente. L'ancien village, situé plus en aval, a été brûlé en 1886 par les Hos qui ont saccagé Luang Prabang. Un chemin direct relie ce point à M. Ngoï (4 jours).

Le N. Heup a de 25 à 30 mètres de largeur. Il est navigable aux radeaux, en cette saison, jusqu'à son confluent.

Le terrain compris entre cette rivière et le Nam It présente un enchevêtrement de montagnes formant un amas confus de crêtes sans direction générale bien définie, d'une altitude moyenne de 1.100 mètres. Pays tourmenté, difficile, coupé de nombreux ruisseaux très encaissés.

Par exception, la vallée du Nam Tia montre quelques rizières entourant un petit centre de Pou Thaïs émigrés de M. Theng. Partout ailleurs, le pays est désert. C'est l'époque de l'année où l'indigène se claquemure dans son village, abandonnant aux éléments la tâche de féconder ses champs.

Sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, raïs et rizières se recouvrent, comme par magie, d'un immense tapis vert.

Le riz grandit à vue d'œil sans réclamer d'autres soins qu'une surveillance intermittente mais toujours nécessaire. Il faut en écarter les grands herbivores, conserver les digues en bon état, car une voie d'eau serait vite agrandie et dame, adieu la récolte.

Les Laotiens mettent à profit les loisirs de la saison des pluies pour vaquer aux travaux intérieurs, chanter, dormir ou fumer l'opium. Les pêcheurs préparent les filets, les forgerons fabriquent des sabres et des faucilles, des socs de charrues. Ailleurs on fait du papier. Les femmes tissent, réparent la garde-robe de la famille, soignent la basse-cour et les bestiaux. Les Khas confectionnent des objets de vannerie, hottes,

paniers, etc. Le thermomètre se maintient, dans la journée, à 25° environ, aux moyennes altitudes.

Plus l'on approche de la ligne de partage, plus le terrain se ravine. Une cascade d'une vingtaine de mètres de hauteur coupe le lit de l'Houeï Bou, affluent du Nam Tia, à 3 kilomètres du confluent. La légende rapporte que la rivière charriait autrefois de l'or en quantité, accumulant ainsi au pied de la chute des richesses incalculables.

Cette croyance est si bien accréditée dans le pays qu'un indigène de M. Doï tenta un jour de conquérir le trésor caché sous les eaux. On le vit plonger à deux reprises, puis reparaître, tenant dans chaque main une énorme pépite. Mais le sang lui sortait par le nez et les oreilles. Croyant que le génie de la cascade, irrité de sa témérité, allait le faire mourir, il rejeta l'or dans la rivière et s'enfuit.

Depuis, personne n'a osé tenter l'aventure. Le trésor est toujours là, à la merci d'un plus audacieux.

La ligne de partage entre le Mé-Khong et le Golfe du Tonkin se franchit au Pou Seuï Voï (1,100 mètres) où prennent leur source le Nam Ngoua et le Nam It. Elle constitue la frontière entre la principauté de Luang Prabang et les Sib Song Chau Thaï. Au delà, s'étend la région réputée impraticable en cette saison par les mandarins de Luang Prabang. Elle comprend les vallées de Nam It et du Nam Ngoua.

Je crois en effet que si le beau temps ne nous avait pas favorisés pendant deux jours complets avant de l'aborder, il nous eût été impossible d'arriver à M. Theng.

Le chemin suit le lit du Nam It, torrent fortement encaissé, encombré de rochers glissants, caractérisé par un courant impétueux, dû à la pente générale du terrain partout très accentuée.

Nous n'y trouvons que 80 centimètres d'eau. Les gués du Nam Ngoua que nous traversons 23 fois, souvent avec de l'eau jusque sous les bras, sont tous praticables. Des cordes de rotin ont été préalablement tendues d'une berge à l'autre, aux points de passage les plus difficiles.

Le Nam Ngoua est navigable en cette saison depuis le confluent du Nam It jusqu'au Nam Hou. Sa largeur est de 30 à 35 mètres et sa profondeur de 1m.50 en moyenne. La vallée est très étroite, souvent encaissée, bordée de tous côtés par des montagnes. Des rizières incultes apparaissent fréquemment le long des berges. Le pays est complètement désert. Les broussailles et les hautes herbes ont envahi les champs et les chemins.

En débouchant sur le plateau, le sentier se bifurque un peu avant d'arriver au village de Sam Mün d'un coté sur M. Khoua, de l'autre sur M. Theng, distant de 3 kilomètres. Un ancien fort construit près du village ruiné de Ban Lé est tout ce qui reste du chef-lieu de canton appelé par les Annamites Dien Bien Phù. Une petite rivière navigable, le Nam Ròm, coule à quelques centaines de mètres de là, allant au Nam Ngoua.

Le plateau de Theng est moins étendu et moins élevé que ceux de Xieng-Khouang et Xieng-Khan, mais il est beaucoup plus fertile. Son altitude est d'environ 550 mètres.

M. Theng est relié à Laï Chau, sur la Rivière Noire par un bon chemin qui y mène en 4 jours et constitue la voie de transit la plus commode et la plus fréquentée entre le Tonkin et le Laos. Les communications entre Luang Prabang et Hanoï ne comportent que ce seul trajet par voie de terre.

Le canton dépendait naguère du Chao de Laï auquel il payait un impôt annuel de 12 pongs d'argent (environ 900 francs). Tous les villages ont été détruits par les Hos. Il ne reste pas un habitant.

§ 3. — RETOUR A LUANG PRABANG.

(12-18 septembre).

Les bateaux envoyés de Luang Prabang à Muong Theng, pour nous ramener, n'ont pu remonter le courant du Nam Ngoua au delà du Kheng Kou et nous attendent à ce rapide.

Nous voici dans la nécessité de confectionner des radeaux à l'aide de

bambous, disposés côte à côte et reliés par des traverses. Les indigènes prennent la précaution de tailler l'avant en forme d'angle aigu.

C'est sur ces légers esquifs que nous allons effectuer la descente du Nam Lòm et d'une partie du Nam Ngoua, en les abandonnant au courant. Deux bateliers les manœuvrent à l'aide de perches, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Un radeau de 7 à 8 bambous porte 2 passagers, soit au total 4 hommes. Bien construit, il est à peu près insubmersible, mais chavire facilement pour peu que l'équilibre soit dérangé.

Le Nam Lòm est une petite rivière dont les méandres capricieux se déroulent paisiblement dans la plaine.

Elle a peu d'eau pendant la saison sèche et les barques ne peuvent toujours la remonter jusqu'à M. Theng.

Le Nam Ngoua n'est pas d'allure aussi pacifique. C'est un gros torrent, très encaissé, encombré de rochers, caractérisé par une dénivellation d'environ 100 à 150 mètres, entre le plateau et le confluent. A l'époque des crues, le courant y est d'une rapidité foudroyante. Aussi, les bateliers, quoique rompus aux émotions de leur dangereux métier, ne l'affrontent-ils jamais qu'en tremblant. « Si tu n'as qu'un fils, dit un vieux dicton laotien, ne le laisse jamais naviguer sur le Nam Ngoua ». Et pourtant les petits Laotiens savent nager avant de pouvoir marcher.

On ne compte plus les accidents de tous genres dont cette rivière a été le théâtre, surtout pendant les hautes eaux.

J'ai dû lui payer mon tribut et c'est miracle que je n'y sois pas resté.

Nous étions arrivés au Hat Kié Tié, barrage de rochers coupé en son milieu d'une brèche par où la rivière se déverse.

Jusqu'alors, le passage des rapides s'était effectué sans encombre. J'étais assis à même sur les bambous, auxquels je me cramponnais des deux mains dans les moments difficiles. Le radeau se comportait à merveille bien qu'il s'enfonçât parfois assez profondément pour me donner la sensation d'un bain de siège un peu frais. Mais j'avais la plus grande confiance dans l'habileté des bateliers et l'insubmersibilité de l'esquif, et bien que ne sachant pas nager, j'abordais les obstacles avec la plus parfaite sérénité.

Un peu avant d'arriver au Hat Kié Tié, l'un des bateliers demande à son camarade s'il ne serait pas prudent de me débarquer. — « Ne crains rien, dit l'autre, je suis déjà passé par là plusieurs fois, il ne m'est rien arrivé », et tous deux mettent le cap sur la passe. Bientôt le radeau est pris par un courant très rapide et j'ai la sensation d'être emporté par une force invincible contre laquelle nulle puissance humaine ne pourrait lutter. Les arbres de la berge fuient comme dans un rêve. En un clin d'œil, la passe est franchie. Mais droit devant nous, à quelques mètres à peine, émerge une roche que le batelier de l'avant doit éviter à l'aide de sa perche. Un faux mouvement la lui fait manquer ; le radeau est lancé sur la roche, chavire. Me voici roulé dans les tourbillons par 5 ou 6 mètres d'eau et emporté par le courant.

Par bonheur, un remous me ramène à la surface, juste à portée du radeau où sont accroupis mes deux bonshommes plus morts que vifs, à la suite de ma mésaventure. L'un d'eux me saisit par le bras et me hisse à bord ; l'autre accoste la berge et se met en devoir d'allumer un grand feu pour faire sécher mes vêtements.

Mr Sau arrive sur ces entrefaites, se fait raconter l'accident et, séance tenante, condamne les deux pauvres diables à recevoir chacun 50 coups de rotin pour ne pas m'avoir repêché « en se jetant à l'eau ».

C'était pousser le formalisme un peu loin. Classique ou non, le mode de sauvetage employé en cette circonstance avait réussi et méritait mieux qu'une volée de coups de bâton.

J'eus pourtant toutes les peines du monde à l'en faire convenir. La punition fut levée. Les bateliers furent simplement privés de l'honneur de me véhiculer !

La rivière compte une soixantaine de rapides dont 8 khengs et 52 hats. Le kheng est généralement marqué par des barrages de roches obstruant le lit sur une certaine longueur, et présentant une ou plusieurs chutes ; le hat est un rapide de moindre importance, caractérisé tantôt par un simple ressaut, tantôt par une légère accélération du courant due à une surélévation du lit.

Nous échangeons au Kheng Kou nos radeaux contre des pirogues.

d'une manœuvre beaucoup plus commode. Toutes les nouvelles embarcations sont garnies, à l'avant, de riz, de chandelles de cire et d'aliments offerts aux génies pour conjurer les accidents. Le bordage est surhaussé à l'aide de paillottes ou de feuilles de bananier, sans lesquelles la pirogue embarquerait de l'eau au passage des rapides.

Les rives sont généralement très encaissées, bordées par intervalles de rochers à pic ou de montagnes abruptes dont le pied est impraticable aux hautes eaux. Qu'un rapide se présente, quel qu'il soit, la barque doit le franchir avec son chargement. Le spectacle est parfois émouvant, toujours empreint d'une certaine solennité car la scène peut tourner au drame. Il suffirait d'une défaillance du pilote ou d'un faux mouvement du passager pour amener une catastrophe.

La pirogue s'avance d'abord avec lenteur. Le patron, presque nu, est debout à l'avant, très calme, armé d'une longue perche, dont il se sert pour garer la barque des chocs contre les roches. Il la dirige droit sur le passage favorable ; un des bateliers de l'arrière le seconde à l'aide de l'aviron servant de gouvernail ; les autres sont attentifs, prêts, au premier signal, à souquer vigoureusement sur leurs rames. La vitesse s'accélère peu à peu, le rapide se rapproche à vue d'œil et l'on distingue, au milieu d'une ligne blanchâtre, une passe étroite où la rivière s'engouffre en mugissant, où des rochers noirâtres apparaissent et disparaissent sous de violents remous. La barque est lancée comme une flèche. Les bateliers font effort sur leurs rames, scandant leurs mouvements de la voix ; le pilote s'accroupit ; puis tout disparaît dans un chaos de vagues écumantes comme si l'embarcation s'abîmait dans un gouffre.

L'obstacle franchi sans accident, l'équipage pousse une clameur de triomphe, accompagnée des contorsions les plus macabres.

Le rapide est déjà loin, mais on l'entend gronder encore, comme s'il réclamait aux échos la proie qui vient de lui échapper.

Singulière situation que celle du passager emprisonné dans une paillotte étroite, paralysé dans ses mouvements par la crainte de déranger l'équilibre de l'embarcation, obligé d'assister impuissant à de pareilles scènes, quand l'une d'elles a failli lui coûter la vie !

Aussi, ne garantirai-je pas sur ma tête le levé de cette infernale rivière. Les distractions ne m'ont pas manqué, les émotions non plus. Mauvaise affaire pour un topographe, quand il est obligé de recommander son âme à Dieu entre deux azimuts !

Je laisse à ceux qui me suivront, dont le cœur est mieux trempé, le soin de rectifier mon travail.

Mr San a eu, également, maille à partir avec les rapides. Son bateau a chaviré dans le Kheng Seng Bôn et s'est rempli d'eau, tout en continuant à flotter. L'interprète a pu gagner la berge à la nage.

Ce rapide est peut-être le plus dangereux de tous ceux du parcours. Des roches encombrent le lit qui est très étroit. Le courant s'y précipite avec une violence inouïe et dirige les pirogues droit sur les murailles rocheuses qui bordent la berge. Les embarcations doivent plusieurs fois virer de bord à angle aigu, sur un parcours de moins de 100 mètres.

Aux basses eaux, même aux eaux moyennes, la navigation est beaucoup moins dangereuse ainsi que j'ai pu le constater un peu plus tard.

Les rives du Nam Ngoua sont désertes, mais les montagnes du voisinage sont habitées par des Khas et des Méos. Je n'ai rencontré, sur tout le trajet, qu'un seul village laotien, B. Sop Niam.

La frontière entre Luang-Prabang et les Sib-Song-Chau-Thaï suit les rives du Nam Ngoua entre l'Houeï Yen et l'Houeï Moï et remonte le lit de ces deux rivières pour gagner la ligne de partage entre le Mé-Khong et le golfe du Tonkin.

Nous quittons le Nam Ngoua le 13 au matin pour entrer dans le Nam Hou[1].

La rivière est très haute. Tous les rapides sont couverts. Le plus important, le Kheng-Luong, se fait à peine remarquer par quelques remous. Je profite de mon passage au confluent du Nam Bac et du Nam Nga pour reconnaître le cours de ces deux rivières jusqu'à leur intersection avec la route de Luang Prabang à M. Ngoï.

1. Reconnu par le Dr Neiss en 1883, *Tour du Monde*, 1880. Voyage dans le Haut Laos.

Dans le voisinage des deux confluents, et, par intervalles, jusqu'à B. Pak Hou, les rives sont encaissées entre d'énormes soulèvements calcaires, taillés en muraille sur les berges. Il en est dont les crêtes, vues à distance, nettement découpées sur le ciel, présentent à l'œil des contours bizarres, particularité dont l'imagination orientale s'est emparée pour asseoir maintes légendes qui courent le pays.

Les indigènes y voient, la plupart du temps, la silhouette d'animaux gigantesques, fixés, par les génies, dans une immobilité éternelle, ou l'image grandie des héros d'un drame lointain dont l'écho est arrivé jusqu'à eux.

Comme tous les cours d'eau de la région laotienne, le Nam Hou n'occupe, pendant la saison sèche, qu'une partie de son lit. Il laisse alors fréquemment à découvert des rochers de dimensions colossales, jetés pêle-mêle au milieu du lit, à travers les rapides. Le Dr Neiss a fait, de certains sites de ce cours d'eau, une description minutieuse, bien faite pour piquer la curiosité. Sous sa plume, la pierre s'anime, montrant aux yeux étonnés, des animaux fantastiques, des personnages géants, sculptés en plein bloc, produits d'un travail cyclopéen dans lequel des générations se seraient épuisées.

Aiguillonné par le désir de contempler ces merveilles, je m'étais mis à fouiller, en mars dernier, tous les coins signalés par notre compatriote. La rivière était très basse et laissait le champ libre à mes investigations. Mais ce fut peine perdue et je suis encore à me demander si, en interprétant les caprices de la nature, le Dr Neiss ne s'est pas un peu trop inspiré des légendes locales, ou si, comme les bateliers, ses compagnons, je n'ai pas su déchiffrer l'énigme renfermée dans la pierre.

Presque tous les villages des rives du Nam Hou, jusqu'à son confluent, ont été brûlés par les Hos pendant leur retour de Luang Prabang à Laï-chau. La rage des Chinois s'est même attaquée aux arbres fruitiers et n'a rien laissé debout. Les habitants campent sous des abris provisoires.

A l'aspect de ces ruines, le voyageur s'attend à trouver des populations désolées ou tout au moins, abattues par la catastrophe. Il n'en est rien. La tempête a passé sans altérer leur gaîté, sans même interrompre ces réunions en plein air où la musique alterne avec les chants, où l'alcool de riz circule pour faire oublier sans doute les malheurs passés.

Heureuses gens en vérité, que ces Laotiens!

Leur tempérament, fait de paresse et d'insouciance, les rend insensibles à la mauvaise fortune qui les trouve toujours résignés. S'ils vous font part de leurs peines, c'est sans aigreur, presque sans amertume, comme s'ils n'avaient pas été les victimes du drame qu'ils racontent.

Ce voyage, terminé le 18 septembre, a été marqué par 7 ou 8 jours seulement de très mauvais temps. La saison des pluies touche à sa fin. Elle bat son plein généralement en juillet et août, mois pendant lesquels se sont manifestées les plus grandes crues. Il est rare qu'elle se prolonge au delà de la mi-septembre. A partir de cette époque, les orages se font de plus en plus rares et les eaux commencent à baisser.

Le pays ne devient praticable qu'à partir de la première quinzaine d'octobre. Encore doit-on s'attendre à rencontrer, dans les vallées basses et dans les plaines, quelques parties de terrain inondées, ou même des ruisseaux grossis, car les pluies n'ont pas dit leur dernier mot [1].

§ 4. — SÉJOUR A LUANG PRABANG

(19 septembre-7 novembre)

Les mésaventures, qui avaient marqué mon dernier voyage, témoignent de la difficulté des communications en cette saison, surtout par voie de terre. Aussi, ne recommanderai-je pas les excursions pendant les pluies au touriste soucieux de son bien-être, en quête d'agrément.

1. L'itinéraire du voyage de Sop Sang à M. Theng figure au 2e volume des « Études géographiques ».

Bien que les forêts laotiennes ne méritent pas la réputation d'insalubrité qu'on leur attribue trop volontiers, l'expérience que je venais d'en faire contentait, pour l'instant, ma soif d'inconnu et d'aventures.

La fièvre, bonne fille, au fond, pourvu qu'on veuille bien compter avec elle, ne m'avait pas trop taquiné, il est vrai; mais les averses, les marches dans les torrents ou sur les pentes glissantes des montagnes, les campements en forêt sur un sol détrempé et surtout la lassitude de mon entourage, m'engageaient à attendre des temps meilleurs pour compléter la reconnaissance du pays.

Il me restait notamment à lever la chaîne de partage entre le Mé-Khong et le golfe du Tonkin et à déterminer la source des principaux cours d'eau qui en descendent.

Je consacrai mon séjour à Luang Prabang à la mise au net de mes itinéraires et à l'établissement d'un rapport sur la région parcourue.

Le seul fait saillant de cette période fut la mort des trois principaux chefs Hos, dont les bandes occupaient les vallées de la Rivière Noire et du Song Ma: Ong Thang, de M. Hang, Ong Ba, de Tak Khoa, deux vieilles connaissances, et Vang Man, de M. Moun.

Ces événements survenus peu de temps après mon passage au milieu d'eux, dans un pays où la croyance au mauvais œil est très répandue, n'étaient pas faits pour m'engager à porter un jour mes pas de ce côté. Ils avaient dû produire, sur l'esprit des pirates, une impression d'autant plus fâcheuse que l'on pouvait, dans une certaine mesure, m'imputer cette catastrophe.

J'avais, on se le rappelle, conseillé à l'Ong Thang, lors de mon passage à M. Hang, de se traiter à l'ipéca bouilli.

Prit-il le médicament de travers ou bien ne fus-je qu'un instrument entre les mains de la Providence? Mystère. Toujours est-il que mon malade ne résista pas à plus de deux jours de traitement et rendit sa vilaine âme à Satan. Le pays se trouvait, par là, débarrassé d'un tyran, sans que ma conscience en demeurât un instant troublée.

De semblables accidents n'arrivent-ils pas tous les jours, même aux plus habiles praticiens, sans trop provoquer leurs remords.

Comme Ong Thang était malade, sa mort n'eût pas été de nature à impressionner outre mesure son entourage et fût peut-être passée inaperçue, si Ong Ba et Vang Man, en le suivant coup sur coup dans la tombe, n'avaient paru être victimes d'une intervention surnaturelle.

Le général siamois, à qui je faisais part de l'étonnement que me causait une telle aventure, se l'expliquait le plus naturellement du monde. Selon lui, tous les chefs chinois s'étaient liés, avant de quitter leur pays, par le serment de vivre et mourir ensemble. Ils s'étaient tenu parole.

Je connaissais de longue date l'esprit de solidarité des Célestes, mais j'étais à mille lieues de me douter qu'il pût être poussé aussi loin.

CHAPITRE IV

RECONNAISSANCE DE LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX ENTRE LE MÉ-KHONG ET LE GOLFE DU TONKIN

§ 1. — DE LUANG-PRABANG A THONG XIENG KHAM

(225 kilomètres, 8-22 novembre)

La route de Xieng-Kham se détache à B. Pak Vek, sur le Nam Khan, de celle de M. Khassy et gagne le Pou Kha Sac dont elle suit le flanc oriental. Ce soulèvement limite au Sud la vallée inférieure du Nam Ming. L'altitude maximum du chemin ne dépasse pas 950 mètres. Les crêtes environnantes atteignent 1,200 et 1,300 mètres. Les flancs des montagnes sont, du côté du Nam Khan, couverts de raïs et de maisons de Khas.

Nous rejoignons le Nam Khan au confluent du Nam Ting, pour le quitter de nouveau un peu plus loin, à B. Pak-Sa.

Le Nam Ting a de 35 à 40 mètres de largeur et se franchit sur un pont de bambous. Les petits bateaux peuvent le remonter aux hautes eaux jusqu'à B. Pong.

Partout, aux abords des villages, les berges, laissées à découvert par la baisse des eaux, sont converties en jardins. Le tabac montre ses premières feuilles. Nous voici en automne, époque de la moisson.

Dès la mi-octobre, le riz a mûri. La campagne a pris cette teinte

dorée qu'elle revêt, en France, à la fin de l'été. Des bandes de moissonneurs, émoustillés par la fraîcheur des matinées, quittent gaiement les villages, à l'aube, la faucille à la main. Les femmes ont revêtu une courte veste; les hommes sont drapés dans une couverture, guettant le premier rayon de soleil. La récolte est réunie en meules, à proximité des habitations ou d'abris provisoires, installés pour la circonstance, en attendant que le vent du Nord-Est souffle assez fort pour aider à vanner le grain.

A B. Pak-Sa, commence la région des hautes montagnes qui atteignent leur point culminant au Pou Moc Leuï (1.700 mètres). La route est un bon sentier de montagne très praticable et bien battu. Les mouvements de terrain sont très allongés, en partie déboisés par les Khas.


Fig. 11. — L'annamite Ro, mon interprète.

Cette région renferme les massifs les plus élevés du pays, dominés par le Pa Tiao. Du haut du Pou Moc-Leuï, le regard embrasse une grande étendue de pays. C'est partout un chaos de montagnes s'enchevêtrant en tous sens, de ravins profonds, sur les flancs desquels se détachent, tachant de jaune la sombre verdure des forêts, les petites maisons des Khas, entourées de champs de riz.

Une foule de rivières et de ruisseaux et parmi eux le Nam Ti et le Nam Ting y prennent leur source.

Le terrain s'abaisse insensiblement jusqu'au Nam Ti qui n'est plus qu'à 850 mètres d'altitude.

La chaîne de partage entre le Nam Khan et le Nam Ngoum est formée par le Pou Luong (1,500 mètres). Le chemin la gravit par une pente très douce. La forêt a disparu presque partout, remplacée par de hautes herbes recouvrant des raïs abandonnés. La marche est des plus fatigantes sur les

pentes dénudées, chauffées par un soleil ardent, qui fait regretter les frais ombrages des forêts du Nord.

Nous croisons presque chaque jour des caravanes de Laos Pou Eun se rendant à Luang Prabang vendre des porcs, de la volaille et des parapluies en papier venant d'Annam. Quelques-uns de ces indigènes sont armés d'arbalètes et de mauvais fusils à pierre.

La région produit du benjoin en petite quantité, mais les Khas ne paraissent pas l'exploiter. Ils recueillent surtout du Stick-Lack.

D'après les renseignements recueillis dans le pays, le Nam Ti formait autrefois la frontière entre le Luang Prabang et le Pou Eun, depuis sa source jusqu'à son confluent avec le Nam Khan.

La région des hautes montagnes se continue sans interruption jusqu'au Nam Ting, gros torrent qui se jette dans le Nam Ngoum à quelques kilomètres au Sud de Xieng-Det.

L'altitude des chaînes séparant les divers affluents de cette rivière se maintient entre 1,300 et 1,400 mètres.

Une route s'embranche à Na Tan et se bifurque, à B. Sam Bong, sur Nong Khaï (15 jours) et Muong Khassy (3 jours).

La vallée du Nam Kho, suivie par la route, est très encaissée, bordée de rochers à pic qui nous forcent fréquemment à passer d'une rive à l'autre.

Xieng-Det est situé à 950 mètres d'altitude, au centre d'une sorte de cirque bordé de collines peu élevées et couvert de rizières.

Les villages environnants sont habités par des Pou Thaïs émigrés des Hopahns et par des Laos Pou Eun venus du plateau de Xieng-Khouang.

Après Xieng-Det, le pays change d'aspect : des collines de faible élévation, couvertes de forêts, remplacent les hautes montagnes, aux flancs déboisés ; puis le plateau de Xieng-Khouang apparaît, avec ses bouquets de bois de sapins et ses vallons fertiles, mais solitaires. Ici comme partout ailleurs, les villages ont disparu, brûlés par les Hos : leur emplacement se reconnaît aux ruines des pagodes et aux troncs carbonisés des cocotiers.

Avant d'arriver à B. Khaï (M. Souille), la route longe un très joli lac

(Nong Thang) de 800 mètres environ de longueur sur 300 de largeur, bordé à l'Est de rochers escarpés. Sa profondeur va, paraît-il, jusqu'à 20 mètres. On le dit très poissonneux, mais les indigènes n'osent y jeter leurs filets. Les légendes du pays prétendent qu'un génie engloutirait les barques assez hardies pour s'y aventurer.

Les deux routes qui mettent M. Souille en communication avec Luang Prabang, celles de Pak-Sa et de Muong You, ont sensiblement la même longueur, 146 à 147 kilomètres.

La seconde est peut-être moins pénible que la première pendant la belle saison; elle se tient plus souvent en terrain plat et franchit des montagnes de moindre altitude. Elle est cependant moins fréquentée. La route de Pak-Sa, tracée presque constamment sur les crêtes, présente sur la première l'avantage d'être praticable à peu près toute l'année.

Depuis le départ de Luang Prabang, la pluie a fait apparition à plusieurs reprises (les 11, 12, 15, 17), généralement dans la nuit ou après l'arrivée à l'étape. Le matin, jusque vers 8 heures, le pays était enveloppé d'un brouillard si épais que parfois il ne m'était pas possible de distinguer le guide marchant à une dizaine de pas devant moi.

La température est très supportable en cette saison, en dehors des ascensions en plein soleil. Voici, à titre de renseignement, un extrait du bulletin météorologique accompagnant mon journal de marche :

9 *novembre*. — Berge du Nam Khan, altitude 400 mètres.

Minima de la nuit du 8 au 9.	19°,5
6 heures, matin.	20°
Midi.	29°,5
2 heures..	26°
6 heures, soir.	24°

Temps découvert.

17 *novembre*. — B. Khaï (plateau de Xieng Khouang), altitude 1,200 mètres.

Minima de la nuit du 16 au 17..	15°
6 heures, matin.	17°,5
Midi.	22°
Maxima de la journée.	22°,5
6 heures, soir.	17°,5

Temps couvert.

Après avoir séjourné le 17 à B. Khaï, pour attendre les porteurs, nous partons le 18 pour Xieng-Khan. La route s'embranche sur celle de Xieng-Khouang à 10 kilomètres du village et remonte la vallée du Nam Ngoum. Elle traverse un terrain plat ou très légèrement ondulé, couvert de bouquets de bois de sapins, sillonné de nombreux ruisseaux descendant du Pou Soung dont le brouillard m'empêche de relever la position. Le pays garde son aspect désolé. Partout des ruines et des rizières incultes.

La pagode de B. Song Hak est par hasard restée debout, ainsi que la Sala. C'est une belle construction d'une cinquantaine de mètres de longueur sur 15 de largeur, avec plancher de bois et toiture recouverte de tuiles. Les Hos ont fouillé les autels en briques sur lesquels reposaient les bouddhas, dans l'espoir de trouver l'or et l'argent que les indigènes y cachent volontiers.

Aux rizières de l'ancien village de B. Mi s'embranche un chemin menant aux mines de fer du Pou Bo, situées à 1,500 mètres de la route, exploitées par les Laotiens de B. Môn.

Le minerai se rencontre à 50 ou 60 mètres de la surface du sol. Les indigènes ont creusé des puits jusqu'à cette profondeur, et y descendent au moyen d'échelles primitives, formées de tiges de bambou reliées bout à bout. « Quand nous sommes au bas, me disait le chef du village, nous apercevons les étoiles en plein midi. »

J'ai eu toutes les peines du monde à trouver un guide pour m'y conduire. Les habitants se refusaient à m'accompagner, prétextant que la visite d'étrangers effrayerait le génie de la mine. « Il cachera le minerai, affirmaient-ils, et fera mourir dans l'année ceux qui vous auront suivi. »

Le fer est extrait suivant tous les principes de la méthode catalane.

Le minerai, mélangé à une forte proportion de charbon, est entassé dans une enceinte circulaire de moins d'un mètre de diamètre, construite en briques, puis recouvert d'une épaisse couche d'argile détrempée. Le feu est mis au charbon et entretenu à l'aide d'un soufflet constamment en activité, semblable à celui des forgerons annamites. Il se compose de deux gros tubes de bois, dans lesquels se meut un piston manœuvré au moyen d'une tige. Le piston est formé d'un fort anneau de

bois, entouré d'étoffe, glissant dans le tube à frottement serré. Il est relié par 4 brins de rotin à un disque d'un diamètre un peu plus petit, disposition qui permet au disque de s'écarter légèrement de la rondelle pendant le mouvement ascensionnel du piston et à l'air de pénétrer dans les tubes. Le mouvement alternatif de chaque piston détermine ainsi un jet continu. Des bambous, placés à la partie inférieure du système, conduisent l'air dans un tube en argile aboutissant au foyer.

La manipulation du minerai dure une journée. A la fin de l'opération, la masse se liquéfie et se partage en trois couches. La partie inférieure est du fer de mauvaise qualité qui est mis au rebut ; la partie supérieure est formée de scories. La partie moyenne est seule utilisée et employée sans autre préparation qu'un martelage très énergique. Toutes les opérations nécessitées par l'extraction du minerai sont accompagnées de sacrifices au génie de la mine, auquel les habitants offrent un porc, des poulets et de l'eau-de-vie. Elles ont lieu à époque fixe, généralement au 4ᵉ mois (mars).

Il existe plusieurs autres mines dans le pays, notamment aux sources du Nam Pi. Des traces d'anciens placers se rencontrent dans les environs.

En quittant B. Mòn, la vallée du Nam Ngoum s'étrangle légèrement pendant quelques kilomètres, puis s'élargit de nouveau et se couvre de rizières. Elle est bordée de collines boisées de faible élévation, s'étendant en pente douce jusqu'à la rivière. Pas d'autre village que Ban Mòn dont les habitants sont rentrés, disent-ils, sur l'invitation du génie de la mine. Pourtant la vallée supérieure du Nam Ngoum est une des plus fertiles du plateau.

M. Khang, chef-lieu du Vien de même nom, n'a pas été reconstruit. Le chemin suit constamment le pied des collines de la rive droite, coupant de nombreux ruisseaux, descendant du Pou San. Il passe près de la source du Nam Ngoum, marquée par un petit lac appelé Nong Pet. A 1.500 mètres plus loin, sur le même plateau, coule le Nam Kha dont les eaux vont au Song Ca. On passe ainsi de plain-pied du versant du Mé-Khong à celui de la mer de Chine.

A partir du Nam Kha, le terrain s'abaisse en pente douce, les chênes remplacent sur les collines les sapins du plateau, puis la montagne réapparaît. Un ravin s'ouvre devant nous, au fond duquel coule un torrent. C'est le Nam Khua dont on suit les rives jusqu'au plateau de Xieng-Kham.

§ 2. — DE XIENG-KHAM A MUONG SON

(140 kilomètres, 23 novembre-1er décembre).

La région montagneuse qui borde à l'Ouest le plateau de Xieng-Kham est presque exclusivement habitée par des Méos, surtout dans le voisinage du Pou San.

La route de M. Son s'embranche sur celle de M. You à 2 kilomètres du fort, traverse les rizières qui bordent le Nam Mat et quitte le plateau pour s'engager en montagne. Elle remonte la vallée du Nam Mat, puis celle de son affluent, le Nam Hôm, petite rivière d'une dizaine de mètres de largeur, coulant sur des gradins de roches plates. Ses eaux sont pétrifiantes.

La chaîne de partage entre le Mé-Khong et la mer se franchit un peu plus loin, par une altitude de 1,050 mètres. Au delà, s'étend la vallée du N. Khao affluent du Nam Khan.

Avant d'arriver à la rivière, nous croisons tout un village de Méos, allant porter ses pénates dans la région du Pou San. Rien de plus pittoresque que cette caravane défilant en bon ordre sous nos yeux, avec un attirail des plus hétéroclites.

Le chef tient la tête, à cheval, précédé de quelques hommes armés de fusil. Les femmes vont par derrière, pliant sous le poids des hottes, avec une séquelle d'enfants en bas âge, pendus à leurs jupons. C'est à eux qu'au départ on a distribué la basse-cour par paquets de poulets, qu'ils tiennent par les pattes. Les chiens emboîtent le pas, dépaysés, la queue entre les jambes.

Des chevaux et des bœufs, chargés à tomber, de provisions et de matériel, suivent à la file indienne, escortés par des hommes armés. Par

instants, la tête effarée d'un bébé, trop jeune pour marcher, émerge au milieu d'ustensiles de cuisine, d'outils, d'instruments de musique, etc.

Les porcs, à dos rectiligne, dernier cri de l'élevage, quand la race est ailleurs si ensellée, vont par troupe, sans s'écarter du chemin, stimulés par l'appât d'une boule de riz, que leur présente, au bout d'une gaule, le conducteur du troupeau. Les malheureux allongent en vain la tête, se pressant pour la saisir : la boule recule, recule toujours jusqu'à l'arrivée au gîte où..... elle sera conservée pour le lendemain.



Fig. 12. — Bœuf porteur du Laos.

Quelques hommes en armes ferment la marche. Pas un qui n'ait son fusil et un long couteau passé à la ceinture.

La caravane va ainsi jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un emplacement à sa convenance. Elle s'y installe sans autre formalité que de prévenir le chef de canton.

*
* *

La ligne de partage décrit vers l'Est à hauteur de la vallée du Nam Khao un grand arc de cercle, s'étendant jusque dans le voisinage de M. Poung. Au pied des pentes, coule le Nam Saï venant de l'Ouest. Il est séparé du Nam Khao par des montagnes d'un faible relief, couvertes de forêts (Pou Saï et Pou lata ho). Le pays est désert. Les rizières commencent à apparaître dans le voisinage du Nam Khao, gros torrent de 40 à 50 mètres de largeur, et de 1 à 2 mètres de profondeur, qui peut se franchir à gué en cette saison. Son lit est encombré de rochers. Une route très praticable descend sa vallée et mène au Nam Khan.

A quelque distance en amont, le Nam Khao reçoit un affluent très important, le Nam Vang, qui ouvre une communication sur M. Hua Muong.

Les tigres pullulent dans la contrée et nous obligent à mille précautions pour la nuit, quand nous couchons en forêt : l'étendue du campement est aussi restreinte que possible et de grands feux sont entretenus jusqu'au jour. Les coolies s'entourent d'une double enceinte de protection formée, la première de bambous appointés et d'abatis, la seconde de gris gris, l'une n'allant jamais sans l'autre. Tous les gîtes de la route sont pourvus de fortications ainsi disposées.

La vallée du Nam Vang est sensiblement orientée Nord-Sud. Des montagnes escarpées la ferment brusquement dans le voisinage du confluent et forcent le chemin à abandonner le voisinage de la rivière pour suivre un petit ruisseau, qui conduit à B. Mòn Nang, au pied du Pou Lem (1.200 mètres). Sur le versant opposé, s'ouvre un joli vallon, long et étroit, couvert de rizières au milieu desquelles serpente le Nam Vang.

Des collines boisées, de 150 à 200 mètres d'élévation, l'encadrent d'une ceinture de verdure, jusqu'aux deux villages de Tam La.

Il n'est pas, dans toute cette région, de coin que les Hos n'aient ravagé. Ici encore, les villages ont été brûlés, mais la population est rentrée.

B. Mòn Nang compte 33 maisons, B. Tam La 15, B. Khouang Tòn 26. Aux solitudes que nous venons de traverser, a succédé, un instant, l'animation d'un pays très habité où l'homme laisse partout son empreinte. Faute de buffles, les habitants, des Pou Eun, cultivent des raïs comme les sauvages et sont occupés en ce moment dans la forêt.

Les environs de Tam La sont riches en mines de fer dont beaucoup sont exploitées. La plupart des ruisseaux charrient des paillettes d'or.

La route de Hua Muong se continue vers le Nord pour aboutir à B. Sop Tan, sur le Nam Neun.

Une reconnaissance de 15 kilomètres me conduit jusqu'à la frontière du Tran-Ninh et des Hopahns. Elle est marquée par deux mamelons dénudés, entourés de forêts, s'élevant à droite et à gauche du chemin. Ce point se nomme Sam Jioua.

J'ai maintes fois eu l'occasion de constater que tous les habitants des villages connaissent très exactement la frontière des circonscriptions administratives, toujours nettement déterminées d'ailleurs.

Cela tient, je crois, au mode d'exécution des différentes corvées publiques, telles que transports, débroussaillement des chemins pour le passage des mandarins, etc., généralement circonscrites au territoire du district.

La vallée supérieure du Nam Vang garde pendant quelque temps le même aspect qu'aux environs de Tam La, puis se resserre entre deux lignes de mamelons aux flancs dénudés, de 300 à 400 mètres de relief, couronnés de forêts de chênes. Ceux de la rive gauche, que traverse le chemin par 1.300 mètres d'altitude, en quittant la rivière, forment la séparation des eaux entre le Mé-Khong et la mer de Chine. Sur le versant opposé, à moins d'un kilomètre, coule l'Houeï Siep qui va au Nam Neun.

⁂

De Tam-La, la route de Muong Son gagne le Nam Khan, rivière de Luang Prabang, en utilisant les vallées de petits ruisseaux séparés par des mouvements de terrain peu importants. Le pays est habité par des Khas et en partie déboisé.

Au point où la route le franchit, le Nam Khan a une trentaine de mètres de largeur et de 50 à 80 centimètres de profondeur. Sa largeur se réduit à une vingtaine de mètres, après le confluent du N. Hang, qui est presque aussi important, et à 10 mètres environ, en amont du confluent du Nam Sat.

Ses rives sont tantôt escarpées, tantôt garnies de vastes rizières incultes, comme aux environs de M. Hiem. Des crêtes montagneuses très élevées les dominent à distance.

Le territoire du Muong Hiem, ou Vien Liem, commence au confluent de l'Houeï Senen qui le sépare du Vien Kham, mais il a été, depuis l'invasion des Hos, ou plus exactement depuis l'envoi d'un commissaire siamois à Xieng-Khouang, placé sous l'autorité du roi de Luang Prabang.

Le Muong Hiem est habité par des Laos Pou Eun et des Pou Thaïs. Les habitants ont déserté le voisinage de la route pour se réfugier dans la montagne, à côté des Khas.

A quelque distance au nord de M. Hiem, se trouve une source d'eau sulfureuse, dont la température atteint 89 degrés centigrades. Elle alimente un petit ruisseau, l'Oueï Pong *Ròn* (chaud) à partir duquel le Nam Khan s'infléchit légèrement vers le Nord-Est. Le chemin le quitte pour remonter le Nam Hit, dont la vallée moyenne est très encaissée. Un sentier de Méos s'en détache dans la direction de la source du Nam Khan, mais sans y aboutir.

Je n'ai donc pu la déterminer qu'approximativement, au prix des plus grandes difficultés. Le guide m'a fait franchir des rochers escarpés, gravir ou descendre des pentes invraisemblables qui ont fait reculer la moitié des hommes de l'escorte et m'a conduit au pied du Pa Luong, gigantesque rocher, taillé à pic, dont la crête surplombe à une grande hauteur. Au pied, s'ouvre une très belle grotte, garnie d'énormes stalactites, dans laquelle disparaît le Nam Khan, large d'un mètre à peine.

Tout à l'entour se dressent d'énormes soulèvements calcaires aux pentes abruptes, couvertes de forêts. La crête du Pou Pa Luong, qui appartient à la chaîne de partage, marque la frontière entre le Tran-Ninh et les Hopahns.

Cette reconnaissance de 10 kilomètres, aller et retour, prend une demi-journée.

J'ai rencontré des Yaos, pour la première fois, à B. Houeï Hit.

Ces sauvages se rapprochent du type chinois plus encore que leurs frères Méos et parlent un dialecte particulier. Ils ont les yeux très bridés et portent la queue non tressée, tordue en chignon. Ils sont ordinairement coiffés d'un turban rouge, analogue à celui des Annamites, mais beaucoup plus volumineux. L'habillement des hommes est semblable à celui des Méos. Le costume des femmes consiste en une sorte de pantalon garni d'élégants dessins brodés à la soie, et une tunique longue, de couleur noire comme le pantalon, descendant presque jusqu'à terre : le vêtement est serré à la taille par une ceinture retombant sur le côté.

Hommes et femmes portent généralement au cou des colliers d'argent, fermés par des cadenas de même métal, du modèle chinois.

Ils se nourrissent surtout de riz. C'est à eux et aux Méos que les Laotiens achètent l'opium, et une sorte de papier fabriqué avec une herbe comparable à la paille de blé.

De B. Houeï Hit, nous gagnons en quelques minutes la ligne de partage (Pou den Muong) qui marque en même temps la frontière entre le Tran-Ninh et les Hopahns. Elle est formée par une série de collines de faible élévation, reliant les deux grands massifs du Pou Pé et du Pou Houeï Sang.

B. Houeï Sang, situé près de la crête, sur le versant de la mer de Chine, est un gros village Kha de 33 maisons. Les Laotiens des Hopanhs nomment les khas « Pou Theng » (habitants des montagnes). Un peu plus loin, sur un plateau étroit appelé Bom-Lao, couvert de forêts de chênes, coule le Nam Neun ou Song Ca, le fleuve de Vinh, formé de la réunion des ruisseaux descendant des collines environnantes. Il n'a, au point où la route le traverse, que quelques mètres de largeur.

On le quitte presque immédiatement pour passer dans la vallée du Nam Het, que l'on atteint à Ban That. M. Kout, sur le Nam Tiang, a disparu, détruit par les Hos et n'a pas été reconstruit. Des rizières de 500 à 600 mètres de largeur s'étendent aux environs.

La route est généralement praticable, sauf le long des rives du Nam Tiang, fortement encaissées entre des crêtes rocheuses, très rapprochées.

De Ban That à M. Son, le Nam Het coule sur un plateau étroit couvert de rizières, n'atteignant pas un kilomètre de largeur. Des collines boisées d'une faible élévation le bordent à l'Est et à l'Ouest. Mais au loin, de tous côtés, surtout vers le Sud-Ouest, se dressent d'énormes soulèvements qui font de cette région une des plus difficiles du Haut Laos.

Les rives du Nam Het, aux environs de M. Son, sont habitées par des Laotiens et des Pou Thaïs. Il est rare qu'un même village les trouve mélangés.

La route de Xieng-Kham à Muong Son est une voie commerciale importante, très fréquentée, avant l'apparition des Hos, par les colpor-

teurs birmans. Elle a été suivie par les bandes chinoises dans leur marche sur le Tran Ninh.

Elle se continue, vers le Nord, sur Dien Bien Phu et, vers le Sud, sur Kham Möon, se maintenant constamment dans le voisinage de la ligne de partage.

§ 3. — RECONNAISSANCE DU MASSIF DU POU LOÏ ET DU COURS SUPÉRIEUR DU NAM SUONG

(145 kilomètres, 3-11 décembre).

La région du Pou Loï est formée de massifs très élevés, les plus considérables du Haut Laos, d'où descendent, entre autres grands cours d'eau, le Nam Suong et le Nam Het. Une reconnaissance de ce côté présentait donc le plus grand intérêt au point de vue orographique et hydrographique. Elle me permettait en outre de déterminer quelques points de la frontière entre le Luang Prabang et les Hopahns et par suite de la ligne de partage des eaux avec laquelle elle se confond.

La distance de M. Son à M. Sakok est d'environ 47 kilomètres. Sur ce parcours, la route passe successivement de la vallée du Nam Het dans celles du Nam Khan et du Nam Suong, tantôt longeant les rives des cours d'eau, tantôt gravissant les chaînes qui les séparent.

La plus importante est le Pou Sam Khlong qui limite les vallées du N. Het et du N. Tiang (1.500 à 1.600 mètres d'altitude). La crête de la montagne n'a en certains points que quelques mètres de largeur : les flancs tombent abruptes, comme des talus, sur les deux versants mais s'épanouissent dans les parties inférieures. La descente est très difficile en raison de la pente qui dépasse 45°. Le fond de la vallée est peuplé de quelques villages laotiens, méos et khas. Les Méos sont le plus nombreux.

A distance, s'élèvent, vers l'Ouest, d'énormes soulèvements que domine la crête du Pou Loï dont la silhouette se découpe nettement sur le ciel, taillée en forme de trapèze. A l'Est et parallèlement au Pou Loï

s'étend une chaîne un peu moins élevée, appelé Pou Tiom Kieup qui sépare la vallée du Nam Hang de celles du N. Hit et du Nam Khan.

Les deux chaînes précédentes sont reliées aux sources de l'Houeï Ben Khong par des mouvements de terrain peu élevés et très particables qui forment la ligne de partage entre le Mé-Khong et la mer et la frontière entre Luang Prabang et les Hopahns.

Sur les hauteurs, la température s'abaisse, en cette saison, jusqu'à 7 à 8° pendant la nuit. Elle est en moyenne de 25° à midi et de 16° à 6 heures du soir. Aussi les porteurs, mal protégés contre le froid par leurs vêtements et leurs abris improvisés, entretiennent-ils pendant toute la nuit de grands feux alimentés par des veilleurs. Le matin, au départ, tout le monde grelotte et presse le pas pour se réchauffer. L'un des principaux agréments de ces voyages est de traverser des cours d'eau à gué jusqu'à vingt fois en une heure ou d'en suivre le lit pendant plusieurs kilomètres, ce qui nous arrive à peu près règulièrement tous les jours. Voici quelques exemples entre mille : la route de M. Muoï à M. Son traverse 33 fois le Nam Suong par des profondeurs de 30 à 80 centimètres, sur une largeur de 8 à 15 mètres.

Plus loin, elle suit le lit de l'Houeï Thang et du Nam Ngao pendant 8 kilomètres environ et traverse ensuite cette dernière rivière 23 fois. La température de l'eau descend jusqu'à 6 degrés et les bains de pieds se prennent souvent au saut du lit, qu'on me pardonne cet euphémisme. Je ne sais ce que cette hydrothérapie forcée me réserve de surprises pour mes vieux jours, mais s'il m'arrive quelques rhumatismes, je n'en ferai pas remonter la responsabilité à mes ancêtres.

Le pied du Pou Loï, qu'on longe jusqu'à M. Sakok, est garni de longues croupes, en partie déboisées par les raïs des Méos.

Deux cours d'eau importants en descendent, le Nam Hang, affluent du Nam Khan et le Nam Sap, la rivière de M. Sakok, dont les eaux vont au N. Ten et au Nam Süong. Le Nam Sap a 10 à 12 mètres de largeur; ses rives sont bordées de rizières étroites entourées de collines.

M. Sakok, situé sur la rive droite, compte 26 maisons. Les environs sont très montagneux.

Les renseignements fournis par les habitants font du Pou Loï un massif impénétrable et inhabité dans le voisinage des crêtes. Le chef du Muong ne put dissimuler sa stupéfaction quand je lui demandai un guide pour me conduire au sommet de la montagne et me montrer la source du Nam Het. « De mémoire d'homme, dit-il, personne parmi les Laotiens, les Khas ou les Méos n'y est allé. A quoi bon ? Les oiseaux du ciel seuls connaissent cette source et il vous faudrait emprunter leurs ailes pour la visiter. »

Un sentier de « chasseurs », près duquel ceux des Khas peuvent paraître excellents, conduit sur la montagne jusqu'à mi-côte. Au delà les pentes sont tellement escarpées que l'ascension est impossible. Les coolies ne pourraient d'ailleurs nous suivre avec les bagages.

En présence de ces difficultés et malgré l'intérêt qu'offrirait l'ascension, je me décidai à contourner le massif par le Sud pour gagner Muong Muoï, terminus de la navigation sur le Nam Suong.

* * *

Le chemin de M. Sakok à M. Muoï n'est pas classé par les indigènes parmi les « Un thang-luong » (grands chemins) et pour cause. Le Pou Loï envoie vers le Sud de longues ramifications aux crêtes étroites, aux flancs escarpés, séparés par des ravins profonds, au fond desquels coulent des torrents. Le Pou Sam Liem, qui sépare le Nam Sout du Nam Saï a 1.600 à 1.700 mètres d'altitude. L'ascension est presque aussi pénible que la descente. Certaines pentes dépassent 55°. Le sentier est souvent taillé en forme d'escalier, coupé de rochers, encombré de racines. La marche se transforme en une véritable gymnastique où les mains jouent le principal rôle. Cette voie serait impraticable à des animaux de bât.

Après le Nam Saï (largeur 10 à 15 mètres) la route franchit le Pou Siem (1.170 mètres) au Kéo (col) Kha Kim et gagne M. Muoï en traversant les vallées de petits ruisseaux allant au Nam Suong.

M. Muoï, situé en amont du confluant du N. Khôn, compte 22 maisons. Il a été entièrement détruit vers 1875 par les Khas Thuong (Khas

indépendants). Le Nam Suong a 40 à 50 mètres de largeur et 1 mètre en moyenne de profondeur. On peut le remonter facilement aux hautes eaux jusqu'à Pak Lao. Il reçoit en aval un très gros affluent, le Nam-Teu, dont je suis allé reconnaître le confluent en bateau.

La navigation du Haut Nam Suong ne présente aucune difficulté. Le seul rapide important est le Kheng Khôn, situé à 10 minutes du village. Il est formé par deux ressauts successifs de roches barrant le lit de la rivière, avec chute de 40 à 50 centimètres.

Les Hats ou petits rapides sont très fréquents, occasionnés généralement par une surélévation du lit. On en trouve à tous les coudes. Ces Hats sont séparés par des biefs où le courant est peu accentué et où la profondeur atteint 3 et 4 mètres. Aux rapides, elle n'est que de 20 à 30 centimètres.

La rivière est, par ici, beaucoup moins encaissée que dans le cours inférieur. Les rives sont bordées presque partout de collines aux pentes douces, habitées par des Khas. Les villages laotiens se tiennent exclusivement à proximité des berges.

Le Nam Teu est navigable aux petites barques jusqu'à son confluent avec le N. Sap où passe la route de Luang Prabang à M. Son. C'est une belle rivière d'une quarantaine de mètres de largeur venant du Sud.

Retour à M. Muoï par voie de terre. Le chemin traverse le Nam Suong à B. Sop Houm et gagne M. Muoï à travers une région accidentée et déserte, couverte de bambous annuels.

* * *

De M. Muoï à M. Son. — La haute vallée du Nam Suong, suivie par la route de M. Son, est limitée de tous côtés par des chaînes montagneuses continues dont l'altitude est comprise entre 1,600 et 1,800 mètres.

Elle est peuplée de Laos Nua (Laotiens du Nord) venus des Hopahns, établis sur les rives des cours d'eau les plus importants. Des Khas et des Méos sont installés sur les hauteurs. Toutes les pentes sont couvertes de forêts où se rencontrent les essences d'Europe, chênes, châtaigniers et

bouleaux, mêlées aux arbres du pays, cannelliers, arbres à benjoin, arbres à huile, etc.

Au sortir de M. Muoï, le chemin suit pendant 7 à 8 kilomètres les crêtes des hauteurs de la rive droite, couvertes de raïs et par instants de bambous annuels. Le Pou Loï est maintenant sur notre droite, gardant sa silhouette géométrique. Un autre massif, presque aussi élevé, le Pou Louong, court vers le Nord, parallèlement au Nam Suong.



Fig. 13. — Arbres à huile de la forêt laotienne.

Nous quittons la montagne pour suivre jusqu'à B. Pong Det les rives de la rivière, passant fréquemment de l'une à l'autre, suivant l'habitude.

La vallée ne s'encaisse qu'à partir de B. Pak Lao, d'où part un chemin sur B. Vang Hong (Nam Seng). Le N. Lao est presque aussi important que le Nam Suong. Deux routes conduisent de B. Pong Det à M. Son : La route directe continue à remonter le Nam Suong, franchit la chaîne de partage au Pou Pong So et gagne M. Son en descendant la vallée du Nam Ngao.

La deuxième est un peu plus longue mais présente plus d'intérêt au point de vue géographique. Elle passe aux sources du Nam Suong, coupe le Nam Het à M. Khaï et rejoint celle de Xieng-Kham non loin de B. Wat. L'ascension du Pou Sa Hé nous prend presque toute la matinée. Le chemin s'élève à 1,800 mètres d'altitude, suit quelque temps la ligne de partage et descend jusqu'au N. Het sur une ligne de mamelons aux pentes assez douces, couvertes de raïs. Le Nam Suong prend sa source au point culminant du massif. Le sentier est généralement en très

bon état et ne présente qu'un petit nombre de pentes raides ou de passages difficiles.

Des villages Khas apparaissent fréquemment, surtout dans le voisinage du Nam Het. Les sauvages de la contrée ont été longtemps en révolte contre l'autorité des mandarins laotiens et se sont répandus à plusieurs reprises dans le pays pour le ravager. Ils ont fait leur soumission dans ces dernières années et n'ont plus inquiété les Laotiens.

M. Khaï est formé de 2 villages, l'un laotien sur la rive droite, l'autre kha sur la rive gauche; les Laotiens n'y sont pas installés d'une façon permanente et viennent à certaines périodes pour y faire du riz. Le Nam Het a 5 à 6 mètres de largeur et 20 à 30 centimètres de profondeur. Sa source ne doit pas être très éloignée, mais il m'a été impossible de la reconnaître. Un épais brouillard m'a caché le pays pendant toute la durée de l'ascension du Pou Sa hé d'où j'aurais pu, je crois, déterminer la vallée supérieure de cette importante rivière.

Une nouvelle montagne nous fait remonter à 1.200 mètres d'altitude avant d'atteindre l'Houeï Yen dont le chemin suit les rives jusqu'au Nam Het. Le pays est en partie déboisé par les Khas.

J'ai rencontré souvent, pendant la route, des cannelliers fournissant un produit de qualité inférieure. Les Laotiens ne les exploitent pas et se contentent d'enlever en passant quelques morceaux d'écorce qu'ils utilisent en les mêlant à des médicaments, ou à leur riz.

Les habitants de ces régions sont surtout des agriculteurs. Leurs besoins sont si restreints et les communications avec l'extérieur si difficiles, que le commerce ne les tente guère. Aussi les colporteurs Chans et Birmans les visitent-ils volontiers.

A cette époque de l'année, les indigènes se préoccupent de battre le riz, amassé provisoirement en meules. Une aire bien unie a été préparée à proximité de la récolte. Les femmes et les enfants prennent les tiges par poignées et les frappent contre le sol ou les étendent à terre et les font piétiner par les buffles. Le grain est ensuite vanné et conservé dans les magasins, établis sur pilotis, à l'abri de l'humidité, après quoi on recueillera le cardamome bâtard et la laque.

Les gelées blanches ont fait leur apparition. Bientôt le calme le plus complet succèdera dans la campagne à l'animation des jours précédents. En hiver, l'habitant des hautes régions, mal protégé contre le froid, quitte rarement le coin du feu, heureux d'avoir paré aux nécessités de la vie matérielle et de pouvoir retomber dans son apathie, partageant son temps entre le jardinage, la pipe à opium et les soins que réclament les bestiaux. Cette saison lui fournit la plus longue période de repos de l'année.

*
* *

Un courrier m'est arrivé pendant la route, le 11 décembre, apportant une lettre de M. Pavie, datée de M. Theng (24 novembre). Le chef de la mission m'informe de son arrivée prochaine à Luang Prabang et m'y donne rendez-vous dans les derniers jours de décembre.

*
* *

Le Hopahn de Muong Son est placé sous l'autorité d'un Paya laotien, nommé par le roi de Luang Prabang. Ce fonctionnaire a pour le seconder un certain nombre de mandarins de différents grades qui se répartissent les diverses branches de l'administration et la justice, sans avoir d'attributions spéciales bien déterminées.

Ce sont :

Le Pia hopahn, second du Paya ;

Le Pia Palat ;

Le Ratcha ;

Le Sen Ratcha ;

Le Tao Tien Tavong.

Les différents Muongs ou districts composant le hopahn sont généralement administrés par un pia assisté d'un palat et d'un ratcha, nommés par le roi de Luang Prabang. Leurs fonctions, sans être héréditaires, se transmettent presque toujours de père en fils, à moins que celui-ci ait démérité ou manque d'aptitudes.

Le hopaliu de Son comprend 7 muongs, savoir :

M. Son. (Laotiens et Pou Thaïs) :

— Khao. (Pou Thaïs blancs) :

— Peu. (Pou Thaïs blancs) :

— Iut. (Laotiens) :

— Kout. (Laotiens) :

— Kha. (Pou Paï Khas) :

— Sang. (Laotiens).

M. Son, situé sur le Nam Het, comprend deux villages, l'un laotien, l'autre Pou Thaï.

Les villages sont généralement peu importants : les plus peuplés, comme M. Son Nüa (Nord), ont de 35 à 40 maisons.

Tous les Muongs sont en outre habités par des Khas, beaucoup plus nombreux que les Laotiens et par des Méos en minorité.

§ 4. — DE MUONG SON A MUONG THENG

(140 kilomètres, 13-21 décembre).

La route de Muong Theng se détache de celle de Ngoï au sommet du Pou Khuem Luem, à 30 kilomètres environ de M. Son. Elle gagne de là le Nam Seng qui n'a plus qu'une vingtaine de mètres de largeur et remonte les pentes de la rive droite en coupant obliquement les vallées de ses affluents.

Le pays est presque partout déboisé, couvert d'anciens raïs et habité par quelques Méos.

Le Pou Muong (1.250 mètres) et le Pou Men (1.000 mètres) sont couverts de forêts et de touffes de bambous.

La chaîne de partage se dessine dans l'Est à quelque distance, coupant l'horizon d'une longue ligne très déchiquetée, orientée sensiblement Nord-Sud. Elle est formée d'une arête de rochers à pic où prennent leur source le N. Men et le N. Hum. Sur le versant opposé, coule le Nam Pòn, affluent du Nam Het. Le chemin se maintient très praticable jusqu'au

Nam Hun et ne quitte pas le flanc ou la crête des montagnes ; plus loin, le trajet s'effectue presque entièrement dans l'eau. Quand on en sort, c'est pour franchir les contreforts séparant les affluents ou sous-affluents du Nam Seng, Pou Men, 1.000 mètres, Pou Lan, 950 mètres, Pou Kéo Tio, 1.100 mètres, formés d'une série de mamelons, aux pentes douces couvertes de touffes de bambous et d'anciens raïs. Le pays est complètement désert ; tous les villages ont été brûlés par les Hos. Le Nam Lan et le N. Dong ont 10 à 12 mètres de largeur ; leurs rives sont bordées de collines de faible élévation, recouvertes de bambous. Le fond des vallées se maintient à une altitude moyenne de 800 mètres, ce qui porte le relief des montagnes que traverse le chemin à 300 mètres au maximum.

Quelques sources d'eau chaude, dont la température n'est pas très élevée, se remarquent au confluent de l'Houeï Ngoen.

Le terrain se relève légèrement dans le voisinage de la chaîne de partage que l'on franchit au Pou Houeï Vak, par 1.300 mètres environ d'altitude.

Au delà coule le Nam Peu, séparé du Nam Ma (Song Ma), fleuve de Thanh-Hoa, par le Pou Soï Voï (1.100 mètres). L'accès de la montagne est rendu difficile par la raideur des pentes.

La route atteint le Nam Ma, à l'ancien village de B. Sé, détruit par les Hos. M. Doï, situé à deux heures environ en aval, a disparu. Les habitants, des Laotiens, se sont réfugiés dans les petites vallées environnantes.

Le Nam Ma est formé de la réunion de deux ruisseaux, l'Houeï Lo et l'Houeï Poung Mat, qui prennent leur source au Pou Soï Voï et se rejoignent près du village laotien de B. Houeï Lo. La vallée supérieure de la rivière est peu encaissée et assez praticable ; les rives sont bordées de mamelons déboisés couverts de raïs. Le pays est habité par des Laotiens et des Khas. B. Pa Lôm compte 36 maisons laotiennes.

M. Doï dépend actuellement de Luang Prabang, mais depuis trois générations seulement. Il relevait autrefois de l'Annam. L'un de mes guides, près de qui je cherchais à me renseigner sur la situation politique de ces malheureuses régions, me fit cette réponse caractéristique, empreinte d'une philosophie résignée dont tous les habitants ont le secret : « La

terre est tantôt annamite, tantôt laotienne, suivant les événements et la nationalité des mandarins qui viennent percevoir le tribut. Les Hos en ont fait une terre chinoise. »

On ne pouvait mieux résumer en quelques mots l'historique du pays.

La ligne de partage des eaux marque la limite entre la principauté de Luang Prabang d'une part, les Hopanhs et les Sib Song-Chau Thaï de l'autre.

∴

Le chemin quitte le Nam Ma pour remonter l'Houeï Si et franchit une dernière montagne, le Pou Lao, avant de rejoindre, au confluent de l'Houeï Lao et du Nam It, la route de Sop Sang à M. Theng, suivie pendant le dernier voyage.

Toute l'étendue de pays compris entre le Nam Seng et le Nam It présente, dans l'ensemble du système montagneux de ces hautes régions, une vaste dépression sillonnée par les contreforts des grandes montagnes. Celles-ci restent constamment en dehors de la ligne de partage des eaux et n'apparaissent que de loin en loin dans le voisinage de la route. Les sommets les plus élevés jalonnent les crêtes séparant les bassins des affluents secondaires du Nam Hou et du Nam Ma.

L'aspect du Nam Ngoua s'est considérablement modifié depuis mon passage, en septembre dernier. A la place du torrent impétueux qui a failli m'arrêter, je trouve une rivière d'allure beaucoup plus pacifique, laissant fréquemment à nu des bancs de roches occasionnant de nombreux rapides.

Il n'est pas possible en cette saison de descendre en bateau jusqu'à Sam-Mün, bien que la profondeur soit en moyenne de 80 centimètres à 1 mètre.

24-25 décembre. *Séjour à M. Theng.*

La mission se trouve réunie à M. Theng et va rentrer à Luang Prabang. De là, elle gagnera Hanoï où sera dressée une carte résumant l'ensemble de ses travaux. M. Pavie me laisse libre de choisir comme voie de retour l'itinéraire qui me conviendra le mieux.

26 décembre-2 janvier. *Retour à Luang Prabang* par le Nam Hou, le Nam Ngoua, le Nam Hou et le Mé-Khong.

Le voyage s'effectue sans incident.



Fig. 14. — Pagode Xien-Tong et bonzes de Luang Prabang.

VOYAGE DE RETOUR AU TONKIN

J'ai fait ressortir précédemment l'importance des voies de communication par eau dans un pays aussi montagneux que le Haut Laos, où les transports par terre s'effectuent généralement à dos d'homme, par des chemins difficiles, impraticables pendant une partie de l'année. Encore faut-il éviter que les fardeaux atteignent un poids considérable ou un volume encombrant, conditions incompatibles avec les exigences du ravitaillement des postes ou des colonnes, ou même la commodité des transactions commerciales.

Dans cet ordre d'idées, il y avait lieu d'employer ce dernier voyage à reconnaître plus particulièrement, parmi les voies d'eau navigables, celles qui permettaient de faire communiquer facilement les deux versants de la chaîne de partage, c'est-à-dire l'Annam et le Tonkin, avec Luang Prabang, en réduisant au minimum la durée des transports par terre.

Au point de vue topographique, la détermination du cours des grandes rivières et du confluent de leurs tributaires donnait des indications très précieuses sur le système orographique des régions non explorées et s'imposait, dans les conditions de temps où nous étions obligés d'opérer.

Ces considérations réunies m'amenèrent à choisir, comme itinéraire de retour au Tonkin, la voie de M. Son et du Nam Neun ou Song Ca.

Le Nam Suong n'avait été levé qu'en partie; le cours navigable du Nam Khan était à déterminer. On ne connaissait rien du Song Ca, en amont de son confluent avec le Nam Mo et si mes renseignements étaient exacts, ce fleuve devait permettre aux bateaux de s'approcher très près de la vallée du Mé-Khong. Beaucoup de communications s'en détachent d'ailleurs vers l'Ouest, mettant l'Annam en relations avec les points les plus importants de la vallée du grand fleuve.

L'itinéraire ainsi arrêté me faisait aboutir à Vinh, petit port de la côte d'Annam, que M. Pavie comptait atteindre également, en passant beaucoup plus au sud, par Kham-Muôn.

Nous nous y étions donné rendez-vous dans les derniers jours de mars.

CHAPITRE PREMIER

DE LUANG PRABANG A M. HUA MUONG

§ 1. — RECONNAISSANCE DU NAM KHAN ET DU NAM KHAO

(12-24 janvier)

Le Nam Khan ouvre vers l'Est une voie de communication sensiblement perpendiculaire à la ligne de partage. Cette direction se prolonge par une route de terre remontant la vallée du Nam Khao, pour aboutir à Xieng-Kham.

D'une façon générale, la navigation du Nam Khan, jusqu'à Sop-Khao, est difficile et rappelle celle du Nam Ngoua.

La partie médiane de la rivière, comprise entre le Kheng Kip et le Kheng Mo, est particulièrement encombrée de rapides dont le plus important, le Kheng Luong, est infranchissable aux pirogues du Mé-Khong. Les barques utilisées, en amont, sont en planches, à fond plat, très légères et d'une longueur de 5 à 6 mètres. Leur forme rappelle celles du Haut Nam Neun. Les pirogues du Mé-Khong seraient trop lourdes et surtout trop longues pour évoluer avec facilité au milieu des roches qui garnissent le lit.

Le Nam Khan peut être remonté, en toute saison, de Sop Khao jusqu'à M. Hiem, par les petites barques montées par un ou deux hommes; les bateaux ordinaires y arrivent facilement pendant la saison des pluies, jusqu'à décembre.

Les radeaux de bambous sont d'un usage courant, à la descente. Les

indigènes les recouvrent d'un abri en paillottes et chargent, sur les plus grands, 300 à 400 kilogrammes de marchandises. Les difficultés de navigation de la rivière ne permettent pas de leur donner des dimensions trop considérables. On peut descendre en radeau pendant toute l'année de M. Hiem jusqu'à Luang Prabang.

Au point de vue navigation, le cours du Nam Khan, entre Luang Prabang et Sop Khao, peut être partagé en trois tronçons :

1° De Luang Prabang au Kheng Kip.

Aucun obstacle sérieux. La marche est ralentie par de nombreux rapides, peu importants. Un seul, le Kheng Jiung, ne peut être franchi qu'en employant la cordelle et en poussant les bateaux à bras. Il est formé d'un banc de roches barrant la rivière dans toute sa largeur et déterminant une chute de 30 à 40 centimètres de hauteur.

Le Kheng Noung et le Kheng Thong sont dus à la présence de rochers tombés des montagnes environnantes et de bancs de sables ou de galets à découvert, obstruant le lit sur une longueur de plusieurs centaines de mètres.

Les « Hats » (simple accélération de courant) sont très fréquents, causés presque toujours par une diminution de profondeur ou un rétrécissement du lit.

La rivière a, en moyenne, de 80 à 100 mètres de largeur, d'une berge à l'autre, mais les eaux n'en occupent généralement qu'une partie. Jusqu'à Xieng-Ngoen, les rives sont garnies de nombreux villages laotiens et bordées de collines peu élevées, habitées par des Khas.

Un peu en arrière, vers le Nord, apparaissent les murailles à pic du Pou Kan Thoung, limitant d'énormes soulèvements calcaires compris entre le Nam Khan et le Nam Pa.

Le Nam Bac prend sa source dans la partie orientale du massif.

Vers l'Est, court, parallèlement au Mé-Khong, une longue ligne de crêtes escarpées se terminant, sur le Nam Kan, par le Pou Suong.

Nous perdons une demi-journée à Xieng-Ngoen pour changer les bateaux, formalité qui se renouvellera à chaque résidence de Tassen (ou Tasseing), sorte de chef de canton.

A partir de là, la rivière s'encaisse légèrement entre des crêtes détachées du Pou Kan Thoung et du Pou Kha Sac, dont les flancs sont recouverts en grande partie de bambous. Le terrain est formé de schistes et de calcaires.

Les villages se font rares sur les rives, mais, en revanche, les maisons des Khas apparaissent fréquemment sur les pentes déboisées des montagnes.

Nous passons le 14 devant B. Pak Sa, que traverse la route de Luang Prabang à Xieng-Khouang et nous atteignons le Kheng Kip à 5 heures. Ce rapide nous arrête plus d'une heure et oblige les équipages à décharger les bateaux. Le lit de la rivière se resserre brusquement et forme un ressaut de 50 à 80 centimètres de hauteur. Quelques roches, détachées des flancs de la montagne, obstruent le passage et donnent lieu à de violents remous. Les derniers bateaux ne parviennent à le franchir qu'à la nuit.

2° Du Kheng Kip au Kheng Mo.

Cette partie du cours rappelle les plus mauvais passages du Nam Ngoua. Les Khengs se succèdent sans interruption.

La rivière présente une succession de biefs parfois très étroits, séparés par des ressauts difficiles à franchir. Les montagnes détachent fréquemment des éperons rocheux jusqu'au milieu du lit. La masse d'eau, resserrée dans un passage étroit, s'y précipite avec impétuosité. Tels sont le Kh. Khaï, le Kh. Khang et le Kh. Tang. Pour les franchir, il faut décharger les bateaux et même les débarrasser de leurs toits en paillottes.

En amont, se dresse un soulèvement calcaire très élevé, dont les crêtes, taillées à pic, dominent les montagnes environnantes : c'est le Pou Kheng Luong. A mesure que l'on s'en approche, le lit de la rivière se rétrécit et s'encombre de rochers tombés des montagnes ; quelques-uns barrent presque complètement le passage au Kh. Kou et au Kh. Tang.

La navigation est très lente. Les bateliers marchent constamment dans l'eau et sont obligés de soulever les bateaux à bras pour leur faire franchir les rapides.

Il nous a fallu plus de cinq heures pour arriver au Kheng Luong.

Ce Kheng est formé de trois rapides se succédant sur une longueur de 250 à 300 mètres. Le plus dangereux occupe le milieu. La rivière coule pendant près de cent mètres sur un plan très incliné dont les extrémités présentent 4 à 5 mètres de dénivellation. Le lit et les berges sont encombrés de rochers contre lesquels le courant se brise avec la plus grande violence. Les barques en planches, à fond plat, peuvent cependant le remonter et le descendre, mais les accidents ne sont pas rares. Les Laotiens louent presque toujours, pour effectuer le passage, les Khas des environs, qui seuls peuvent se tirer d'affaire sans trop de risques.

Au moment où j'arrivais, un radeau monté par deux hommes y était engagé. Une fausse manœuvre le fit heurter une roche pointue, émergeant du lit, où il resta accroché, malgré les efforts des bateliers pour le dégager.

D'ordinaire, les radeaux sont démontés en amont ; les différentes pièces en sont confiées au courant qui les porte en aval où on les recueille. Le chargement est transporté par terre.

Le Kheng Luong marque la séparation du territoire des Tasseings de Xieng-Ngœn et de Dan Khoa. Nous y échangeons les pirogues du Mé-Khong contre des barques plus légères que nous avons attendues un jour et demi. Ces nouvelles embarcations calent, chargées, 20 centimètres à peine. Elles sont montées par trois hommes. Une paillotte basse les recouvre. On s'y tient accroupi sans bouger, pour les maintenir en équilibre et en faciliter la manœuvre aux bateliers.

Une partie de la journée du 18 se passe à franchir les nombreux Khengs qui coupent la rivière jusqu'à B. Dan Khoa, village d'une vingtaine de maisons, résidence du Tasseing.

A partir du confluent du Nam Ti, le Nam Khan, forme la frontière entre la principauté de Luang Prabang et le Tran Ninh. La plupart des villages rencontrés sont habités par des Laotiens émigrés du Tran Ninh (Laos Pou Eun).

Le trajet compris entre Dan Khoa et le Kheng Semong laisse quelque répit aux bateliers. On n'y rencontre que des Hats sur galets où la pro-

fondeur atteint à peine 20 centimètres. Les bateliers se mettent à l'eau, cherchant les passes et font glisser leurs embarcations sur les cailloux.

Mais bientôt recommence la série des Khengs. Les berges deviennent rocheuses et sont très déchiquetées. La rivière semble s'être creusé un passage dans le roc et se rétrécit considérablement. En certains points sa largeur n'atteint pas 20 mètres. Son cours est formé de bassins étagés successifs où le courant est presque nul et où la profondeur dépasse 5 et 6 mètres. Chaque bassin est séparé par un étranglement, formant rapide avec chute : quelques-uns n'ont pas plus de 5 à 6 mètres de largeur. La hauteur des chutes atteint parfois près d'un mètre.

Après le Kheng Khòm, les berges rocheuses disparaissent, la rivière s'élargit et coule sur un lit de sable : les rives sont bordées de petites collines tombant en pente douce sur les berges.

Le Kheng Mo marque la fin des grands rapides et un changement d'orientation de la rivière.

3° Du Kheng Mo à Sop Khao 21-25 février.

Ce trajet peut s'effectuer en trois jours et ne présente, la plupart du temps, d'autres obstacles à la navigation que des accélérations de courant déterminées par une surélévation du lit. Sur ces « Hats » ou petits rapides, la profondeur descend jusqu'à 15 centimètres. En déplaçant à la main les cailloux qui tapissent le fond, les bateliers pratiquent un chenal suffisant pour faire passer leurs embarcations.

Les bateaux pris à M. You, où nous en changeons pour la dernière fois, ont des dimensions lilliputiennes. Deux hommes seulement peuvent y prendre place, en plus des deux bateliers. La paillotte basse qui les recouvre oblige les passagers à garder une position incommode et très fatigante.

Des trois rapides rencontrés jusqu'à Sop Khao, un seul, le Kheng Pen Vé, nécessite le déchargement des bateaux. On rencontre là une série de roches barrant la rivière sur une longueur de 150 mètres, déterminant plusieurs chutes très dangereuses.

Dans cette partie de son cours, le Nam Khan a de 80 à 100 mètres de largeur : son lit est très sinueux, garni d'ilôts couverts de lauriers

roses et coupé de nombreux bats. Les forêts qui le bordent d'une façon continue, depuis B. Pak Sa, sont formées presque exclusivement d'arbres appelés « Maï-clé » donnant un bois élastique et résistant, utilisé pour la construction des bateaux.

La rivière coule sur du sable ou sur des galets : sa profondeur moyenne est de 20 à 40 centimètres. Les rives sont bordées de collines peu élevées, s'écartant fréquemment des berges pour faire place à des rizières.

Les villages sont assez nombreux. Les habitants cultivent surtout le riz, le tabac et le coton.

Les affluents les plus importants sont le Nam Ngo, sur la rive gauche et, sur la droite, le Nam Nia et le Nam Hang dont la vallée ouvre une communication sur Xieng-Khouang.

Pak Khao ou Sop Khao (confluent du Nam Khao) doit être considéré comme le terminus de la navigation aux basses eaux, pour les barques du commerce.

Ce point marque à la fois la frontière entre Luang Prabang et le Tran-Ninh et la limite du Vien Liem et du Vien Souille.

De là, partent un grand nombre de routes dont les plus importantes sont celles de Luang Prabang ; Muong Son ; Xieng-Kham et Xieng-Khouang.

Les indigènes prétendent qu'on peut atteindre, en 4 jours et par un excellent chemin, l'extrémité navigable du Nam Mat qui permet de gagner Vinh en bateau par le Song Ca, en une douzaine de jours. Si ces renseignements sont exacts, Pak Khao jouerait en quelque sorte, vis-à-vis de l'Annam, un rôle analogue à celui de Dien Bien Phu vis-à-vis du Tonkin. Il ne m'a pas été possible, faute de temps, de les contrôler.

Après son confluent avec le Nam Khao, le Nam Khan tourne brusquement au Nord. Son cours supérieur est sensiblement parallèle à la direction générale de la ligne de partage.

Le Nam Khao est navigable pendant quelques kilomètres. Sa vallée inférieure est peu encaissée, garnie de rizières, mais déserte.

Elle a été entièrement ravagée par les Hos qui ont brûlé tous les villages.

§ 2. — DU NAM KHAN AU NAM SUONG (B. PAK SENG)

(140 kilomètres — 26 janvier, 1er février)

Il ne me restait plus, pour terminer l'étude des cours d'eau navigables du versant du Mé-Khong, dans cette partie de la région contestée, qu'à reconnaître la partie du cours du Nam Suong, comprise entre le confluent du Nam Seng et celui du Nam Teu. J'avais donc à revenir sur mes pas, pour gagner par voie de terre, le village de Pak Seng.

La route est généralement bonne. Elle remonte pendant quelque temps la vallée du Nam Ngo dont les rives forment la frontière entre Luang Prabang et le Tran-Ninh, et passe dans celle du Nam Teu, affluent du Nam Suong, en franchissant des crêtes de 1.000 à 1.100 d'altitude.

Le pays est peu peuplé. Les villages se cachent dans les ravins, fuyant, depuis l'invasion des Hos, le voisinage de la route.

La vallée du Nam Teu est étroite, mais fertile et très praticable. Des rizières à peu près continues garnissent les rives du cours d'eau. Le pays, très éprouvé par l'invasion chinoise, commence à se repeupler. On y trouve mélangés des gens de Luang Prabang, du Tran Ninh et des Hopahns.

Les buffles manquent pour la culture des rizières et le Laotien, à l'exemple du Kha, s'est taillé des champs de riz dans la forêt.

Le Nam Teu est, après le Nam Seng, le plus important des affluents du Nam Suong. Il prend sa source au Pou Hong, massif de 1.300 à 1.400 mètres d'altitude, dont la route suit les crêtes pour gagner B. Sop-Tia sur le Nam Pa. La montagne est couverte comme partout, à cette altitude, de chênes et de châtaigniers.

Le pays est habité par des Khas.

Jusqu'à B. Sop-Vi, le chemin longe les rives du Nam Pa, dont la vallée, encaissée entre des rochers abruptes, est d'un parcours difficile.

Un sentier de Khas, suffisamment praticable, relie B. Sop Vi à

B. Pak Seng Taï, sur le Nam Suong, distant d'environ 32 kilomètres. Le terrain est montagneux, très raviné et déboisé en grande partie par les sauvages qui semblent avoir émigré vers d'autres contrées.

Pak Seng Nua, résidence du Tasseing, compte de 20 à 30 maisons.

§ 3. — RECONNAISSANCE DU NAM SUONG ENTRE B. PAK SENG ET B. PAK TEU

(2-5 février.)

Pendant cette reconnaissance de 4 jours, rien de bien particulier à noter qui n'ait déjà été signalé à propos du Nam Khan. Mêmes villages clairsemés, même cadre de montagnes ininterrompues, même décor de forêts; peut-être un peu moins de rapides, car la rivière est plus profonde. Les plus importants se rencontrent dans la partie orientée Est-Ouest, caractérisée par des berges rocheuses et très déchiquetées.

Entre le Kheng Nang et le Kheng Méo, le lit est tellement resserré que l'on ne compte pas plus de 20 à 25 mètres, d'une berge à l'autre. La largeur se réduit même à 5 ou 6 mètres, sur certains rapides, causés par la présence de roches énormes, détachées des montagnes.

Après le Kheng Méo, le Nam Suong s'élargit; son cours devient sinueux; ses rives sont moins encaissées; les rapides se font plus rares et diminuent d'importance.

Les barques utilisées sur tout le parcours sont semblables à celles du Mé-Khong, mais de dimensions réduites.

Malgré des difficultés de navigation incontestables, qui arrêteraient plus d'un Européen, mais dont les indigènes se font un jeu, le Nam Khan, le Nam Suong et son affluent le Nam Seng, constituent, à défaut de routes de terre suffisamment praticables, des voies de communications précieuses, utilisables pendant toute l'année.

Ces cours d'eau ont d'ailleurs favorisé dans le passé la centralisation politique du pays et permettront dans l'avenir, au commerce de Luang Prabang, de rayonner dans l'intérieur de la principauté.

§ 4. — DE MUONG MUOÏ A MUONG SON PAR LE POU PONG SO

(58 kilomètres, 6-8 février).

Des deux routes reliant Muong Muoï à M. Son, celle du Pou Sa Hé, levée en décembre dernier, est seule praticable en toute saison. Elle est aussi plus fréquentée.

La deuxième, par le Pou Pong So, quitte la précédente à B. Pong Det et remonte la vallée du Nam Suong, dont elle suit presque constamment le lit bordé de montagnes.

Elle l'abandonne au confluent du N. Pong So, contourne les flancs d'un immense rocher et gagne les crêtes du Pou Pong So qui atteignent 1.200 à 1.300 mètres d'altitude, marquant à la fois la ligne de séparation des eaux entre le Mé-Khong et le golfe du Tonkin et la frontière entre Luang Prabang et les Hopahns.

La descente s'effectue sur une longue croupe, s'abaissant en pente douce dans la vallée du Nam Ngao dont on suit le lit ou les berges jusqu'à Muong Son, trajet à peu près impraticable pendant les pluies. Toute cette région est très tourmentée, sillonnée de massifs élevés et couverte de forêts.

Quelques pauvres villages laotiens ou Pou Thaïs garnissent les rives, généralement très encaissées.

En revanche, les pentes des montagnes sont couvertes de nombreux villages Khas, présentant des agglomérations de cases souvent considérables.

Les essences forestières des montagnes parcourues depuis Sop Khao ne présentent aucune variété nouvelle.

Il ne m'a été signalé de benjoin nulle part sur le parcours.

La veille de mon départ de M. Son, la femme du Paya si Su Man, chef du canton, vint me voir, accompagnée de ses trois filles.

Déjà, à diverses reprises, pendant la route, sur le Nam Khan, à

M. Muoï et dans plusieurs villages, quelques femmes de notables étaient venues me saluer, sachant que je rentrais au Tonkin et que je traversais le pays pour la dernière fois.

Ces visites féminines, auxquelles on n'est pas habitué au Tonkin, ne sont pas rares au Laos. Pendant ma tournée avec le Luang Datzakorn, d'avril à juillet 1888, j'avais vu souvent, quand nous faisions séjour, des femmes venir en procession souhaiter la bienvenue au chef siamois et à M. Satra, apportant des fleurs, des poulets et des fruits; mais elles s'étaient toujours tenues vis-à-vis de moi sur la plus grande réserve.

C'est ainsi que je passais pour la 4e fois à Muong Son sans avoir jamais reçu la moindre visite de ce genre. Aussi, la démarche dont j'étais l'objet avait lieu de me surprendre. L'amour-propre, naturellement, me la faisait considérer comme un témoignage de sympathie, dont j'avais lieu d'être touché.

J'étais à mille lieues de penser qu'elle pût être intéressée. La femme du Paya, bonne vieille d'une soixantaine d'années, aux traits fins, me déclara, en souriant, qu'elle venait me voir pour me présenter ses filles et faire ma connaissance.

« Les trouvez-vous jolies? me dit-elle à brûle-pourpoint. »

— Mais fort bien, répondis-je, interloqué par cette entrée en matière; mes compliments.

— Les garçons du village ne sont pas de votre avis. Figurez-vous que je ne puis arriver à les marier.

Et comme je me récriais en présence d'une telle énormité, elle ajouta :

— Je compte sur vous pour m'y aider. Voyez-les, elles sont pauvrement habillées? Nous autres sauvages, nous garnissons nos vestes d'ornements en cuivre, qui ne tentent guère les galants; s'ils étaient en argent, ce serait tout différent.

— Malheureusement je n'y puis rien.

— Détrompez-vous. Je sais que vous avez des pièces d'argent très petites; si vous voulez bien m'en donner de quoi garnir les vêtements de mes filles, je gage les marier dans l'année.

M. Pavie avait, en effet, rapporté du Tonkin des pièces d'argent de 0 f. 10 cents neuves, en grande quantité. Elles nous servaient à payer nos achats personnels et à donner des gratifications aux guides et aux porteurs, allant presque toutes aux enfants, qui les portaient généralement suspendues au cou, comme des médailles.

Il ne m'en restait guère et les prétentions de mon interlocutrice risquaient de dépasser mes moyens.

« Je n'en aurai jamais assez, lui répondis-je.

— Qu'à cela ne tienne ! Donnez-m'en pour garnir une veste. Je la ferai porter à ma fille aînée. Dès qu'elle sera mariée, la seconde la prendra, puis ce sera le tour de la cadette.

La bonne vieille était si accommodante qu'elle obtint ce qu'elle demandait et même ma dernière savonnette dont l'usage, universellement inconnu, ne pouvait manquer d'attirer les galants.

§ 5. — RECONNAISSANCE A TRAVERS LE TERRITOIRE DES HUA-PAHN-TANG HA-TANG-HOC

1° De M. Son à M. Sam Mua et M. Ven.

(160 kilomètres — 11-18 février.)

La route de M. Ven se détache de celle de M. Het au confluent de l'Houeï Poun et du Nam Het (Sop Poun), et continue à suivre les rives de cette rivière pendant 15 kilomètres, jusqu'au confluent du Nam Kha.

Le sentier des piétons se tient sur la rive droite, mais certains passages sont impraticables aux animaux, qui doivent traverser à plusieurs reprises la rivière à gué.

Le cours inférieur du Nam Het est encombré de rapides infranchissables aux embarcations. La partie moyenne seule est flottable.

De Sop Kha, jusqu'au Nam Sang, affluent du Nam Sam, sur un parcours de plus de 30 kilomètres, le pays est très montagneux et inhabité. De grandes masses de rochers calcaires, aux sommets taillés à pic, coupent partout l'horizon, s'épanouissant en pente douce dans les vallées.

Le soulèvement le plus important est le Pa Luong dont le sentier longe les flancs.

M. Lut a été brûlé par les Hos ; les habitants se sont retirés aux sources de l'Houeï Lòn, et y ont installé le nouveau Muong.

La région des montagnes se termine au Pou Khoï roï qui a 1,000 mètres environ d'altitude. Au delà, vers l'Est et le Sud, le pays présente l'aspect d'une haute terre, couverte de mouvements de terrain allongés d'un faible relief, sans sommets dominants. Dans le Nord, de grands massifs courent parallèlement au cours du Nam Het dont ils se tiennent très rapprochés.

Les rives du Nam Sang, du Nam Sam et de plusieurs de leurs affluents sont bordées, presque d'une façon continue, d'anciennes rizières incultes et de collines peu élevées.

M. Sang est abandonné. La pagode seule est intacte. M. Ham, distant d'un jour de marche, ne compte que 5 à 6 maisons. M. Sam Nua, chef-lieu du canton, n'existe plus. Les Hos ont ravagé toute cette région vers 1875 et n'ont rien laissé debout. Leur première apparition dans le pays date d'environ 17 ans. Les bandes venaient du Song Ma.

Le canton de Sam Nua est composé de 9 muongs, savoir :

M. Sam Nua, 4 villages laotiens.
M. Houeï Sien, 2 villages : 1 de Laotiens, 1 de Pou Thaïs.
M. Senen, — — —
M. Liet, — — —
M. Nga, — — —
M. Jiong, 2 villages laotiens.
M. Ham, 3 —
M. Song, 2 —
M. Ven, 6 —

Il comprend en outre un certain nombre de villages Khas et Méos, ces derniers en petit nombre.

Cette contrée est, par excellence, la région du benjoin. De nombreuses caravanes allaient autrefois porter cette denrée à Nong-Khaï. Elles en rapportaient des étoffes d'origine anglaise et allemande et des outils de

fer. Le voyage durait trois mois, aller et retour. On comptait 28 jours de marche effective pour atteindre Nong-Khaï. Les caravanes passaient par M. Hua Muong, Tam La, Muong Sen et rejoignaient, à peu près à hauteur du Muong Khassy, la route de Nong Khaï à Luang Prabang.

Les marchandises étaient portées par des Khas, loués chacun 10 roupies (20 francs), pour tout le voyage, en plus de la nourriture.

Le commerce avec Thanh Hoa consistait surtout en cornes de cerf et de rhinocéros, peaux, Stick-Lak et cannelle. On en rapportait des marmites en cuivre, des tasses en porcelaine, du sel, des noix d'arek.

La route s'effectuait en entier à pied par M. Khang, M. Soï et M. Khao, soit 16 jours de marche effective. Les porteurs étaient payés à raison de 3 roupies (6 francs) par tête.

Les Annamites n'achetaient pas le benjoin.

Le Nam Sam prend sa source à une journée de marche à l'ouest de M. Sam Nua, au Pou Houeï Keuï et porte le nom de Houeï Sien.

De M. Ham, la route se continue sur M. Ven distant d'une journée de marche. Elle franchit le Pou Sang Hôm à 950 mètres d'altitude, gagne le Nam Ven et passe à Muong Yong, situé au centre d'un petit plateau couvert de rizières.

Des collines boisées d'une faible élévation l'entourent de tous côtés, dessinant un cirque d'un kilomètre et demi environ de diamètre.

Toute cette région est complètement ruinée; villages et habitants ont disparu.

Un peu après M. Yong, le chemin quitte les rives du N. Ven, pour s'engager à travers un dédale de ravins séparés par les dernières ondulations de la chaîne de partage entre le Nam Sam et le Nam Ven. Il rejoint la rivière à 1500 mètres environ en amont du Muong.

Le village compte quelques cases de plus qu'à mon dernier passage. D'autres sont éparpillées au milieu des rizières, mais il s'en faut que tous les habitants soient rentrés.

La garnison siamoise comprend une vingtaine d'hommes commandés par un sous-lieutenant. Elle est installée dans un fortin, assez mal construit.

L'époque de la domination annamite a laissé de bons souvenirs dans la contrée. Les gouverneurs de Thanh Hoa, à qui appartenait la nomination des chefs de canton, ne s'immisçaient jamais dans les affaires des Muongs, laissant les mandarins administrer le pays à leur guise.

A la tête du canton, était un chef, nommé Ong Ti, assisté d'un Ong Vien, chargé de la justice. Venaient ensuite le Kaï Chinh, chargé de la levée des contingents en cas de guerre, le Kaï Thong, intermédiaire, avec les chefs de Muong, et le Kai Vien chargé de l'impôt.

Les seules charges imposées aux habitants étaient le payement d'un tribut annuel, la nourriture des troupes de passage et le transport de leurs approvisionnements.

Le canton payait, comme tribut à l'Annam, 6 khan et 6 ling d'argent (environ 350 francs)[1] et à Luang Prabang 2 sen et 4 mün de benjoin (environ 200 kilogrammes.)[2]

On ajoutait généralement pour l'Annam, à titre de présents, 6 pièces d'étoffes brodées en soie, longues chacune de 6 mètres (3 wa).

Le tribut était porté à Thanh Hoa en même temps que ceux de Xieng-Kho et M. Soï.

L'impôt était réparti par le chef de canton entre les villages, et par les chefs de village entre les différents feux, proportionnellement au nombre d'hommes valides. Les vieillards en étaient exempts. C'était une sorte d'impôt personnel, l'impôt foncier n'existant pas.

Les Annamites, rapportent les gens du pays, tentèrent à plusieurs reprises de chasser les Hos de la région. Les premières troupes dirigées contre les pirates composées de détachements d'un faible effectif, furent facilement repoussées. Mais en 1879 ou 80, une députation, dont faisait partie le chef actuel du canton, partit pour Thanh Hoa réclamer des secours plus efficaces au gouverneur de la province.

1. Le Khan vaut 10 lings, et le ling 3 roupies (environ 6 francs).

2. Le Sen vaut 10 mün, le mün 10 livres laotiennes. La livre laotienne est de 1,440 grammes.

La députation revint, précédant un mandarin militaire nommé Quanh Teu et 1,000 à 1,200 soldats (?). Les Hos étaient commandés par Ong Gip et installés à Xieng-Kho.

Les Annamites s'emparèrent de leur fort et refoulèrent les bandes, partie sur la Rivière Noire, partie sur M. Ven. Quanh Teu poursuivit ces dernières jusqu'à Hua Muong d'où elles gagnèrent le Tran-Ninh. Des difficultés de ravitaillement l'empêchèrent de s'engager plus avant. Il ne sortait jamais, me dit le chef de canton, qu'entouré de 4 soldats, les plus grands et les plus forts de l'armée, portant des boucliers gigantesques (probablement des parasols).

Après son départ, les Hos revinrent ravager le pays.

La troupe annamite effectua son voyage, tant à l'aller qu'au retour, entièrement à pied. Le convoi de vivres, les munitions et les bagages remontèrent le Song Ma jusqu'à M. Kaya. Il fallut réquisitionner tous les hommes des cantons pour en effectuer le transport par voie de terre.

2° *De Muong Ven à M. Hua-Muong et M. Sa Ton.*

(110 kil. 20-26 février).

La route de M. Hua-Muong s'embranche sur celle de M. Sam Nua à l'ancien village de Na Lek, distant de 17 kilomètres de M. Ven. Elle remonte la vallée du Nam Ven pour passer dans celle du Nam Neun au Song Ca, coupant un grand nombre d'affluents, non loin de leur source.

Entre Na Lek et le pied du Pou Hong Haï, le pays rappelle, comme aspect, le plateau du Tran Ninh. L'altitude est à peu près la même, 1,000 à 1,100 mètres.

De longues crêtes aux flancs arrondis, tantôt complètement dénudées, tantôt semées de rares bouquets de sapins, courent dans toutes les directions, séparées par une infinité de petits ruisseaux.

Leur relief est sensiblement uniforme et peu considérable. Seul le Pou Keng Kéo ou Kéo Kling (chute de l'Annamite), que franchit le chemin avant d'arriver à M. Peun, est un peu plus élevé. La légende qui lui a donné son nom rapporte qu'un mandarin annamite, voyageant dans le

pays pendant la saison des pluies, voulut, malgré les instances des porteurs, effectuer la descente en palanquin. Il fit une chute si malheureuse qu'il roula au fond d'un ravin et s'y brisa le crâne.

Le Pou Hong Haï, qui sépare le Nam Ho du Song Ca, a de 1,000 à 1,050 mètres d'altitude. Il est très praticable, en partie déboisé. La route se maintient constamment dans le voisinage des crêtes.

En approchant du Song Ca, le pays devient très montagneux. L'horizon est borné, vers le Nord, d'une longue série de crêtes très élevées, appelées San Luong (grande épine dorsale), formant la chaîne de séparation des eaux entre le Mé-Khong et le golfe du Tonkin. Les contreforts qui s'en détachent s'abaissent brusquement, déterminant une sorte de cuvette au fond de laquelle coulent le Song Ca et le Nam Tôn. La dépression est très accentuée.

M. Hua Muong, chef-lieu du canton de même nom, a été, comme tous ceux que j'ai visités, brûlé par les Hos, puis reconstruit à quelque distance en amont de son ancien emplacement. Il compte de 15 à 20 cases seulement. Peu de rizières aux environs. Les habitants, manquant de bœufs et de buffles, se livrent à la culture des raïs.

Ce point, distant de M. Ven d'environ 70 kilomètres, présente une importance particulière, à la fois comme nœud de routes et comme tête de la navigation sur le Song Ca. Les barques peuvent y arriver facilement pendant toute l'année. Aux hautes eaux, elles remontent à 1 journée encore plus en amont, jusqu'à Sop Tôn (confluent du Nam Tôn).

Je mis à profit le séjour forcé que nécessitaient les préparatifs de mon voyage sur le N. Neun, aménagement des barques, recrutement des bateliers, etc., pour reconnaître, les 24, 25 et 26 février, la route de M. Son, jusqu'au Nam Kot et la partie navigable du cours supérieur de la rivière.

Un sentier de Khas, assez difficile, relie la route de M. Son à M. Sa Tôn, petit village laotien, brûlé il y a 4 ou 5 ans par les Khas, reconstruit sur les rives du Nam Tôn, à 2,500 mètres du Nam Neun. J'y arrivai le 25 février au soir. Des bateaux, envoyés de Hua Muong, m'attendaient au confluent du Nam Neun et du Nam Tôn, rivières d'égale importance, mesurant de 15 à 20 mètres de largeur sur 20 à 30 centimètres de profondeur.

La descente jusqu'à Hua Muong demande de 6 à 7 heures. La rivière est coupée, non loin de Sop Tòn, par un grand rapide (Kheng Luong) que les barques ne franchissent qu'au prix des plus grandes difficultés. La navigation est d'ailleurs très pénible en cette saison, faute d'eau. Les bateliers marchent souvent dans le lit traînant leurs embarcations sur les cailloux.

Je n'ai rencontré, sur le parcours, qu'un seul village laotien, de 7 à 8 cases, B. Sop. Saï.

La population des Hopahns est formée en grande partie de Laotiens et de Pou-Thaïs, ceux-ci en minorité, et de Khas en assez grand nombre. Les chefs de canton et les principaux mandarins sont Laotiens.

Ces territoires étaient, avant 1828, réunis sous l'autorité d'un chef suprême, résidant à M. Hua Muong (Tête des Muongs), dont les rois de Luang Prabang et Vien-Tian se disputaient tour à tour la suzeraineté, jusqu'à ce que l'Annam intervînt et fît, de cette contrée, une province tributaire (Tran-Bienh-Phu). Le pays fut scindé en deux parties : les cantons de M. Hua-Muong, M. Son et M. Sam Taï relevèrent du Tong-Doc de Vinh : ceux de M. Xieng-Kho, M. Sam Nua et M. Soï de celui de Thanh-Hoa.

Une décentralisation s'en suivit, qui eut pour effet de rendre les cantons indépendants les uns des autres, sauf pour le paiement du tribut dont les chefs de Hua-Muong et Xieng-Kho demeurèrent responsables.

Le canton de Hua Muong compte 7 muongs et 18 à 20 villages, tous laotiens, ce sont : M. Hua Muong, M. Poeun, M. Song Kha, M. Lap, M. Sa Tòn, M. Dinh Kha, M. Ho.

Les Khas sont très nombreux dans la région. On n'y rencontre pas de Méos.

∴

Un mois environ avant mon arrivée à Hua Muong, une troupe de 150 Hos, commandée par Kho Thuong, est passée au chef-lieu, se dirigeant sur Muong Son.

Elle provenait des débris des bandes du Song Ca qui, traquées par les troupes françaises du poste de Cay-Chanh, s'étaient retirées sur M. Ven, où elles avaient été désarmées par les Siamois.

Elles se trouvaient donc à Muong Son au moment où j'y étais passé, attendant la décision que prendrait à leur sujet le général siamois, mais on les avait cachées à ma vue en les parquant dans une forêt voisine.

La voie du Song Ca était libre.

CHAPITRE II

RECONNAISSANCE DU NAM NEUN OU SONG CA ENTRE HUA MUONG ET CAY-CHANH

(27 février-5 mars).

Les barques utilisées sur le Nam Neun, entre Hua Muong et le confluent du Nam Mo, sont en planches, à fond plat, longues de 6 à 8 mètres, larges de 50 à 80 centimètres. Elles calent, chargées, entre 15 et 20 centimètres.

La partie inférieure est formée d'un madrier, en bois dur, épais de 7 à 8 centimètres, sur les côtés duquel deux planches sont assujetties, au moyen de clous et de crampons en fer. L'avant et l'arrière sont rapportés. Des traverses maintenues par de simples crochets relient les diverses parties.

Ainsi construites, les embarcations sont d'une solidité très relative et doivent être manœuvrées, dans les rapides, avec beaucoup d'adresse. On les charge généralement peu.

Une bonne barque se vend, dans le pays, une trentaine de francs.

Au point de vue de la navigation, le cours du Song Ca peut être divisé en 4 parties :

I. — La première, allant de M. Hua Muong au Kheng Tang Dou, est d'un parcours relativement facile. On y compte, sur un trajet de 130 kilo-

mètres environ, 32 khengs ou grands rapides dont quelques-uns sont assez dangereux. Un seul, le Kheng Tiop, nécessite le déchargement des bagages. La dénivellation totale est d'environ 250 mètres.

II. — Après le Kheng Tang Dou, et, jusqu'à Muong Mat, le fleuve est coupé à tout instant par des barrages de roches émergeant du lit ou détachées des montagnes voisines. Les rapides se succèdent sans interruption. On n'en franchit pas moins de 57 à 60 sur un parcours de 50 kilomètres. Le transbordement des bagages est fréquemment répété.



Fig. 14. — Mon cuisinier laotien.

III. — Entre Muong Mat et Sop Mo (en annamite Cua Rao), 23 rapides sur une longueur de 90 kilomètres ; le fleuve devient plus praticable, sauf en amont du confluent du Nam Mo où l'on rencontre 10 grands rapides sur un parcours de 3 kilomètres.

IV. — Enfin de Sop Mo à la mer, le Song Ca, grossi du Nam Mo, est navigable aux jonques annamites et même aux chaloupes à vapeur, pendant la plus grande partie de l'année (250 kilomètres environ).

Par la longueur de la partie navigable de son cours, environ 550 kilomètres, le Song Ca, malgré des difficultés réelles de navigation, constitue une voie de communication importante entre l'Annam et le Laos. Son affluent, le Song Mo, conduit au pied même du plateau de Xieng-Khouang, d'où l'on peut atteindre Luang-Prabang, soit par voie de terre, soit en utilisant le cours du Nam Khan.

§ 1. — DE M. HUA MUONG AU KHENG TANG DOU

(27 février-1er mars)

Nous quittons M. Hua Muong, le 27 février à 6 heures du matin,

emportés par un courant rapide. Les bateliers laissent aller leurs embarcations à la dérive, sans ramer. On fait ainsi de 5 à 6 kilomètres à l'heure. Le baromètre marque 700 mètres d'altitude.

Le fleuve est peu profond en cette saison, 30 à 40 centimètres en moyenne. Sa largeur est d'une cinquantaine de mètres. Il coule tout d'abord au milieu d'une vallée étroite, limitée par les dernières ondulations des montagnes. Les rives sont bordées de rizières, alternant avec des bouquets de bois; les villages sont assez clair-semés.

A partir du Kheng Bo Pia, les mouvements de terrain se rapprochent peu à peu; le lit s'encaisse entre des hauteurs abruptes, couvertes de forêts où l'homme semble n'avoir jamais mis le pied. Elles n'ont même pas tenté les Khas, tant elles se prêtent mal à l'établissement des raïs. Aussi n'aperçoit-on, nulle part, trace de cases ou de défrichements. La pierre apparaît partout et c'est miracle que les arbres dont elle est couverte aient pu trouver assez de terre végétale pour se développer.

Le fleuve s'est ouvert à grand'peine un passage à travers ces montagnes, mais il n'a pu débarrasser son lit des éboulis de roches qui l'encombrent fréquemment, formant la plupart des rapides. Quelques-uns, comme le Kheng Tchoueï, le Kheng Meu, le Kheng Vang, etc., sont constitués par des barrages coupant le cours d'eau dans toute sa largeur, avec une ou plusieurs brèches par où l'eau se déverse. C'est, chaque fois, une chute à franchir. Il en est de 50 à 60 centimètres de hauteur. Les barques passent quand même avec leur chargement. Mes bateliers se font un jeu de tous ces obstacles et louvoient très adroitement au milieu des récifs.

Le tronçon compris entre le confluent du Nam Lün et celui du Nam Peun présente le plus grand nombre de rapides.

Le lit se rétrécit fréquemment et s'encombre de roches détachées des montagnes : les rives sont désertes. De Hua Muong jusqu'à M. Lan, on ne rencontre que deux petits villages : B. Fuong et B. Xieng Di, dont les habitants, des Laotiens, paraissent très misérables.

Rien de plus monotone que ce défilé perpétuel de montagnes et de forêts toujours semblables, se succédant sans interruption pendant toute

une journée. A chaque coude, on a l'espoir que le paysage va changer, que l'horizon s'élargira, ou que la présence de barques, d'habitations viendra apporter un peu de vie à cette solitude. Mais rien! Toujours les mêmes arbres, les mêmes rochers, le même décor. A part le passage de rapides qui ne sont pas bien méchants, comparés à ceux du Nam Ngoua, rien de saillant à noter au titre de l'imprévu ou du pittoresque. L'attention se partage entre la boussole et la montre et le temps se passe à noter l'heure à chaque changement d'azimuth.

Un peu avant d'arriver à M. Lan, le fleuve s'élargit légèrement. Sa profondeur descend fréquemment à 20 centimètres et les bateliers, pour alléger leurs embarcations, font une partie du trajet dans l'eau.

M. Lan est une agglomération de 10 à 15 maisons. D'après les renseignements recueillis près des notables, ce district a toujours formé un canton indépendant ne relevant que du gouverneur de Vinh. Les Hopahns comprendraient donc 7 cantons au lieu de 6, ainsi qu'on me l'a affirmé à M. Hua Muong, suivant la version la plus répandue parmi les riverains.

Ces territoires, dont le nom serait : Hua Panh, Tang-Ha, Tang-Hoc, comprendraient, en plus des six grands cantons énumérés ailleurs, 5 petits : M. Lan, M. Het, M. Ven, M. Hiem, M. Sakok, ce qui en porterait le nombre à 11 et justifierait la traduction, quelque peu baroque, de leur dénomination : « Têtes mille, tous cinq, tous six. »

M. Lan communique par un chemin direct avec M. Ven.

Le confluent du N. Peun marque la limite des territoires de Hua Muong et de Muong Lan.

La frontière entre les Hopahns et le Tran-Ninh, après s'être confondue avec la chaîne de partage depuis le Pou-Loï, la quitte aux sources de l'Houeï Na qu'elle longe jusqu'au confluent. Elle suit de là la rive droite du Song Ca, jusqu'au confluent de l'Houeï Sok.

Entre Muong Lan et Hat Bo, les rives présentent une physionomie particulière. Aux pentes rocheuses, couvertes de forêts désertes, tombant abruptes sur la rivière, succèdent de longues croupes déboisées, aux flancs arrondis, couverts d'une épaisse couche de terre végétale. On y voit, juchés sur les sommets ou accrochés aux pentes, comme ceux des

Khas, de nombreux villages laotiens. Pou Thaïs, Pou Euns qui ont dû se livrer à la culture des raïs, faute de bœufs et de buffles.

Depuis le traité conclu entre les Siamois et les Hos du Tran-Ninh, ce petit coin jouit d'une sécurité relative. Beaucoup d'habitants du bas Song Ca, fuyant le voisinage des bandes installées à M. Lat et M. Lam, sont venus y chercher asile.

Un peu avant B. Hat Bo, le fleuve est barré par un seuil de roches déterminant une chute de plus d'un mètre de hauteur. C'est le Kheng Tiop. L'altitude n'est plus que de 450 mètres. Nous nous sommes donc abaissés, depuis Hua Muong, de 250 mètres.

Hat Bo est à peu près désert. Les habitants se sont retirés dans les champs à notre approche et ont caché leurs embarcations.

Les gens de M. Lam partent à leur recherche et finissent par en ramener un certain nombre. Le chef du village est absent. Il a été emmené par la reconnaissance de Cay-Chanh, qui a délogé les Hos des rives du Song Ca. L'opération, conduite avec beaucoup d'énergie et d'entrain par le capitaine Laffitte, a eu un retentissement considérable dans le pays. A mon passage, elle défrayait toutes les conversations.

Raconté par les habitants, ce fait d'armes prenait les proportions d'une épopée.

Les Hos avaient perdu plus de trente hommes et un de leurs chefs, dans 5 ou 6 combats. Un missionnaire, le Père Pédémon, qui accompagnait le capitaine Laffitte, avait été tué.

Je perds, à Hat Bo, une demi-journée en attendant la réunion des bateaux. Les habitants s'étaient enfuis à la vue des uniformes siamois. Ayant fait leur soumission aux Français, ils ne se sentaient pas la conscience en repos et craignaient quelques représailles.

§ 2. DU KHENG TANG DOU A MUONG MAT

(2-3 mars)

Ce tronçon présente, à la navigation, des obstacles comme je n'en ai

rencontré nulle part ailleurs au Laos. La pente générale du fleuve est beaucoup plus forte que dans le cours supérieur, et l'on gagne Muong Mat en descendant, en quelque sorte, une série d'escaliers marqués par des rapides.

Dans le nombre, il en est qui présentent des marches de 1m 50 de hauteur.

Le Kheng Tang Don ouvre la série, suivi, à peu de distance, du Kheng Buôn Taï. Le lit est fréquemment parsemé de roches énormes détachées des montagnes, laissant entre elles des passages étroits où l'eau s'engouffre avec impétuosité. Jusqu'au Nam Mat, sur une longueur de 10 kilomètres, il ne faut pas compter moins de 16 à 17 grands rapides.

Les rives sont fortement encaissées entre des montagnes abruptes, souvent à pic. Le fleuve coule dans une faille gigantesque, taillée en ligne droite.

Presque tous les rapides sont dus à des étranglements du lit, formés par des éperons rocheux détachés des berges, ou par des blocs énormes tombés des montagnes.

Le Nam Mat est navigable jusqu'à la limite Nord du plateau de Vieng Kham. Il faut de 5 à 6 jours pour le remonter. La navigation est extrêmement difficile, tant les rapides sont nombreux. Le passage du Kheng Hang, le plus important, nécessite toute une journée. Les bateliers sont obligés de porter leurs barques à bras.

Du Nam Mat au confluent du Nam Dzuong, les Khengs sont un peu plus espacés qu'en amont; mais tout aussi dangereux. Un grand nombre nécessitent le déchargement des bagages, et leur transport par terre, opération souvent laborieuse, quand les berges sont à pic ou encombrées de roches. Aux hautes eaux, elle serait impossible.

Cette longue série de rapides se termine, après le confluent du Nam Dzuong, par un étroit couloir, de 3 kilomètres environ de longueur, coupé de 8 Khengs, les plus importants peut-être de tout le parcours.

Le dernier, le Kheng Khop, est un chaos de rochers gigantesques, laissant entre eux des brèches à peine assez larges pour livrer passage

aux bateaux. On en compte 3 sur un longueur de 25 à 30 mètres, marquées chacune par une chute dont la plus sérieuse a $1^{m},50$ de hauteur.

Il faut toute la hardiesse et l'habileté vraiment remarquables des bateliers, pour se tirer sans accroc de pareilles difficultés.

Dans les passages les plus dangereux, les barques sont retenues, à l'aide d'une cordelle, par 2 ou 3 hommes qui longent à pied les berges. Un seul batelier reste à bord et se tient à l'avant, armé d'une longue perche de bambou. Quand l'embarcation a été bien engagée et qu'elle est arrivée au bord même de la chute, le pilote s'accroupit : c'est le signal pour ses camarades de lâcher la cordelle. La barque est emportée par le courant. On la voit plonger au milieu des tourbillons comme si elle allait s'engloutir, puis reparaître un peu plus loin, menacée par les roches dont il n'est pas toujours commode de la garantir.

Malgré toutes ces précautions, les accidents ne sont pas rares.

La largeur du fleuve est peu considérable. En certains points, elle ne dépasse pas 20 à 25 mètres. Sa profondeur, entre les rapides, atteint parfois 6 à 7 mètres.

Après le Nam Mat, le seul affluent important est le Nam Dzuong qui n'est pas navigable. Sa vallée ouvre une communication sur Muong Sam Taï.

Muong Mat, ancienne résidence du chef des Hos, Kho Thuong et d'une partie de sa bande, a été brûlé par la reconnaissance française du poste de Cay-Chanh. Les collines environnantes sont peu élevées. A leur pied, s'étalent, sur la rive droite, quelques rizières de peu d'étendue.

Les rives du fleuve, depuis Hat Bo, sont à peu près désertes. A peine avons-nous rencontré 2 ou 3 pauvres villages laotiens ou Pou Thaïs.

§ 3. — DE MUONG MAT A SOP MO (CUA RAO) ET CAY-CHANH

(4-7 mars).

En aval de Muong Mat, le fleuve contourne à l'Est le massif du Tiam Pa Ham, puis s'élargit insensiblement. Les berges se bordent de collines

de faible élévation, affectant, jusqu'à M. Lam (ou M. Méli), la forme de mamelons arrondis, de 200 à 400 mètres de relief, en grande partie déboisés. Ce pays sert, en quelque sorte, de transition entre la région des hautes montagnes et la plaine annamite. Peu de Khengs sur le parcours, mais des Hats nombreux où la profondeur de l'eau ne dépasse pas 30 à 40 centimètres. Partout, des villages ruinés, montrant quelques piliers de cases carbonisés ou des bouquets d'aréquiers épargnés par le feu; aux environs, des rizières incultes, souvent fort étendues, envahies par la brousse, des traces de raïs sur les pentes des collines.

M. Lam était l'une des résidences assignées aux Hos par le Paya Lòm, gouverneur de Xieng-Khouang. Ce point avait été abandonné par les bandes, lors de l'établissement du poste français de Cay-Chanh.

La destruction des villages de cette région ne doit pas être imputée aux Chinois qui ont laissé, au dire des habitants, d'assez bons souvenirs dans le pays. Si les bandes se louaient parfois aux chefs rebelles pour faire le coup de feu contre nous, elles commerçaient le reste du temps avec les Annamites, se contentant d'imposer, aux localités riveraines, le transport de leurs marchandises.

La responsabilité de cette accumulation de ruines incombe aux Khas (mot prononcé par ici Sas ou Xas) qui habitaient en grand nombre les collines environnantes. La catastrophe remonte à 1884 ou 1885. Après cet exploit, les Khas se réfugièrent aux sources du Nam Tham, où ils se trouvent encore aujourd'hui. Leur chef, nommé Tao Keut, est très redouté. Il a sous ses ordres 5 villages comptant environ 300 maisons.

Les rares habitants restés dans la contrée manquent de riz et sont obligés d'en demander aux sauvages qui le leur échangent contre du sel.

Le Paya Lòm a cherché inutilement à rallier à lui le Tao Keut et l'a invité l'an dernier à venir à Xieng-Khouang, boire l'eau du Serment. Le vœu unanime des habitants est qu'on les débarrasse de ces dangereux voisins dans le plus bref délai. Il n'est pas pour eux de pires ennemis.

Après M. Lam, le fleuve serpente au pied de collines peu élevées, couvertes de raïs, tombant en pente douce jusqu'aux berges. La navigation ne présente aucune difficulté. Pourtant, avant d'arriver à Sop Mo,

les rochers réapparaissent une dernière fois. Le lit est resserré entre deux massifs élevés formant une sorte de couloir, aux parois verticales, où la largeur se réduit à 25 ou 30 mètres. La profondeur est souvent supérieure à 7 ou 8 mètres. Le courant y atteint une violence extrême. On compte 10 Khengs avec chute, sur une longueur de 3 kilomètres, mais un seul transbordement des bagages.

A la sortie de ce défilé, le fleuve reprend son aspect ordinaire et s'élargit. La série des grands rapides est définitivement close. Les villages réapparaissent en petit nombre, quoique les rives soient très fertiles. Nous sommes redescendus à 100 mètres d'altitude.

Le Nam Mo a de 60 à 80 mètres de largeur à son confluent. La réunion de cette rivière et du Nam Neun forme le Song Ca des Annamites. A partir de là, le fleuve perd son aspect torrentueux et devient accessible aux jonques. Les premières apparaissent au confluent du Nam Tialap, où se tient presque en permanence un grand marché.

C'est en ce point que les Pou Thaïs du Song Ca et les Pou Euns du Tran-Ninh venaient autrefois s'approvisionner de sel, de marmites en cuivre, de tasses en porcelaine, de noix d'arec, etc. Un chemin direct le relie à Kham-Muòn, par la vallée du Nam Tia Lap, un autre à Xieng-Khouang, par celle du Nam Mo.

Les montagnes environnantes, surtout celles de la ligne de partage, produisent du benjoin, de la gomme gutte et une liane donnant du caoutchouc.

* * *

Avant de rentrer au Tonkin, il me restait encore, pour compléter le levé de la région du Tran Ninh, à reconnaître la route importante de Xieng-Khouang, ainsi que le Nam Mo, navigable sur une grande partie de son cours. Mais j'étais sans nouvelles de M. Pavie, et j'ignorais s'il me restait assez de temps pour mener à bien ce dernier voyage, avant l'arrivée à Vinh du chef de la mission. Dans l'espoir de recueillir des renseignements au poste de Cay-Chanh, je continuai la descente du Song Ca, lais-

sant à Tia Liap l'escorte siamoise, la plus grande partie de mon personnel et les bagages.

Le fleuve coule au pied de petites collines boisées tombant en pente raide sur les berges et ne présente qu'un rapide sérieux, le Kheng Suong. En revanche les Hats sont très fréquents et retardent beaucoup la navigation à la montée.

La plaine annamite commence à apparaître après B. Houeï Tiaï, sous la forme d'une bande étroite d'alluvion, encadrée d'une longue ligne de rochers, aux teintes noirâtres, à la silhouette très déchiquetée, rappelant les soulèvements calcaires de la baie d'Along.

Le fleuve serpente à travers les rizières parsemées de villages annamites, enfouis sous les bananiers et les aréquiers.

Puis le paysage change d'aspect. Les rochers se rapprochent, la plaine s'effile, cesse un instant pour réapparaître de nouveau, plus large, plus peuplée, toujours aussi bien cultivée.

Le grand village de Phu Thuong dépassé, nous arrivons en vue du poste de Cay-Chanh, situé non loin du confluent du Song Còn, à l'intérieur des terres.

La largeur du fleuve, entre Tia Lap et Cay-Chanh, varie entre 150 et 400 mètres. Sa profondeur est de 5 à 6 mètres sauf sur les Hats, où elle se réduit à 80 centimètres en moyenne.

La frontière du Tran Ninh quitte le Nam Nem au confluent de l'Houeï Sok qu'elle remonte jusqu'à sa source (Pou Khob). Elle suit de là les crêtes du Pou Pang et descend l'Houeï Mouong, affluent du Nam Khien.

Celle des Hopahns et de l'Annam quitte le Song Ca au confluent de l'Houeï Maï qu'elle longe jusqu'à sa source.

La limite des territoires entre M. Sam Taï et M. Lan est l'Houeï Tham.

* * *

Le capitaine Laffitte, commandant le fort de Cay-Chanh, absent de

son poste au moment où j'y arrivais, le rejoint dans la journée, venant de Vinh. M. Pavie n'était pas attendu avant une quinzaine de jours, délai suffisant pour me permettre de réaliser mon projet d'excursion au Tran Ninh.

La journée du 8 est employée à préparer le voyage.

CHAPITRE III

I. — DE CAY-CHANH A XIENG-KHOUANG

§ 1er. — DE CAY-CHANH AU CONFLUENT DU NAM MO (CUA RAO)

(9-14 mars).

La montée du Song Ca, avec les jonques annamites, est des plus laborieuses, en raison des accélérations multiples du courant, occasionnées par de fréquentes surélévations du lit.

La voie de terre permet aux piétons d'abréger assez sensiblement la durée du trajet bien qu'elle les oblige à un long crochet vers le Nord. Il faut, en effet, aller prendre à Muong Tian la route de Phu-qui-chu au Nam Mo, aucun chemin ne longeant les rives d'une façon continue.

Celui de M. Tian traverse le Song Ca à deux reprises avant d'arriver au village annamite de Khé-Tiaï[1], puis passe sur la rive gauche.

500 mètres plus loin, à B. Thaï Nam, commence la forêt montagneuse et avec elle le territoire habité par les Thaïs. Le pays jusqu'à M. Tian est légèrement accidenté et arrosé de nombreux ruisseaux. Quelques villages Pou Thaïs garnissent les vallées du Nam Pen et de ses affluents.

1. Khé, rivière, est, en annamite, l'équivalent de Nam (rivière), mais désigne plus particulièrement une rivière non navigable.

La route suit presque constamment le lit de ruisseaux encaissés, puis gravit avant d'arriver au Nam Tiòn (ou Khé Tiouang) le Pou Tié Leng dont l'altitude n'est pas très considérable. Un chemin relie M. Tiòn à Phu-qui-chu sur le Song Còn. La vallée du Nam Tiòn est couverte de rizières bien cultivées.

Les montagnes environnantes sont habitées par des Khas au Nas (moïs des Annamites). On les rencontre surtout, en grand nombre, au confluent du Khé La et Khé Nga-Mi dont la réunion forme le Nam Suong. Un de leurs chefs y a construit un fortin. Il était jadis allié aux Hos et a fait récemment sa soumission au commandant du poste de Cay-Chanh.



Fig. 16.

Toute cette région est très ravinée. Le chemin traverse fréquemment les rivières quand il n'en suit pas le lit. Certains gués du Nam Suong ont de 60 centimètres à 1 mètre de hauteur.

J'arrive au confluent de cette rivière le 12 mars, absolument hors d'état de continuer la route à pied. J'avais les jambes couvertes de piqûres de sangsues, dont quelques-unes s'étaient envenimées, et, malgré mon état d'entraînement, la marche à travers les hautes herbes ou sur des chemins non débroussaillés, effectuée par une chaleur accablante, m'avait mis sur les dents. La longueur du trajet dépassait d'ailleurs mes prévisions.

De Sop Suong, je gagnai Tia Lap en bateau et y arrivai le 13.

Il était écrit que ce voyage, insuffisamment préparé, serait fécond en désagréments et en déceptions de toutes sortes. Le Phu (préfet annamite) de Thuong Luong n'avait donné aucun ordre aux chefs de canton pour le rassemblement des porteurs et le débroussaillement de la route de Vieng-Khouang. Il me fallut remuer ciel et terre pour trouver, en 36 heures, 8 bateaux et 12 coolies qui me permirent de gagner Cua Rao.

J'échange avec bonheur le personnel annamite de mon convoi, dont l'honnêteté laisse par trop à désirer, contre des Pou Thaïs, populations d'une probité si scrupuleuse que le plus léger soupçon ne saurait l'effleurer. Ces indigènes sont improprement désignés, en Annam et au Tonkin, par le terme générique de « Muongs » qui, dans leur langue, a la signification générale de « Pays » s'appliquant indifféremment à un royaume, une province, voire même à un simple chef-lieu. Ils forment en quelque sorte tampon entre les Laotiens et les Annamites qui, dit un dicton du pays « sont comme chien et chat. »

§ 2. — DE CUA RAO A BAN DO (TA DO)

(60 kilomètres — 15-18 mars.)

Il ne reste plus aucune trace de l'ancien village, chef-lieu du Huyen de Ké-chen, qui s'élevait jadis au confluent du Nam Mo et du Song Ca. Il a été détruit par les Khas comme tous ceux de la région. Un chemin remonte la rive droite de la rivière jusqu'à M. Sen, sans s'écarter beaucoup des berges, mais il est peu fréquenté. Le guide prétend même qu'on n'y est pas passé depuis près de quinze ans, et je le crois volontiers tant il est obstrué par des éboulements, ou d'immenses touffes de bambous abattues par les ouragans.

Il contourne le pied des montagnes qui bordent les rives d'une façon continue.

M. Sen ne compte que cinq ou six maisons nouvellement construites.

Le chef de district a été informé de mon passage par une lettre du Phu de Thuong Luong, écrite en caractères annamites, qu'il ne sait pas lire. Il n'a pu rassembler de porteurs et ne peut m'en fournir qu'une demi-douzaine.

Après M. Sen, le sentier continue à longer le Nam Mo pendant quelques kilomètres, puis coupe au court à travers les montagnes et aboutit à Ban Do, distant de 15 kilomètres.

La frontière du Tran-Ninh et de l'Annam passe un peu au Nord du village, au confluent de l'Houeï Muong qu'elle suit jusqu'à sa source.

. · .

Une route directe relie Ban Do à Xieng-Khouang : mais, en prévision d'une marche éventuelle de nos troupes, les Siamois se sont gardés de la faire débroussailler et l'ont même barrée en certains endroits, passant par Muong Thé ou Muong Ngan toutes les fois qu'ils se rendaient au Nam Mo.

Dans la crainte d'être arrêté en chemin, j'adopte l'itinéraire de M. Thé qui allonge ma route de plus d'une journée, mais je suis loin de le regretter.

Les voyages en cette saison, surtout au Tran-Ninh, le futur sanitarium de l'Indo-Chine, sont un enchantement.

Février et mars incarnent, en effet, le printemps laotien, avec son cortège fleuri, ses parfums enivrants et ses poussées de sève qui montent des entrailles de la terre aux fibres des arbres et des plantes, aussi bien qu'au cœur de la jeunesse.

Le temps des pluies torrentielles, des chaleurs énervantes ou des nuits glaciales passées sur les sommets est vite oublié. Plus de torrents grossis, de ruisseaux à l'eau trouble et malsaine : plus de chemins glissants et fangeux, encombrés de fondrières. Mais un air sec, rafraîchi par la brise ; un ciel d'une limpidité admirable, de l'eau claire comme du cristal au fond de tous les ravins, une nature ensoleillée, encadrée tantôt dans la merveilleuse végétation des tropiques, tantôt dans un horizon qui rappelle la patrie.

L'indigène, tapi pendant l'hiver près de son foyer, se risque au dehors. Il prépare ses instruments aratoires, émonde ses mûriers, commence les travaux d'irrigation des rizières et la culture de la laque. L'insecte, dont la piqûre doit produire la précieuse denrée, est déposé sur les arbustes qu'il affectionne. On le laisse s'y multiplier pour en détacher, un peu plus tard, des colonies qu'on répandra ailleurs.

C'est aussi l'époque de la chasse aux cigales, gibier très apprécié des gourmets, qui se prend à la glu.

Dans la montagne, les sauvages abattent les arbres dans le coin de forêt choisi pour installer un champ.

Les bœufs et les buffles sont mis en liberté et pâturent l'herbe qui commence à pousser.

Des caravanes s'organisent vers Luang Prabang, Nong Khai et les marchés annamites, allant porter le riz, le benjoin, la cire et la laque qu'elles échangeront contre du sel, des marmites et des cotonnades. Les Chans de Xieng-Tong et les Birmans apparaissent, apportant de l'opium, du tabac, des boîtes laquées, des objets d'orfèvrerie en argent. C'est un va-et-vient continuel sur les chemins, pendant que l'activité se ralentit sur les rivières, fréquentées surtout par les pêcheurs.

§ 3. — DE BAN DO A XIENG-KHOUANG

(135 kilomètres, 20-26 mars).

Je quitte Ban Do le 20 mars et mets trois jours pour franchir les 65 kilomètres qui séparent ce point de Muong Thé.

La route gagne immédiatement les crêtes séparant le Song Ca de la vallée du Nam Khien. Le pays présente, jusqu'à M. Thé, une physionomie à peu près uniforme.

C'est une sorte de plateau accidenté, de 900 à 1.100 mètres d'altitude, arrosé par les affluents du Nam Khien et du Nam Mat.

De longues lignes de rochers calcaires, tantôt nus, tantôt couverts d'une riche végétation, limitent la vue. Ils laissent à leur pied, parmi d'énormes blocs de grès, des vallons fertiles, recouverts d'une épaisse couche de terre végétale et bien cultivés.

Tout le territoire est habité par des Méos, installés dans le pays depuis une trentaine d'années seulement. Ces sauvages sont groupés sous l'autorité de trois chefs principaux appelés Cay-Thong, dépendant de

Xieng-Khouang. L'un habite B. Houeï Men et a 90 maisons sous ses ordres ; celui de Tam Loup en a 35 à 40.

Les villages réunis de ces trois chefs peuvent mettre sur pied 250 hommes armés de fusils à pierre.

Le terrain est partout éminemment propre à la culture du pavot et produit de l'opium en grande quantité.

La route, à part quelques passages encombrés de rochers, se maintient partout en bon état. Elle quitte, à B. Tam Loup, la vallée du Nam Khien pour passer successivement dans celles du Nam Khan et du Nam Thuim où l'on rencontre quelques villages Khas. Toutes les pentes des montagnes sont déboisées.

Les rizières ne commencent à apparaître qu'à Muong Thé où j'arrive le 22.

Je ne m'étais fait, jusqu'alors, qu'une idée très imparfaite du caractère des Méos qui tranche pourtant si vigoureusement sur celui de leurs voisins, Khas, Pou Thaïs ou Laotiens. Tandis que ceux-ci sont souples, dociles, malléables, sans grands ressorts contre l'adversité, disposés à accepter pour maître quiconque se présente en force, les Méos sont des gens décidés, énergiques, entreprenants, d'un caractère très entier, aimant par-dessus tout leur indépendance. D'humeur très pacifique tant qu'ils ne sont pas molestés ou que les exigences des mandarins dont ils dépendent leur paraissent raisonnables, ils deviennent vite, dans le cas contraire, intraitables, toujours prêts à se défendre à main armée contre quiconque voudrait les opprimer. Nerveux, souples, agiles, déterminés, ce seraient des adversaires dangereux. Chez eux, chaque homme a son fusil, de la poudre et des balles : mais, entre leurs mains, les armes sont des moyens de protection, non des instruments de pillage. Si on ne les craint nulle part, partout on les respecte. Les Hos n'ont pu obtenir de s'en faire des alliés et ne les ont pas inquiétés, pas plus que les Khas. Les Laotiens les exemptent de la plupart des corvées auxquelles ces derniers sont astreints, se contentant de leur faire payer un impôt partie en argent, partie en opium.

* * *

De Muong Thé, je gagne Xieng-Khouang distant de 70 kilomètres environ, en passant par M. Khang et M. Khat.

La route remonte pendant quelque temps les rives du Nam Kha, habitées par des Pou Thaïs venus des Hopahns, puis gravit les pentes du Pou Nam Men, qui sert en quelque sorte de talus au plateau de Xieng-Khouang.

Nous gagnons ainsi la route de Vien Souille à Xieng-Kham, déjà décrite, pour la quitter un peu plus loin, près de l'ancien village de B. Khaï, chef-lieu du Vien Khang.

Le pays est presque désert. La plupart des rizières sont couvertes de broussailles et de hautes herbes. M. Kha est abandonné ; seule la région de M. Khang commence à se repeupler. Les habitants ont installé le nouveau chef-lieu dans un vallon écarté, éloigné des rives du Nam Ngoum.

J'ai maintes fois remarqué que les Laotiens, aussi bien que les sauvages, ne reconstruisent jamais un village, détruit à la suite d'une catastrophe, sur l'ancien emplacement. Dans leur esprit, c'est un lieu désormais hanté par les mauvais génies, qui porte malheur. La superstition les en tiendra toujours écartés.

La région de Muong Khat est une des plus fertiles et des plus ravissantes du plateau. Elle rappelle, par plus d'un côté, le midi de la France avec ses orangers et ses amandiers, ses chemins ombragés de grands chênes, ses vallons tapissés de verdure, encadrés de forêts touffues, que les ruisseaux coupent en zig-zag de reflets argentés.

J'arrive à Xieng-Khouang le 26 mars.

§ 4. — SÉJOUR A XIENG-KHOUANG

(27 mars).

Le lendemain de mon arrivée, la femme du Chao Kouang-Ti, fils du dernier roi du Tran-Ninh, actuellement prisonnier des Siamois à Bangkok, envoie ses enfants, deux petits garçons de 6 et 8 ans, me souhaiter

la bienvenue. Elle se fait excuser de ne pouvoir se présenter elle-même, retenue par la crainte de déplaire au commissaire siamois.

Le mandarin chargé de m'amener les deux petits princes avait occupé autrefois une charge importante à la cour de Xieng-Khouang et s'était vu mêlé à la plupart des événements qui accompagnèrent l'invasion des Hos. Sa connaissance de l'histoire du pays remontait même assez loin en arrière pour me permettre de reconstituer, grosso modo, les principaux faits politiques survenus depuis la prise de Vien-Tian.

On sait déjà qu'après le sac de sa capitale, en 1828, le prince dépossédé, le Chao Anouc, se réfugia en Annam et alla demander des secours au gouverneur de Vinh.

Ce mandarin lui promit d'intéresser l'empereur d'Annam à sa cause, et lui conseilla, en attendant, de regagner le Tran-Ninh, d'où il pourrait mieux surveiller ses intérêts.

Le roi du Tran-Ninh, appelé alors Chao-Noï, était son gendre.

Des soldats annamites accompagnèrent jusqu'à Xieng-Kham le Chao Anouc qui, n'osant s'avancer jusqu'à Xieng-Khouang où les Siamois avaient conservé des intelligences, gagna Muong-Souille. Informé de sa retraite, le Chao Noï le fit capturer par ses soldats et le livra aux Siamois. Mais il ne tarda pas à payer de sa tête cette trahison. Le gouvernement annamite le fit mander à Hué avec ses deux fils et décapiter.

L'Annam suivit alors, vis-à-vis du Tran-Ninh, la politique de décentralisation appliquée déjà dans les Hopahns. Aucun mandarin ne fut placé à la tête de l'administration du pays qui resta partagé en 8 cantons indépendants les uns des autres, dont on fit des huyens. Les chefs en furent appelés, par corruption, Ong-Vien.

Le Tran-Ninh resta ainsi pendant près de 25 ans sans roi.

Vers 1855, les chefs du pays poussés, dit-on, par les habitants, demandèrent à l'empereur d'Annam de rétablir sur le trône le fils aîné du Chao Noï, nommé Chao Hün qui régna 15 ans sous le nom de Pong-Hü.

Ce prince nommait les Ong-Viens, sous la réserve de faire confirmer la nomination par la cour de Hué qui délivrait brevets et cachets.

Son frère, le Chao Po, lui succéda et prit le nom de Po-Thü. Il

régnait depuis six ans, quand survint l'invasion des Hos vers 1873 ou 1874. Il marcha contre eux avec 500 hommes (?) dont 300 Pou Euns et 200 Annamites et leur livra bataille dans la plaine de Xieng-Kham. Malheureusement, il fut tué d'une balle pendant le combat. Sa mort fut le signal d'une débandade générale.

Les Annamites revinrent à la charge, dit-on, la même année, mais sans succès.

Le fils de Po Thü, le chao Khouang-Ti, vint à Vinh, à deux reprises, demander du secours, mais inutilement. Après avoir erré quelque temps dans le pays, il fut emmené à Bang Kok en 1886 par l'expédition siamoise du Kromma Moum Prachak.

Siam, sachant combien les Laotiens sont attachés à leurs rois, le garda en quelque sorte comme otage.

∴

Après 1828, le Tran Ninh paya tribut à la fois à l'Annam, à Siam et à Luang-Prabang.

Chaque Xien était imposé d'environ 15 barres d'argent[1], soit 120 pour tout le Tran-Ninh.

Sur ce chiffre, 80 barres étaient données à l'Annam. Le tribut était payé, à la cour de Bang-Kok, sous la forme d'arbres minuscules d'or et d'argent. On y ajoutait deux chevaux tout harnachés.

Celui de Luang Prabang se composait d'outils en fer et de sabres du pays. Ces deux derniers étaient envoyés ensemble au roi de Luang Prabang qui se chargeait de faire parvenir celui de Siam à destination.

Le tribut de l'Annam était porté par deux Ong Xiens jusqu'à Vinh par le Nam Mo et le Song Ca.

L'impôt était réparti entre chaque maison proportionnellement au nombre d'habitants valides.

1. La barre d'argent vaut environ 60 francs.

On comptait alors :

Pour Xien Khouang. 874 maisons environ.

—	X. Kham.	880	—
—	Sen.	850 à 900	—
—	Souille.	900	—
—	Mok.	700	—
—	Khang.	700	—
—	Khat.	700	—
—	Sieu.	560	—

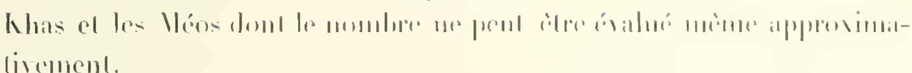
Soit 6.200 environ pour tout le Tran-Ninh.



Fig. 17 — Femme sauvage.

Les maisons des Pou Euns sont très vastes et contiennent, la plupart du temps, plusieurs familles, les filles restant généralement, après leur mariage, avec leurs parents. En se basant sur une moyenne de 10 habitants par maison, on aurait ainsi, pour toute la principauté, une population laotienne de plus de 60.000 habitants.

A ce chiffre, il convient d'ajouter les Khas et les Méos dont le nombre ne peut être évalué même approximativement.



Les Khas payaient un Salung d'impôt (0 fr. 40 environ) par homme valide et étaient réquisitionnés comme coolies.

Les Méos étaient imposés au même tarif, mais la réquisition était remplacée par une redevance en opium.

Il reste si peu de monde au Tran-Ninh en ce moment, que le Paya Lôm a dû faire venir, de sa province, plus de 500 hommes qu'il emploie à ses ravitaillements et à la culture de quelques rizières. Vingt-cinq ou trente sont exercés à tour de rôle, pendant 15 jours, au maniement du

fusil à piston et constituent la garde du mandarin. Au bout de cette période, ils reprennent le bambou des coolies.

Dès qu'une autorité de quelque importance est annoncée, on les habille de rouge et on leur fait former la haie devant la demeure du chef.

Les gens du Paya Lòm sont réquisitionnés pour un an. Ils ne touchent aucune solde et reçoivent pour toute rétribution une ration de riz non décortiqué. Il en est qui vendent un à un leurs effets pour s'acheter du sel et des condiments. Aussi la plupart sont-ils vêtus de guenilles.

II. — DE XIENG-KHOUANG A CAY-CHANH ET A VINH

(28 mars-7 avril).

§ 1er. — DE XIENG-KHOUANG AU NAM MO PAR MUONG NGAN

(77 kilomètres 28-30 mars).

De Xieng Khouang au Nam Mo par Muong Ngon, 57 kilomètres.

Le plateau de Xieng-Khouang s'étend, vers le sud-est jusqu'à Muong Ngan, où le docteur Neiss s'est vu arrêté par les Hos, en 1883.

La route suit la vallée du N. Dinh Soung, franchit les crêtes peu élevées du Pou-loun et atteint M. Pang, distant de Xieng-Khouang d'environ 30 kilomètres.

Elle est ombragée de grands chênes assez différents de ceux de nos contrées. Leur tronc est lisse et droit comme une colonne ; les premières branches n'apparaissent qu'à 7 ou 8 mètres au-dessus du sol ; le fruit est entouré d'une enveloppe analogue à celle des châtaignes.

Indépendamment des chênes, beaucoup de nos essences forestières et de nos arbres fruitiers sont représentés, et j'ai la conviction qu'on pourrait acclimater dans la région la plupart des cultures d'Europe. Le fond des vallées est garni d'une couche épaisse d'alluvion amenée par les crues, que des ruisseaux en très grand nombre entretiennent dans une humidité perpétuelle. C'est le pays béni des rizières et des pâturages. Les parties surélevées sont recouvertes d'une argile rougeâtre également propre à la culture, mais inutilisée par les indigènes.

Le trajet s'effectue, jusqu'à M. Pang (1.150 mètres), parmi des ruines de villages et des champs abandonnés. Je n'ai rencontré pendant la route qu'une caravane de Pou Euns venant du Kham-Muôn, où elle était allée chercher un stock de marmites en cuivre fabriquées à Vinh.

Elle avait quitté Kham-Muôn dix jours auparavant. M. Pavie y était attendu incessamment.

De M. Pang à M. Ngan (20 kil.), le sol s'accidente légèrement. La région forme en quelque sorte la transition entre le plateau et les hautes montagnes, qui réapparaissent après M. Ngan. Le terrain est totalement déboisé. L'horizon est bordé, surtout vers le sud-est, de crêtes élevées, s'étageant en gradins autour du massif du Pou Louong, dont l'orientation est sensiblement est-ouest. Sur le versant opposé, coulent le Nam-Khua, qui passe à M. Khiam, et le Nam Mouen, affluent du Nam Khading.

Cinq ou six villages assez importants sont échelonnés sur les rives du Nam San, au milieu de belles rizières. Le village et le fortin de M. Ngan, décrits par le docteur Neiss ont été détruits par les Hos. Le chef-lieu actuel du Muong est situé sur la rive droite du Nam San, à 2 kilomètres environ en amont de l'ancien emplacement. Presque tous les habitants de la région sont rentrés.

De M. Ngan, on gagne B. Mo, distant de 27 kilomètres, en remontant la vallée du Nam Miang, à travers un pays légèrement accidenté et

sillonné de nombreux ruisseaux. Des roches grèseuses apparaissent fréquemment à fleur de terre : le sol est semé de cailloux et couvert de bouquets de pins et de chênes rabougris.

Non loin des sources du Nam Miang, le plateau s'abaisse brusquement et tombe, en pentes très raides, sur le Nam Sao, affluent du Nam Mo. C'est un torrent très encaissé, encombré de rochers, dominé par les crêtes escarpées du Pou Than (950 à 1.000 mètres d'altitude).

Du sommet de la montagne, l'œil embrasse toute l'étendue de terrain comprise entre le Nam Mo et le Song Ca. C'est partout un fouillis de montagnes s'enchevêtrant dans tous les sens, au milieu desquelles émergent, dans l'est, quelques pics plus élevés.

Le sentier atteint le Nam Mo, au village de B. Moun et longe la rive droite jusqu'à B. Mo, nouveau chef-lieu du Vien Mo. L'ancien, situé plus en amont, a été détruit par les Hos.

La vallée est des plus pittoresques. Sur chaque rive se dressent, sans interruption, d'énormes soulèvements calcaires, taillés à pic, dont les crêtes dominent les berges à une grande hauteur. La rivière coule paisiblement au fond de cette faille gigantesque, qui n'a guère, à la base, plus de 50 à 60 mètres de largeur. Le couloir s'élargit par instants au confluent des ruisseaux où l'on trouve des villages et des rizières.

Nous longeons le pied de ces murailles, parfois si rapprochées de la berge que deux hommes ne pourraient passer de front.

Les villages de la vallée du Nam Mo n'ont pas été épargnés par les Hos. Les bandes qui ont arrêté le docteur Neiss les ont tous brûlés.

Le Nam Mo est navigable jusqu'à Nieng-Men, où passe la route de Kham-Muòn. Sa vallée s'élargit légèrement tout en conservant un caractère sauvage et tourmenté. On y rencontre quelques villages Pou Euns peu importants. A une demi-journée plus au sud, elle s'encaisse de nouveau : le pays redevient désert.

Les montagnes environnantes produisent du benjoin et de la cannelle d'excellente qualité.

Je trouve, à mon retour à B. Mo, un courrier du poste de Cay-Chanh, m'annonçant l'arrivée prochaine de M. Pavie à Vinh, où il est

attendu dans les derniers jours de mars. Il ne me reste plus qu'à rentrer en Annam par la route la plus directe, celle du Nam Mo et du Song Ca.

§ 2. — RECONNAISSANCE DU NAM MO

(1er-3 avril).

RETOUR A CAY-CHANH, 4 AVRIL. — DÉPART POUR VINH

Le cours navigable du Nam Mo est coupé à 1.500 mètres environ en aval de B. Moun, par un rapide infranchissable appelé Kheng Vang Ba ou Hua Kheng. Au delà, jusqu'à Ban Tapé, sur une longueur d'environ 10 kilomètres, le lit est obstrué par une énorme quantité de blocs de rochers, détachés des montagnes. La rivière se fraie, en bouillonnant, un passage au milieu de ce chaos, retombe en cascades, ou disparaît dans de gigantesques crevasses. Sur chaque rive, se dressent des soulèvements calcaires aux pentes abruptes ou terminés en murailles.

Un chemin, praticable aux piétons seulement, longe la rive gauche et permet de tourner l'obstacle.

La navigation du haut Nam Mo est assez pénible. La rivière est partout encaissée, encombrée de rapides dont quelques-uns nécessitent le déchargement des bateaux. Les rives sont peu peuplées ; la terre végétale y est rare, et les pentes des montagnes sont trop escarpées, surtout entre B. Tapé et le Nam Khiem, pour se prêter à la culture des raïs.

Le Nam Mo sert de limite entre le Tran-Ninh et l'Annam depuis le confluent du Nam-Khiem, jusqu'à celui de l'Houeï Hong. La frontière remonte ce dernier ruisseau jusqu'à sa source et gagne les crêtes de la ligne de partage qu'elle abandonne pour suivre les rives du Nam Sang.

B. Pieng Haï, situé un peu en amont du confluent du Nam Khiem, sur le territoire annamite, compte 80 maisons. C'est un village de nouvelle création, fondé par les Pou Thaïs du cours inférieur du Nam Mo, à la suite de l'invasion des Hos.

La descente de la rivière s'effectue trois jours, sans grandes difficultés. Deux rapides seulement, le Kheng Taka et le Kheng Men, nécessitent le déchargement des bateaux. Des montagnes bordent les rives d'une façon continue, laissant fréquemment, à leur pied, place pour des rizières. Tous les villages sont détruits.

Le Nam Mo constitue, avec le Song Ca, la voie la plus commode et la plus courte pour aller de l'Annam au Tran-Ninh. C'est par là que se font tous les échanges et que sont passées les invasions annamites qui, à plusieurs reprises, sont allées jusqu'à Luang Prabang.

Arrivé à Cay Chanh le 4 avril, j'en repartais le 6 pour Vinh.

Non loin du poste, le Song Ca reçoit le Song Còn ou Nam Hiéou, navigable pendant 5 à 6 journées.

Le fleuve coule, jusqu'à son embouchure, au milieu de rizières magnifiques, à travers une plaine qui va en s'élargissant et que limitent au nord et au sud, à grande distance, deux longues lignes de crêtes montagneuses. Les villages se succèdent sans interruption sur les rives. Le mouvement des jonques de commerce est très considérable. La plupart sont chargées de sel et de marmites en cuivre qu'elles portent au marché du Kheng Trap (Tia Lap).

Le 7 avril au soir, j'étais à Vinh, ayant manqué, de quelques jours seulement, M. Pavie parti pour Hanoï par le dernier bateau hebdomadaire.

Les itinéraires parcourus pendant cette première mission présentent au total un développement d'environ 5,600 kilomètres, dont 3,200 de routes de terre levées à pied.

CHAPITRE IV

CONSIDÉRATIONS D'ENSEMBLE SUR LA RÉGION EXPLORÉE

L'une des particularités du système orographique et hydrographique indo-chinois, est que chaque grand bassin a formé dans le passé et forme encore aujourd'hui, à peu d'exceptions près, une unité politique distincte : Birmans sur l'Iraonaddy, Siamois sur le Mé-Nam, Laotiens et Cambodgiens sur le Mé-Khong, Tonkinois sur le Fleuve Rouge, etc. Comme l'indique le mode de répartition des populations à la surface du sol, les principaux thalwegs furent les grands chemins des migrations qui y fixèrent leurs capitales, Mandalay, Bang-Kok, Luang Prabang, Vien-Tian, Pnom-Penh, Hanoï. Et quand la vie eut rayonné par les affluents, jusqu'à la périphérie des bassins, les peuples prirent naturellement, pour frontière, la limite indiquée par les lignes de faîte.

Les cours d'eau navigables favorisèrent la centralisation politique des États ainsi formés, car les indigènes en firent la base de leurs relations et ne les utilisèrent jamais comme barrières.

La région laotienne, sensiblement circonscrite dans les limites du bassin du moyen Mé-Khong [1], entre le Cambodge, le Tonkin et la Chine.

1. Les Laotiens débordent, sur le versant annamite, par les Hopahns dont ils forment la plus grande partie de la population, concurremment avec les Pou Thaïs.

se présente sous deux aspects très différents, dont la ligne de démarcation est marquée approximativement par le parallèle 19° 30'.

Celle du Sud, généralement plate, sillonnée sur la rive gauche du Mé-Khong de longues falaises calcaires, formant le talus des mouvements de terrain qui s'abaissent en terrasse depuis la ligne de partage des eaux jusqu'au grand fleuve, a constitué, dans le passé, l'ancien territoire du royaume de Vien Tian, détruit par les Siamois en 1828.

J'aurai l'occasion d'en parler en détail dans le cours de ce récit.

Celle du Nord, très montagneuse, est divisée politiquement en trois parties : la principauté de Luang Prabang, le Tran-Ninh ou Muong-Pou Eun et les Hopahns.

Les considérations qui vont suivre s'appliquent plus particulièrement à cette dernière.

Les Laotiens, les Pou Euns et les Pou Thaïs qui, avec les sauvages d'origines diverses, composent la population, appartiennent à la race Thaï.

De nombreux indices témoignent d'une parenté étroite entre cette race et les Célestes, parenté accréditée d'ailleurs par les auteurs chinois, qui attribuent aux Thaïs, comme berceau, les provinces occidentales de l'empire, Shen Si et Sé Tchouen actuels, où ils ont longtemps séjourné.

La science permettra sans doute de démontrer, avec le temps, que les affinités constatées dans le caractère physique et le langage de deux peuples séparés aujourd'hui par une organisation politique, des mœurs et des coutumes si différentes, ne sont pas le résultat d'un simple voisinage, mais la conséquence d'une communauté d'origine très accusée, par exemple, chez les Chans du Nord-Ouest, qui, mieux que les Siamois et les Laotiens, ont conservé le type primitif de la race.

Du Sé-Tchouen, les migrations Thaïs se répandirent en éventail sur l'Indochine et la Chine méridionale, par les vallées des grands cours d'eau qui arrosent ces régions. Peu importantes à l'origine, elles prirent peu à peu de l'ampleur, à mesure que la poussée chinoise s'accentuait davantage.

La configuration géographique du Haut-Laos, la répartition de la

population sur le territoire, certaines particularités historiques de son passé, autorisent à attribuer la formation du royaume de Lan-Chang (Luang Prabang et Vien-Tian) à une migration qui aurait atteint le Mé-Khong par la vallée du Nam-Hou.

Les annales de Luang Prabang, en donnant la plaine de Dien-Bien-Phu comme berceau des peuples laotiens (?) et en les faisant arriver au Mé-Khong vers le milieu du VIIe siècle, viennent, dans une certaine mesure, confirmer cette hypothèse.

Il est infiniment probable que le royaume de Lan-Chang prit surtout de l'importance et de l'extension après les conquêtes de Koubilaï Khan et le démembrement du royaume de Tali, événements qui poussèrent les peuplades Thaïs à émigrer en masse vers le Sud pour échapper à la domination chinoise.

Le caractère général de la race Thaï, dans les régions où elle s'est conservée le plus pure, est la gaîté, la franchise, la douceur et l'honnêteté, une grande tolérance en matière religieuse, un esprit de clientèle[1] sensiblement plus développé que le sentiment national, une indifférence à peu près complète de chacun des groupes qui la composent vis-à-vis du voisin.

Partout où les anciennes institutions se sont conservées, on la voit soumise à une sorte de régime féodal des plus paternels.

Très attachés à leurs chefs et à leurs coutumes, amis de l'ordre et de la tranquillité, confiants et hospitaliers, les Thaïs présentent, au point de vue du caractère, un bel échantillon de la nature primitive. On doit toutefois leur reprocher leur tempérament indolent et passif et leur peu de ressort contre l'adversité.

De toutes celles de l'Indochine, la race Thaï est la plus malléable, la mieux disposée à accepter notre domination, mais il n'en est pas dont la personnalité soit plus effacée. On la voit, en effet, copier, sur ses voisins, ses allures, son costume, et même ses traditions.

1. Mot pris dans le sens qu'il avait chez les Romains.

Aussi de quelque côté que le voyageur aborde le Laos, qu'il vienne des frontières cambodgiennes, des territoires sauvages, ou de la côte annamite, il ne saurait préciser le moment où il prend contact avec l'élément laotien, comme si la nature avait voulu lui ménager partout une transition entre les races qu'il quitte et celle qu'il vient visiter.

Du côté de l'Annam, du Tonkin et de la Chine, cette transition est marquée par les Pou Thaïs, parlant une langue différente de celle de l'Annamite ou du Chinois, mais costumés comme eux : au Sud, par les Sos et les Kouis, populations bâtardes où domine l'élément sauvage : à l'Ouest, par les Siamois et les Chans, ceux-ci semi-Birmans, semi-Chinois, tranchant par leur caractère énergique avec les éléments beaucoup plus malléables des bassins du Mé-Khong et du Mé-Nam.

En matière religieuse, certains Thaïs, comme les Siamois, les Laotiens et les Chans, ont adopté le bouddhisme hindou mitigé par de nombreuses tolérances. D'autres, comme les Pou Thaïs et les Thos du Tonkin, tout en pratiquant le bouddhisme chinois, observent surtout les superstitions antérieures de leur race, c'est-à-dire le culte des génies, et n'entretiennent ni bonzes, ni pagodes.

Considérée dans son ensemble, la région laotienne du Nord est essentiellement montagneuse, coupée d'une infinité de cours d'eau, dont les plus importants sont navigables, tout en conservant l'allure torrentueuse. Trois plateaux seulement, ceux du Tran-Ninh, de Dien Bien Phu et de Vieng-Kham, viennent rompre la monotonie des paysages de montagnes.

Le nœud orographique de la région est le massif inaccessible du Pou Loï dont l'altitude est légèrement supérieure à 2.000 mètres et où prennent leur source le Song Ca, le Nam Suong et le Nam Het. Un assez grand nombre de sommets de la chaîne de partage atteignent 1.700 à 1.800 mètres, et même il n'est pas rare de rencontrer ces altitudes parmi les contre-forts qui s'en détachent.

Les arêtes montagneuses sont si nombreuses et leurs directions s'enchevêtrent tellement, la hauteur des chaînes limitant les bassins des

grandes rivières ou ceux de leurs affluents est si peu différente, qu'on ne peut guère assigner, à première vue, d'orientation générale au relief du sol, autrement que par la direction des cours d'eau les plus importants. D'ailleurs, pendant nos voyages, une brume inexplicable enveloppait souvent les montagnes, limitant l'horizon à courte distance. On eût dit un mélange de poussière impalpable et de fumée dégagées par le sol, sans cause apparente. Les silhouettes des grandes chaînes apparaissaient indécises, à peine estompées sur le ciel, donnant l'illusion de nuages légers avec lesquels on les confondait souvent.

Peu de régions sont aussi bien arrosées, et l'on pourrait dire, sans trop exagérer, qu'il n'est pas un pli de terrain, pas même une ride du sol qui n'ait pas son ruisseau. En revanche, la surface cultivable en rizières est, en dehors des plateaux, très restreinte, ce qui explique le peu d'importance des villages et leur éloignement. Les vallées sont étroites, fortement encaissées, surtout celles des grandes rivières, dont les berges sont partout bordées de montagnes.

Une succession ininterrompue de forêts verdoyantes, à peine coupées çà et là par les éclaircies des plateaux ou des terrains déboisés, recouvre le pays comme d'un vaste manteau. La physionomie générale de la végétation se modifie sensiblement avec l'altitude, mais il faut monter jusqu'à plus de 1.200 mètres pour constater, entre les zones forestières, une différence très caractérisée. A mesure que l'on s'élève, les essences particulières aux régions chaudes se fondent, en une transition à peine sensible, avec celles des climats tempérés et l'on passe souvent, dans la même journée, d'un paysage des tropiques avec ses palmiers, ses bambous, ses bananiers, ses fougères arborescentes, aux paysages d'Europe dont la vue évoque des souvenirs qui font battre le cœur. Les chênes, les bouleaux, les sapins que l'on retrouve ici ressemblent aux espèces congénères de France et rappellent à l'œil des impressions connues : jusqu'à des pêchers, des fraises, des framboises, des violettes pour compléter l'illusion. Mais la violette ne sent rien : et si la framboise vaut celle de nos pays, la fraise n'est même pas mangeable.

Il est d'ailleurs un fait avéré, c'est que la plupart des fleurs et des

fruits de nos climats, transportés dans les régions chaudes où ils mûrissent plus hâtivement, perdent une grande partie des qualités qui nous les font apprécier. J'ai encore présente à la mémoire une boutade d'un vieux vétéran de nos colonnes du Sud-Algérien, dont l'unique défaut était d'avoir parfois l'absinthe un peu triste : « L'Algérie, disait-il dans « un de ces accès de misanthropie dont il était coutumier, me ferait « oublier la France si nos fruits n'y étaient sans saveur, et nos fleurs sans « odeur ».

Au point de vue ethnographique, l'un des côtés les plus caractéristiques du pays est que la délimitation entre les races est restée très précise, celles-ci vivant en quelque sorte superposées et les mêmes peuplades restant toujours cantonnées dans le même milieu.

Dans les régions basses, sur les rives des fleuves et des grands cours d'eau, au fond des ravins où grondent les torrents, ou le long du cours inférieur des ruisseaux, partout enfin où les érosions ont accumulé assez de terre végétale pour l'établissement de rizières, les conquérants Laotiens, Pou Euns et Pou Thaïs ont dressé leurs cases. Si le lieu se prêtait mal à une installation sédentaire, ils l'aménageaient à la demande des besoins, entaillant ici une colline pour agrandir leur domaine, là, détournant le cours d'un ruisseau, ailleurs façonnant le sol par assises horizontales, pour mieux l'irriguer, quand le terrain était en pente. Le Laotien s'arrête à la limite du bassin de la Rivière Noire : le Pou Thaï vit à l'état de colonies au Laos proprement dit, augmente de densité dans les Hopahns, et règne en maître dans les Sib-Song-Chau-Thaï.

Les villages laotiens sont presque toujours construits le long des cours d'eau importants, en des points où les alluvions se sont accumulés, généralement au débouché des affluents secondaires. Les cases se développent parallèlement aux rives, sur une ou deux lignes séparées par une rue, suivant l'importance de la localité. Elles sont construites sur pilotis à 1m,50 ou 2 mètres au-dessus du sol et recouvertes de chaume ou de bambous aplatis. La façade d'entrée est garnie d'un auvent. Le dessous sert d'abri à la basse-cour et aux bestiaux et d'installation au métier

à tisser. Un jardin palissadé les entoure. L'indigène y cultive des légumes, du piment, de la salade, quelques cannes à sucre, quelques pieds de tabac, empiétant sur les berges à mesure que les eaux se retirent. Chaque famille a ses arbres fruitiers : palmiers à sucre, bananiers, pamplemousses, citronniers, aréquiers, cocotiers, etc.

De loin, l'aspect des villages est des plus coquets. On les voit apparaître sous un fouillis de feuillage réunissant toute la gamme des verts, sur lequel s'enlèvent çà et là, avec plus ou moins de vigueur, le sommet grisâtre des cases et les tuiles bariolées des pagodes. Comme accessoires à ce décor, les tiges élancées des palmiers et des aréquiers dont les panaches, assemblés en bouquets, se reflètent dans la rivière : comme fond, un amphithéâtre de montagnes couvertes de forêts.

De près, l'impression qui s'en dégage est d'essence moins poétique. La malpropreté y domine, révélant l'incurie, la paresse et un mépris absolu des lois les plus élémentaires de l'hygiène.

A l'intérieur des habitations, le mobilier est très sommaire, quelques nattes, quelques paniers, peu ou pas de sièges. Un matelas mince, bourré de coton, étendu sur le clayonnage de bambou formant le plancher et une couverture pour la saison froide, font tous les frais de la literie. Une ou deux marmites en cuivre composent la batterie de cuisine. Si nous ajoutons à cette énumération quelques bols de porcelaine, des récipients en terre cuite pour contenir l'eau, des instruments de pêche et de culture, un mortier avec son pilon pour décortiquer le riz, un métier à tisser, nous aurons passé en revue à peu près tout l'ameublement.

Les villages des Pou Thaïs ont l'aspect encore plus délabré et le caractère d'un campement provisoire plutôt que celui d'une installation permanente où l'on cherche généralement à réunir tous les éléments de confort.

Leurs cases sont plus vastes que celles des Laotiens et abritent généralement plusieurs familles. Celles des Pou Euns sont souvent accolées bout à bout, et réunies par une terrasse. Les toits descendent très bas pour mieux abriter l'intérieur de l'habitation des vents de l'Est et de la pluie.

On ne rencontre nulle part de villages fortifiés, ou entourés de haies de bambou comme ils le sont tous au Tonkin, indice de sécurité et de mœurs paisibles.

Dès que l'on quitte les vallées pour gagner les hauteurs, les anciens habitants du sol (Khas) apparaissent au milieu des forêts où ils semblent se cacher. A demi barbares, timides et craintifs pour la plupart, ils ont subi plutôt qu'accepté la domination des vainqueurs. Les Thaïs les désignent sous le nom générique de Khas Tié. Naguère encore, un certain nombre de leurs frères, cantonnés dans les régions d'accès difficile, bravaient l'autorité des mandarins, allant même jusqu'à saccager les villages des Laotiens qui n'osaient les traquer dans leurs repaires. Ils étaient connus sous le nom de Khas Thuong. Leur soumission ne date guère que de 1885.



Fig. 17. — Femme sauvage portant son enfant.

Les cases des sauvages sont généralement isolées, perchées sur le flanc des montagnes, au milieu du « raï » qu'ils cultivent, à proximité d'un ruisseau. On les rencontre aussi sur les collines bordant les grandes rivières.

Les terrains choisis de préférence pour installer les habitations se prêtent peu à l'établissement de villages importants, mais il existe toujours, à proximité du point où se tiennent les Khas, une agglomération de quelques maisons où réside le chef dont ils dépendent. Leur costume consiste en un pantalon de toile bleue teint à l'indigo et une courte veste de même étoffe. Quand la saison s'y prête, ils vont presque nus. Leurs cheveux sont roulés en chignon derrière la tête. Les femmes sont habillées comme les Laotiennes, avec

cette différence que leur buste est presque toujours enfermé dans une veste semblable à celle des hommes.

Très nombreux dans le voisinage de Luang Prabang et de la ligne de partage des eaux, les Khas se raréfient dans les Hopahns et disparaissent presque complètement dans la région de la Rivière Noire.

Le Laotien ne pénètre pas volontiers dans leurs forêts. Son esprit hanté par la crainte des génies et de la fièvre les lui fait appréhender outre mesure.

Les chaînes de partage de grande altitude où la température est peu élevée, les mouvements de terrain allongés présentant une grande superficie de terrain cultivable, favorable aux grosses agglomérations, sont habités par les sauvages d'origine chinoise, Méos et Yaos, dont j'ai parlé ailleurs.

Dans la hiérarchie ethnographique du pays, les Laotiens tiennent la tête, sinon comme importance numérique, du moins comme prestige et comme influence. L'autorité est partout entre leurs mains, sauf dans les Sib-Song-Chau-Thaï où ils n'ont pas de représentants de leur nationalité. En revanche, ils sont chez eux au Luang Prabang, dans les Hopahns, au Tran-Ninh et dans tout le bas Laos, tandis que les Pou Thaïs y figurent en qualité d'immigrants que l'on tolère, mais à qui on ne reconnaît pas droit de cité. Issus cependant de la même famille, les deux peuples ne se mélangent pas, même dans le coude à coude prolongé du voyage qui les rapproche chaque jour dans le même campement.

Les Khas sont les vilains, taillables et corvéables à merci, les pourvoyeurs des Thaïs. Leurs territoires étaient à l'origine groupés en cinq régions attribuées respectivement en apanage, au roi, au second roi, au Ratchavong ou Ratchabout et à la deuxième reine qui les exploitaient directement chacun pour son compte. L'institution a, dans la suite des siècles, quelque peu dévié de son principe. Tout en restant le domaine exclusif de la couronne, ces sauvages fournissent la plupart des corvées et alimentent certains revenus servant à l'entretien des mandarins de la cour, à la levée des milices et au paiement de certaines dépenses d'intérêt général. Ils sont groupés par Pongs ou réunion de plusieurs familles,

à la tête desquelles se trouve un chef de leur race responsable de la rentrée de l'impôt et de l'exécution des corvées.

Un mandarin laotien de la cour a autorité sur un certain nombre de Pongs.

Les Méos et les Yaos occupent une place à part dans le pays et jouissent d'une indépendance relative. Ils sont rarement réquisitionnés comme porteurs.

Les nôtres avaient été pris surtout chez les Khas et comptaient un assez grand nombre de Pou Thaïs. Les Laotiens y étaient en minorité. Habitant de préférence les rives des cours d'eau navigables, ceux-ci sont presque tous bateliers, peu aptes conséquemment à courir la montagne avec des fardeaux. Le service qu'ils doivent à l'État comporte d'ailleurs plus particulièrement les corvées par eau.

A l'arrivée au bivouac, les groupes se formaient par race ou nationalité, présentant l'image réduite de leur distribution à la surface du sol.

Le Thaï s'installait aux endroits commodes, prenant ses aises, le Kha à l'écart, dans un coin reculé, où il se faisait aussi petit que possible.

En thèse générale, les voies de communication sont très difficiles en raison de la configuration montagneuse du pays et de l'indifférence des mandarins ou des habitants qui n'ont jamais rien tenté pour les améliorer. L'indigène s'est contenté partout de tailler un sentier dans la forêt sans déplacer un caillou, sans adoucir une pente. Pourtant, sur la presque totalité du parcours, les routes dites « Unthang Luong » sont praticables aux animaux de bât.

Les vallées des grandes rivières sont généralement très encaissées et leurs rives impraticables. Aucun chemin ne les longe à l'exception de celles du Nam-Ma. Les routes suivent presque partout les vallées secondaires, empruntant le lit des ruisseaux pour gagner les crêtes et passer d'un bassin à l'autre. On peut dire que les indigènes marchent dans l'eau autant qu'ils le peuvent, traversant les rivières avec la plus grande facilité pour éviter un détour.

Le lit d'un ruisseau, fût-il encombré de cailloux et de roches, est pour

eux un chemin tout frayé qui leur évite la peine d'en tracer un autre quand bien même les rives pourraient être rendues praticables moyennant un travail insignifiant. C'est pourquoi les communications sont si difficiles pendant les pluies.

Je signalerai, en terminant, que pour bien comprendre le Laotien, il faut le voir à Luang Prabang où les mœurs ont conservé comme un parfum des vieilles légendes et des poétiques fictions qui ont bercé l'enfance de la race.

Séparé de la côte par des régions d'accès difficile, isolé au milieu de ses montagnes et de ses forêts, indifférent aux choses du dehors, l'habitant de ces contrées a su garder intactes, dans leur simplicité antique, les traditions léguées par les aïeux.

Alors que, partout ailleurs, la vie asiatique se transformait au contact d'éléments étrangers, ici elle gardait son originalité primitive : le caractère du peuple restait en harmonie avec le milieu qui l'entoure, gai, parce que la nature est riante, la vie facile ; doux, parce que l'autorité y revêt une forme paternelle, honnête et simple, parce que l'homme a peu d'appétits, partant peu de besoins et que sa morale attribue au vol la portée d'un sacrilège.

Gardons-nous de rien changer !

DEUXIÈME MISSION

PREMIÈRE PARTIE

RECONNAISSANCES EN TERRITOIRE LAOTIEN

DE VINH A LUANG PRABANG ET A BASSAC

CHAPITRE PREMIER

DE VINH A M. BORIKAN

Reconnaissances sur les deux rives du Mé-Kong.

(5 février 24 avril).

---

§ I. — CONSTITUTION D'UNE NOUVELLE MISSION. — D'HANOÏ A VINH ET A KHAM MUÔN

La mission précédente avait eu pour résultats, au point de vue géographique, la reconnaissance de la plus grande partie des territoires de la rive gauche du Mé-Khong et du Nam Hou, compris entre la Rivière Noire et le parallèle de Vinh, ainsi que la détermination de la ligne de partage des eaux entre le Mé-Khong et la mer.

Il restait encore, pour terminer l'examen complet du pays, à étendre les reconnaissances dans le nord, jusqu'aux frontières de Chine, dans le sud, jusqu'au Cambodge.

Une nouvelle mission fut constituée dans ce but, à la fin de l'année 1889.

Réunie à Hanoï en janvier 1890, elle fut scindée en deux groupes, ayant Luang Prabang pour premier objectif. L'un, sous les ordres du chef de la mission, devait s'y rendre par la Rivière Noire ; l'autre, placé sous ma direction, était chargé de la reconnaissance de la région comprise entre le Tran-Ninh et le Cambodge.

Il se composait, au début, de MM. les lieutenants Rivière et de Malglaive ; Cogniard, naturaliste ; Lugan, commis de résidence, de

l'interprète annamite Ro, des deux interprètes cambodgiens Kiouaup et Tachatt.

Il fut renforcé plus tard de MM. les lieutenants Cogniard et Dugast.

Suivant les instructions de M. Pavie, je devais partir de Vinh, sur la côte d'Annam et explorer avec mon groupe, avant la saison des pluies, tout le terrain compris entre Lakhôn et Luang Prabang. Nous étions autorisés à profiter de notre séjour dans la région pour visiter les territoires de la rive droite du grand fleuve.

∴

Je quitte Hanoï le 3 février avec M. Lugan, pour me rendre à Kham Muòn et régler avec le commissaire siamois les détails d'exécution des reconnaissances. Nous arrivons à Vinh le 5, par le bateau des Messageries fluviales faisant le service entre ce point et Haï phong. L'entrée du Song Ca forme un large estuaire, obstrué par une barre accessible, à marée haute seulement, aux chaloupes d'un faible tirant d'eau. Ce fleuve a constitué jadis, jusque vers le x[e] siècle de notre ère, la frontière entre le royaume malais de Tsiampa et les Annamites qu'il a arrêtés longtemps dans leur marche conquérante vers le sud.

Le 16, nous sommes à Kham-Muòn, ayant suivi l'itinéraire parcouru et décrit l'an dernier par M. Pavie. La chaîne de partage, que nous franchissons au col de Top Mang (1.100 mètres), constitue la frontière de l'Annam proprement dit, qu'elle séparait autrefois du territoire de l'ancien royaume de Vien-Tian.

Séjour à Kham-Muòn.

(16-25 février).

Préparation des itinéraires. — Le Pra Nivek [1], commissaire de

1. Ce mandarin est l'auteur du guet apens qui a coûté la vie à l'inspecteur de milice Grosgurin.

Kham Muòn, est installé dans un petit fortin défendu par une simple palissade de bambous, et une garnison d'une vingtaine d'hommes. Les instructions de son gouvernement concernant la mission ne lui sont pas encore parvenues; mais, sur le vu du passeport délivré par la cour de Bang-Kok, dont je suis muni, m'accréditant auprès des autorités siamoises du Laos, le commissaire m'accueille de son mieux.

*
* *

L'entente s'établit rapidement entre nous sur toutes les questions de détail concernant l'exécution de nos reconnaissances. Les itinéraires sont bientôt arrêtés et approuvés sans discussion.

Le programme des travaux comprend le levé des territoires situés entre le Kham-Muòn et Luang Prabang et le raccord de ce levé aux itinéraires parcourus pendant la première mission. Le temps dont nous disposons avant les pluies permet d'étendre les reconnaissances vers le sud, jusqu'à Pou Houa et, vers le nord, jusqu'au Song Ca.


Fig. 18. — Le Pra Nivek, commissaire siamois de Kham-Muòn

MM. Rivière et de Malglaive, arrivés le 21 février, se mettent en route le 24: M. Rivière sur Pou-Houa, avec mission de reconnaître la chaîne de partage et de se relier au réseau du Tonkin, M. de Malglaive sur Cay-Chanh où il se raccordera avec mes itinéraires de l'an dernier.

M. Lugan part le 26, se dirigeant sur B. Kheng-Tiek, M. Loong et Pou-Houa. Je quitte moi-même Kham-Muòn à cette date, emmenant M. Cornillon à qui un pays nouveau impose l'apprentissage d'une nouvelle vie.

Le rendez-vous général est fixé au 15 avril, à M. Borikan.

§ 2. — DE KHAM-MUÔN AU MÉ-KHONG

(100 kilomètres, 26 février-3 mars).

La route de terre la plus courte, reliant Vinh au Mé-Khong, passe à Kham Muòn et aboutit, sur le grand fleuve, à B. Dòn. Elle avait été reconnue en partie, l'an dernier, par M. Pavie. Le tronçon compris entre le Mé-Khong et B. Kheng Tiek restait encore à lever.

Les renseignements recueillis à Kham-Muòn m'avaient déterminé à adopter, pour me rendre à Kheng Tiek, la route de B. Pa Tang. Je désirais vérifier un fait géographique des plus intéressants, celui d'une rivière, le Nam Hin Boun, disparaissant sous une montagne pendant plusieurs kilomètres, tout en restant navigable.

La route de Pa Tang longe le pied des collines boisées qui limitent, au sud, le plateau de Kham Muòn, traverse quelques pauvres villages laotiens et profite d'une brèche ouverte dans le terrain, par le Nam Pao, pour atteindre le Nam Kading ou Nam Teun.

Cette rivière, la plus importante de la région, collige toutes les eaux du plateau de Kham Muòn. Elle n'est pas navigable, alors que plusieurs de ses affluents se remontent en bateau, presque jusqu'à la chaîne de partage. La différence de niveau entre son confluent et le plateau (400 mètres) explique cette singularité. Elle a l'aspect d'un gros torrent encombré de rochers. Ses rives sont très encaissées.

Le plateau de Kham Muòn (700 mètres), quoique très fertile, est très peu habité, les Siamois ayant déporté une grande partie des populations sur la rive droite du Mé-Khong.

En quittant le Nam Teun, le chemin gravit les pentes des montagnes qui bordent la rive gauche, s'élève à 950 mètres d'altitude au maximum, traversant, pendant une dizaine de kilomètres, un pays très mouvementé, habité par quelques Khas. Puis la montagne s'abaisse brusquement, en talus, sur la vallée du N. Hin Boun (rivière de la pierre à chaux) qu'on dirait taillée dans le calcaire. Une longue muraille de rochers à pic, haute de 400 à 500 mètres, la ferme complètement du côté de l'ouest.

Le Nam Hin Boun est navigable depuis Pa Tang jusqu'à son confluent. Sa vallée est à 350 mètres d'altitude. Il reçoit, un peu en aval, le Nam Tôn dont la route de M. Loong suit la vallée.

Nous nous embarquons le 28 au matin, Mr Counillon et moi, pour faire la reconnaissance de la partie souterraine de la rivière et gagner B. Khong Lo, situé au débouché. Les bateliers nous racontent que le commissaire de Kham Muôn n'a pas encore osé s'y aventurer, dans la crainte de ne jamais revoir la lumière.

A moins de 500 mètres du confluent du Nam Tôn, s'ouvre, dans la montagne, une superbe grotte, dont la voûte irrégulière supporte d'énormes rochers en saillie, terminés par des stalactites. Des lianes, des plantes grimpantes, des arbustes, l'encadrent jusqu'au sommet et adoucissent l'aspect sauvage de l'entrée du souterrain.

L'eau dort à l'entrée, très limpide, reflétant comme un miroir les moindres détails du paysage.

Les pirogues s'engagent à la file dans un vaste tunnel, d'une largeur moyenne de 10 mètres, haut de 4 à 5, si régulier par instants, qu'on le dirait creusé de main d'homme dans la pierre. La lumière va diminuant peu à peu et cesse complètement au premier coude. Des torches sont allumées, mais leur clarté fumeuse n'arrive pas à percer les ténèbres qui nous enveloppent et la navigation s'effectue dans le noir, à tâtons. Tel devait être le Styx dans l'imagination des anciens : et peu s'en faut que la mienne évoque l'ombre de Caron, le nocher des enfers, dont l'apparition n'eût étonné personne en un pareil milieu.

Par instants, la rivière s'engouffre avec fracas dans des ramifications latérales ou des crevasses, et les eaux se perdent, réveillant les échos d'un monde souterrain. Ailleurs, c'est un rapide qui nous arrête et nécessite le déchargement des barques. Pas d'autre incident, du reste, à noter pendant cette navigation d'un nouveau genre qui nous a pris près de quatre heures. J'estime à 3 kilomètres environ la longueur du trajet sous la montagne.

Le cours de la rivière est tracé en ligne droite bien avant la sortie et a la régularité géométrique d'un canal. Le boyau se termine par une ouver-

ture demi-circulaire découpée, comme au ciseau, sur l'immense paroi de la montagne. Quelques blocs de rochers en garnissent les abords ; puis l'eau se déverse dans un large bassin, par une chute que les barques ne peuvent franchir. Au delà, le Nam Hin Boun redevient navigable jusqu'à son confluent.

Sa vallée a tous les caractères d'un ancien bassin lacustre desséché. Elle est absolument horizontale, bordée à faible distance, jusqu'au Kheng Tiek, de deux longues lignes de rochers à pic, sensiblement parallèles, dont les extrémités viennent se souder au massif que nous venons de traverser. Le Nam Hin Boun en sort par une brèche, au lieu dit Kan Daï Pi Sua (escalier des génies et des tigres).

A leur pied, s'étend une plaine grisâtre, couverte par les eaux au moment des crues. Les rizières apparaissent fréquemment, alternant avec des arbres rabougris, ou de grands espaces dénudés recouverts d'une herbe courte et rare, brûlée par le soleil. Tout est blanc de poussière.

La route longe la rive droite et traverse le N. Hin Boun un peu avant d'arriver à B. Kheng Tiek. Mr Lugan y est arrivé la veille.

Nous nous séparons le lendemain. Mr Counillon descend le Nam Hin Boun avec mon interprète pour aller reconnaître les mines d'étain du Nam Pa Ten. Il se rendra, de là, à Lakhôn où je le rejoindrai. Mr Lugan va faire le levé du Nam Hin Boun jusqu'à Pa Tang et gagnera Pou Houa et le Mé-Khong par le Sé Bang Faï.

∴

La distance de B. Kheng Tiek à B. Dòn, sur le Mé-Khong, est d'environ 45 kilomètres, mais j'ai dû amplifier considérablement mon itinéraire depuis Ha-Traï, pour le faire tenir entre les deux points extrêmes dont la position était donnée, l'un, par les cartes du bureau topographique d'Hanoï, l'autre, par la mission de Lagrée. L'écart est d'environ 35 kilomètres. Sans vouloir accorder à des levés au pas plus de valeur qu'ils n'en comportent, je crois devoir attirer l'attention sur ce point, autant pour justifier la déformation subie par tous nos itinéraires dans cette région,

simple amour-propre de topographe, que pour donner l'idée, à qui nous suivra, de rectifier le travail à l'aide de procédés plus précis. Dans mon idée, la position de Ha-Traï doit être reportée très à l'ouest.

La route de B. Dôn longe à distance, pendant une vingtaine de kilomètres, le cours du Nam Hin Boun, côtoyant de temps à autre le pied des rochers calcaires qui l'encaissent sur les deux rives. Elle le quitte au village de B. Thong Lòm.

La frontière du Kham Muòn-Kham Keut coupe la rivière à Kan Daï Pi Sua et suit la ligne des rochers qui courent parallèlement au Mé-Khong à l'est et à l'ouest.

La vallée du N. Hin Boun est séparée du grand fleuve par une série de collines boisées, se terminant aux environs de Ban Boe, auxquelles succède une plaine peu mouvementée, couverte de forêts.

4-5 mars. — Descente du Mé-Khong jusqu'à Lakhôn, d'où je compte partir pour faire la reconnaissance de la région du M. Pou Houa. Le voyage s'accomplit sans incident. Aucun obstacle ne gêne la navigation dont une partie s'effectue pendant la nuit.

§ 3. — DE LAKHÔN A M. POU HOUA ET SOUEN SALISSEN

(200 kilomètres).

De Lakhôn à M. Pou Houa.

(65 kilomètres, 6-8 mars).

Toute la région comprise entre le Mé-Khong et la perte du Sé Bang Faï (Pak Tam) est une vaste plaine, sillonnée de soulèvements calcaires terminés par des pentes abruptes ou des parois verticales taillées comme des murailles. A leur pied, s'étendent alternativement des terrains très fertiles, cultivés en rizières partout où l'eau est abondante, et des plaines broussailleuses couvertes de maigres forêts clairières. La chaleur y est intolérable en cette saison. Parmi les ruisseaux, les uns charrient une eau blanchâtre et indigeste, saturée de calcaire, d'autres en grand nombre

sont à sec. Il n'est pas rare que l'on y souffre de la soif si l'on n'a pas pris ses précautions.

Des deux routes conduisant de Lakhôn à M. Pou Houa, j'adopte à l'aller celle de B. Poung Ling, où je dois me raccorder avec Mr Lugan.

Mr Cowillon m'a déjà précédé dans la région pour reconnaître des gisements miniers qui lui ont été signalés par les autorités locales.

La route de B. Poung Ling ne traverse qu'un seul village laotien : B. Pa Mo. Elle reste, la plupart du temps, encaissée entre des rochers formant de longs défilés assez praticables. Très peu d'eau sur ce parcours de 32 kilomètres, en dehors du Nam Dòn que l'on traverse à deux reprises

Une caravane de commerçants annamites est de passage à B. Poung Ling, venant de Hattinh, par la route de Qui-Heup. Elle transporte un chargement de marmites en cuivre qu'elle cherche à échanger contre des buffles. Le commerce avec l'Annam, disent les indigènes, est entravé par les postes de douane installés par les commissaires siamois le long de la frontière, et dont les taxes arbitraires constituent le plus clair des revenus.

Jusqu'au Pou lang Noï (frontière entre Pou Houa et M. Loong), le pays reste inhabité et conserve ce caractère uniforme que donne la forêt clairière, avec ses arbres maladifs et ses broussailles brûlées par le soleil. Une couche épaisse de poussière les recouvre de la base au sommet et donne, au paysage, une teinte d'un gris blafard, qui fatigue l'œil par sa monotonie.

Le terrain change d'aspect dans la vallée du N. Pitt qui est assez peuplée. Les montagnes s'écartent de la route, laissant à leur pied une vaste plaine, recouverte de gazon et de pâturages. L'eau y séjourne souvent fort longtemps après les pluies, tellement le sol est peu perméable. Certaines dépressions, comme le Nong Luong, en gardent pendant toute l'année.

Après B. Lao Luong, le sol s'accidente légèrement, la forêt clairière réapparaît et se continue jusqu'à Pou Houa.

Séjour à M. Pou Houa.

(9 mars.)

Le gouverneur du Muong est un petit-fils du Chao Anouc, cet ancien roi de Vien Tian dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à plusieurs reprises.

Suivant les renseignements recueillis déjà à plusieurs sources et confirmés par ce mandarin, la chaîne de partage paraît avoir formé autrefois la frontière entre le royaume de Vien Tian et l'Annam proprement dit.

Deux grandes provinces, le Kham Keut-Kham Muôn et le Muong Mahasaï (le Pou Houa actuel) s'étendaient le long du Quang Binh, du Hattinh et du Nghé-An, jusqu'au Pou Eun. Entre elles, était enclavé un 3e territoire de moindre importance, le Muong Loong, qui fait partie actuellement du Muong Outhène.

Une longue arête de rochers, courant parallèlement au Mé-Khong, séparait ces 3 provinces de celles de Lakhòn, Saniaboury et Pòn Pissaï. Elles participaient au tribut payé tous les trois ans à l'Annam par le roi de Vien Tian, en envoyant chacune un éléphant.

Après la prise de Vien Tian, l'Annam prit pied plus effectivement dans la vallée du Mé-Khong. La cour de Hué nomma les mandarins du Kham Keut-Kham Muòn, du Muong-Mahasaï et du Muong-Loong, à la tête desquels elle plaça un Ong Vien (huyen). Il est même probable que le territoire de Muong Loong fut rattaché, à ce moment, à celui des deux autres provinces, car les Annamites ne distinguaient sur la rive droite que deux huyens :

Kham Keut-Kham Muòn Vien.

Kham ling Vien (Muong Maha Saï ou Pou Houa).

⁂

Les cultures les plus répandues dans le pays sont le riz, le maïs, le tabac, le coton, le mûrier pour l'élevage des vers à soie.

On ne rencontre nulle part, dans les forêts, ni cannelle ni benjoin.

La chaîne de partage et quelques montagnes des environs de Pou Houa sont très riches en minerai de fer, mais les indigènes ne l'exploitent qu'à Ban-Na Kia, près de Pou Houa.

A Na Khaï, le sol est recouvert fréquemment d'efflorescences salines exploitées par les indigènes.

Le commerce avec l'Annam est peu actif et consiste surtout en échanges de marmites en cuivre et de tasses en porcelaine, contre des buffles et des porcs.

* * *

Le gouverneur m'informe, dans la soirée, de l'arrivée prochaine, à M. Pou Houa, d'officiers français venant de M. Vang. Il tient la nouvelle du commissaire siamois de cette localité et consent à me fournir les moyens d'aller à leur rencontre. J'avais d'ailleurs l'intention de continuer mes reconnaissances jusqu'à l'extrémité navigable du Sé-Bang-Faï et l'itinéraire par M. Vang ne m'en écartait pas sensiblement.

De M. Pou Houa à B. Na Noï et Souen Salisten.

(133 kilomètres, 10-15 mars).

Rien de particulier à dire sur cette région, caractérisée comme la précédente, par les mêmes soulèvements calcaires et la même végétation.

Je signalerai toutefois l'apparition, à partir de B. Ta Hé, de populations nouvelles appelées Sos, de race aborigène sans doute, comme les Khas, qu'elles rappellent par plus d'un côté, mais en mieux. Des croisements répétés avec les Laotiens ont probablement modifié, peu à peu, le type primitif de la race, qui est arrivée, à la suite d'un contact prolongé avec les conquérants, à un certain degré de civilisation. Les Sos parlent un dialecte très différent de la langue Thaï et n'ont pas d'écriture propre. Leurs mandarins savent, pour la plupart, écrire le laotien. Certains villages



Fig. 19. — Types de Sos (femmes et enfants)

ont des bonzes et des pagodes. Leurs mœurs, leurs coutumes, leur mode de culture, sont à peu près identiques. Les Sos ont toutefois gardé, de leur ancienne origine, l'habitude de cette boisson particulière, faite de riz fermenté infusé dans l'eau, si en honneur chez tous les sauvages.

Quoique vivant côte à côte dans la plaine, les deux races restent séparées et habitent des villages distincts. « Les Laotiens prennent des femmes chez nous quand elles sont jolies, me disait un chef So, mais les Laotiennes nous méprisent ».

Le pays est généralement très habité. Les régions les plus peuplées sont celles du Sé Noï, affluent du Sé Baï et du N. Pa Nang, affluent du Sé Bang Faï.

L'état actuel du pays ne saurait donner une idée de sa fécondité, pas plus que de la richesse à laquelle il pourrait prétendre s'il était plus peuplé.

D'immenses étendues de terrain, autrefois cultivées, sont recouvertes de broussailles et improductives. Le peu de densité de la population, dont le tempérament indolent et passif ne saurait s'accommoder d'un labeur longtemps soutenu, ne permet pas d'espérer la mise en valeur, à brève échéance, de ces territoires dévastés par les invasions, dont une sorte de fatalité semble avoir pesé sur les destinées, mais qu'il serait facile de relever de leurs ruines.

Il y a là de quoi tenter nos sujets annamites, dont le domaine deviendra rapidement trop étroit sous notre administration, pour peu que l'on assure à leur race, par la sécurité et le bien-être, l'essor de sa prodigieuse natalité. Ils y trouveraient les conditions de vie qu'ils recherchent : terres basses, grands cours d'eau, rivières, et ne se sentiraient pas dépaysés.

L'Annamite, par ses qualités d'activité et d'énergie, est l'instrument par excellence de ce genre de colonisation.

B. Na Naï, distant de 75 kilomètres de Pou Houa, marque un point de la frontière de ce Muong. Au delà, s'étend le territoire du canton de M. Vang.

La nouvelle de l'arrivée prochaine, dans la région, d'officiers français

venant de l'Annam, ne m'a pas été confirmée par les autorités du village. Une plus longue reconnaissance vers le sud serait donc sans objet immédiat. Il ne me reste plus qu'à regagner Pou Houa, en descendant le Sé-Bang-Faï.

Un chemin s'embranche à Ban Na Noï et mène dans cette direction, aboutissant à Souen-Salissen (58 kilomètres). Le trajet s'effectue en plaine, sauf au passage de collines peu élevées (Pou Pa Thong), déterminant un deuxième point de la frontière entre Pou Houa et M. Vang.

Les villages sont rares sur le parcours, peuplés en grande majorité de Sos et d'aspect misérable. Rien ne saurait donner une idée de l'atmosphère d'abandon dont semblent environnés les hommes et les chose sur toute l'étendue des territoires de la rive gauche du Mé-Khong que je viens de parcourir. Il y règne un malaise profond, perceptible à l'œil le moins prévenu, se traduisant par la malpropreté des villages, le délabrement des cases, l'apathie des habitants, le peu de développement des cultures, l'absence de commerce, tous les symptômes d'une décadence dont les causes procèdent beaucoup plus de la situation politique de ces malheureuses régions que du caractère même de la race.

Reconnaissance du Sé-Bang Faï en amont de Pou Houa.

(16-17-18 mars.)

Le Sé Bang Faï présente, comme le Nam Hin Boun, la particularité d'un cours souterrain, mais impraticable, dont la longueur n'a pu être déterminée. La sortie est au Pou Pak Tam, distant d'environ 10 kilomètres de Souen Salissen. Elle est encombrée de rochers qui en rendent l'accès dangereux. La rivière devient aussitôt navigable et peut être descendue en bateau jusqu'à son confluent. Sa direction générale est Est-Ouest jusqu'à Pou Houa. Le cours en est très sinueux, les rapides sont rares et peu importants ; les villages, assez clairsemés sur les rives, sont habités pour la plupart par des Sos, quelques-uns par des Khas. Les Laotiens peuplent plus particulièrement les environs de Pou Houa.

Les montagnes se tiennent généralement écartées des berges, sauf entre le Pou Pak Tam et Souen Salissen. On les voit encore apparaître à mi-chemin entre les villages de Kha Tiam et Pou Té et avant d'arriver à Pou Houa. Ce sont toujours les mêmes soulèvements calcaires, aux pentes escarpées, tantôt nues, tantôt couvertes d'arbustes et de broussailles. Le trajet s'effectue en deux jours et demi.

Retour à Lakhôn.

(43 kilomètres, 19-20 mars).

La route de Lakhôn suit un long défilé très praticable s'élargissant légèrement en son milieu, pour se terminer sur le Nam Dôn. Les villages, assez rares sur le parcours et peu importants, se font plus nombreux dans le voisinage de la rivière.

Le terrain, considéré dans son ensemble, ne présente aucun caractère particulier qui n'ait été déjà signalé. D'une façon générale, tous ces territoires de la rive gauche du Mé-Khong, bien que très fertiles, sont peu peuplés. La partie la plus riche, comprise entre Kham Keut et Pou houa, est celle où la population a le moins de densité ; la région Ouest est plus habitée. Cet état de choses procède de deux ordres de faits bien distincts : Le dépeuplement presque complet des territoires de la rive gauche du Mé-Khong au profit de ceux de la rive droite, effectué par les Siamois quelque temps après la prise de Vien Tian ; en second lieu, l'émigration récente, vers le Kham Keut, d'une partie des populations des Hopahns, du Tran Ninh et du Phu Thuong Luong, à la suite de l'invasion des Hos.

Après la prise de Vien Tian, en 1828, le prince dépossédé, le Chao Anouc, se réfugia au Muong Mahasaï, (Pou Houa) chez son fils, gouverneur de la province, et y resta caché, dit-on, pendant près de deux ans, attendant les secours des Annamites. Les Siamois finirent par découvrir sa retraite et envoyèrent des troupes pour s'en emparer, mais le prince put leur échapper. Il se réfugia au Tran Ninh, et fut, comme on le sait, livré par le roi de cette principauté, le Chao Noï, à ses ennemis.



Fig. 20. — Rivière du Laos (rive gauche). Le Se Dôn à Saravan.

Le pays fut complètement ravagé. Les Siamois déportèrent en masse les habitants du Kham-Keut, du Muong Loong et du Muong Mahasaï sur la rive gauche du Mé-Khong.

Le gouverneur actuel de Outhène est petit-fils de l'ancien Chao Muong (gouverneur héréditaire) de Muong Loong et presque tous les habitants des villages environnants viennent de là.

Les descendants des mandarins du Kham Keut-Kham Muôn habitent Muong Kalassin. Les populations de la province, placées sous l'autorité siamoise, continuent à relever administrativement de leurs anciens chefs et leur envoient l'impôt.

Enfin tout le Muong Out-Son-Man est habité par des Sos venus du plateau du Pou Hak et les villages du Muong Sakhôn, un des plus peuplés de la rive droite, sont formés de Laotiens déportés de Muong Mahasaï. La population s'était tellement accrue en ce point que beaucoup d'habitants obtinrent de retourner dans leur pays, avec un de leurs mandarins qui s'installa à Pou Houa. Le Muong Mahasaï devint alors le Muong Pou Houa.

Les Laos Vien (Laotiens de Vien Tian) qui habitaient la rive droite durent céder la place aux nouveaux venus et furent déportés sur les rives du Mé-Nam et dans les environs de Bang-Kok. On n'en retrouve, sur la route de Nong-Khaï, qu'à partir de M. Nong Han.

MM. Lugan et Counillon m'ont précédé à Lakhôn. Ce dernier est tombé malade pendant son voyage à Pou Houa et se trouve dans l'impossibilité de continuer la route. Nous le faisons transporter à la mission catholique de Kham-Kheum, voisine de Lakhôn, où il sera entouré de tous les soins que réclame son état.

§ 5. — RECONNAISSANCE SUR LA RIVE DROITE DU MÉ-KHONG, DE LAKHÔN A NONG-KHAÏ

(21 mars-1 avril, 300 kilomètres, 2 et 3, séjour à Nong-Khaï.)

Avant de nous engager sur la route de Nong-Khaï, nous nous ren-

dons, M. Lugan et moi, à la mission catholique de Kham-Kheum située à 7 kilomètres au nord-ouest de Lakhôn.

Un pénible devoir nous y appelle, celui d'accompagner, jusqu'à sa dernière demeure, un missionnaire mort de la fièvre.

La chrétienté est en grande partie composée d'Annamites, émigrés du Hattinh et du Nghé An. Elle a fait, jusqu'à présent, peu de prosélytes parmi les Laotiens dont l'indifférence en matière religieuse est à peu près irréductible.

* * *

La région comprise entre Lakhôn et Nong Khaï est formée d'une vaste plaine, à peine légèrement mouvementée à la séparation des vallées du Nam Song Kham et du N. Luong. Elle est couverte, à peu près uniformément, de forêts clairières défrichées autour des centres habités et converties en rizières. L'eau y est rare, dans la dernière période de la saison sèche, en dehors des rivières importantes : la plupart des ruisseaux, ainsi que les nombreuses mares qui jalonnent les abords de la route, sont à sec. Deux grandes dépressions, couvrant une superficie de 7 à 10.000 hectares, le Nong Han Xieng Soum, situé près de M. Sakhon-Lakhôn et le Nong Han Noï, voisin de M. Nong Han, gardent de l'eau toute l'année et ont pour déversoir, la première, le Nam Kam qui se jette dans le Mé-Khong, la seconde, le Nam Pao, affluent du Nam Si.

Le sol se recouvre fréquemment, après la saison des pluies, d'efflorescences salines qui donnent lieu à un commerce très actif. Un assez grand nombre de mares sont salées.

Le pays, bien que beaucoup plus habité que la rive gauche, est loin de présenter une densité de population proportionnelle à sa richesse, par suite des perturbations continuelles dont il a été le théâtre. Repeuplé en quelque sorte artificiellement, à l'aide d'éléments étrangers amenés contre leur gré, il n'a pu encore panser toutes les plaies que lui ont faites les guerres et les déportations. J'ai eu l'occasion de vérifier, sur place, les renseignements glanés un peu partout sur la rive gauche. Tout le terrain

entre le Mé-Khong et le Nong Han Vieng Soum, hormis les villages voisins du Mé-Khong, est habité par des Sos déportés de M. Vang, qui ont bonzes et pagodes comme les Laotiens. La région comprise entre les deux Nong Han est peuplée des anciens habitants du Muong Mahasaï, détruit peu de temps après la prise de Vien Tian et remplacé aujourd'hui par le M. Pou Houa. On les appelle, dans le pays, Lao Mahasaï. Ils sont mélangés de quelques Pou Thaïs de M. Vang.

Les anciens habitants du pays, dits Lao Vien (Laos de Vien Tian), apparaissent seulement un peu avant d'arriver à M. Nong Han et couvrent le pays jusqu'à Nong Khaï.

La rivière la plus importante de la région est le Nam Song Kham qui se jette dans le Mé-Khong, près de Saniabouri. Il reçoit, comme affluents principaux traversés par la route, le N. Houn, le N. Niam, et l'Houeï Tat Mé Naï.

Le chemin de Kham-Kheum rejoint la route dite des charrettes un peu au delà d'une mare appelée Nong Seng. Cette route est praticable, jusqu'à Nong Khaï, aux voitures à bœufs, employées comme moyen de transport sur toute la rive droite. Sa longueur est d'environ 300 kilomètres. Elle atteint, à l'Houeï Houille, la ligne télégraphique de Khorat, longée sur tout son parcours par une voie d'une dizaine de mètres de largeur.

Khorat est le grand centre commercial de la région. Les Siamois ont projeté de le réunir, par une voie ferrée, avec Bang-Kok. Les travaux sont même commencés. Mais ce point perdra beaucoup de son importance le jour où la navigation à vapeur apparaîtra sur le Mé-Khong.

Jusqu'à présent, la plus grande partie du commerce du Laos, au lieu de suivre le grand fleuve, qui semble être sa voie naturelle d'écoulement, a dévié sur Khorat et Bang-Kok. Il n'y a pas là qu'une question, purement politique, d'ordres donnés par la cour de Siam. Il faut y voir surtout la conséquence de certains faits géographiques qui, dans ces pays neufs, président à l'établissement des courants commerciaux.

C'est d'abord l'affinité de race entre des populations placées sous la même autorité ; en second lieu, les obstacles qui gênent la navigation à

Khôn et à Kemmarat, au point de la rendre impossible pendant une partie de l'année, à peu près nulle pendant l'autre partie.

Les Chinois, avec leur flair merveilleux, s'en sont d'ailleurs très bien rendu compte, comme le prouve leur façon de procéder, pour aborder le Laos.

Très nombreux à Saïgon, à Pnom-Penh, à Battambang, ils se raréfient à mesure qu'on remonte les rives du fleuve. On en voit à peine à Stung-Treng. Bassac n'en a qu'un petit nombre. La rive gauche en est totalement dépourvue, tandis que, du côté siamois, la coulée chinoise s'étend sans discontinuité de Bang Kok jusqu'au Mé-Khong. Il n'est pas de centre de quelque importance, soit sur les bords du fleuve, soit à l'intérieur des terres, où elle ne se soit fixée, pour y installer des entrepôts.

Nong-Khaï détient la plus grande partie du transit du Haut Laos. On y apporte du benjoin, même des Hopahns. C'est la résidence d'un commissaire siamois, nommé Paya Suriadet, sorte de résident supérieur ou mieux de proconsul, dont dépendent la plupart des mandarins des frontières.

Le commerce de la région est alimenté par les bestiaux, le sel, le cardamome, le tabac, le coton, les peaux et la laque.

Les articles importés consistent en cotonnades, couvertures, langoutis, vestons, parapluies, chapeaux de feutre, aiguilles, fil de laiton, etc., de fabrique anglaise ou allemande.

Des caravanes, venant de Birmanie, s'y rencontrent assez souvent, apportant ces longs sabres à deux mains, si répandus au Laos et des boîtes laquées.

Comparés aux territoires de la rive gauche du Mé-Khong, ceux de la rive droite présentent un contraste frappant, bien que situés à la même latitude, habités par les mêmes races, pourvus des mêmes ressources. Ici, la sécurité, la confiance, une atmosphère de bien-être et d'aisance. Les villages regorgent de monde; les cultures sont bien entretenues; des relations s'échangent sans interruption entre les grands centres. Les Chinois s'y rencontrent en grand nombre. Symptôme des

plus caractérisques. Là bas, l'inquiétude, la contrainte, l'abandon et la misère.

⁂

Cette route de Lakhòn à Nong Khaï, qui nous a pris douze jours avec des étapes de 25 kilomètres en moyenne, a été rendue très fatigante par la température, la poussière et la réverbération du soleil sur un sol généralement blanchâtre.

Tandis que, dans le Nord, la marche à pied peut être soutenue sans inconvénient pendant toute la journée, quelle que soit la saison, grâce à l'altitude plus élevée et à l'ombre que procurent les forêts, ici la prudence impose, à certaines époques, l'obligation de s'arrêter pendant les heures les plus chaudes de la journée : le maximum de température se fait généralement sentir aux mois de mai et de juin qui précèdent la saison des pluies continues.

M. Lugan a collaboré à la reconnaissance de la région en levant un deuxième itinéraire entre M. Out Sou Man et M. Sakhòn, M. Tiampa-Tion La Bot et Nong Han.

§ 6. — RETOUR SUR LA RIVE GAUCHE, DE NONG KHAÏ A M. BORIKAN

(80 kilomètres).

De Nong Khaï à M. Tourakhòm.

(80 kilomètres, 4-6 avril.)

Les territoires de la rive gauche du Mé-Khong, compris entre Nong Khaï et Tourakhòm, sont tout différents, comme aspect, de ceux de la rive droite. Ici, plus de forêts clairières, plus de chemins poudreux, mais des plaines découvertes, tapissées de gazon, couvertes de pâturages, parsemées de splendides bouquets de bois, alternant avec des forêts luxuriantes où la végétation tropicale apparaît dans toute sa splendeur.

Deux routes conduisent de Nong-Khaï à Tourakhôm, se bifurquant à une dizaine de kilomètres du Mé-Khong. Celle de l'Est, suivie par M. Lugan, franchit le Nam Ngoum non loin de B. Hat Tien ; celle de l'Ouest longe la rivière à distance et traverse de nombreux villages laotiens. Elle est coupée à plusieurs reprises, notamment au nord de Vien Tian et dans le voisinage de Tourakhôm, de marais vaseux, appelés Kout, dont l'étendue est parfois considérable. L'eau arrive, en cette saison, à hauteur des genoux.

Le Muong Tourakhôm a été cré vers 1876, aux dépens de la province de Nong-Khaï, à laquelle avait été rattachée, après la prise de Vien Tian, toute la partie comprise entre le Nam Song et le Nam Ngoum. La province voisine, Pôn Pissaï, s'était vu attribuer le terrain compris entre le Nam Ngoum et le Nam Khading et avait été démembrée vers 1880, pour former le M. Borikan.

Le territoire de Tourakhôm est habité par des Laotiens de Vien Tian, des Pou Euns, des Pou thaïs, venus des Hopahns et des Khas disséminés dans les montagnes. Les produits du sol sont le riz, le tabac, le coton, la soie, le cachou, la noix d'arec et le sel.

Le Nam Ngoum est navigable depuis son confluent jusqu'à B. Venn San. Sa largeur, en face du chef-lieu, est de 300 mètres.

Toute la région comprise entre Tourakhôm et Nong-Khaï a été ravagée par des Hos descendus de Xieng-Khouang, qui eurent assez longtemps leur quartier général à Vien Tian. Une expédition siamoise, dirigée par le commissaire de Nong Khaï, parvint à les en déloger vers 1873.

De Tourakhôm à Borikan.

(165 kilomètres, 7-13 avril.)

La région traversée est montagneuse, mais la route se tient à peu près constamment en terrain plat, côtoyant les rives ou suivant le lit des affluents du Nam Ngoum, du Nam Mang, du Nam Nhiep et du Nam San, dont les vallées sont séparées par des mouvements de terrain peu accentués.

Seule, la partie de territoire comprise entre M. Hòm et Ban Na Han, sur le Nom Sao, est très ravinée. On n'y rencontre qu'un village, B. Nang Hien. M. Hòm compte une dizaine de cases.

La vallée la plus praticable et la plus peuplée est celle du N. Nan, tributaire du N. Ngoum, qui prend sa source au Pou Den Dinh. Cette montagne limitait autrefois les territoires des royaumes de Vien Tian et du Pou Eun. De là, la frontière se dirigeait, d'un côté vers le nord-ouest, pour gagner les sources de l'Houeï Tou qu'elle suivait jusqu'à son confluent ; de l'autre, vers l'Est, allant couper le Nam San en amont de Bori Kan.

Cette frontière a été remaniée et reportée vers le nord pour former le nouveau territoire du M. Borikan. La densité de la population laotienne y est très faible. Tous les villages ont été brûlés par les Hos. Un seul a été reconstruit, Tharua, sur le Nam Lao.

Le Muong Borikan, érigé en principauté indépendante, vers 1880, relève administrativement de Bang-Kok et se trouve, au point de vue politique, placé sous l'autorité du Khaluong de Nong-Khaï.

Les Siamois l'ont constitué, partie à l'aide de territoires provenant de l'ancien royaume de Vien Tian, partie aux dépens du Tran-Ninh.

Le gouverneur est un frère du Chao-Khouang Ti, allié par conséquent à la famille royale du Pou Eun, dont les malheurs ont laissé comme un reflet de tristesse sur sa physionomie expressive.

A Borikan, ni fortin, ni khaluong, ni soldats. Rien qui rappelle la servitude. Partout des gens empressés, heureux de cette semi-indépendance qui leur permet de nous accueillir avec tous les témoignages d'une cordialité non équivoque.

Je trouve à Borikan Mr Lugan, arrivé depuis la veille. Mr Rivière nous rejoint dans l'après-midi du 14, Mr de Malglaive le 15. Tous deux ont été assez éprouvés par le voyage, le dernier surtout, qui est atteint aux deux pieds de plaies annamites, provoquées par des piqûres de sangsues.

Séjour à M. Borikhan.

(15-24 avril).

Ces dix jours de repos sont employés à la mise au net et au raccord des croquis exécutés depuis le départ de Kham-Muôn, à la rédaction des journaux de marche, et à la préparation des prochains itinéraires. Suivant les instructions de M. Pavie, tous les levés doivent être envoyés à mesure de leur établissement, au bureau topographique d'Hanoï, chargé de les centraliser et d'établir une carte provisoire des régions parcourues par la mission.

Le 22, nous allons prendre congé du gouverneur, dont l'affabilité et la complaisance ne se sont pas démenties un seul instant pendant le séjour. Grâce à lui, j'ai pu dresser une carte par renseignements de la région qui nous restait à parcourir et déterminer ainsi, avec toute la précision désirable, les itinéraires de mes compagnons. Sa sollicitude s'est fait remarquer, surtout, par un souci constant de nous mettre à l'abri de la curiosité parfois indiscrète des indigènes et d'écarter tout ce qui aurait pu troubler notre repos, sur lequel des agents de Kromakhan veillaient nuit et jour.

Cet excellent homme, au moment de me quitter, me fit un présent dont certes je n'appréciai pas, séance tenante, toute la valeur.

C'était un petit paquet d'une dizaine de ces poils épais et rudes qui garnissent, en très petit nombre, l'extrémité de la queue des éléphants. J'ignorais l'usage qu'en faisaient les Laotiens, mais j'avais eu maintes fois l'occasion de voir les intelligents pachydermes employer cette sorte de brosse naturelle à des soins de propreté intimes qui, chez l'homme civilisé, nécessitent du papier et..... le huis-clos.

J'acceptai néanmoins avec reconnaissance le cadeau qui m'était offert et, m'étant renseigné un peu plus tard près de l'interprète, j'appris que le gouverneur avait voulu m'approvisionner de cure-dents.

CHAPITRE II

DE M. BORIKAN A LUANG PRABANG

(25 avril-11 juin).

Les quelques jours de repos pris à Muong Borikan avaient suffisamment amélioré l'état de santé de Mr Rivière pour lui permettre de continuer ses travaux.

Mr de Malglaive, atteint de plaies aux deux pieds, incomplètement guéries, dut se résigner à faire ses itinéraires en palanquin.

Le pays à lever, avant de gagner Luang Prabang, comprenait la partie du Tran-Ninh située au sud de la route de Luang Pragang à Xieng-Khouang, parcourue déjà pendant la dernière mission, la province de Tourakhòm en entier, et les territoires des provinces de Saniaboury et de Nong-Khaï, situés sur la rive gauche du Mé-Khong.

MM. Rivière et de Malglaive se mettent en route le 23 avril pour gagner, le 1er Xieng-Khouang par M. Ngau, le 2me Muong Tourakhòm.

La préparation du courrier du Tonkin nous retient à M. Borikan, Mr Lugan et moi, toute la journée du 23.

Une copie des journaux de marche est adressée au gouverneur général et une carte d'ensemble des itinéraires au bureau topographique de l'État-major, à Hanoï. Le courrier est remis au gouverneur qui se charge de le faire parvenir à Kham-Muòn.

Mr Lugan quitte M. Borikan le 24, se dirigeant sur Xieng-Khouang

par M. Oun. Je compte l'y rejoindre, par la route directe, après avoir reconnu le cours inférieur du N. Khading. La réunion des membres du groupe est fixée aux derniers jours de mai, à B. Pa Tang.

L'idée de ces rendez-vous successifs, en un point déterminé du parcours et à date fixe, m'avait été suggérée, à la fois, par la nécessité de raccorder entre eux, de temps à autre, les itinéraires de mes compagnons, et, comme nous nous trouvions longtemps isolés les uns des autres, sans moyens de communication efficaces, exposés à toutes sortes d'accidents, par le souci de renseigner chacun sur le sort du voisin. Je dois à cette précaution de pouvoir raconter aujourd'hui mon voyage.

§ I. — DE M. BORIKAN AU NAM KHADING (50 KILOMÈTRES).

Retour à Borikan par le Nam San.

(25-29 avril).

Les renseignements les plus contradictoires m'avaient été donnés sur la navigabilité du N. Khading, qui prend sa source dans les montagnes du Hattinh et traverse tout le territoire du Kham Keut-Kham Muôn. Il était intéressant de rechercher jusqu'où les barques du Mé-Khong pouvaient le remonter.

La route longe le pied du Pou Ngou, longue arrête calcaire, d'une centaine de mètres d'élévation, courant en ligne droite entre le Nam Khading et le Nam San. Suivant les indigènes, la montagne se prolonge vers le sud jusqu'au delà de Bassac, à l'ouest jusqu'au grand coude décrit par le Mé-Khong en amont de Vieng-Khan, gardant son aspect uniforme, sa silhouette horizontale.

Cette croyance, absolument fausse du reste, est accréditée dans le pays par une légende qui m'a été contée par l'oupahat (second du gouverneur) de Borikan. En voici à peu près le résumé :

« A Muong Luong, près d'Oubon, vivait, il y a fort longtemps, une veuve n'ayant pour tout bien qu'un petit champ de riz.

Certaine année, alors que la récolte s'annonçait exceptionnelle, un éléphant vint, chaque nuit, ravager le bien de la pauvre femme, sans toucher aux champs voisins. Menacée de mourir de faim si l'animal continuait ses visites, la veuve résolut d'aller le trouver dans la forêt et de le supplier d'avoir pitié d'elle.

Elle partit à sa recherche et marcha pendant trois jours ; puis l'eau vint à manquer.

Les traces de l'animal étaient profondément empreintes dans le sol et, dans quelques-unes heureusement, un peu d'eau, venant des dernières pluies, s'était conservée. Elle dut se résigner à en boire pour ne pas mourir ; puis, exténuée de fatigue, lassée de ses recherches infructueuses, elle revint au village.

Neuf mois après, elle mit au monde un fils qui fut appelé Tao Kataman. L'enfant se développa très rapidement et acquit bientôt une force et une vigueur surprenantes. Mais ses camarades refusaient de jouer avec lui et le tenaient à l'écart, l'appelant fils d'éléphant.

Ne comprenant rien à la réprobation dont il était l'objet, il en demanda l'explication à sa mère qui lui confia le secret de sa naissance, l'engageant à se mettre à la recherche de l'éléphant.

Pendant la route, il eut, pour révéler sa force extraordinaire, maintes occasions que raconte tout au long la légende.

Il arriva ainsi près du Nam Khading, à un Muong aujourd'hui disparu. Les rues du village étaient désertes, les cases vides.

Un tronc d'arbre renversé, d'où partaient des gémissements, attira son attention. S'en étant approché, il aperçut une jeune fille qui, à sa vue, se précipita à ses pieds, le conjurant de la sauver.

Elle expliqua au jeune homme la cause de la disparition des habitants du village. Un dragon, descendant des nuages, venait chaque jour enlever quelques personnes, puis disparaissait. Le gouverneur du Muong, dont elle était la fille, avait été dévoré la veille.

Au bout d'un instant, l'horrible bête parut, s'annonçant par d'épouvantables sifflements. Le Tao Kataman la vit s'avancer sans pâlir. Un combat terrible s'engagea, mais la victoire resta au jeune homme qui, tirant son

sabre, coupa le dragon en morceaux et en jeta les tronçons au loin, jusqu'à Bassac et Xieng-Khan. L'un d'eux tomba entre le Nam Khading et le Nam San et forma le Pou Ngou (montagne du serpent).

Les Laotiens, comme tous les peuples primitifs, sont passionnés pour le merveilleux et cherchent à expliquer, par là, les formes bizarres que revêt parfois la nature dans ses aspects extérieurs.

Il n'est guère de cavernes, de montagnes, voire même d'arbres, de forme quelque peu particulière, qui n'aient leur légende.

Chez eux, la tradition abonde en récits fantastiques, dont l'imagination a fait, la plupart du temps, tous les frais. Quelquefois cependant, la légende a pour point de départ un fait authentique qui s'est transformé en passant de bouche en bouche et dont chaque conteur a plus ou moins dénaturé les détails, au gré de sa fantaisie.

* * *

La route du Nam Khading longe le pied du Pou Ngou, jusqu'à B. Bo Thüng, distant d'une journée de marche de Borikan et traverse de nombreux villages. La plaine se déroule vers le Mé-Khong, sans aucun accident de terrain, tantôt boisée, tantôt couverte de belles rizières. Des efflorescences salines se rencontrent à tout instant, exploitées par les indigènes.

A Bo Thüng, la route se bifurque. Un chemin mène au Mé-Khong et aboutit au village de Pak Sa : l'autre franchit le Pou Ngou, passe dans la vallée du Nam Pang et conduit sur le Nam Khading, à Sop Pang.

La rivière a 250 mètres environ de largeur et coule tranquille, entre deux berges boisées.

Elle est navigable jusqu'à B. Na-Tiang.

Un peu en amont, une série de chutes, dont la plus importante est le Kheng Lipi, rendent toute navigation impossible. Le lit est encaissé entre 2 lignes de rochers aux parois verticales et n'a plus que 40 à 50 mètres de largeur.

La descente demande environ 5 heures, depuis B. Na Tiang jusqu'au Mé-Khong.

J'arrive le 28, dans l'après-midi, au confluent du Nam San, dont le cours a été reconnu en 1883 par le D[r] Neiss. Il faut un peu plus d'une journée pour le remonter jusqu'à M. Borikan.

La rivière coule, très sinueuse, à travers une plaine boisée, et ne présente aucun rapide sérieux. Elle a de 40 à 50 mètres en moyenne de largeur. Les villages sont très rares sur les rives.

Le chef-lieu du Muong Pat-Choum, situé à quelque distance du Mé-Khong, a été déplacé par ordre du gouverneur de Nong-Khaï et transféré au confluent du Nam San. Il ne compte actuellement que 2 ou 3 cases, y compris la demeure du gouverneur, mais sa situation exceptionnelle au débouché de la route du Tran-Ninh, ne tardera pas à en faire le rival de Borikan.

Avant la prise de Vien Tian par les Siamois, la frontière du pays des Pou Euns coupait le Nam San un peu en amont de Borikan qui s'appelait alors M. Si La Hat. Elle avait été déterminée, d'après Toupahat, par les Annamites. Ce mandarin m'y a accompagné un jour et m'a raconté chemin faisant, ce qu'il avait lu dans le Pong Sa va da (histoire du pays) se rapportant à cette question.

Avant la venue des Annamites, dit-il, la mésintelligence régnait entre les Laotiens de Vien Tian, riverains du Nam San, et les Pou Euns, leurs voisins. Elle était causée par une grande indécision sur la position de la frontière au point où elle coupait la rivière, chacun revendiquant comme sien le même territoire.

Les querelles s'étaient longtemps localisées entre les petits muongs directement intéressés lorsqu'un incident fit éclater une guerre générale.

Le roi de Vien Tian et celui du Pou Eun avaient chacun un fils, qu'ils nommaient, le premier Chao Khi, le second Chao Tom Pou.

Tous deux étaient amoureux de la fille du gouverneur de Saniabouri, Nang Kio Kôm, renommée dans tout le Laos par sa beauté.

Nombre de prétendants s'étaient déjà présentés pour obtenir sa main, quand les deux princes se mirent sur les rangs pour l'épouser. Leur naissance illustre fit taire les prétentions de tous les compétiteurs qui cédèrent la place.

Mise en demeure de se déclarer, la jeune princesse se montra défavorable à la candidature du Chao Khi dont le nom lui déplaisait.

Grand fut l'embarras du gouverneur de Saniabouri dont la province dépendait du roi de Vien Tian.

Pour ménager la susceptibilité de son suzerain et lui éviter l'affront d'un refus, il eut recours à un stratagème. Suivant ses conseils, Nang-Kio Khôm fit venir ses deux prétendants et leur présenta un fourreau de sabre, se déclarant prête à accorder sa main à celui d'entre eux qui lui apporterait une arme s'adaptant exactement au fourreau. Elle en faisait en même temps remettre secrètement un semblable au Chao Tom Pou qui obtint ainsi gain de cause.

La supercherie ne tarda pas à être découverte.

Le roi de Vien Tian, furieux d'avoir été trompé, déclara la guerre à celui du Tran-Ninh, envahit ses États et le fit prisonnier.

Le prince vaincu appela à son aide les Annamites qui envoyèrent une armée pour le délivrer. La question de frontière fut tranchée à ce moment, pour éviter dans l'avenir tout germe de discorde entre les deux peuples.

Au nord de Borikan, le territoire fut délimité, sur le Nam San, par un arbre, planté disent les indigènes, les racines en l'air, au point où le Pou Ngou rencontre la rivière. On montre encore, près de là, un rocher portant, gravée en relief, une inscription annamite et un nid d'abeilles dont fait mention le Pong Savada.

L'arbre, par sa belle venue et sa ressemblance avec ses voisins, fait douter de la véracité de la légende.

Vers l'Est, la frontière se continuait par le Pou Ngou jusqu'à Bo-Thüng. Vers l'Ouest, elle était jalonnée par les points de Sop Ton, Khon Mou sur le Nam Ngoum et Tam Pa Kham.

§ 2. — DE MUONG BORIKAN A XIENG-KHOUANG

(130 kilomètres, 30 avril-4 mai ; 5-6 mai, séjour à Xieng-Khouang).

Nous mettons cinq jours pour franchir la distance de 130 kilomètres environ qui sépare Borikan de Xieng-Khouang.

La route est généralement bonne et très fréquentée. Elle passe de la vallée du Nam San dans celle du Nam Mhiep, traversant une plaine peu mouvementée et gagne le village de Tharua, sur le Nam Sao, distant de 16 kilomètres de Borikan.

Le Nam Mhiep ou Nam Nia n'est pas navigable. Il prend sa source sur le plateau du Tran Ninh, à plus de 1,200 mètres d'altitude et est formé de 2 rivières : Le Nam Niou et le Nam Dinh Soung qui se réunissent à Xieng-Khouang. Ses affluents sont le Nan Seng et le Nam Siem.

Après Tha-Rua, la route se dirige droit au Nord, passe à Muong Bo, petit village laotien de 5 à 6 cases, puis s'engage jusqu'à Xieng-Khouang dans une région montagneuse, arrosée par le Nam Mhiep et ses affluents.

Le pays est pauvre, peu habité et se ressent encore du passage des Hos.

Le seul village rencontré est Na Huong, situé sur la rive gauche du Nam Mhiep. La rivière se franchit sur un pont, construit à la façon de nos ponts de bateaux. Les embarcations sont remplacées par des radeaux et les madriers par des clayonnages en bambou. La première crue l'emportera.

En quittant Na Huong, le chemin traverse quelques rizières étalées sur la rive droite, puis coupe à gué le Nam Mhiep et côtoie la rive gauche pendant près de 25 kilomètres. Cette partie du trajet est sans contredit la plus pittoresque. La rivière se déverse sur une série de plans inclinés, étagés en gradins, tombe en cascades, et se fraye en bouillonnant un passage au milieu d'un chaos de roches détachées des montagnes voisines. Sur chaque rive, se dressent des hauteurs dont les pentes sont couvertes de la plus magnifique végétation.

Après le confluent du nam Song Tien, le nam Nhiep décrit un grand coude vers l'Ouest. La route le quitte pour gravir les pentes des montagnes formant le talus du plateau de Xieng-Khouang, qu'elle atteint sans s'être élevée à plus de 1,250 mètres d'altitude.

La capitale du Tran Ninh, brûlée par les Hos, a peine à se relever de ses ruines. Les pagodes sont toujours aussi délabrées, les cases aussi misérables, le pays aussi désert.

M. Lugan arrive dans la journée du 4.

Le temps est à la pluie.

Depuis le départ de Borikan, les orages se succèdent de plus en plus fréquents. La saison des pluies s'annonce imminente et commande de se presser.

De Xieng-Khouang à Pa Tang.

(200 kilomètres, 7-18 mai.)

Nous nous mettons en route le 7 mai, M. Lugan et moi pour gagner Pa Tang, suivant chacun un itinéraire différent. Le trajet par B. Son présente un développement d'environ 200 kilomètres dont une quarantaine à travers le plateau de Xieng-Khouang, 70 à 80 en montagne jusqu'à M. Leuk et le reste dans les vallées.

Le chemin quitte la route de M. Souille à une vingtaine de kilomètres de Xieng-Khouang et passe de la vallée du Nam Kho dans celle du Nam Sen qu'il traverse dans toute sa largeur. Cette région est la continuation du plateau de Xieng-Khouang, limité, de ce côté, par une bordure de rochers appelés Pa Deng et Pa Môn, tombant en pentes escarpées sur le Nam Sieu. Le pays est désert. M. Sen, chef-lieu du Vieu de même nom, n'est pas encore reconstruit. Les rives du Nam Sen sont bordées de rizières incultes et de pâturages. Quelques montagnes d'une faible élévation se montrent çà et là, laissant entre elles des plaines fertiles et bien arrosées.

La région des hautes montagnes commence à partir du Nam Sieu

et s'étend d'une façon continue jusqu'au Nam Muoï, affluent du Nam Ngoum.

D'immenses contre-forts se détachent du plateau dans toutes les directions. Ceux de l'Ouest atteignent 2,000 mètres d'altitude et couvrent tout le terrain jusqu'au Mé-Khong. Le Nam Lik et le Nam Song y prennent leur source.

Ceux du sud ne dépassent guère 1,700 mètres et s'épanouissent en une multitude de rameaux qui viennent mourir à quelque distance du grand fleuve, laissant à leur pied, comme aux environs de Toura Khôm et de Borikan, des plaines d'alluvion magnifiques, couvertes de rizières et de splendides bouquets de bois.

Toutes ces chaînes, resserrées à leur origine dans un étroit espace, forment, autour du plateau, une région difficile, profondément ravinée, sans autres habitants que les Khas et les Méos. La population y est très clairsemée. Le Nam Ngoum la coupe du nord au sud. Son cours est marqué, jusqu'à B. Veun Nan, par une série à peu près ininterrompue de chutes et de cascades.

Les Méos se tiennent plus particulièrement entre les sources du Nam Pact et du Nam Not, à une altitude variant de 1,400 à 1,600 mètres. Leur pays est sillonné de longues arêtes calcaires séparées par des vallons très étroits, recouverts d'une couche très riche de terre végétale.

Les Khas apparaissent sur le versant du Nam Ngoum, à une altitude moins élevée. Quelques pauvres villages laotiens, comme B. Nam Tia, sont perdus dans les vallées inférieures des cours d'eau.

Le chemin franchit le Nam Ngoum au lieu dit Khôn Mon, où passait jadis l'ancienne frontière du Tran-Ninh et du royaume de Vien Tian. Cette frontière suit, vers le sud, le cours de la rivière jusqu'au confluent de l'Houeï Ton et, vers le nord, les crêtes marquant la séparation des eaux entre les affluents du Nam Ngoum et la vallée du Nam Song.

La pluie ne nous a presque pas quittés pendant cette partie de la route qui m'a rappelé les plus mauvais jours de mon premier voyage dans les Hopahns. Le trajet fut d'autant plus pénible que le Paya Lôm n'avait donné aucun ordre pour faire débroussailler le chemin, rendu glissant

par les pluies et encombré d'arbres abattus. Aussi les coolies, exténués de fatigue, rebutés par les difficultés et par la perspective de m'accompagner jusqu'à M. Poun sans être relevés, m'abandonnèrent-ils, pendant la nuit, au village de B. Hong Kang, chez les Méos. Il me fallut laisser là une partie de mes bagages qui me rejoignirent, un peu plus tard, à M. Poun.

* * *

La région comprise entre le Nam Ngoum et le Nam Song est moins profondément ravinée que la précédente : les vallées des cours d'eau sont plus praticables et plus peuplées. Le terrain, après s'être élevé jusqu'à 1,600 mètres au Kéo Fuong, s'abaisse insensiblement sur M. Leuk qui n'est plus qu'à 350 mètres d'altitude.

Le trajet s'effectue dès lors en terrain plat, le long des rives des affluents du Nam Ngoum et du Nam Song, bordées de montagnes allant en diminuant de relief à mesure que l'on s'avance vers le sud. Les vallées sont souvent garnies de rizières et pour la plupart assez peuplées. Les habitants sont tous Laotiens. A citer, parmi les centres les plus importants, M. Toum, M. Leuk et M. Khouang, qui dépendent de Toura Khôm.

La route rejoint le Nam Song au village de Hin Kan Mak et remonte la rive gauche jusqu'à B. Pa Tang. Le Nam Song est un gros torrent de 50 à 60 mètres de largeur, encombré de rochers. Il peut être descendu en bateau depuis Pa Tang jusqu'au Nam Lik, mais se remonte difficilement, aux hautes eaux, en raison de la violence du courant. La rive droite est garnie, sur tout le parcours, de rochers calcaires dont la plupart sont taillés en aiguilles.

Il ne me reste, de toute cette région, qu'un souvenir très confus, l'ayant traversée comme dans un rêve, en proie à des accès de fièvre presque quotidiens, sur lesquels la quinine demeurait pour la première fois sans effet.

Leur apparition datait de mon séjour à M. Borikan, pendant lequel j'avais fait, à plusieurs reprises, des observations de latitude au théodolite,

en plein midi. L'emploi de cet instrument, nécessitant la lecture à la loupe des graduations du limbe, m'obligeait à remplacer le salacco, ma coiffure habituelle, par un chapeau mou.

Le jour même du départ, je restai près de 40 minutes au soleil. Bien que, pendant l'opération, mon boï m'eût abrité à plusieurs reprises d'un gigantesque parapluie, je ne tardai pas à ressentir les symptômes d'un commencement d'insolation, dont je crus conjurer les effets en me faisant verser quelques seaux d'eau froide sur la tête.

Pareille expérience m'avait déjà réussi une première fois : aussi, ne m'inquiétai-je pas, outre mesure, de certains malaises passagers survenus pendant le trajet de Borikan à Xieng-Khouang.

Pourtant, à la longue, il me fallut bien m'en préoccuper. La fièvre s'était mise de la partie, m'enlevant l'appétit. Mes forces diminuaient assez rapidement pour me faire craindre de ne pouvoir poursuivre mon itinéraire à pied, jusqu'au bout.

Mon bagage pharmaceutique comportait, outre la quinine, du sulfate de soude, du laudanum et quelques paquets d'ipéca, médicaments dont un fréquent usage m'avait rendu l'emploi familier. J'en tâtai tour à tour : mais, contre mon attente, leur action fut à peu près nulle. Mes connaissances en médecine se heurtaient, cette fois, à un problème qu'il n'était pas dans mes moyens de résoudre. Néanmoins, je pus gagner Pa Tang, cahin-caha, raccourcissant fréquemment les étapes, pour mener à bien mon levé.

J'y arrivai le 18 mars, quelques jours avant la date fixée pour la réunion des membres du groupe. Il me restait encore, pour accomplir ma tâche, à relier Pa Tang à M. Khassy.

19 mai-3 juin. *Séjour à Pa Tang.* Le lendemain de mon arrivée, la fièvre empira, accompagnée de délires fréquents, pendant lesquels je me livrai, paraît-il, aux actes les plus extravagants. Mon personnel indigène, me croyant frappé de folie, n'osait plus m'approcher. Pourtant, le cuisinier continuait à préparer, matin et soir, mes repas que je lui jetais à peu près régulièrement à la figure.

Le 20, au matin, je prévins l'interprète Ro, que nous allions nous

mettre en route pour Hanoï. Je m'imaginais avoir reçu de M. Pavie l'ordre de rentrer au Tonkin. N'osant hasarder la moindre objection, Ro m'emballa dans un palanquin et me fit faire trois ou quatre fois le tour du village.

Rentré sous ma tente, je l'invitai à m'accompagner chez le gouverneur général et me mis en tenue. Malgré la pluie qui tombait à torrents, je refusai le parapluie dont il cherchait obligeamment à m'abriter et me dirigeai à pied, au hasard dans la campagne. Au bout d'un instant, j'étais trempé jusqu'aux os.

Le chemin conduisait au Nam Song. « Tiens, voici le fleuve Rouge, « dis-je à l'interprète. Mais, où est donc l'hôtel du gouvernement « général ? »

— Nous sommes à Pa Tang, répondit-il, me croyant calmé par la douche que nous versaient les nuages.

— Comment, à Pa Tang ! C'est ainsi que vous exécutez mes ordres ! et je courus sus au pauvre diable, qui, plus mort que vif, me jura sur ses grands dieux que nous partirions le lendemain pour Hanoï.

Des porteurs furent commandés le soir même au chef du village, ainsi qu'un filet pour me transporter et, le lendemain, nous reprenions la route d'Hin-Kan-Mak, par laquelle j'étais arrivé.

Sur ces entrefaites, Ro, apprenant que M. de Malglaive opérait dans les environs, se mit à sa recherche et parvint à le trouver.

Sitôt informé de mon état, mon camarade partait à ma rencontre et rejoignait, le 22, la funèbre caravane qui s'en allait à l'aventure, menée par le délire d'un malade.

Je reconnus pourtant de Malglaive. « Sommes-nous encore loin d'Hanoï? lui demandai-je, toujours obsédé par mon idée fixe.

— Nous y arriverons bientôt, fit-il, probablement demain ou après.

— Vous ne me paraissez pas très fixé, pour un topographe. Enfin, marchons. »

Que se passa-t-il après ? Je ne saurais le dire. La fièvre reprit de plus belle me faisant perdre toute notion du monde extérieur.

Une nuit, entre autres, un accès terrible faillit m'emporter, et me

mena à deux doigts de la mort. Convaincu que le dénouement fatal approchait, de Malglaive se mit, dès le lendemain, en quête d'un emplacement pour m'y enterrer.

Il me raconta, depuis, qu'il avait choisi le pied d'un de ces immenses rochers calcaires, si communs dans la région.

Le lieu, isolé des habitations et des champs, protégé contre les inondations par une surélévation du terrain, encadré dans un paysage à la fois grandiose et sévère, lui parut convenir de tous points à ma sépulture.

Sa conviction était si bien faite, qu'il en prit par avance un croquis à l'intention de ma famille.

M. Lugan, arrivé dans l'intervalle, eût préféré voir ma dépouille ramenée à Luang Prabang, malgré les difficultés pratiques d'exécution que présentait ce voyage d'au moins dix journées. La nature prit soin de trancher le différend.

Grâce aux bons soins de mes deux camarades, dont les attentions et le dévouement eussent fait l'admiration d'une sœur de charité, le mal put être enrayé.

Certes, en n'envisageant même que le côté technique de leur tâche leur mérite ne fut pas mince, car ils n'avaient, à leur disposition, ni codex, ni d'autres médicaments que la quinine et le sulfate de soude, quelques boîtes de lait concentré et l'eau du Nam Song qui entra pour la plus large part dans mon traitement.

Quand M. Rivière nous rejoignit, le 2 juin, j'étais hors de danger. La convalescence était même commencée.

J'ai conservé le souvenir du menu de mon premier repas dont j'avais arrêté moi-même la composition : Salade de haricots verts de conserve et banane. M. Rivière s'était refusé à accepter la responsabilité de me le faire servir, tellement il était convaincu qu'un bouillon léger, aux herbes, convenait seul à un estomac affaibli par 15 jours de diète. Ce n'était là d'ailleurs qu'une fantaisie de malade, plus facile à satisfaire qu'à contrarier, car il me fut impossible d'absorber même la première bouchée.

A défaut de bouillon aux herbes dont les éléments essentiels nous manquaient, mon interprète eut l'idée de confectionner, avec des poulets,

un consommé de son invention qui, malgré l'absence de légumes, fit longtemps, par la suite, tous les frais de ma nourriture.

Dès les premiers jours de juin, j'étais suffisamment remis pour pouvoir supporter en palanquin le voyage de Luang Prabang.

Je me suis peut-être étendu, avec trop de complaisance, sur cette phase de mon séjour au Laos, cédant probablement à ce sentiment, très humain, qui fait si volontiers évoquer le souvenir de certaines époques de la vie, à quiconque a combattu, peiné ou souffert. Chacun sait combien les vieux militaires aiment raconter leurs campagnes.

Mais, si j'ai donné dans ce travers, mon récit aura du moins fait ressortir l'opportunité de la présence, en pareil cas, de compagnons autres que les indigènes. Abandonné aux mains de mon entourage ordinaire, je serais passé à coup sûr de vie à trépas, faute de soins éclairés. Sans initiative et sans compétence, mais non sans dévouement, mes gens ne pouvaient qu'accéder à mes fantaisies ou déférer à mes exigences les plus capricieuses, s'appliquant tous à satisfaire, à grand renfort d'eau de rivière, une soif dévorante, entretenue par la fièvre.

J'aurais cependant mauvaise grâce à méconnaître le mérite de mon interprète, dont la démarche auprès de M. de Malglaive me sauva la vie.

Cet hommage rendu à chacun, j'en reviens à mon idée première.

On a souvent discuté les avantages et les inconvénients que présente, en matière d'exploration, la situation de l'Européen, abandonné à lui-même parmi des indigènes.

Tel vous dira qu'il s'est parfaitement tiré d'affaire avec ses propres moyens : tel autre qu'il est redevable de l'existence à ses compagnons, un troisième, parti avec un camarade la main dans la main, n'aura pas rencontré de pire ennemi et tous deux se seront quittés la haine au cœur, quand ils ne se seront pas dévorés en route.

Dieu me garde de vouloir trancher ici une question si complexe, dont les éléments essentiels, le caractère et le tempérament des individus, les influences du milieu ambiant, sont variables à l'infini.

La solution du problème est peut-être dans un moyen terme, celui

des rendez-vous échelonnés le long de la route, qui englobe à la fois les avantages de l'isolement et les bénéfices de l'association, en éliminant la plupart des écueils inhérents à chaque système.

La saison des pluies, déjà fortement entamée, ne nous permettait pas d'attendre, à Pa Tang, la fin de ma convalescence. D'un commun accord, le départ pour Luang Prabang fut fixé au 4 juin.

Notre personnel indigène, qui s'était multiplié pendant la route, se trouvait sur les dents. Parmi les interprètes, Khiouaup paraissait le plus atteint. La fièvre le quittait rarement.

Il l'entretenait d'ailleurs, comme à plaisir, par son incontinence.

Réfractaire à la diète qui eût été de rigueur dans son cas, le brave garçon se laissait trop souvent tenter par les plats de cochon rôti que son ami Bo savait préparer comme personne. C'étaient alors des bombances pantagruéliques, après lesquelles il fallait faire intervenir l'ipéca, doubler ou tripler les doses de quinine. Vouloir lui enlever la conviction qu'un estomac bien garni est le meilleur antidote de la maladie eût été temps perdu.

Il me revient, à ce propos, une scène comique dont l'évocation me servira à égayer cette fin de chapitre et à dissiper l'impression funèbre qu'auraient pu produire, sur l'esprit du lecteur, certains détails de ma narration.

A l'arrivée à Pa Tang, je m'étais préparé un purgatif énergique, consistant en 60 grammes de sulfate de soude, dissous dans deux tasses d'eau. J'en tenais une à la main quand Khiouaup entra dans ma tente, venant aux nouvelles.

— « A votre santé, lui dis-je en plaisantant.

— « Volontiers, répondit-il, car j'ai grand soif. »

Et, saisissant la deuxième tasse, restée sur la table, il en absorbait d'un trait le contenu, non sans faire la grimace.

Il le rejetait incontinent d'ailleurs sous l'empire d'un violent haut-le-cœur. « Excusez-moi, dit-il, tout confus, je ne connaissais pas d'apéritif pour « repousser » de la sorte. »

De Pa Tang à Luang Prabang.

(4-11 juin.)

Le trajet s'effectue par M. Khassy et B. Pak Sa, sur le Nam Khan. MM. de Malglaive et Rivière, incapables de marcher, sont, comme moi, portés en palanquin. Seul M. Lugan reste valide et fait la route à pied.

Je ne pouvais encore, à ce moment, supporter la lumière et fis la plus grande partie du voyage, emballé sous un abri hermétiquement clos, qui m'empêcha de rien distinguer de ce qui se passait autour de moi.

La traversée des montagnes, qui séparent le bassin du Nam Lik de celui du Nam Khan, fut particulièrement pénible. On y rencontre des altitudes de près de 2.000 mètres.

Le sentier était détrempé par la pluie et l'on dut mettre fréquemment jusqu'à 10 porteurs à mon palanquin, pour gravir certaines pentes.

Le 10, je m'embarquai sur le Nam Khan avec M. de Malglaive et arrivais le 11 à Luang Prabang où M. Rivière nous avait devancés.

M. Lugan, obligé de rester à Pak-Sa, faute d'embarcations disponibles, nous y rejoignit le 13. La mission se trouvait dès lors réunie au grand complet, car nous arrivions les derniers[1].

La longueur des itinéraires levés par mon groupe pendant cette deuxième période, comprend un développement d'un peu plus de 2.000 kilomètres, dont 1,800 environ parcourus à pied.

Ces chiffres, ajoutés à ceux des itinéraires suivis pendant la première période, entre Kham-Muòn et Borikan, donnent, au total, à peu près 6.500 kilomètres de levés entièrement nouveaux, dont 4.000 de routes de terre.

1. Tous les renseignements concernant ce voyage figurent dans la relation de M. de Malglaive.

Le travail avait été effectué en trois mois et demi, soit une moyenne journalière de 60 kilomètres, séjours compris.

Je me plais à reconnaître que les mandarins laotiens ont tout fait pour nous venir en aide et que, partout, l'accueil des populations a été des plus sympathiques.

Séjour à Luang Prabang.

(12 juin-30 septembre.)

La mission séjourne à Luang Prabang jusqu'au 5 juillet.

Le 6, M. Pavie et une partie de ses collaborateurs quittent le poste, se rendant à Saïgon par la voie du Mé-Khong.

MM. Cogniard, de Malglaive et Dugast doivent être laissés à Nong-Khaï et Lakhôn où ils passeront la saison des pluies.

Je reste à Luang Prabang, avec MM. Lugan et Counillon, chargé du poste jusqu'au 30 septembre prochain. Suivant les instructions de M. Pavie, je me mettrai en route le 1er octobre avec M. Lugan, pour aller reprendre la direction des travaux topographiques dans la région qui reste encore à lever, entre Nong-Khaï et le Cambodge.

Aucun fait saillant, méritant d'être signalé, ne s'est produit pendant ce séjour de près de 4 mois, au bout duquel mes forces étaient revenues, me permettant d'entreprendre une nouvelle campagne.

CHAPITRE III

DE LUANG PRABANG A BASSAC

1er octobre-15 novembre 1890.

(Voir cartes nos 12 et 13.)

§ 1. — DE LUANG PRABANG A M. BANG-MOUK PAR LE MÉ-KHONG

(1er-17 octobre).

La dernière quinzaine de septembre marque ordinairement la fin de la saison des pluies, pendant laquelle la difficulté des communications, surtout par voie de terre, interrompt à peu près toute relation entre les centres éloignés des grandes rivières. Les troupes restent dans leurs garnisons et les indigènes, retenus par les travaux de la culture, s'écartent rarement de leurs villages. Ceux de la capitale profitent des hautes eaux pour se livrer au colportage, ravitailler les campagnards et les sauvages.

Le niveau du Mé-Khong, après avoir baissé rapidement, se maintient depuis quelques jours stationnaire. Les orages se font de plus en plus rares. C'est l'époque où les transactions commerciales sont reprises et où le fleuve présente le plus d'animation.

Suivant les instructions de M. Pavie, nous quittons Luang Prabang, M. Lugan et moi, le 1er octobre, pour nous rendre à Bassac.

Deux radeaux, formés chacun de deux grandes pirogues accolées, sont mis à notre disposition pour effectuer le voyage.

Rien n'est plus confortable, pour une navigation de rivière, que ces

sortes de maisons flottantes, divisées en compartiments, où plusieurs personnes peuvent s'installer très à l'aise avec 4 ou 5 serviteurs et les bagages. L'équipage occupe l'avant et l'arrière, laissés libres pour la manœuvre.

La construction d'un radeau est des plus simples. Les pirogues, servant d'assiette à l'édifice, sont maintenues à la distance d'un mètre environ et rendues solidaires à l'aide de pièces de bois et de bambous. Le tout est recouvert d'un clayonnage formant plancher, surmonté, à la hauteur d'un mètre environ, par un toit en feuilles de palmier, semblable à celui des pirogues. Des cloisons analogues ferment les côtés. Cinq à six hommes suffisent à la manœuvre : deux avirons sont disposés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, à la façon des gouvernails, pour mieux assurer la direction dans les rapides ; enfin des faisceaux de bambous, arrimés le long des flancs intérieurs, remplissent le rôle de flotteurs, et assurent la stabilité du système.

Ce radeau de pirogues, ainsi aménagé, ne peut être employé qu'à la descente, en raison de sa masse, et avec un courant assez fort. Pour remonter le fleuve, les pirogues sont dédoublées.

Dès que le signal du départ est donné, les bateliers poussent les radeaux au milieu du fleuve et les abandonnent au courant. Avec l'éloignement, les cases de Luang Prabang se fondent peu à peu dans la verdure et bientôt la flèche du Chom-Si, pagode qui domine la ville, disparaît elle-même à nos yeux, cachée par un coude.

Ce n'est pas sans émotion que je dis adieu probablement pour toujours à ce coin de terre privilégié, où les mœurs ont gardé une simplicité exquise, si rare chez les asiatiques dont la caractéristique dominante est la duplicité. Mon affection est allée tout naturellement à cette population laotienne si douce, si paisible et si confiante, que la gaieté n'abandonne jamais, même dans les pires malheurs.

Grâce au courant, le voyage s'effectue rapidement. Les eaux sont encore très hautes ; le fleuve coule à pleins bords et tous les rapides sont couverts. Çà et là, à longs intervalles, quelques sommets de roches

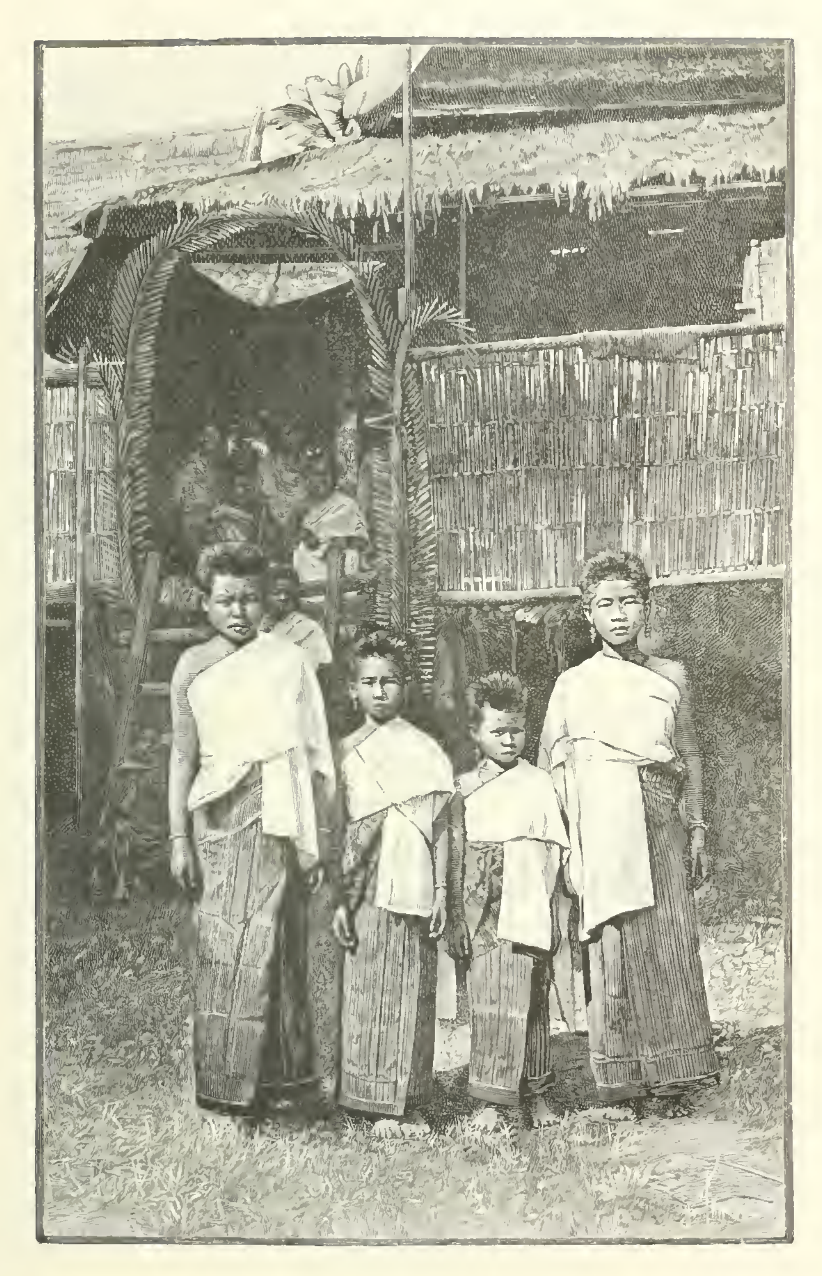


Fig. 21. — Jeunes laotiennes de Lakhôn.

commencent à émerger du lit et donnent lieu à de violents remous. Mais les tourbillons, si fréquents à l'époque des grandes crues, ont disparu.

Au dire des gens du pays, l'époque la plus favorable à la navigation est le mois d'octobre. Plus tôt, la violence du courant donne naissance à des tourbillons très dangereux, capables d'engloutir les plus grandes barques; plus tard, un grand nombre de rapides sont à découvert et l'on ne peut pas toujours les franchir sans transborder les bagages.

Aussi croisons-nous à tout instant nombre d'embarcations se rendant à Luang Prabang, la plupart chargées de sel.

Le 3, nous sommes à Pak-Laï où quelques Chinois ont installé des entrepôts de marchandises provenant de Bang-Kok.

Le lendemain, nous couchons à Xieng-Khan. A partir de Sampana, le fleuve s'élargit sensiblement : les collines qui le bordaient depuis Luang Prabang s'écartent des rives : des bancs de sable apparaissent de temps à autre le long des berges : la vitesse du courant diminue et devient presque nulle lorsqu'on débouche dans la plaine de Vien Tian.

Il ne reste aujourd'hui, comme vestiges de l'ancienne capitale du royaume de ce nom, détruit par les Siamois en 1828, qu'un pauvre petit village et des ruines assez imposantes.

Partis de Vien Tian le 6, au matin, nous arrivons à Nong-Khaï à 2 heures de l'après-midi. Nous avons donc mis 6 jours et demi seulement pour parcourir la distance qui sépare cette dernière ville de Luang Prabang.

Il faudrait de 35 à 40 jours pour effectuer le trajet inverse en cette saison.

J'apprends que MM. Cogniard et Dugast, que je comptais rencontrer à Lakhôn, ont quitté ce point le 1er octobre, se dirigeant sur Khalassin et Tassounthôn.

C'est là un fâcheux contre-temps. Pour ne pas trop dégarnir la caisse du poste de Luang Prabang, je n'ai emporté qu'une centaine de piastres, comptant me ravitailler soit à Nong-Khaï, soit à Lakhôn, et je me trouve à la veille de manquer d'argent.

Le seul parti qu'il me reste prendre est de chercher à rejoindre le plus tôt possible M. Cogniard à qui le poste de Vinh vient d'envoyer une somme d'environ 3,000 piastres.

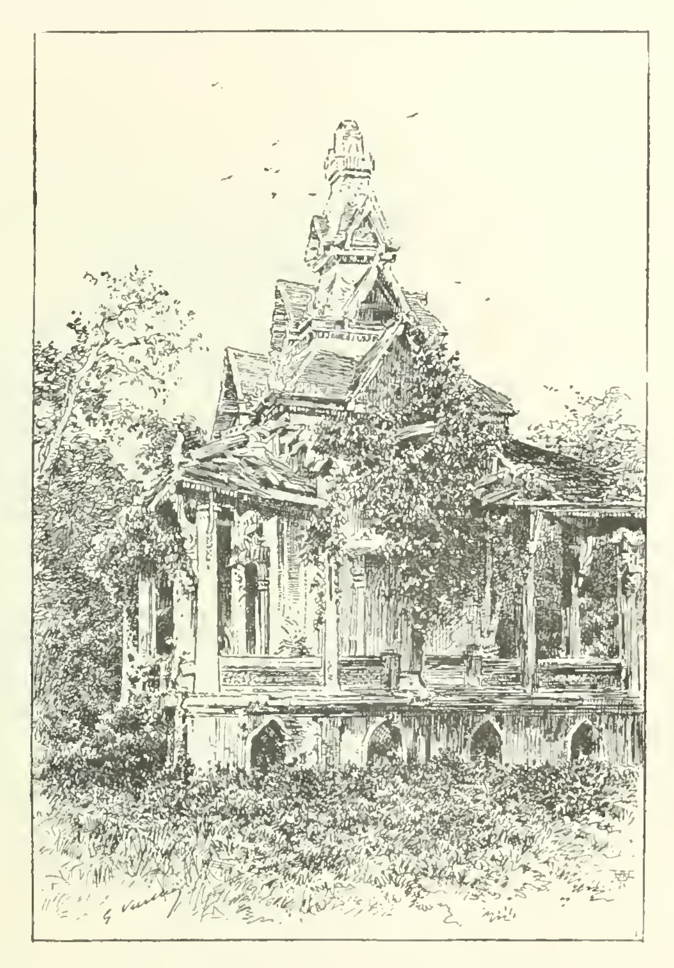


Fig. 22. — Ruines d'une pagode à Vien Tian.

Je continuerai mon voyage par eau jusqu'à M. Bang-Mouk, pendant que M. Lugan se rendra par terre à Oubôn. Sa mission consiste à se relier à l'itinéraire suivi par Mouhot en 1856 et à lever le cours du Nam Si.

Avant mon départ, le commissaire siamois me prie de faire sa photographie et celle de sa maison civile et militaire. Il avait revêtu, pour la circonstance, son uniforme des grands jours, auquel il avait ajouté une magnifique paire de bottes neuves, achetée depuis peu à M. Macey, le délégué du Syndicat français du Haut-Laos. D'habitude, il marchait pieds nus.

Le cliché était des mieux réussis. Malheureusement, pendant la nuit,



Fig. 23 — Commissaire siamois de Nong-Khai et sa maison civile et militaire.

les fourmis et les cancrelats, qui pullulent dans les cases, enlevèrent une partie de la gélatine encore humide, juste à l'endroit des bottes.

Le mandarin eût préféré, je pense, voir ces insectes dévorer son propre visage, tant il me parut affecté.

« Rassurez-vous, lui dis-je, le cliché sera retouché à Saïgon. Il n'y paraîtra rien.

« — Ne pourriez-vous aussi, par la même occasion, me répondit-il, faire ajouter à ma photographie une paire de moustaches? »

Je regardai le haut mandarin, dans les yeux, croyant à une mystification. Mais sa physionomie impassible et sévère écartait jusqu'à l'idée d'une plaisanterie.

Le trajet de Nong-Khaï à M. Bang-Mouk s'effectue en 7 jours sans incident méritant d'être signalé. Le courant du fleuve est à peine sensible, en cette saison : les rapides, très rares sur le parcours et peu importants, sont peu accusés et ne gênent pas la navigation.

Arrivé à Lakhôn le 15 à 1 heure de l'après-midi, je suis informé par le gouverneur que MM. Cogniard, de Malglaive et Dugast en sont partis depuis 5 jours pour M. Sakhôn et que M. Massie est attendu incessamment, venant de l'Annam.

Le bief du Mé-Khong, compris entre Vien Tian et les rapides de Kemmarat, soit environ 600 kilomètres, ne présente aucun obstacle à la navigation à vapeur. L'expérience a démontré qu'il est praticable pendant la plus grande partie de l'année.

Un peu avant d'arriver à Bang-Mouk, un immense banc de sable barre le lit du Mé-Khong et c'est à peine si nos barques trouvent assez d'eau pour le franchir.

Un grand nombre de Chinois sont installés à Bang-Mouk d'où part une route charretière menant à Iassounthôn et Khorat.

§ 2. — DE BANG-MOUK A IASSOUNTHÔN

(130 kilomètres, 18-22 octobre, 23-26 séjour).

On met généralement 5 jours pour franchir les 130 kilomètres qui séparent Bang-Mouk de Iassounthôn. Le chemin est praticable aux charrettes à bœufs et se tient constamment en plaine. Le terrain est très légèrement ondulé au point où la route franchit la ligne de séparation des eaux entre le Mé-Khong et le Nam Si.

Le pays est partout couvert de forêts de hautes futaies, alternant avec les taillis, et sillonné de nombreux ruisseaux la plupart à sec pendant une partie de l'année. Deux seulement présentent quelque importance: le N. Bang Hin, tributaire du Mé-Khong et le Sé-Baï, affluent du Moun. Ces deux cours d'eau prennent leur source dans une chaîne de collines peu élevées dont on aperçoit par intervalles les crêtes dominant la forêt. Ce sont le Pou Si Than et le Pou Pa Kham.

Le pays est pauvre et peu habité entre Bang-Mouk et le Sé-Baï. La forêt est broussailleuse: le bambou y domine. Plus loin elle s'éclaircit, se peuple de villages et présente fréquemment d'immenses clairières ouvertes par le feu, la plupart couvertes de riz.

Aux approches du Nam Si, la forêt disparaît: l'horizon s'élargit. C'est la plaine de Iassounthòn, couverte de rizières, de riches pâturages et de bouquets de palmiers à sucre. De nombreux troupeaux de bœufs et de buffles y paissent en liberté.

Le chef-lieu du Muong Iassounthòn ou Iott-So-Thôn est situé sur la rive gauche du Nam Pa Si (Nam Si). Il compte environ une centaine de maisons et de nombreuses pagodes. Tout y respire l'aisance. Un grand nombre de Chinois y sont installés, centralisant le commerce de la région.

Le village est de création relativement récente. Il a été fondé, il y a 80 ans environ, par une colonie laotienne venue de Nong-Boua, près de Kamout Ta Saï. Oubòn aurait la même origine.

A cheval sur la route de Khorat au Mékhong, desservi par un cours d'eau navigable qui le met en communication facile avec Oubòn et les nombreux muongs du nord-ouest, Iassounthòn présente une grande importance au point de vue commercial.

Le Chao Muong ou gouverneur relève directement de Bang-Kok. Il dépendait autrefois du roi de Bassac, tributaire lui-même de celui de Vien Tian.

Au dire des gens du pays, le territoire de Vien Tian s'étendait jusqu'à 3 jours de marche au sud de Khorat. La frontière était marquée par une grande forêt appelée Dong Paya Faï. C'est par Khorat et le Moun que les Siamois commencèrent à prendre pied au Laos. Les débuts de la conquête

furent marqués par des révoltes fréquentes qui eurent toutes Khorat pour objectif. Aussi ce point fut-il fortifié avec un soin tout particulier et entouré d'une muraille en pierre et en briques, flanquée de tours. Les Laotiens l'appellent « La porte de Siam ».

Le chemin des charrettes y mène en 12 jours. Il passe à Sipoum (Souvanapoum) et à M. Pimaï, terminus de la navigation sur le Moun. Ce dernier point est situé à deux jours et demi de marche de Khorat.

Le Nam Si peut se remonter en bateau jusqu'au de là de Khôn-Khène. Son affluent principal est le Nam Pao, qui est navigable et sert de déversoir au Nong Han-noï.

MM. Cogniard et Dugast me rejoignent le 25. Il est fâcheux que le temps ne nous permette pas de pousser nos reconnaissances vers la haute vallée du Moun qui ouvre, vers le Siam, une voie de communication des plus importantes. Mais j'ai été informé par un courrier de M. Pavie que des topographes siamois nous attendent à Bassac vers la mi-novembre.

Nous allons gagner Oubôn, chacun par une voie différente, de façon à y être rendus vers le 5 novembre, époque probable de l'arrivée de M. Lugan.

§ 3. — DE IASSOUNTHÔN A ROÏ-ET

(27-29 octobre).

On compte 80 kilomètres de Iassounthôn à Roï-Et. La route traverse des territoires d'une fertilité et d'une richesse exceptionnelles, comme je n'en ai encore rencontré qu'au nord de Vien Tian. Les villages se succèdent presque sans interruption, séparés par d'immenses champs de riz. On ne marche guère en forêt que jusqu'au Nam Iang. Encore traverse-t-on fréquemment de grands espaces découverts, anciens terrains cultivés envahis par les hautes herbes.

M. Sélapoum, situé à quelques centaines de mètres du Nam Si, relevait, il y a peu de temps, de Iassounthôn mais s'est émancipé et dépend aujourd'hui directement de Bang Kok. Ce centre est peu important.

Sur les rives du Nam Si, s'étalent à perte de vue des rizières magni-

fiques, fécondées chaques année par les crues de la rivière. Le riz y atteint une hauteur exceptionnelle. Les villages sont généralement construits sur des tertres qui les mettent à l'abri de l'inondation.

Aux crues, la plaine est transformée en un lac immense : les flots viennent battre le pied des monticules ; les communications s'effectuent



Fig. 24. — Voitures laotiennes.

à l'aide de barques qu'on est tout étonné de rencontrer, pendant la saison sèche, en pleine terre, souvent loin des cours d'eau.

Les prairies alimentent d'immenses troupeaux de bœufs, de buffles, de chevaux que l'on exporte chaque année par milliers sur Khorat et Bang-Kok.

Les buffles servent uniquement à la culture des rizières et ne sont jamais employés, comme au Cambodge, à traîner des charrettes. Ils se vendent de 12 à 16 ticaux (7 à 10 piastres). Les bœufs sont plus chers. Leur prix atteint jusqu'à 30 ticaux. On les utilise comme animaux de bât dans les régions accidentées et, partout ailleurs, comme animaux de trait.

M. Roï-Et compte de 400 à 500 cases dont une trentaine de maisons chinoises. On y trouve quelques Laos Pou Eus, venus de Sam-Mûne et Muong Fuong, à l'ouest du Tran Ninh.

Le Muong est entouré de marais où le riz pousse à merveille. C'est l'un des plus importants de la région. Il s'y fait un grand commerce de peaux, de sel et de cardamome venant des Bolovens.

Des routes praticables aux charrettes le relient à tous les centres voisins. Le Nam Si coule à une demi-journée dans le nord.

§ 4. — DE ROÏ-ET A SOUVANAPOUM ET AU SÉ-MOUN

(109 kilomètres. 30 octobre 3 novembre)

Entre Roï-Et et M. Tiatou, le pays est couvert de forêts alternant avec des cultures ou des clairières couvertes de hautes herbes.

Les villages sont assez rarés. La route est souvent coupée de mares non encore asséchées, la plupart converties en rizières.

M. Tiatou dépend de Souvanapoum avec lequel il communique par une route directe.

A partir de là, le terrain change d'aspect : la forêt s'éclaircit, puis cesse brusquement, remplacée par les hautes herbes : de nombreuses efflorescences salines apparaissent à la surface du sol. Aussi le terrain ne se prête-t-il à aucune culture. Les bouquets de bois mêmes y sont rares et rabougris.

De Khétaravisaï (ou Muong Khet) jusqu'au Moun, l'absence de cultures et de toute autre végétation que l'herbe est encore plus sensible. C'est la plaine uniforme dont rien ne vient rompre la monotonie. On se croirait sur les hauts plateaux d'Algérie, au milieu de ces immenses

plaines d'alfa qui se perdent aux limites de l'horizon. Pas un arbre, pas un village, pas une rizière.

Le pays conserve, paraît-il, le même aspect jusqu'à M. Tioula-Bot (Chénobot) et Khorat.

M. Khétaravisaï dépend de Souvanapoum. On y travaille un fer très estimé qui provient de l'ouest. Beaucoup de Chinois y sont installés comme à Roï-Et.

M. Souvanapoum compte environ 400 cases. On y fait un grand commerce de sel.

Mr. Aymonier, dans ses notes sur le Laos, a donné sur cette région les détails les plus circonstanciés et les plus précis. Je n'ai donc pas à y revenir ici.

RECONNAISSANCE DU SÉ MOUN ENTRE BAN MOUONG ET OUBÔN

(3-6 novembre).

Le Nam Moun ou Sé-Moun prend sa source dans la région montagneuse qui avoisine Khorat à l'ouest et devient navigable à partir de Pi-Maï.

A l'époque des pluies, la hauteur des eaux permet d'approcher de Khorat, en bateau, à moins d'une journée.

Pendant la saison sèche, la navigation est très lente, même à la descente, en raison du peu de vitesse du courant, et les nombreux méandres décrits par la rivière allongent encore la durée des communications par voie d'eau. On met environ 15 jours, aux basses eaux, pour se rendre de Pi-Maï à Oubôn alors qu'il en faut 6 seulement pendant les pluies. On ne rencontre aucun rapide.

Les berges sont basses, bordées d'arbres, de bambous épineux et de broussailles. En maints endroits, elles disparaissent complètement, souvent sur une très grande longueur. Les eaux s'avancent à l'intérieur des terres et forment des marais ou « Kout » où le poisson abonde. Le lit est garni d'îlots broussailleux sur une grande partie du cours.

Aux hautes eaux, la rivière déborde au loin et couvre la campagne sur une immense étendue, ce qui explique pourquoi on trouve si peu de villages sur les rives. Les habitants les ont installés, comme dans la région du Nam Si, à quelque distance des berges, sur des tertres que les plus grandes crues ne recouvrent jamais.

Son principal affluent est le Nam Si que doit lever M. Lugan.

La profondeur de tous ces cours d'eau est variable suivant l'époque de l'année. Le Moun a en ce moment, entre B. Mouong et Oubon, 1m.50 à 2 mètres en moyenne de profondeur. De nombreux bancs de sable encombrent le cours inférieur.

On peut affirmer que, pendant une grande partie de l'année, des chaloupes à vapeur d'un faible tirant d'eau pourraient remonter jusqu'à Pimaï, sur le Moun et jusqu'à Tioula-Bot (Chénobot) sur le Si.

§ 5. — D'OUBÔN A BASSAC PAR MUONG DÊT

(140 kilomètres, 9-14 novembre)

La route d'Oubôn à Bassac par Muong Dêt est peu intéressante.

En quittant le Moun, elle traverse quelques belles rizières, puis se tient constamment en forêt jusqu'à Bassac, sans traverser de centre habité important.

Le pays est pauvre et de moins en moins peuplé à mesure qu'on s'éloigne d'Oubôn.

Muong Dêt, sur le nam Dôm iaï, affluent navigable du Sé Moun, dépend d'Oubôn. Sa population est formée de Laotiens fortement mélangés, de Soués (Souis ou Kouis), populations à demi-sauvages qu'on rencontre surtout entre le Pou Den Muong et le Cambodge. Elles se livrent particulièrement à l'industrie du fer. Leur pays est pauvre et n'a pas tenté les conquérants.

C'est une sorte de plateau aride et rocailleux, couvert de grandes forêts, sillonné de l'Est à l'Ouest par une série de mouvements de terrain

appelés « Dong Rek ». La contrée est mal famée du reste et le brigandage s'y donne libre carrière.

Il est permis de supposer que ces populations, d'aspect si misérable, ont été refoulées par les conquérants dans ces régions déshéritées. Poussées peu à peu vers le Sud, elles ont formé une sorte de tampon entre les Laotiens au Nord et les Cambodgiens au Sud, dont elles se sont assimilé plus ou moins la civilisation.

Cette hypothèse s'accorde à la fois avec la logique et l'observation, mais elle n'est pas absolument gratuite.

A défaut de documents plus sérieux, je puis l'appuyer d'une légende qui m'a été contée par un missionnaire d'Oubèn.

Voici, d'après les Sonis, quelle serait leur origine : Leurs aïeux habitaient jadis au loin vers le nord, les rives du Mé-Khong. Certaine année, la population fut frappée d'une épouvantable épidémie, et la croyance populaire attribua, comme toujours, l'apparition de ce fléau à la colère des esprits qu'on avait sans doute offensés.

Pour les apaiser, il fut décidé que deux enfants, un garçon et une fille, leur seraient sacrifiés. On les exposa sur un des radeaux préparés pour recevoir les cadavres et ils furent abandonnés au courant.

Calmés par cette offrande, les génies eurent pitié des deux innocentes victimes et les protégèrent, pendant le voyage, au passage des rapides. Mais n'osant sans doute les aventurer dans les cataractes de Khong, domaine d'un confrère très redouté, ils arrêtèrent le radeau au confluent du Sé-Moun. Les enfants, devenus grands, engendrèrent les Sonés.

Ces peuplades occupent actuellement, avec leurs sœurs Sonis ou Kouis, le territoire au Sud du Moun inférieur, jusqu'à hauteur du parallèle de Sambor ; vers l'Ouest elles s'étendent jusqu'à Khorat.

On peut rapprocher de ces populations, par leurs tendances à se laociser, les Sos qui habitent la région de Pou Houa et dont une partie a été déportée sur la rive droite du Mé-Khong.

Bien qu'apparentés aux sauvages et parlant un dialecte très différent des Laotiens, les Sos ont adopté le genre de vie de ceux-ci, ont bonzes et pagodes. Leurs prières mêmes se font en laotien et non en Pali.

Sur certains points, l'assimilation est si complète que les Laotiens les considèrent presque comme leurs frères et les appellent Thaï Sos.

Le *Nam Dòm iaï* peut se remonter en pirogue jusqu'à M. Dòm, situé sur la route de Melou Prey, à une journée de marche de M. Dèt.

La route traverse encore à M. Boua, pauvre village Soué, un dernier affluent du Moun, le Nam Dòm noï, non navigable ; puis elle rejoint la ligne télégraphique de Khorat qu'elle suit jusqu'à Bassac.

Le bassin du Moun est limité, au Sud, par le Dong Rek ou Pou den Muong, que la route traverse, non loin de Muong Boua, à une dépression de 250 mètres environ d'altitude.



Fig. 25. — Femme Koui, tissant

D'après les gens du pays, cette chaîne a longtemps formé la frontière entre le royaume de Vien Tian et le Cambodge[1].

Certaines vieilles légendes rapportent qu'elle était autrefois baignée par la mer et qu'un navire s'y est perdu corps et biens.

En certains points, elle affecte la forme d'un gigantesque talus, dont la crête arrive au niveau de la plaine supérieure.

1. Pou den Muong. Littéralement « montagne frontière du pays ».

Elle se termine sur le Mé-Khong par une série de massifs plus élevés, dénommés Pou Bassac, que la route contourne au Sud avant d'atteindre le Grand Fleuve.

Bassac est le chef-lieu d'un royaume créé après la destruction de Vien Tian, et qui s'est agrandi peu à peu aux dépens du Cambodge. La ville n'a qu'une rue, parallèle au fleuve, longue de plusieurs kilomètres. La population n'atteint pas 4,000 habitants, dont quelques Chinois.

IIe PARTIE

VOYAGES

CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM ET DU LAOS

I. — VOYAGE CHEZ LES SAUVAGES SOUMIS AUX LAOTIENS

CHAPITRE PREMIER

SÉJOUR A BASSAC. PRÉPARATION DES ITINÉRAIRES.

14-26 novembre

Pour ne rien changer à ce qui s'est fait avant moi, je continuerai à me servir, dans ce récit, du mot « sauvages » pour désigner ces populations arriérées que l'on s'accorde généralement à considérer comme aborigènes, en raison de leur ancienneté dans le pays.

Dans les voyages précédents, nous les avons vues apparaître un peu partout, au milieu des Thaïs, comme autant d'archipels humains perdus parmi les conquérants. Nous allons les retrouver à la limite des territoires occupés par les Annamites, les Cambodgiens et les Thaïs, groupées cette fois en masse compacte, vierges pour la plupart de tout contact étranger, et, par ce fait, plus réfractaires encore à la civilisation et au progrès que les peuplades similaires des autres régions.

Appartiennent-elles à la même race, ou à des souches différentes? C'est là un problème plus facile à poser qu'à résoudre. Sans nationalité, sans histoire, elle n'ont rien laissé qui pût éclairer leur passé. Un examen superficiel m'a permis de distinguer parmi elles des types très divers et de constater entre leurs dialectes une différence telle qu'elles ne peuvent se comprendre d'un groupe à l'autre. Elles présentent ce caractère commun, mais négatif, d'être très inférieures aux races voisines et de ne posséder ni religion, ni écriture.

J'avais eu maintes fois déjà, dans mes courses à travers le Laos,

l'occasion de me familiariser avec quelques-unes de ces populations sauvages, derniers vestiges des peuples anciens, appelés à disparaître par degrés sous la poussée des envahisseurs. Elles ne m'avaient guère inspiré que de la pitié.

Le contact prolongé des conquérants, l'état d'oppression qui pesait sur elles depuis des siècles, les avaient déprimées au point de leur enlever les caractères les plus saillants de leur individualité.

Tout autres devaient être celles du Sud, si j'en jugeais par ce que me racontaient les Laotiens. J'avais toujours caressé l'espoir d'aller les étudier chez elles, au milieu de ces forêts mystérieuses dont elles avaient fait leur domaine, sans vouloir rien changer à la façon de vivre de leurs aïeux.

Aussi, quand la proposition m'en fut faite, acceptai-je avec enthousiasme la mission de reconnaître leurs territoires.

C'était couronner la série de mes voyages par une exploration où l'attrait de l'inconnu s'augmentait de la perspective d'aventures qui m'avaient manqué jusqu'alors.

Quoi qu'on en dise, le train-train ordinaire de la vie d'explorateur, en pays relativement civilisé, perd à la longue de son charme pour peu que l'imprévu en soit banni et que les fatigues, les privations, la fièvre ou les tracasseries des mandarins soient les faits les plus saillants à enregistrer au cours des voyages.

Cette fois, j'allais être servi à souhait par les circonstances.

En l'absence d'instructions précises de son gouvernement, le commissaire siamois de Bassac, chargé de nous faciliter la reconnaissance des territoires sauvages, n'osa accepter la responsabilité de faire accompagner les membres de la mission chez les peuplades indépendantes avoisinant la chaîne annamite.

On ne pouvait circuler dans leur pays, disait-il, sans emmener moins de 300 à 400 hommes et sans faire la guerre. Ses pouvoirs ne lui permettaient pas de lever d'aussi forts effectifs : mais il comptait se rendre incessamment à Bang-Kok et soumettre la question au conseil du royaume (Sénabodi).

Il consentait toutefois à nous donner les moyens de visiter la contrée habitée par les sauvages soumis aux Laotiens.

Malgré cette concession, les préparatifs du voyage furent on ne peut plus laborieux. Les pourparlers durèrent une quinzaine de jours pendant lesquels il y eut à peu près quotidiennement, entre le commissaire et moi, échange de lettres ou de visites.

Pourtant mes compagnons m'avaient rejoint. Nous étions prêts à partir. Se retranchant derrière le souci de notre sécurité, le haut mandarin tergiversait sans cesse, me marchandait les renseignements sous prétexte qu'il n'avait pas de guides sous la main et poussait au noir le tableau des tribulations qui nous attendaient en route.

Le hasard voulut qu'un Laotien, de passage à Bassac, souffrant de la fièvre, vint me demander des médicaments. Il appartenait à cette catégorie d'interprètes employés par les gouverneurs indigènes comme intermédiaires avec les peuplades soumises. Sa qualité de « Potirat » lui donnait autorité sur un certain nombre de villages sauvages et il connaissait une grande partie du pays pour y avoir chassé et fait du commerce.

C'était là une aubaine imprévue.

Mis en confiance et préparé aux confidences par la distribution de quelques grammes de quinine, mon bonhomme me donna tous les renseignements nécessaires pour organiser le voyage et déterminer les itinéraires de mes compagnons.

Notre entretien eut en outre pour résultat la conviction, désormais arrêtée chez moi, qu'il n'était pas aussi difficile de circuler en territoire sauvage que le prétendaient les autorités locales. La plupart des peuplades indépendantes accueillaient assez volontiers les commerçants annamites et laotiens dont elles avaient besoin pour s'approvisionner de sel. Elles toléraient même les étrangers dont elles pensaient n'avoir rien à redouter, mais craignaient par-dessus tout la venue des mandarins siamois, généralement accompagnés de suites nombreuses et d'hommes armés, dont la présence était une menace pour leur indépendance.

Pour réunir les plus grandes chances de succès dans l'entreprise que

je préparais, il suffisait de se présenter chez elles sous les allures d'un voyageur ou d'un commerçant, sans déploiement de forces et de se faire accompagner de guides de leur connaissance ou d'habitants de villages amis. Une forte colonne ferait le vide devant elle et ne rencontrerait personne.

D'après les renseignements fournis par le Potirat, trois voies de communication principales, partant de Khong et de Stung-Treng, traversent la région des sauvages et relient le Mé-Khong à l'Annam, l'une par la vallée du Sé-San, les deux autres par celles du Sé-Bang-Kan.

Ban Khong Sédam, Ban Laïa et Ban Dòn marquent, sur ces routes, les points extrêmes jusqu'où s'étendent l'action laotienne du côté de l'Annam et les connaissances de mon interlocuteur. Au delà, tout est mystère et ténèbres. Mais il nous sera probablement facile d'y recueillir des renseignements complémentaires de nature à faciliter nos tentatives futures de pénétration par le versant annamite.

D'autre part, la connaissance des deux grands cours d'eau qui arrosent la région, le Sé-San et le Sé-Bang-Kan, navigables sur une grande partie de leur cours, s'impose au premier chef, en vue des communications possibles entre l'Annam et le Laos.

Enfin, sur la rive droite, le seul travail à faire consiste à relier au Mé-Khong les itinéraires faits antérieurement par la mission de Lagrée et le Dr Harmand.

C'est dans cet ordre d'idées qu'est établi le projet d'itinéraires soumis à l'approbation du commissaire de Bassac, chargé de donner des ordres pour en faciliter l'exécution.

Un fonctionnaire siamois, nommé Luang-Sa-Khòn, mandarin doublé d'un topographe, est désigné pour « nous montrer la frontière du côté de l'Annam » et nous l'attendrons à cet effet à Nong-Té, près de Srépok.

La jonction avec cet agent est fixée au 16 décembre. De là, nous gagnerons Ban Dòn si les sauvages consentent à nous laisser passer.

Des émissaires sont partis à l'avance sonder le terrain. Peut-être

serons-nous obligés d'attendre leur retour à Nong-Té avant de nous mettre en route.

Je quitte Bassac le 26 novembre au soir, pour aller coucher sur la rive gauche du Mé-Khong, à Ban Khôn-Noï, d'où part la route de Siempang.

MM. Dugast et Lugan se mettront en route le 28 et gagneront également Siempang en suivant un itinéraire différent. Mr Cogniard partira le 29 pour Melou-Prey et Stung-Treng.

Le nombre insuffisant des porteurs nous oblige à réduire nos bagages au strict minimum.

Les itinéraires sont déterminés de telle sorte que la réunion des divers membres du groupe, à Stung-Treng, puisse s'effectuer dans la première quinzaine de janvier.

Je passerai rapidement sur cette première partie du voyage, me réservant de donner plus tard, dans un aperçu d'ensemble, des renseignements sur l'état social, les mœurs et les coutumes des populations sauvages.

Pendant mon séjour à Bassac, j'ai reçu du Père Guerlach, supérieur par intérim de la mission catholique des Bahnars-Rongaos-Cédangs (à qui j'avais écrit de Luang Prabang) une lettre contenant des renseignements sur les sauvages indépendants.

Je crois devoir en donner ici un extrait pour expliquer le choix des itinéraires suivis pendant la deuxième période des travaux et montrer, en passant, de quels sentiments élevés et patriotiques sont animés nos missionnaires.

Kon Ketou, le 23 septembre 1890.

Le Père Guerlach, missionnaire apostolique, supérieur par intérim de la mission des Bahnars à Monsieur le capitaine Cupet, de la mission Pavie.

MONSIEUR LE CAPITAINE,

En l'absence du Père Vialleton, rentré en France pour cause de maladie, c'est moi qui remplis les fonctions de supérieur de la mission des sauvages, et

c'est à moi que Mgr Van Camelbek adressa votre lettre du 25 juin (Luang Prabang).

Je m'empresse de vous envoyer les renseignements demandés et j'adresse ma réponse à Stung Treng, espérant qu'elle vous arrivera avant votre départ de cette localité.

Vous avez bien fait de compter sur le patriotisme des missionnaires établis chez les Bahnars Rongaos. Le rôle que j'ai rempli lors de l'expédition Mayréna vous dit assez combien je suis disposé à mettre au service de la France mon concours le plus complet. Je ne crois pas trop m'engager en vous promettant de mettre absolument à votre service l'influence et les ressources dont je dispose. Je donnerai des instructions aux missionnaires qui travaillent avec moi à l'évangéisation des sauvages et vous pouvez être assuré qu'ils vous rendront tous les services en leur pouvoir.

Je préviendrai les villages que vous pouvez rencontrer sur votre route d'avoir à vous prêter assistance et à m'apporter la lettre m'annonçant votre arrivée, pour que je puisse envoyer à votre rencontre.

Je me ferais un plaisir d'y aller moi même si je n'étais retenu par les soins que réclament mes chrétientés.

Nous ne sommes que 4 missionnaires; mes postes sont les plus éloignés et je craindrais qu'un accident ne se produisît pendant mon absence.

J'ai déjà averti une grande partie des Djiaraïs riverains du Bla, et je ne crois pas que votre expédition soit inquiétée dans les régions que nous connaissons. Le seul village Djiaraï dont vous auriez pu craindre l'hostilité est Peleï Djuh, dont les habitants ont attaqué la caravane de M. Navelle en 1885. Ils avaient tué un homme, en avaient blessé quatre autres et pillé le convoi. Comme ce brigandage est resté impuni, l'insolence des pillards s'est accrue. Plusieurs fois nous avions fait, mais en vain, des propositions d'accommodement.

J'ai appris, il y a 8 jours, que le chef de Peleï Djuh voulait enfin vivre en paix et s'entendre avec moi au sujet des conditions. Je devrai donc bientôt faire une petite tournée de ce côté et j'en profiterai pour vous préparer les voies et faciliter votre marche.

Je crois pouvoir vous affirmer que les villages avertis par nous de vos intentions pacifiques ne vous inquiéteront pas sérieusement. Toutefois, ces régions du sud et de l'ouest nous sont en grande partie inconnues. Notre petit nombre nous a, jusqu'ici, empêchés de faire aucun établissement de ce côté. J'ai dû prendre des renseignements auprès des sauvages, mais je ne réponds pas de leur exacti

tude. J'aurai soin de vous noter ce que je connais comme certain et ce qui m'est inconnu.

En partant au mois de novembre, vous risquerez d'être pris par les pluies qui finissent seulement vers cette époque. J'ai vu une inondation après la première quinzaine de novembre. En tous cas, vous trouverez les rivières grossies, car c'est le moment des hautes eaux, après les pluies.

D'après les renseignements fournis par les indigènes, les grandes barques ne pourraient pas remonter le Bla, à cause des rapides (ceci sous toute réserve).

Comme objets d'échange, ce qui se débite le plus facilement est l'étain laminé, en feuilles de 12 centimètres carrés ; si vous n'aviez que de l'étain en barre, vous pourriez le couler en bâtonnets de la grosseur d'un crayon ordinaire. Coupé par bâtonnets de 12 centimètres, l'étain vaut de 3 à 4 mats. Puis viennent les étoffes, indiennes à fleurs, etc., les briquets, les pierres à fusil, les ciseaux et paquets d'aiguilles (prendre peu de ciseaux et de paquets d'aiguilles) ; le fil de laiton de diverses grosseurs.

Plusieurs Laotiens sont venus chez les Hagous, et dans nos régions, à la chasse des éléphants. Peut-être pourriez-vous à Stung Treng, Siempang ou Lakhôn, trouver un guide qui vous conduisît. Je tâcherai de mon côté de vous envoyer une lettre par Attopeu mais je ne réponds pas de réussir.

Tels sont, Monsieur le Capitaine, les renseignements que je puis vous donner.

Je ne vous recommande pas d'avoir une escorte armée, parce que je suppose que cette recommandation est inutile.

Pour une pareille expédition il faut avoir quelques hommes bien armés et fidèles, qui ne se laissent pas décourager par la maladie. Emportez de la quinine, le pays est très fiévreux. Je prie Dieu de bénir votre voyage et de vous conduire heureusement jusque dans nos parages où je vous promets, non une réception bien brillante, mais un accueil plein de franchise et de cordialité.

Dans l'espoir de faire plus ample connaissance avec vous, je vous serre cordialement la main et vous prie d'agréer, Monsieur le Capitaine, mes sentiments respectueux et dévoués.

J. B. GUERLACH.

CHAPITRE II

RECONNAISSANCES CHEZ LES SAUVAGES SOUMIS AUX LAOTIENS. RUPTURE AVEC LES SIAMOIS

27 novembre-18 décembre

(Voir cartes nos 12 et 13)

§ 1. — DE BASSAC A MUONG MOUL-PA-MOK (TAKALAN)

(180 kilomètres. En territoire laotien. 27 novembre-6 décembre)

La route de Bassac à Siempang, par la vallée du Sé-Kong, suit pendant 55 kilomètres environ, jusqu'à B. Kham Po, le chemin des éléphants qui mène à Attopeu et contourne au Sud les hauts plateaux des Bolovens.

En quittant Bassac, elle traverse Dòn[1] Deng, longue île d'une largeur moyenne de 2 à 3 kilomètres, située en face de Bassac et aboutit, sur la rive gauche, à B. Khòn-Noï. De là, elle franchit le Nam-Thom et quelques affluents du Mé-Khong sans importance, passe dans la vallée du Sé-Kong et s'engage dans un terrain assez difficile, quoique peu accidenté.

Le sentier est coupé fréquemment de ruisseaux encaissés, de marais et de roches ferrugineuses qui fatiguent et blessent les pieds nus des porteurs.

Les mouvements de terrain séparant les vallées des divers cours d'eau sont peu accentués. Le plus important, le Pou Lek (montagne du fer), n'a pas plus d'une cinquantaine de mètres de relief.

1. Don, île.

La végétation est formée en grande partie de broussailles et de bambous. Les grands arbres poussent mal sur ces collines rocheuses où la terre végétale fait à peu près défaut.

Le pays est riche en minerais de fer, de plomb argentifère, et d'antimoine dont j'ai pu recueillir des échantillons qui ont été analysés à Saïgon.

Le Nam Kham Po, affluent du Sé Bien, prend sa source chez les Bolovens, au Pou Tam Hié. Au point où nous le traversons, il a une cinquantaine de mètres de largeur et 1m50 à 2 mètres de profondeur. Il est navigable jusqu'à son confluent.

De B. Kham Po à Siempang, la route longe à distance le Nam Kham Po, le Sé-Bien et le Sé-Kong, traversant une région couverte de forêts continues, à peine légèrement ondulée.

Le pays est pauvre et peu cultivé. Les villages sont rares et peu importants. M. Siempang, à cheval sur le Sé-Kong, dépend de Muong-Khong, ou Muong-Si-Panh-Dôn (4,000 îles).

Il est habité par des Laotiens et quelques Cambodgiens. Sa distance de Bassac est d'environ 126 kilomètres.

Toute la région comprise entre Ban Kham Po et Siempang est infestée de voleurs et de brigands, pour la plupart Cambodgiens, dont les exploits ont tellement terrorisé les habitants qu'aucun Laotien n'oserait entreprendre isolément un voyage de quelque durée.

Les villages sont obligés de garder leurs troupeaux pendant la nuit. Encore arrive-t-il souvent que la vigilance des gardiens est mise en défaut et que bon nombre de têtes de bétail sont enlevées avec une audace incroyable. La poursuite n'est pas facile. En fuyant, les voleurs garnissent leur route de lancettes de bambou empoisonnées, dont la présence ralentit singulièrement l'ardeur des indigènes lancés à leur recherche.

J'ai dû marcher à plusieurs reprises sur des chemins ainsi préparés. Les lancettes sont cachées dans l'herbe, profondément enfoncées dans le sol et invisibles à l'œil. Pour les éviter, le guide prend la tête muni d'une sorte de râteau sans dents qu'il pousse devant lui en l'appuyant au sol. Dès qu'il sent une résistance, causée par la présence d'une lancette, il

l'enlève à la main. Chacun suit, à la file indienne, sans s'écarter d'un pouce à droite ou à gauche. On met ainsi plus d'une heure à faire un kilomètre.

Séjour à Siempang.

(2-3 décembre).

Je suis reçu à Siempang par le commissaire siamois de Muong-Khong, chargé de préparer notre mise en route sur Takalan, village laotien situé à la limite même des territoires occupés par les sauvages.

Le Sé-Kong a 300 mètres environ de largeur à Siempang. Le village s'élève sur la rive droite de la rivière, coquettement enfoui sous des massifs de verdure, que dominent les tiges élancées des palmiers et des aréquiers.

Malgré mes instances, je ne puis obtenir du commissaire d'être accompagné, au delà de Siempang, par un mandarin laotien chargé de nous accréditer auprès des autorités du pays. Le rôle de cet intermédiaire, qui me fait défaut pour la première fois, est des plus importants. Porte-parole des autorités siamoises, il donne des ordres à l'avance pour le rassemblement des porteurs, pourvoit à leur subsistance, recherche les meilleurs guides et fait la police du convoi. Sans lui, le voyageur perd tout caractère officiel en dépit des passeports les plus authentiques et se heurte à chaque pas à l'inertie ou au mauvais vouloir des habitants.

MM. Dugast et Lugan arrivent le 3 décembre. Le départ est arrêté pour le lendemain. Notre premier objectif est Ban-Laïa, village Djiaraï, situé entre le Sé-San et le Sé-Bang-Kan. Le capitaine Septans de l'infanterie de marine l'a visité autrefois, venant du Cambodge, mais n'a pu le dépasser, faute de porteurs. Il a même dû brûler ses bagages, avant de se retirer, pour ne pas les laisser aux mains des sauvages. Deux routes y conduisent : l'une par Takalan (Muong Moul-Pa-Mok), l'autre par B. Palasu. Nous suivrons la première, M. Lugan et moi, pendant que M. Dugast reconnaîtra celle de Palasu.

De Siempang à Takalan.

(55 kilomètres, 4 et 5 décembre). — Extrait du journal de marche de M. Lugan

Après avoir franchi le Sé-Kong, la route de Takalan se dirige vers le Sud-Est à travers une forêt clairsemée, défrichée sur une longueur de quelques kilomètres et cultivée en rizières.

Comme dans toute la région parcourue depuis Oubòn, l'insuffisance des pluies se fait sentir : la culture du riz a été contrariée par la sécheresse et la récolte sera des plus misérables.

La route paraît très fréquentée. Elle est praticable aux voitures à bœufs et couverte de traces d'éléphants témoignant du nombre des convois qui la parcourent.

A 9 heures, nous traversons en pirogue le Nam Senong, affluent du Sé-Kong, large d'une soixantaine de mètres ; la partie supérieure de son cours est habitée par les Khas Lovés, dépendant de Siempang.

Sur la rive gauche, à peu de distance de la route, un petit village de Laotiens en formation, cultive une grande clairière encombrée de troncs d'arbres à demi-carbonisés.

La forêt se continue au delà du village, coupée de grandes plaines herbeuses semées de marécages. Deux kilomètres plus loin, nous nous heurtons brusquement à une bande d'une dizaine de sauvages armés de lances, qui vont, la hotte au dos, à Siempang faire des échanges. Ils cheminaient si silencieusement que personne ne les a entendus venir et j'ai l'impression que, si nous avions à voyager en pays hostile, ces gens-là pourraient nous ménager bien des surprises.

Ils se rangent en dehors du chemin pour nous laisser passer, les yeux à terre, semblant fuir nos regards et reprennent leur marche sans avoir échangé une parole avec nos gens.

Nous passons la nuit près de l'Houeï-Haï, petit ruisseau tributaire du Senong. Au delà, la forêt devient de plus en plus épaisse : la route coupe nombre d'affluents du Senong, la plupart à sec. Çà et là, quelques clai-

rières en jalonnent le tracé, signalant la présence de ces mares appelées « Nong » qui conservent de l'eau pendant une grande partie de l'année.

On sort du bassin du Sé-Kong, pour entrer dans celui du Sé-Bang-Kan, sans s'en apercevoir, tant sont peu sensibles à l'œil les mouvements de terrain qui les limitent. Jusqu'à Takalan, c'est toujours le même paysage uniforme de forêts dont aucun village ne vient rompre la monotonie.

A Takalan, finit le territoire laotien proprement dit ; celui des sauvages commence de l'autre côté de la rivière.

Le village, construit sur la rive droite du Sé-San, est de formation récente. Il a été fondé trois ans auparavant par le Chao-Muong de Moul-Pa Mok (sur le Mé Khong), par ordre du commissaire siamois de Bassac.

Il est probable que l'installation de ce centre laotien, à la limite des territoires occupés par les sauvages, a pour but de faciliter les relations avec les peuplades indépendantes de l'Est.

Takalan comprend une vingtaine de cases construites dans une portion de la forêt encore incomplètement défrichée, ce qui lui donne plutôt l'aspect d'un campement que celui d'un village.

Dès mon arrivée, je fais prévenir le Chao-Muong (gouverneur) d'avoir à préparer, pour le lendemain, notre mise en route sur Ban-Laïa.

Après s'être concerté longuement, pendant la soirée, avec son entourage, le mandarin me fait demander de ne partir que le 7 au matin.

Des émissaires vont nous précéder chez les sauvages et les informer de notre arrivée. Mais il est douteux que ceux-ci nous laissent passer et nous fournissent des guides. Leur territoire est partagé en un certain nombre de circonscriptions relevant des autorités laotiennes de Stung-Treng, Bassac et Oubôn, qui transmettent leurs ordres par l'intermédiaire de mandarins, genre Potirat, appelés interprètes, accrédités auprès des chefs de villages.

Nous ne sommes accompagnés d'aucun de ces agents, en dehors desquels le sauvage n'obéit à personne.

§ 2. — DE TAKALAN A BAN KALAÏ

(7-18 décembre. 90 kilomètres). En pays sauvage. La protection laotienne.

Pendant une dizaine de kilomètres, le chemin est un excellent sentier de forêt, bien battu, serpentant au milieu de hautes futaies de la plus belle venue. Mais bientôt la forêt s'épaissit, s'encombre de taillis et de broussailles; le terrain se ravine, laissant apparaître çà et là des roches calcaires, entourées de touffes de bambous et de jungles. Puis, les mouvements de terrain s'accentuent; le sol se recouvre d'une couche épaisse de terre végétale et, vers trois heures, nous apercevons les premiers défrichements du village de Ban-Kalaï.

Pendant 2 ou 3 kilomètres, le sentier chevauche sur les flancs de longues croupes défrichées, couvertes de riz et de plants de citrouilles de toutes espèces. Une variété, en forme de gourde, sert à conserver l'eau: toutes les maisons sauvages en sont abondamment pourvues.

Au centre de chaque rizière, juchée au sommet d'un arbre, se dresse une petite case servant à la fois de magasin à riz et d'observatoire. Les sauvages passent aux champs, pendant la belle saison, la plus grande partie de leurs journées. Ces cases, très coquettement construites et d'un joli effet, sont de dimensions lilliputiennes. On les dirait copiées sur un décor de théâtre.

Le plancher, formé d'un treillis de bambous, repose sur un faisceau d'arbres partant de la même souche, coupés à un mètre environ au-dessus du tronc. Une échelle en bambou s'appuie sur une plate-forme élevée à 2 mètres ou 2m,50 au-dessus du sol et mène à ce réduit. Elle est retirée pendant la nuit.

Du plus loin qu'ils nous aperçoivent, les sauvages se sauvent en courant. Les Laotiens nous disent qu'ils vont donner l'alarme. Peut-être allons-nous trouver le village désert ou les habitants hostiles. La caravane s'avance avec les plus grandes précautions. Au détour du sentier, le guide surprend un Kha, si occupé à réparer son arc, qu'il ne nous a

pas entendus arriver. Il l'invite à nous conduire au village. Notre homme s'exécute de bonne grâce, nous fait arrêter à l'abri d'un pli de terrain, à une centaine de mètres des premières cases, puis disparaît en courant, allant avertir les habitants. Un quart d'heure se passe. Ne le voyant pas revenir, nous nous acheminons sur ses traces, le long d'un sentier, large d'un mètre à peine, bordé à droite et à gauche de broussailles impénétrables. Une barrière de bambous, percée d'une porte étroite, défend l'accès du village. Bientôt nous débouchons sur un terre-plein circulaire de 100 mètres de diamètre, au centre duquel est construite la maison commune. Une vingtaine de cases, disposées à l'entour, composent Ban Kalaï.

Au moment où nous y arrivons, les habitants, réunis à la maison commune, font un tapage infernal. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils viennent au-devant de nous, poussant devant eux 6 Laotiens dans un état d'ébriété telle qu'ils ont peine à marcher.

Ce sont les hommes envoyés la veille de Takalan, auxquels se sont joints 3 interprètes laotiens arrivés de Stung-Treng. Les Khas ont fêté leur arrivée par de nombreuses libations d'alcool de riz. Nous trouvons un village en fête au lieu d'un village hostile ou désert. Les habitants s'offrent spontanément à nous accompagner jusqu'au centre voisin.

Les Khas de Ban Kalaï appartiennent à la tribu des Braous, échelonnée le long de la vallée de l'Houeï-Thanm. Plus loin, jusqu'à Ban Laïa, le territoire est occupé par les Tiom-Poueuns, dépendant d'Oubôn, sur qui les interprètes envoyés de Stung-Treng n'ont aucune action.

8 décembre. — Suivant leur promesse, les habitants de B. Kalaï nous accompagnent pour soulager nos porteurs laotiens. Nous cotoyons Ban Thong et arrivons à Ban La Eun, où la même réception nous est faite.

Dès lors, jusqu'à Ban Laïa où nous arrivons le 10, le voyage s'effectue sans autres incidents méritant d'être signalés, que les difficultés rencontrées à chaque pas pour trouver des guides et les entraves à la marche dues à l'état de guerre permanent qui règne dans ces régions.

Après B. Pa Ting, la route de B. Laïa traverse B. Yün-laï que le

guide nous fait éviter. Les habitants sont en guerre avec leurs voisins et ont barricadé tous les chemins menant à leur village.

Un crochet nous conduit à B. Lout ; mais, avant d'y arriver, le sentier se perd dans une forêt encombrée de ronces et de lianes, à travers lesquelles guides et porteurs parviennent difficilement à se frayer un passage à coups de sabre. A la forêt, succède une brousse épaisse, haute de deux mètres, couvrant d'anciens défrichements. Nous mettons plus de deux heures pour faire un kilomètre.

Ces difficultés de circulation, dans un pays très peuplé, relativement peu accidenté, montrent combien les relations entre les villages sont rares et précaires et combien notre voyage a été insuffisamment préparé.

Il est d'usage en effet, au Laos, toutes les fois qu'une autorité se déplace, d'envoyer à l'avance des corvées d'indigènes pour débroussailler les chemins et les rendre praticables. Cette précaution s'impose surtout en terrain boisé et montagneux, et dans les régions peu fréquentées. D'une année à l'autre, la végétation envahit certaines voies de communication, au point de les faire disparaitre; après la saison des pluies, un grand nombre d'arbres, brisés par la foudre ou déracinés par les ouragans, interceptent le passage ; enfin, les indigènes installent volontiers leurs « raïs » à cheval sur un sentier, sans souci des piétons qui doivent s'ouvrir, à coups de sabre, une voie latérale dans la forêt.

Il est facile de s'imaginer combien ces obstacles entravent les opérations topographiques, sans préjudice du surcroît de fatigue très appréciable qu'ils occasionnent. Le gouverneur de Takalan n'avait pas menti en disant que la route de Ban Laïa était une simple piste, frayée par les éléphants sauvages et les rhinocéros. Ce propos, que j'avais pris pour une boutade, me revenait à la mémoire au moment où nous approchions de Ban Lout, rampant dans les broussailles, et je me demandais ce que devaient penser les sauvages à l'aspect d'étrangers se présentant en si piètre posture.

B. Lout est entouré d'une triple enceinte de bambous, protégée ellemême par des fourrés impénétrables et d'innombrables petits piquets.

Pour diminuer les chances de surprises, les cases ont été entassées

sur un espace restreint, séparées par des ruelles courtes et étroites, se croisant à angle droit comme les rues de nos vieilles places de guerre. Mais si les abords immédiats en sont bien gardés, la surveillance, à distance, m'a paru à peu près nulle.

Les habitants viennent de renforcer leurs fortifications en prévision d'une attaque des gens de B. Yun-laï chez qui ils se refusent à nous conduire. Nous gagnons B. Tòn par un vieux chemin, jadis praticable aux éléphants, du moins on nous l'affirme, car il est pour l'instant envahi par une végétation si désordonnée qu'il faut être sauvage pour trouver sa voie au milieu des broussailles.

En approchant du village, plus de sentier. Le guide s'accroupit et donne tête baissée dans un fourré, nous faisant signe de le suivre et nous voici, M. Lugan et moi, marchant pendant plus d'un kilomètre, sur les pieds et les mains, à la façon des fauves, non sans laisser aux épines une partie de nos vêtements et quelque peu de notre épiderme. Nous arrivons au village à la nuit noire, exténués, sans porteurs.

Pendant que j'attendais le convoi, assis mélancoliquement sur un tronc d'arbre, une sorte de médecin laotien, fixé dans le voisinage, vient s'entretenir avec moi et raconte qu'il a parcouru autrefois la région sauvage occupée par les Radés. Selon lui, nous ne pourrons circuler, sur le territoire de cette peuplade, sans l'autorisation d'un grand chef, qu'il appelle Sadète, corruption probable du mot laotien Somdet (roi). Et nous n'obtiendrons cette faveur qu'en lui envoyant des présents : « Un ou deux éléphants par exemple, dit le bonhomme avec le plus grand sérieux, seraient les bienvenus ». Comme je laissais échapper une exclamation de surprise, il ajouta : « C'est le roi de tous les sauvages ». J'en entendais parler pour la première fois.

Sur les conseils du chef de village, nous prendrons demain la voie de Ban-Semout qui nous permettra de gagner Ban Laïa en un jour, par une excellente route praticable aux éléphants de charge.

10-11 décembre. — Ban Semout est le village le plus important de la région. Il compte une soixantaine de cases.

La population est mélangée de Laotiens fixés dans le pays depuis plusieurs générations.

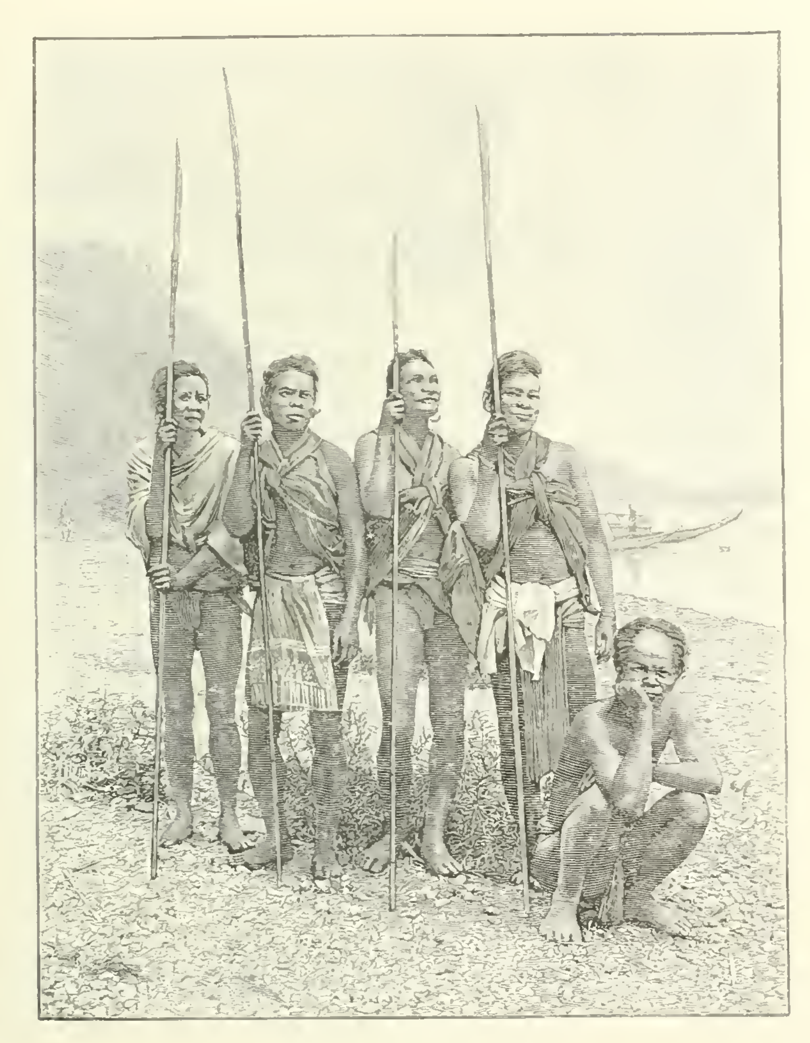


Fig. 26. — Types de sauvages.

A Ban Seun finit le territoire habité par les Tiom-Poueums. Au delà, commence celui des Djiaraïs dont fait partie Ban Laïa, agglomération

d'une dizaine de pauvres cases, disposées en cercle autour de la maison commune.

A première vue, tous ces sauvages, Djiaraïs, Tiom-Poueums ou Braos, présentent des types assez uniformes, entre lesquels je ne saurais, pour l'instant, signaler de différences bien caractérisées. Ils sont généralement d'assez petite taille, mais bien découplés. La couleur de leur peau est un peu plus foncée que celle des Laotiens, moins peut-être que celle des Cambodgiens. Le front est étroit; les yeux largement ouverts pourraient aussi bien appartenir à des Européens; le nez est écrasé, aplati à la naissance; les lèvres sont assez volumineuses; les pommettes, généralement très accusées, élargissent l'ensemble de la face. Hommes et femmes portent des cheveux longs, épais, rudes au toucher, roulés en chignon sur le haut de la nuque. La tête est enveloppée d'une pièce de cotonnade, le plus souvent de couleur rouge.

Je n'en ai pas rencontré ayant les cheveux crépus, ce qui semblerait indiquer que cette race est tout à fait étrangère aux Négritos dont certains voyageurs la font descendre. Par contre, j'ai pu constater que les croisements sont assez fréquents avec les Laotiens dont quelques-uns sont fixés dans le pays.

Le costume des hommes se compose uniquement d'une bande étroite d'étoffe qui fait le tour des reins et passe entre les cuisses. Chez les jeunes gens et les riches, elle est enroulée 3 à 4 fois sur elle-même et retombe ensuite par devant comme la ceinture des Annamites; alors que, chez le plus grand nombre, elle est à peine de dimensions suffisantes pour remplacer la classique feuille de vigne.

Les femmes ne sont guère plus vêtues. Une jupe courte, serrée à la taille et descendant jusqu'au genou, constitue toute leur garde-robe. Le torse est toujours nu, agrémenté, chez les jeunes, de jolis seins hémisphériques qu'on dirait empruntés à des statues, tellement la forme en est pure.

Des fourrés très épais, des palissades percées d'une ou deux portes seulement, entourent la plupart des villages.

Les habitations sont disposées en cercle ou en carré autour d'une

maison commune, construites sur pilotis et élevées de 2 mètres à 2m,50 au-dessus du sol. Les piliers sont en bois, le reste en bambou ; la toiture est en chaume ou recouverte de feuilles.

Une case compte souvent plusieurs familles. Il en est dont la longueur atteint jusqu'à 50 mètres. Un couloir latéral règne d'une extrémité à l'autre. Chaque ménage y place son foyer en avant du compartiment qu'il occupe.

Le mobilier est des plus sommaires : paniers de bambou ou de rotin de toutes formes et de toutes dimensions, quelques ustensiles de cuisine, des hottes, des gourdes, parfois des jarres où se confectionne la bière de riz, sorte de boisson fermentée dont j'indiquerai ailleurs la préparation.

Tous les sauvages sont munis d'un sabre à long manche qu'ils portent à la ceinture. Leurs armes sont l'arc et la lance ; quelques-unes de leurs flèches sont toujours garnies de poison. En expédition, leur arme défensive est un bouclier circulaire en bois de 0m,80 de diamètre.

Le pays parcouru depuis Takalan présente un aspect fort pittoresque. C'est une sorte de haute terre très fertile, sillonnée d'une infinité de ruisseaux, largement mouvementée, sans que les plus hautes croupes dépassent 350 à 400 mètres d'altitude. Forêts, jungles, prairies, champs de riz, se succèdent et s'entremêlent au hasard, comme les ravins, les plateaux et les collines.

Ici, un village est blotti au fond d'une vallée étroite et profonde, les cases serrées les unes contre les autres, comme si le terrain manquait alentour ; là, il s'étale sur un plateau dénudé, à demi-caché par les champs de maïs ; ailleurs, il est accroché au flanc d'un coteau et s'élève en amphithéâtre, au milieu d'une ceinture de forêts.

Mais, aussi haut ou aussi bas qu'il perche, il est toujours fortifié et entouré de broussailles. On y veille nuit et jour, sous la menace perpétuelle d'une attaque ; car, dans ces régions, la guerre règne en quelque sorte à l'état endémique, alimentée par des représailles journalières.

Aussi ce pays, quoique très peuplé, ressemble à une vaste solitude. La vie se concentre autour de chaque village, sans rayonner à plus d'une

portée d'arbalète de l'enceinte. L'homme y est toujours armé et traite son semblable en ennemi. Il ne s'aventure pas volontiers au loin, sur les routes, dont le moindre buisson peut abriter une embûche. La sécurité n'est nulle part plus précaire.

Pourtant la nature est peut-être plus riante qu'ailleurs : l'eau coule partout, limpide et fraîche ; le sol rend au centuple, presque sans labeur, la semence qu'on lui confie ; les prairies et les gras pâturages abondent ; la forêt séculaire, aux arbres géants, peut fournir aux besoins journaliers, gibier, racines, tubercules savoureux. Tout semble créé à souhait pour faire la vie heureuse et facile. Et de cette antithèse constante entre l'homme et la nature, entre l'aspect misérable des villages et les splendeurs de la végétation, il se dégage, pour le voyageur, une vague impression de mélancolie comme l'on n'en éprouve pas ailleurs.

Le Laotien, et derrière lui, le Siamois, qui revendiquent ces territoires comme leurs, ces habitants comme sujets, se gardent bien de leur apporter les bienfaits de leur civilisation relative, de les organiser, de faire cesser les rivalités qui les divisent, et ces pauvres gens alimentent, comme à plaisir, l'état de discorde qui les maintient asservis.

Leur territoire est comme un immense marché d'esclaves où Laotiens et Cambodgiens viennent s'approvisionner de bétail humain qu'ils volent sans vergogne ou qu'ils troquent contre du fer et des buffles.

Aussi ces malheureux vivent-ils, claquemurés dans leurs cases, sous le coup de transes perpétuelles. Le travail ne leur profite guère, car ils sont indignement exploités. Une partie des récoltes ou des produits du sol s'en vont aux magasins d'Oubôn et de Bassac, sous forme de tribut ; l'achat de sel en absorbe une autre partie ; le reste suffit à peine aux besoins journaliers.

§ 3. — DE BAN LAÏA A NONG TÉ

(60 kilomètres, 12-15 décembre). Rupture avec les Siamois.

M. Dugast nous rejoint à Ban Laïa le 12 décembre. Trompé par son

guide, il a dû faire un détour de plus de 80 kilomètres, et n'a pu arriver au rendez-vous qu'en doublant les étapes.

Il va séjourner ici le 13 pour se reposer et se mettra en route le 14 sur B. Khong Sédam, en longeant, au sud, le territoire occupé par les sauvages indépendants.

Il ne me reste plus qu'à rejoindre le Luang Sakhòn à Nong-Té, pour marcher de là sur Ban Dòn, son objectif. Ce point de Nong-Té est situé, m'a-t-on dit, sur la route des voitures allant de Stung-Treng à Ban Dòn. C'est une petite mare, peu éloignée du Sé-Bang-Kan. Aucun des Laotiens qui m'accompagnent n'y est jamais allé.

De Ban-Laïa à Ban-Lé, le terrain s'abaisse insensiblement jusqu'à une altitude de 150 mètres. Plusieurs routes de voitures rayonnent de B. Lé vers le Mé-Khong. L'une se dirige vers B. Srépok, sur le Sé Bang-Kan, village entièrement abandonné depuis plus de deux ans.

Le chef de Ban-Lé nous engage à gagner plutôt Pak-Tioroï où un mandarin siamois s'occupe de réunir le riz nécessaire au Luang Sakhòn. Nous y trouverons des bateaux pour passer la rivière. Nong-Té en est très proche.

Entre Ban Lé et le Sé-Bang-Kan, le pays est désert, couvert de forêts continues et de broussailles.

Une déception nous attendait à Pak-Tioroï. Deux ou trois abris de feuillages, quelques foyers éteints depuis plusieurs jours, signalaient un campement abandonné. Ni mandarin, ni barques et, devant nous, une rivière au courant rapide, large de 250 mètres, profonde de 5 à 6. Toute la journée du 14 se passe à confectionner des radeaux de bambous pour la franchir.

Le soir nous sommes installés sur la rive gauche.

Mais là surgissent de nouvelles difficultés. Les Khas de Ban Lé qui nous ont servi de guides jusqu'au Sé-Bang-Kan, n'ont jamais franchi la rivière et ne peuvent nous indiquer la position de Nong-Té.

Envoyés à la découverte, ils finissent par découvrir une ancienne route de voitures dont la direction sud-est paraît se rapprocher de celle

de Ban Dôn. A tout hasard, nous la suivrons, nous en remettant à notre inspiration du soin de décider demain s'il faudra prendre à droite ou à gauche.

15 décembre. — Au moment du départ, deux mandarins et huit hommes de Takalan manquent au rassemblement. Ils se sont enfuis pendant la nuit. Nous sommes obligés d'abandonner une partie des bagages que j'enverrai rechercher de Nong-Té, si nous y arrivons.

Nous marchons à l'aventure à travers bois, pendant une heure environ; puis le chemin se perd au milieu de terrains maréageux et il nous faut, comme la veille, entreprendre une nouvelle reconnaissance dans les environs pour le retrouver.

Enfin, vers 9 heures, nous arrivons à une clairière où sont arrêtés quelques Laotiens et deux voitures à bœufs. Les animaux pataugent dans une petite mare de quelques mètres carrés de superficie, où dort une eau bourbeuse et malsaine. C'est Nong-Té, le point de rassemblement de la colonne du Luang Sakhôn.

Il était difficile de choisir plus mal. Pas d'eau potable ailleurs qu'au Sé-Bang-Kau; pas de village aux environs pour se ravitailler; pas même un coin pour s'abriter du soleil, car les arbres de la forêt clairière, largement espacés, avec leurs feuilles rares, ne donnent guère plus d'ombre que des poteaux télégraphiques.

Mais, ce qui m'inquiète le plus peut-être, c'est l'absence totale d'indices signalant la prochaine arrivée d'une colonne, représentée, pour l'instant, par deux charrettes à bœufs et leurs conducteurs. Ceux-ci ignorent ou paraissent ignorer les motifs de ma présence à Nong-Té et l'existence même du Luang Sakhôn.

Ils ont été envoyés, disent-ils, par un petit mandarin qui leur a confié ses bagages.

Dans la crainte d'un malentendu, je me rends dans l'après-midi à B. Srépok où je trouve la troupe siamoise occupée à traverser le Sé-Bang-Kau.

16-19 décembre, séjour à Nong-Té.

Le 16, à midi, arrive le Luang Sakhôn, accompagné de 12 soldats

siamois et d'un convoi de 5 éléphants et 130 coolis, sous les ordres d'un mandarin de Stung-Treng.

Le topographe siamois se montre très étonné de ne pas trouver réunis les hommes et les approvisionnements nécessaires à la marche vers Ban Dòn. Il met ce retard sur le compte des autorités laotiennes.

En attendant, nous gardons nos porteurs de Takalan dont je ne puis songer à me séparer, sous peine de perdre ma liberté d'action.

La perspective d'un séjour prolongé, loin de leur village, semble d'autant moins sourire à nos gens que le mandarin de Stung-Treng, chef du convoi du Luang Sakhòn, refuse de les comprendre dans les distributions de riz faites à sa troupe; prétextant qu'ils ont été loués, et non réquisitionnés au titre du service de l'état.

En refusant aux porteurs, dans une région où ils ne pouvaient se ravitailler, le riz auquel ils avaient droit, suivant l'usage, cet agent comptait bien les amener à quelque extrémité.

Cette mesure vexatoire, rapprochée d'une foule d'incidents survenus à Bassac et pendant la route, me confirme dans l'idée que les autorités, chargées d'organiser notre marche sur Ban Dòn n'avaient d'autre but que de la faire avorter.

Le 17, les chefs de nos porteurs viennent me demander à rentrer chez eux. Ils meurent littéralement de faim. Je les renvoie aux autorités qui seules ont les moyens de les nourrir.

Le 18, l'interprète Bo vient me prévenir que tous nos hommes sont partis pendant la nuit. L'officier commandant l'escorte du Luang Sakhòn nous informe, un instant après, que les 130 porteurs du chef siamois se sont également enfuis. Il ne reste au camp que les serviteurs et les soldats.

Nous sommes ainsi immobilisés à Nong Té et mis dans l'impossibilité même de rétrograder. Ni le Luang Sakhòn, ni aucun mandarin de son entourage, ne peut assigner de limite à notre séjour sur les bords de cette mare infecte que les éléphants et les bœufs ont transformée peu à peu en bourbier.

Décidé à quitter la partie, je mets en demeure le Luang Sakhòn de nous rapatrier sur le Cambodge.

Le départ est fixé au lendemain 19 décembre.

A midi seulement, les porteurs sont prêts. Il a fallu convoquer le ban et l'arrière-ban des serviteurs et des esclaves de la suite des mandarins, pour pouvoir rassembler 35 à 40 hommes. Encore est-il nécessaire de leur adjoindre deux éléphants pour charger tous les bagages.

Nous allons nous diriger sur Lom-Pat, d'où nous descendrons le Sé-Bang-Kan en bateau.



Fig. 27. — Types de sauvages métissés de laotien. (Hommes et femmes).

CHAPITRE III

VOYAGE A SAIGON. PRÉPARATION DES RECONNAISSANCES CHEZ LES SAUVAGES INDÉPENDANTS

20 décembre 1890, 22 janvier 1891

(Voir carte n° 13)

---

§ 1. — RECONNAISSANCE DU COURS INFÉRIEUR DU SÉ-BANG-KAN ENTRE LOM-PAT ET STUNG-TRENG

(20-24 décembre).

Lom-Pat est un ancien village cambodgien abandonné depuis plusieurs années, en raison de l'insécurité du pays. Il est distant de Nong-Té d'environ 15 kilomètres. Les barques du Mé-Khong peuvent remonter jusqu'en ce point pendant toute l'année.

Plus en amont, la rivière est encombrée de rapides qui rendent la navigation très difficile aux basses eaux.

Le village était jadis un centre de commerce très actif par suite des échanges que les sauvages venaient y faire. On y apportait surtout du sel et du fer. Les Tiom-Pouenns sont renommés, entre tous leurs voisins, pour leur habileté à fabriquer ces longs sabres à deux mains qui ne quittent jamais la ceinture du sauvage.

Trois bateaux sont mis à notre disposition pour gagner le Mé-Khong.

Il faut cinq jours en cette saison pour effectuer le trajet entre Lom-Pat et Stung-Treng. Trois suffiraient à l'époque des pluies; mais la baisse des eaux a mis à découvert d'innombrables bancs de roches, qui retardent la navigation et provoquent de nombreux rapides.

La rivière, large de 300 mètres en moyenne, est d'une profondeur très variable. Elle coule en plaine pendant tout son parcours, entre des berges boisées généralement couvertes de bambous.

Les rives sont désertes sur les trois quarts du trajet. Les anciens habitants, presque tous Cambodgiens, en lutte constante avec les pirates, très nombreux dans le pays, ont dû se réfugier au Cambodge ou se sont rapprochés de Stung-Treng. Srépok a été abandonné comme Lom-Pat et reconstruit à Kabal Roméa. Ban Sapao n'est qu'une agglomération de 4 à 5 pauvres cases, construites sur une île, à l'abri des surprises.

Les premiers rapides sérieux ne commencent qu'après ce village, mais se suivent presque sans interruption jusqu'à Stung-Treng. Ils sont formés par d'immenses bancs de roches où le grès domine, occupant toute la largeur du lit et séparés par des biefs plus ou moins étendus où le courant est à peu près nul. On y trouve des profondeurs de 5 et 6 mètres et plus.

L'eau se déverse, d'un bief à l'autre, tantôt d'une façon uniforme sur toute la largeur, formant une série de petites cascades séparées par des assises horizontales, tantôt par des brèches ouvertes dans le barrage, déterminant un courant d'une violence extrême, généralement avec chute. Tels sont les Kheng Paloung, Kheng Do Khal, Kheng Plŏuk.

Les bateliers parviennent difficilement à se reconnaître au milieu d'un dédale de passes dont beaucoup sont impraticables en cette saison. La plupart du temps, les barques sont halées à la corde et traînées sur les rochers, système de locomotion se rapprochant bien plus du camionnage que de la navigation.

La hauteur des barrages, au-dessus du niveau actuel des eaux, ne dépasse jamais 1 mètre. Comme les crues atteignent en moyenne 4 et 5 mètres au-dessus de l'étiage, il s'ensuit que les chaloupes à vapeur pourraient remonter sans danger jusqu'à Lom-Pat et au delà, pendant une bonne partie de l'année.

Le cours inférieur de la rivière est encombré d'îles, presque toujours entourées de rapides. Le lit s'élargit alors et atteint parfois 1 kilomètre et plus de largeur, comme à B. Plouk.

Les singes pullulent sur les rives. Le matin surtout, après le lever du



Fig. 28. — Rapides du Sé-Bang-Kan.

soleil, on peut les voir, éparpillés par bandes, sur les berges sablonneuses, se livrer aux gambades les plus fantastiques. A l'apparition des barques, c'est une fuite générale dans la forêt et les voici juchés en un clin d'œil sur les plus hautes branches, poussant des cris de colère, interpellant, dans leur langage, les intrus qui viennent troubler leurs ébats.

Les Laotiens se font un jeu de leur répondre par des injures. Les deux camps se mettent rapidement à l'unisson, et l'on assiste au spectacle curieux d'une sorte de dialogue où chacun s'excite peu à peu et où les plus emballés ne sont pas toujours les quadrumanes. Parfois, il y a échange de projectiles. Puis les bateliers passent et s'éloignent, poursuivis par les clameurs de leurs adversaires qui s'attribuent probablement la victoire.

Les cerfs et les paons sont également très communs.

Le Sé-Bang-Kan ne reçoit, jusqu'au confluent du Sé-San, aucun affluent important ; sa vallée, tout en plaine, resserrée entre cette rivière et le Stung-Kringen, ne peut alimenter de cours d'eau considérable.

Le Sé-San déverse ses eaux par deux bras que sépare l'île de Sanouot. Le bras ouest est le plus important : l'autre est à sec pendant une partie de l'année. Tous deux sont encombrés de rochers et d'accès difficile.

Les villages ne commencent à apparaître qu'après B. Plouk. La rive gauche est de beaucoup plus peuplée que la rive droite. La population est formée de Cambodgiens et de Laotiens dépendant de Stung-Treng.

Un peu avant d'arriver au Mé-Khong, le Sé-Bang-Kan se jette dans le Sé-Kong, rivière d'Attopeu, dont le cours a déjà été reconnu en grande partie.

On dit le Sé-Bang-Kan navigable aux hautes eaux jusqu'à Ban Dôn.

Stung-Treng (pour les Siamois Muong-Xieng-Theng), chef-lieu d'une ancienne province cambodgienne, est l'un des centres les plus considérables de la région. Sa situation exceptionnelle sur le Mé-Khong, au terminus de la navigation à vapeur sur le grand fleuve, au débouché des trois grands cours d'eau qui arrosent la région, Sé-Kong, Sé-San et Sé Bang-Kan, fait de ce point une position stratégique de premier ordre et un centre commercial des plus actifs.

Indépendamment des renseignements topographiques recueillis au cours de ce voyage, un point important restait acquis, c'est qu'en dehors de la zone limitée par la ligne B. Laïa, B. Khong-Sé-Dam, les Siamois,



Fig. 29. — Stung-Treng. Pagode de l'Est

pas plus que les Laotiens, n'avaient aucune action sur les populations sauvages du versant du Mé-Khong.

La première partie de ma mission se trouvait remplie. Il ne me restait

plus qu'à me rendre à Saïgon pour demander au gouverneur général de l'Indo-Chine, les moyens de reconnaître les territoires occupés par les sauvages indépendants.

Je laisse des instructions à MM. Cogniard et Dugast, les invitant à se mettre en route, pour me rejoindre, dès leur arrivée à Stung-Treng où M. Lugan restera provisoirement en attendant des ordres.

§ 2. — VOYAGE A KRATIÉ, PNOM-PENH ET SAÏGON

(25 décembre-7 janvier)

La descente du Mé-Khong, entre Stung-Treng et Kratié, s'effectue en 3 jours.

J'arrive à Kratié assez à temps pour me mettre en communication par le télégraphe avec M. Pavie, actuellement à Hanoï.

Mis au courant de la situation et des derniers événements, le chef de la mission approuve mes propositions concernant la reconnaissance des territoires occupés par les sauvages indépendants, sous la réserve que M. Lugan restera dans la région de Bassac.

Pendant que je me rendrai de Kratié à Ban Dòn, à l'aide des moyens mis à ma disposition par le résident supérieur au Cambodge, MM. Cogniard et Dugast tenteront le passage de la chaîne de partage par le versant annamite, le 1er en partant de Tourane, le 2e de Qui-Nhòn, avec la mission catholique des Bahnars pour objectif. Le concours du père Guerlach et des missionnaires nous permettra sans doute de poursuivre avec succès les reconnaissances ultérieures.

Malgré la longueur et les difficultés du voyage par Ban Dòn que les Siamois chercheront probablement à atteindre, je tiens à tenter un effort de ce côté. Le territoire compris entre le Mé-Khong et le village du Sadète des Djiaraïs, est au dire d'un indigène de Kratié, rencontré à Ban Laïa, connu de bon nombre de commerçants cambodgiens.

D'autre part, les rois du Cambodge ont entretenu pendant longtemps

des relations amicales avec les Sadètes des Djiaraïs et des Radès, à qui ils envoyaient, à certaines époques, toutes sortes de cadeaux.

Les relations sont interrompues actuellement, il est vrai, mais il est à présumer qu'elles ont laissé de bons souvenirs dans le pays.

MM. Cogniard et Dugast arrivent à Kratié le 31 décembre.

Le lendemain, nous partons pour Pnom-Penh, sur l'une des chaloupes chinoises faisant le service hebdomadaire du haut fleuve.

M. de Verneville, résident supérieur au Cambodge, nous fait le meilleur accueil et me promet de me donner les moyens de gagner Ban Dòn dans les meilleures conditions.

En attendant, je me rends à Saïgon, avec mes compagnons, pour toucher des fonds et faire l'achat d'une pacotille d'objets d'échanges avec les sauvages (6 et 7 janvier).

MM. Cogniard et Dugast s'embarquent pour Tourane et Qui-Nhòn le 7 janvier.

Leur itinéraire est ainsi réglé :

M. Cogniard se rendra de Tourane à Attopeu, essayera de se mettre en communication avec M. de Malglaive qui a dû partir de Hué, avec le même objectif. Suivant les nouvelles qui lui parviendront, il se dirigera de là sur la mission catholique par l'itinéraire qui lui conviendra le mieux.

De Qui-Nhòn, M. Dugast gagnera Cong-Son, puis me rejoindra à l'un des villages des Sadètes, en remontant la vallée du Song-Ba.

Enfin, un officier détaché à la garde civile, le lieutenant Garnier, mis à la disposition de la mission par M. Hector, résident supérieur en Annam, partira de Tourane et se dirigera directement sur la mission catholique des Bahnars, en passant par le col de Sagan.

Le rendez-vous général est fixé aux approches du 20 février, à Kòn-Toum.

Le 15 janvier, j'étais de retour à Pnom-Penh, le 17 à Kratié.

M. de Verneville met à ma disposition six éléphants pour toute la

durée du voyage, 12 voitures à bœufs, jusqu'à Ban Dôn, terminus de la route des charrettes, et deux guides parlant différents dialectes sauvages.

Sur les six éléphants, deux sont fournis par le second roi. L'Okhnia-Ek, gouverneur des provinces de Samboc, Sambor et Kratié, a promis de procurer les quatre autres, ainsi que les voitures.

J'emporte du riz pour toute la route (800 kilogrammes), 120 kilogrammes de poisson sec, 300 kilogrammes de sel et une pacotille composée de fils de cuivre de différentes grosseurs, de perles de Venise, étoffes, couvertures, fer, étain, miroirs, etc.

Ces objets sont, avec le sel, la seule monnaie courante du pays où l'argent n'a pas encore pénétré.

Pour ne pas effrayer les sauvages par un déploiement de forces considérable, autant que pour éviter les difficultés de ravitaillement, je n'emmène que dix miliciens d'escorte, Cambodgiens et Penongs. On m'a assuré partout, aussi bien au Laos qu'au Cambodge, qu'une troupe considérable ne rencontrerait personne. Le vide serait fait devant elle.

Mon intention est de gagner directement le Sé-Bang-Kan à Ban Dôn en passant par un groupe de villages de Penongs indépendants, nommé Pou-Lo-Pou-Klia, situé dans l'Est.

Malheureusement, ces sauvages ne vivent pas en très bonne intelligence avec les gens de Kratié. Il existe, entre eux, je ne sais quelles histoires d'éléphants volés, auxquelles l'Okhnia-Ek est mêlé, et qui me font assez mal augurer de ma réception dans le pays. Le gouverneur met, d'ailleurs, la plus mauvaise grâce à me chercher des guides et à réunir mes moyens de transport.

Depuis huit jours que les ordres de Pnom-Penh lui sont parvenus, il n'a encore rien préparé. A mon arrivée, ce sont mille objections pour me faire renoncer à mes projets. Tantôt il ne trouve pas de voituriers, tantôt pas d'éléphants ; les guides, connaissant la région sauvage, sont morts ; les femmes empêchent leur mari de partir ; personne ne veut marcher, etc.

Bref, ce mandarin oppose une telle force d'inertie, que je me vois dans l'obligation de prier le résident supérieur d'intervenir.

Mis en demeure de s'exécuter par un télégramme de M. de Verneville,



Fig. 30. — Le Sé-Kong à Stung-Treng.

l'Okhnia-Ek se décide enfin à organiser mon convoi, non sans témoigner d'une répugnance des moins équivoques.

Au lieu de me fournir deux éléphants, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, il n'en amène qu'un seul, très maigre et déjà fatigué. Or, il possède, m'a-t-on dit, plus d'une vingtaine de ces animaux.

Les Cambodgiens mis à ma disposition, cornacs et voituriers, ont dû être réquisitionnés. On n'a pu trouver un seul volontaire, tellement la région sauvage inspire d'appréhension.

Les guides ne connaissent pas la route au delà de Pou-Lo-Pou-Klia, où je serai obligé d'abandonner mes voitures, faute de chemins praticables; quant aux éléphants, chacun les considère comme des animaux sacrifiés qu'on ne reverra plus, à moins d'un miracle.

La veille du départ, la femme du chef de la province de Kratié me fait prévenir que l'éléphant fourni par son mari a été pris aux Penongs de Pou-Lo-Pou-Klia et que ceux-ci chercheront sans doute à le reprendre. Elle me prie naïvement de veiller sur lui avec une sollicitude toute particulière et de l'employer à mon usage personnel.

Engagé dans ces conditions pour un long voyage, à travers une région inconnue, habitée par des populations indépendantes, qu'un malentendu pouvait rendre hostiles, je pars sans grande conviction d'arriver au but mais décidé à tout entreprendre pour précéder les Siamois chez les sauvages.

J'emmène mon personnel habituel sur le dévouement duquel je puis compter. Il a fait ses preuves depuis trois ans. Le jeune Rô, mon interprète, parle annamite et laotien. Il a voyagé autrefois avec le Dr Neiss et ne m'a pas quitté depuis 1887. Intelligent, énergique et fin observateur, il a toutes les qualités de l'emploi.

Mes deux boys Laotiens, Maï et Mi, sont de cette trempe d'individus insouciants, cuirassés de flegme, qu'on peut mener partout, pourvu qu'ils aient à manger, infatigables et jamais malades. Déplorables en station, car ils ne savent presque rien de leurs fonctions, ils deviennent très précieux dans la brousse où je ne leur demande guère qu'à marcher.

Mon troisième boy, le cuisinier, siamois celui-là, est resté en panne sur

le Mé-Khong. Maï le remplace sans trop de désavantage. Pour la cuisine qu'il a à préparer : riz, poulet ou cochon rôtis, œufs quand on en trouve, il n'a pas eu besoin de faire de stage ni d'emporter un manuel.

J'emmène en outre deux interprètes cambodgiens au service de la mission et un Senang, nommé You.

Ce dernier cumule les fonctions de chef du convoi d'éléphants, de guide et d'interprète avec les sauvages.

Il a visité autrefois la région de Ban Dôn, parle couramment le Penong et comprend quelques mots des dialectes Djiaraï et Radé.

Tout ce monde est armé de carabines Gras.

Le 21 janvier, mes préparatifs sont terminés. Un mandarin cambodgien est fourni par l'Okhnia-Ek pour me faciliter le voyage.

II. — VOYAGE CHEZ LES SAUVAGES INDÉPENDANTS
ET
CHEZ LES SAUVAGES SOUMIS AUX ANNAMITES

CHAPITRE PREMIER

DE KRATIÉ A LA MISSION CATHOLIQUE DES BAHNARS

(Voir cartes n[os] 14 et 15)

---

§ 1. — DE KRATIÉ A POU-LO-POU-KLIA

(22-28 janvier. 130 kilomètres. Un désert. L'Ang-Kiet — 29-31 janvier. Séjour à Pou-Lo-Pou-Klia. Vol d'un éléphant. Départ pour Ban-Dôn).

22-23 janvier. — Nous quittons Kratié le 22 janvier à 6 heures du matin, nous dirigeant droit vers l'est.

Pendant 40 kilomètres, jusqu'à Poum[1] Pia, la plaine se déroule monotone, sans autre accident de terrain que le Pnom[2] Krong, ligne de collines peu élevées dont on longe le pied.

Le pays paraît peu habité. Il est couvert, presque sans interruption, de forêts rabougries, broussailleuses, coupées çà et là d'immenses clairières, tantôt cultivées en riz, le plus souvent envahies par les hautes herbes. Comme au Laos, la récolte n'a pas été brillante cette année, par suite de l'insuffisance des pluies. Tout est gris de poussière et brûlé par le soleil. La plupart des ruisseaux sont à sec en cette saison. Seul, le Prek[3] Ksoung conserve encore à Poum-Sala, où nous couchons, quelques flaques d'eau dormante. Par malheur, les buffles du village se sont vautrés là une partie de la journée, et l'on m'apporte, pour me désaltérer, une sorte de bouillie jaunâtre que mes indigènes lampent déjà à longs traits.

1. Poum signifie village, en cambodgien.
2. Pnom signifie montagne, en cambodgien.
3. Prek signifie rivière, en cambodgien.

Poum-Pia, où nous arrivons dans la matinée du 23, est le dernier village cambodgien que nous devons rencontrer. La population est fortement mélangée de Penongs et paraît très misérable.

Le Prek-Té coule à une centaine de mètres à l'est des dernières cases. C'est une belle rivière d'une cinquantaine de mètres de largeur, aux eaux limpides et fraîches, coulant sur un fond de roches. Son confluent est à quelques kilomètres en aval de Kratié.

Nous prenons au village deux guides, qui nous conduiront jusqu'à Pou-Lo-Pou-Klia. La mission de mon mandarin cambodgien se termine ici. De l'autre côté de la rivière, c'est la terre des Penongs. Il n'a rien à y voir, dit-il : à moi de me tirer d'affaire.

24-28 janvier. — Suivant les guides, nous avons à traverser pendant 90 kilomètres environ, une région complètement inhabitée, sorte de désert où l'eau et l'herbe font à peu près défaut. Cette perspective est loin de sourire à mes convoyeurs dont l'attitude me semble plus voisine du découragement que de l'enthousiasme. Les charretiers paraissent toutefois en prendre leur parti. Leurs bêtes sont sobres, dures, résistantes et très courageuses : elles appartiennent en effet à cette race de bœufs trotteurs véritablement infatigables, provenant de croisements avec les espèces sauvages.

Les cornacs, moins favorisés que les charretiers, ne dissimulent pas leurs appréhensions et se répandent en doléances.

L'éléphant est un animal très délicat, supportant difficilement les privations, surtout la soif, et la fatigue quand il est mal nourri.

Pour un long voyage, avec une charge de 200 kilogrammes, il ne faut pas lui demander plus de 20 kilomètres en moyenne, par jour, en bon terrain. Encore, se voit-on obligé souvent, par les fortes chaleurs, quand l'eau manque, de couper l'étape en deux pour le laisser reposer quelques heures et le faire manger. Des douches et des bains quotidiens le rendent très alerte et lui sont presque indispensables.

Les femelles sont généralement peu appréciées.

On utilise, dans le nord du Siam, l'éléphant comme animal de trait en lui faisant traîner des bois de Teck, qu'il mène seul du point où on les

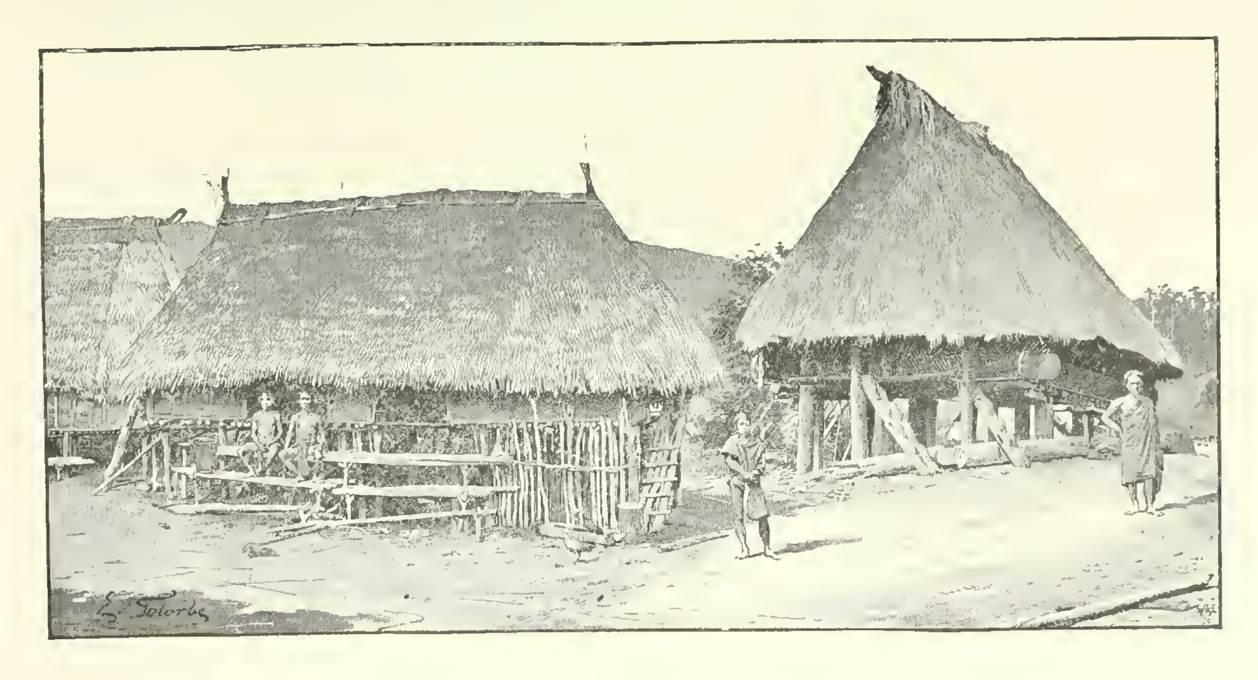


Fig. 31. — Case des sauvages du nord et maison commune.

abat à la rivière la plus proche. Mais il n'est pas capable d'un effort longtemps soutenu.

Le général siamois, que j'accompagnais pendant ma première mission, avait essayé de faire transporter les bagages de son armée à l'aide de chariots, traînés par des éléphants. Au bout de 2 ou 3 jours de marche et bien que le terrain fût assez favorable, ces animaux étaient sur les dents, blessés pour la plupart et ne voulaient même plus se laisser atteler. On fut obligé d'y renoncer.

Le voyage débute par un accident. Le lit du Prek-Té est encombré de roches, au point de passage de la route, et le convoi de voitures ne parvient que difficilement à le franchir.

Plusieurs essieux en bois se cassent ; il va falloir une heure ou deux pour les réparer.

Prévoyant que les négociations avec les Penongs de Pou-Lo-Pou-Klia pourront être laborieuses, je me décide à prendre les devants avec les éléphants. Le convoi de voitures marchera en arrière sous la garde d'un de mes interprètes cambodgiens et de la moitié de l'escorte.

Toute la route jusqu'à Pou-Lo-Pou-Klia est en forêt et presque constamment en terrain plat. Rien ne vient rompre la monotonie du voyage. Partout règne d'une façon à peu près continue, cette sorte de forêt-clairière formée en grande partie d'arbres au tronc élancé, aux larges feuilles, aux branches rares, appartenant à la famille des diptérocarpées qu'on rencontre partout entre le Mé-Nam et le Mé-Khong, depuis Outaradit et Nong-Khay, jusqu'au Cambodge.

Certaines essences fournissent de l'huile, de la résine et des bois estimés pour la construction des barques et des habitations.

La végétation pousse mal sur ce terrain maigre, desséché pendant la moitié de l'année, constitué en grande partie de limonite ferrugineuse, rappelant la pierre de « Bien-Hoa » de Cochinchine, avec quoi ont été édifiés les murs de la plupart des citadelles annamites. Le sous-sol, mis à nu dans le lit des cours d'eau, est formé de grès.

Le trajet est des plus pénibles en cette saison. A part le Prek-Ketong,

affluent de gauche du Prek-Té, nous ne rencontrons, pendant 80 kilomètres, aucune eau courante. Tous les ruisseaux sont à sec et l'on est réduit à boire l'eau malsaine et chaude de mares à demi desséchées, où grouille un monde de batraciens et de sangsues.

En outre, c'est l'époque où, chaque année, les indigènes incendient la forêt pour la maintenir praticable.

Le feu détruit régulièrement les graminées et les jeunes pousses, ne respectant que les grands arbres. Pas une feuille aux branches, pas un coin d'ombre pour se reposer à l'abri du soleil. La marche à pied devient une torture.

La nostalgie de la verdure, à laquelle l'œil s'est depuis longtemps habitué, finit par vous envahir au milieu de ces immensités désertes, de ces arbres à l'aspect carbonisé d'où la vie semble s'être retirée. A la longue, c'est une véritable obsession.

Les animaux ne trouvent qu'à grand'peine, dans le voisinage des points d'eau moins éprouvés par le feu, une nourriture insuffisante, et l'on doit avec soin éviter de les surmener.

Dès la deuxième journée, l'éléphant de l'Okhnia-Ek se trouve hors d'état de continuer la route avec son chargement. Le cornac avoue que cet animal est malade depuis très longtemps et qu'on n'a jamais pu en tirer parti. Il pourra toutefois suivre les autres, si on ne lui fait rien porter.

Le 27, à 9 heures du matin, nous arrivons au Prek-Té, que nous coupons pour la deuxième fois.

En un clin d'œil, bêtes et gens sont au milieu du courant et s'y baignent, savourant à longs traits cette eau limpide et fraîche que la pratique journalière des mares nous fait considérer comme un bienfait des dieux.

Il faut être passé par là pour pouvoir apprécier, dans toute leur plénitude, ces félicités passagères, les seules qui n'amènent pas la satiété.

Il est, en effet, dans la vie du voyageur, des moments privilégiés où certaines satisfactions matérielles auxquelles, en temps ordinaire, on n'attacherait aucun prix, procurent incomparablement plus de jouissances

que les raffinements les plus recherchés. Tant il est vrai que, dans cet ordre d'idées, le bonheur est surtout fait de contrastes.

Je n'étonnerai donc pas le lecteur en confessant par exemple (dussé-je froisser ceux de mes amis qui m'ont offert à dîner) que mes meilleurs souvenirs gastronomiques restent inséparables de ce voyage chez les sauvages, période où mon estomac fut soumis aux plus dures épreuves. Je ne me rappelle pas avoir jamais goûté de mets plus délicat qu'un poulet, accommodé avec de la citrouille, par mon cuisinier laotien, découverte culinaire que je n'oserais aujourd'hui recommander aux gourmets. Mais j'étais, depuis des jours, au régime du poisson sec, privé de légumes, ce qui explique mon enthousiasme.

Pou-Lo-Pou-Klia n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres du Prek-Té. Les guides demandent à partir en avant en parlementaires.

J'installe le campement près de la berge et envoie, avec eux, le Senang-Iou informer de mon approche et de mes intentions pacifiques, un nommé Ang-Kiet, personnage considérable de la région.

Le Senang revient le lendemain avec cette réponse : « Il était inutile de me prévenir. Je sais depuis longtemps que vous venez chez moi et que parmi vos éléphants s'en trouve un qui m'a été volé. Je vous ai comptés. Vous êtes peu nombreux : mais, fussiez-vous 200, je vous reprendrais mon éléphant. » Cette menace était-elle une fanfaronnade ou l'expression d'un projet bien arrêté? Peu importait. Il fallait avant tout entrer en contact avec ces gens, après quoi on aviserait.

Nous nous mettons en route à midi. Au débouché d'un fourré, deux cavaliers sont aperçus postés en vedette sur le chemin. Ils disparaissent bientôt bride abattue, et l'on arrive sans incident au Prek-Ta, affluent du Prek-Té. Les guides préviennent que la demeure de l'Ang-Kiet est proche et proposent de s'arrêter là.

La rivière, large d'une dizaine de mètres, s'encaisse un peu en amont de la route entre deux berges à pic, où l'eau dort, très profonde. La rive gauche est garnie d'un épais bouquet de bois. Tout à l'entour, règne la forêt clairsemée avec les mêmes arbres rabougris rencontrés sur la route.

L'emplacement paraît excellent pour un campement, facile à surveiller, facile à défendre. Mais, aux premiers préparatifs, les guides déclarent en tremblant que le bois est consacré aux génies et que camper là porterait malheur.

Leur conviction me paraît si profonde qu'il ne me vient pas à l'idée de passer outre, malgré l'attrait de l'ombre dont nous avons été si longtemps privés, et je m'installe à la lisière. J'invite en même temps l'Ang-Kiet à venir me voir.

Il paraît bientôt accompagné d'une trentaine d'hommes armés. Tous se rangent en demi-cercle autour de leur chef. Mes cinq miliciens, peu rassurés, se tiennent à l'écart sans quitter leurs armes.

Le groupe de guerriers penongs, dans ce décor de forêt, les premiers rangs accroupis, les autres debout, appuyés sur un arc ou une lance, serait digne de tenter le pinceau d'un artiste. Quelques-uns ont véritablement des poses de statue antique, simples, élégantes et fières à la fois. Dans l'ensemble, c'est un mélange harmonieux de force et de souplesse, que l'œil peut détailler à loisir, car aucun vêtement ne le gêne dans son examen.

Leur costume, très primitif, est le même que celui des sauvages du Laos. Quelques-uns sont coiffés d'un morceau de cotonnade roulé en turban. La plupart ont colliers et bracelets en fil de laiton, tous une arme, lance, arbalète ou long sabre à deux mains.

Leur teint est brun foncé, légèrement cuivré, d'aspect terreux ; le front est étroit et fuyant ; les yeux bien ouverts, le nez épaté, les lèvres fortes, le visage légèrement aplati.

Les oreilles, petites, sont bien détachées de la tête. Le lobe en est percé d'un trou énorme, dans lequel sont passés des cylindres de bois ou d'ivoire ou des morceaux de feuilles de bananier roulées. Quelques-uns portent des amulettes suspendues au cou, dans un sachet. Leurs cheveux, très abondants, sont tordus en chignon derrière la tête. A quelques exceptions près, la physionomie est sans expression, les yeux surtout. Ces gens-là ne doivent pas penser.

L'Ang-Kiet a endossé un paletot pour la circonstance, mais il détonne

au milieu de toutes ces nudités. C'est un homme de très petite taille, à l'air dur, brutal et rusé. Assis par terre en face de moi, il semble très à son aise. Mes souliers paraissent, toutefois, exercer sur lui une sorte de fascination, car il ne les quitte pas des yeux. Je m'en ferais un ami à coup sûr en les lui offrant. Mes ressources, malheureusement, ne me permettent pas semblable prodigalité.

Le Chef penong doit connaître les Français pour être allé plusieurs fois à Kratié et la vue d'un Européen n'est pas faite pour l'intimider.

Je le mets rapidement au courant des motifs de mon voyage et des services que j'attends de lui.

« Aucun de mes hommes, lui dis-je, n'a jamais fait la route de Ban Dôn par Pou-Lo-Pou-Klia et mon convoi de voitures ne peut aller plus loin, faute de chemins praticables. Il me faut donc des guides et des moyens de transport, porteurs ou éléphants. J'y mettrai le prix. »

L'Ang-Kiet me laisse parler, sans m'interrompre, puis échange quelques paroles avec ses gens.

« Vous venez en ami, me dit-il, parce que vous avez besoin de moi. On a dû vous dire à Kratié ce que sont les Penongs. Jamais un sauvage ne fait rien pour rien. Les Cambodgiens m'ont volé cinq éléphants. Faites-les moi rendre et je vous viendrai en aide. »

— « Je n'ai ni la qualité ni les moyens de te satisfaire, mais je puis écrire au résident de Sambor qui jugera ton affaire.

— Est-ce votre dernier mot? — Oui. — « Eh bien, ne comptez pas sur moi. Je ne vous donnerai ni guides, ni porteurs, ni renseignements. Vous pouvez continuer votre route ou retourner à Kratié : comme vous ne m'avez rien fait personnellement, aucun de nous ne vous inquiétera.

Quant aux Cambodgiens, je suis prêt à leur faire la guerre, et les volerai jusqu'à concurrence de la valeur de mes éléphants. Vous pouvez le leur dire. »

J'insiste en vain. Impossible de rien obtenir. Mes arguments se heurtent à un refus obstiné et à cette réponse invariable : « Faites-moi rendre mes éléphants et je vous promets mon aide. »

Dans la crainte que l'Ang-Kiet veuille se faire justice lui-même, à mes dépens, je fais pâturer les éléphants à proximité du campement, sous la surveillance de leurs cornacs. On les rentre à la chute du jour et on les entrave.

Un factionnaire les garde pendant la nuit.

29-31 janvier. — Le convoi de voitures nous rejoint dans l'après-midi du 29. J'invite l'Ang-Kiet à venir au campement recevoir les cadeaux apportés à son intention. « Si vous n'avez pas changé d'avis, me fait-il répondre, il est inutile de me déranger. »

Je prends le parti de les lui envoyer, espérant l'adoucir. Il les accepte et m'annonce qu'il viendra le lendemain m'apporter les siens.

Pendant la journée des bandes d'hommes armés arrivent des environs, venant aux nouvelles.

Le lendemain, vers deux heures, une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants envahissent le campement, apportant une jarre de bière de riz et un petit cochon rôti. C'est là l'accompagnement obligé d'une foule de cérémonies privées, publiques et religieuses. Qu'on veuille sceller un pacte d'amitié, conclure un marché, ou bien s'attirer les bonnes grâces des esprits, vite on tue une poule, une chèvre, un cochon, quelquefois un buffle et l'on va chercher les jarres. Des invocations sont faites aux génies pour les rendre favorables en les conviant au festin. Ceux-ci y prennent part mais à leur façon, c'est-à-dire d'une manière invisible. « Il faut boire jusqu'à l'ivresse », dit le proverbe sauvage et chacun s'en acquitte avec la plus louable émulation.

Il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin le secret de cette pratique. Pour ces pauvres gens, que n'arrête aucun frein d'ordre moral, dont la vie est si dure, boire c'est oublier ; c'est entrer pour quelques instants dans une vie factice, d'où sont bannis les soucis et les craintes du présent.

Les femmes Penongs sont beaucoup moins bien dans leur genre que leurs maris. On peut dire, qu'ici, la plus belle moitié du genre humain, c'est l'homme : n'en déplaise à mes lectrices.

L'art, il est vrai, ne vient pas à leur secours pour corriger la nature

et pour cause. Elles ne peuvent presque rien cacher, ne portant pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe autour des hanches, allant de la taille au genou.

Elles sont laides, sales et massives. On les dirait taillées à coup de hache. Un dur labeur quotidien en fait en quelque sorte des bêtes de somme et leur donne à toutes, même aux jeunes, cet air vieillot déjà constaté ailleurs.

Leurs bijoux sont de même forme, mais plus rares que ceux des hommes. Elles ne semblent pas prendre grand soin de leurs cheveux, qu'elles tordent à même en chignon, sans les peigner, ou qu'elles laissent flotter sur les épaules.



Fig. 32
Vieille femme sauvage

Leurs seins se flétrissent rapidement. J'ai sous les yeux, en ce moment, deux ou trois vieilles auxquelles je jetterais volontiers une écharpe pour se cacher la poitrine.

Les pieds et surtout les mains sont des merveilles de petitesse.

Les enfants sont presque tous jolis, assez blancs, avec de grands yeux noirs un peu craintifs.

L'Ang-Kiet semble vouloir nous traiter en amis, malgré son air revêche et bourru.

Après avoir fait les invocations habituelles aux génies pour attirer leurs bénédictions sur ma tête, il me tend le long tube de bambou, servant à aspirer le liquide.

J'avoue que la perspective de goûter à ce breuvage inconnu me sourit d'autant moins que le contenu de la jarre me paraît renfermer les éléments les plus hétérogènes. Mais le moment serait mal choisi de froisser mon amphytrion.

Un sauvage attend, tenant au-dessus de la jarre un récipient de bambou rempli d'eau. C'est l'équivalent du liquide qu'il me faut absorber. Plus d'un demi-litre!

La première gorgée me fait faire une grimace que l'Ang-Kiet, peu

physionomiste, prend pour de la satisfaction. « Est-ce bon ? me demande-t-il, empressé, quêtant des compliments.

— Exquis, goûte toi-même. » Et je lui cède la place. Pendant ce temps ses gens s'escriment sur des gongs et produisent un carillon qui ne manque pas d'harmonie.

Les libations du chef terminées, chacun lui succède tour à tour et la jarre ne chôme guère.

Le moment me semble favorable pour traiter avec lui la question du voyage à Ban Dòn. La bière l'aura rendu meilleur. Mais je m'aperçois bien vite que lorsqu'une idée est ancrée sous un crâne de sauvage, il est difficile de l'en déloger.

Tout ce que je puis obtenir, c'est d'avoir deux guides pour me mettre sur la route et me conduire à un jour d'ici. Impossible d'en tirer aucun porteur.

« Vous savez comment sont les sauvages, me dit l'Ang-Kiet, pour pallier son refus. Si vous avez maille à partir avec eux, tous me mettront en cause pour vous avoir amené et viendront me piller. »

Les renseignements sur la route sont peu encourageants. Un chemin a existé jadis : le peu de sécurité des communications l'a fait abandonner depuis longtemps et les hautes herbes l'ont rendu impraticable.

Il nous faudra couper à travers la forêt pendant cinq à six jours sans rencontrer de village. Malgré tout, je suis décidé à me mettre en route, avec cinq éléphants, en sacrifiant la plupart de mes bagages.

Le convoi de voitures retournera à Kratié avec l'éléphant de l'Oknia-Ek, hors d'état de continuer la route et un milicien malade. Mes hommes procèdent à la répartition des chargements. Nous partirons demain à la pointe du jour. Je dois abandonner tente, lit de camp, plaques et appareil photographiques, une partie de mes provisions personnelles, deux piculs de riz et une notable quantité de sel. Les éléphants ont une longue route à faire et ne doivent pas être trop chargés. C'est à peine s'ils auront 150 kilogrammes à porter et les cornacs prétendent que c'est encore trop.

Le soir, l'interprète Bo vient m'apprendre que l'éléphant volé a disparu. Le cornac préposé à sa garde, interrogé, répond qu'il s'est absenté

quelques minutes pour venir reconnaître les bagages. Ce manque de surveillance d'un instant a suffi pour opérer le rapt : car, on n'en peut douter, l'éléphant a été repris : l'Ang-Kiet a tenu parole. Les miliciens et les cornacs partent à sa recherche.

Ils rentrent bientôt sans avoir pu découvrir ses traces.

En même temps, je suis prévenu que les plaisanteries les plus lugubres, cachant de sourdes menaces, ont été faites, dans la journée, par les gens de l'Ang-Kiet aux Cambodgiens du convoi.

« Vos femmes, leur demandait-on, ont-elles pris leurs vêtements blancs [1] quand vous êtes partis? »

« Vos bœufs sont nombreux, disaient d'autres : quelle belle occasion d'envoyer à l'Okhnia-Ek un chargement de peaux ! »

« Partez donc, ajoutait-on encore, qu'attendez-vous? Vous voyez bien que les corbeaux et les vautours ont faim. Auriez-vous peur? »

Les malheureux voituriers, affolés, viennent me supplier de ne pas les abandonner, et me déclarent ne pouvoir répondre des bagages. S'ils sont attaqués pendant le retour à Kratié, ils abandonneront bœufs et voitures et se sauveront dans la forêt.

L'inquiétude ne tarde pas à gagner bientôt le reste de mes gens qui ne s'aventurent pas sans appréhension, dans une région inconnue, réputée très malsaine, où, dès les premiers pas, nous rencontrons de l'hostilité. Aucun ne doute que nous soyons attaqués avant d'arriver à Ban-Dôn.

Il était temps de réagir.

31 janvier. — Dès le matin, je me rends chez l'Ang-Kiet.

Il paraît tout étonné d'apprendre la disparition de l'éléphant.

« Je suis venu ici, lui dis-je, en ami. J'ai bu ton vin et tu as accepté mes cadeaux. Or tu me traites en ennemi en me volant un éléphant. Tu connais bien mal les Français si tu crois pouvoir te jouer d'eux ainsi. Je vais rentrer au campement et te laisse la journée pour réfléchir. Si, ce soir, l'éléphant ne m'est pas rendu, c'est que tu veux la guerre. Tes

1. Signe de deuil.

gens ont déjà menacé les miens. Nous sommes peu nombreux, tu me l'as dit, mais le Cambodge n'est pas loin. Tiens-toi donc sur tes gardes, tu es prévenu. »

L'Ang-Kiet proteste énergiquement contre mon accusation. Les Penongs n'ont jamais rien volé à leurs hôtes. L'éléphant a dû briser son entrave et s'écarter du campement.

Il sera facile de le retrouver.

« D'ailleurs, ajoute-t-il, je vais consulter les esprits. »

Il sort, allume une chandelle de cire, jette sur la flamme quelques grains de riz, en marmottant des paroles inintelligibles, puis s'écrie : « Les esprits ont parlé: l'éléphant n'a pas été volé; je sais où le retrouver. » et il part en courant. Moins d'une heure après, la bête m'était rendue.

Le départ est arrêté pour le lendemain. L'Ang-Kiet me demande une lettre pour le résident de Sambor à qui il veut porter plainte. Il promet que le convoi de voitures ne sera pas inquiété pendant le retour à Kratié.

Deux de ses hommes m'accompagneront pendant une journée pour me mettre sur la route.

§ 2. — DE POU-LO-POU-KLIA A BAN-DÔN

(100 kilomètres. 1er-6 février. Encore le désert. Ban-Dôn. Le Koun Lounop.)

Les cases des villages de Pou-Lo-Pou-Klia sont disséminées un peu partout au milieu des champs de riz. Celle de l'Ang-Kiet est construite au ras de terre, à la mode chinoise et de dimensions suffisantes pour abriter sa famille et ses gens. Ce n'est là, je pense, qu'un pied à terre ou un magasin, toutes les cases sauvages étant installées sur pilotis.

Mon personnel comprend 24 hommes, dont 9 miliciens et 7 cornacs ; 15 sont armés du fusil gras, 2 de revolvers.

Le départ s'effectue à 7 heures du matin. Nous rencontrons bientôt, sur le chemin, l'Ang-Kiet venu pour me saluer.

Je lui demande de m'indiquer la direction de Ban Dôn, pour me diriger sur ce point à la boussole, quand les guides m'auront quitté.

Le chef semble d'abord indécis; puis montrant l'Est, et décrivant

avec le bras un geste circulaire qui embrasse au moins le quart de l'horizon, il ajoute gravement : « Prenez toujours à gauche. »

Nous nous mettons en route sur cette indication, les guides marchant en tête, les 5 éléphants en queue, encadrés par les miliciens.

En quittant Pou-Lo-Pou-Klia, le chemin traverse pendant quelque temps un vaste espace déboisé, cultivé en riz, longe les villages de Pou-Yok, Pou-Tengue, puis contourne les mouvements de terrain peu accentués séparant deux affluents du Prek-Té.

On chevauche ainsi pendant 5 ou 6 kilomètres, sur une ligne de mamelons boisés qu'on quitte bientôt pour atteindre l'Au[1]-Tou, ruisseau sans importance dont on remonte la vallée.

Au moment de le quitter, les guides me préviennent qu'il n'y a plus d'eau sur la route avant longtemps et que, si l'on continue à marcher, les éléphants ne pourront nous rejoindre avant la nuit.

Je me résous à camper là. Le convoi n'arrive qu'entre deux et trois heures de l'après-midi. Il a mis plus de sept heures pour faire 11 kilomètres. Les cornacs se plaignent que leurs bêtes sont trop chargées.

Il est bien évident, dès à présent, que la marche ne peut être continuée dans ces conditions.

Avant de prendre une décision, je veux tenter une suprême démarche près de l'Ang-Kiet : Un de mes hommes part lui proposer de m'accompagner avec 20 porteurs, jusqu'à un jour de marche de Ban-Dòn, moyennant quoi il lui sera donné deux cents morceaux de fer et un demi-picul de sel. Je recommande à mon envoyé d'effrayer le chef Penong, en lui laissant la responsabilité des accidents qui peuvent survenir si nous nous égarons.

Le lendemain, au réveil, aucune nouvelle. Les guides refusent d'aller plus loin, ne sachant quelle va être la décision de leur maître. Sans attendre plus longtemps, je fais charger les éléphants et prends les devants avec le Senang-You. Le chemin est bien frayé et très praticable. Sa direction générale se continue vers l'Est.

1. Au, ruisseau en cambodgien.

Arrivés sur le sommet d'un mamelon, nous apercevons, à moins d'un kilomètre sur notre gauche, un troupeau de bœufs sauvages qui nous regardent passer. Un ou deux mâles détachés en sentinelles se tiennent à l'écart, l'œil et l'oreille au guet, prêts à donner le signal de la fuite à la moindre alerte. Çà et là quelques familles de cerfs ou de chevreuils, plus craintives, s'éloignent au pas, gravissent la pente d'une colline déboisée et s'arrêtent sur la crête.

Un coup de feu, puis dix, puis vingt les saluent de loin, sans trop les effrayer tout d'abord. Mais quelques balles ont sans doute sifflé à leurs oreilles, car les voici tous emportés dans une course folle, et disparus comme la vision d'un rêve.

Rêve, en effet, pour moi, qui comptais si bien m'approvisionner de viande fraîche. Il ne reste pas un animal sur le terrain. Tirer à 800 mètres, pour les guerriers qui m'accompagnent, c'était trop au-dessus de leurs moyens, d'autant plus que la plupart ont pris la hausse de 200. Mon boï Mi, à qui je n'ai jamais fait de théories sur le tir, tellement j'ai reconnu que c'était inutile, est demeuré convaincu depuis que les balles du fusil Gras sont inoffensives.

Vers 9 heures, nous coupons un ravin où coule un mince filet d'eau et nous y attendons les éléphants. Deux heures se passent. Tout à coup des cris signalant l'approche d'une troupe se font entendre, et l'Ang-Kiet apparaît, suivi des vingt hommes demandés.

Les éléphants arrivent bientôt et l'on procède à une nouvelle répartition des bagages. Il est heureux pour nous que le chef Penong ait cette histoire d'éléphants à régler avec le résident de Sambor. Nul doute qu'en temps ordinaire, il m'eût laissé le soin de me tirer d'affaire.

Les deux cents morceaux de fer lui sont immédiatement comptés, sur l'assurance qu'il nous conduira jusqu'à un jour de Ban-Dòn et la marche est reprise aussitôt.

En quittant l'Au-Tou, le chemin gravit une ligne de hauteurs séparant le bassin du Prek-Té de celui du Sé-Bang-Kan et s'élève à 700 mètres environ d'altitude.

De là, l'œil embrasse une grande partie du pays.

Vers l'Ouest, c'est la plaine uniforme, broussailleuse, se confondant avec l'horizon, tandis qu'à l'Est, une vallée se creuse à nos pieds et que, dans le lointain, apparaît la chaîne annamite, vaguement estompée de bleu, presque aérienne, tant sa silhouette est indécise. Quelques pics avancés, couronnés de forêts, se détachent en relief, aux premiers plans, et se fondent à leur base dans un océan de verdure.

Puis le terrain s'abaisse insensiblement jusqu'à Ban Dôn, qui n'est plus qu'à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les vallées des divers affluents que nous rencontrons sont séparées par des mouvements de terrain peu accentués.

Le plus important de ces cours d'eau est le Nam Lalaï, gros torrent de 40 à 50 mètres de largeur, venant du Sud, dont les eaux coulent en bouillonnant au milieu des roches. La région est déserte, couverte de forêts, avec de grands espaces déboisés, formés d'anciens défrichements, envahis par les hautes herbes et les broussailles.

Rien ne vient troubler le silence de ces solitudes, qui pèse sur l'âme comme un malaise. Aucun être animé ne révèle sa présence. C'est à croire que tous sont partis avec l'homme, qui a pourtant vécu là jadis: A-t-il disparu à la suite d'une calamité? Ou bien a-t-il émigré, et pourquoi? Mystère.

Partout il trouvait de l'eau, de la terre végétale, du gibier dans les bois, du poisson à la rivière.

Maintenant, le pays est très peu fréquenté. On redoute même de le traverser, comme s'il portait malheur. Toute trace de chemin a fini par disparaître sous une végétation puissante dont rien n'arrête l'essor. Le feu n'a pas passé par là depuis longtemps pour déblayer la route et nous le regrettons.

L'Ang-Kiet peut à peine reconnaître sa voie au milieu des nombreuses pistes d'éléphants sauvages qui se croisent en tous sens; car, malgré son aspect solitaire, la forêt a conservé certains hôtes qui lui sont demeurés fidèles. A coup sûr, livré à moi-même, je me serais infailliblement égaré. Plus d'une fois, les Penongs hésitent et nous font arrêter pour aller à la découverte. Certain jour, Maï, un de mes boys laotiens,

engagé sur une fausse piste, revient tout effaré. Il a aperçu deux éléphants buvant dans un ravin.

L'Ang-Kiet, grand chasseur, s'offre à aller les tirer.

Je lui propose une carabine Gras, qu'il repousse presque avec dédain, pour s'armer d'un vieux fusil à pierre, d'un calibre incroyable. Il ne veut pas non plus que je l'accompagne : « Vous feriez trop de bruit avec vos chaussures », me dit-il, et il disparaît dans les broussailles, sans faire rouler un caillou, sans même froisser une branche.

Quelques instants après, nous entendons une détonation, suivie aussitôt d'une sorte de hurlement aigu et strident et d'un fracas de branches brisées. C'est l'éléphant blessé qui s'enfuit. La balle l'a atteint à la naissance de la trompe, un peu trop bas. Frappé au milieu du front, il fût peut-être resté sur place avec un projectile de la dimension d'un biscaïen et une charge de poudre comme pour une couleuvrine.

Le 2 février, à 8 heures du matin, nous arrivons à l'Houei-Tham, affluent de droite du Nam[1] Lalaï. C'est là que l'Ang-Kiet doit nous quitter. Il a hâte de rentrer chez lui.

Si j'avais cédé à ses instances, il serait déjà parti depuis longtemps. Nous sommes encore à une bonne journée de Ban-Dôn, mais le chef Penong juge prudent, pour sa sécurité, de ne pas s'aventurer plus loin. Il donne la direction à suivre, affirmant que nous rencontrerons sous peu un chemin bien frayé. Puis il part avec ses gens et disparaît bientôt derrière les premiers arbres, nous laissant abandonnés à nous-mêmes.

Demain soir, ils coucheront à Pou-Lo-Pou-Klia. L'instinct de conservation parle chez eux plus haut que la fatigue. Quoique nous n'ayons rencontré personne, les peuplades voisines ont peut-être été informées de leur marche. Une embuscade est à craindre. Aussi, avant de partir, chacun s'est équipé en conséquence. Les arbalètes ont été visitées avec soin, les cordes tendues. Des éclaireurs sont partis en avant. Le gros des 25 hommes s'est partagé en deux groupes, l'un de guerriers, armés à la

1. Rivière en laotien.

légère, l'autre portant les provisions et quelques impédimenta. Et la troupe est partie, silencieuse, le chef en avant, prête à tout événement.

Singulier pays ! où tous les actes peuvent être imputés à mal, où il faut se défier de tout, du passant qui vous croise ou des buissons qui bordent la route.

Nous reprenons la marche dans la direction indiquée. Le Senang-You la dirige et rencontre au bout de deux heures un sentier allant vers l'Est.

On s'arrête, pour camper, à l'Houeï-Khen, où l'on trouve quelques mares d'eau dormante, chauffées par toute une journée de soleil.

Le lendemain, après deux heures de route, un incendie immense nous barre le chemin. La forêt est en flammes.

Est-ce un accident dû au hasard, ou bien serions-nous déjà annoncés et voudrait-on nous arrêter? Pour le moment, peu importe ; il faut avant tout aviser. Le vent souffle de l'Est, et le feu gagne rapidement de notre côté. Déjà les éléphants donnent des signes d'inquiétude et n'avancent plus que difficilement. Les cornacs délibèrent sur le parti à prendre. En pareil cas, les indigènes allument eux-mêmes un second incendie, en choisissant de préférence un coin de la forêt où dominent les hautes herbes. Le feu, se propageant exclusivement dans la direction du vent, leur ouvre bientôt une retraite où ils peuvent attendre en sécurité le moment de continuer la marche.

Le Senang-You, parti à la découverte, trouve une grande mare desséchée, suffisamment vaste pour nous mettre à l'abri des flammes. Ces sortes d'incendies, alimentés surtout par des graminées et des broussailles, durent généralement peu et n'ont d'autre inconvénient, pour les grands arbres, que d'en faire tomber les feuilles.

A une heure de l'après-midi, nous atteignons le Sé-Bang-Kan, mais aucun village n'est aperçu sur les rives. Nulle part, trace de cultures ni indices révélant la proximité d'un lieu habité. Par bonheur, les cornacs, du haut de leurs éléphants, découvrent au milieu des hautes herbes, deux sauvages qui nous conduisent à Ban Dôn, situé à quelque distance en aval.

Le village, habité par des Penongs, est construit sur une île, au



Fig. 33. — Le Koun-Iounop et sa femme

milieu de la rivière et mis ainsi à l'abri des surprises. Le Sé-Bang-Kan a une centaine de mètres de largeur. On ne peut le passer à gué.

Un grand va-et-vient se produit dès que nous sommes aperçus. Femmes et enfants rentrent dans les cases et une voix demande qui nous sommes et d'où nous venons.

Le Senang-You parlemente pendant plus d'une demi-heure, d'une rive à l'autre, pour rassurer les habitants.

Enfin une barque se détache de l'île et accoste la berge, montée par deux hommes dont un Laotien.

J'apprends par eux que le Luang-Sakhòn n'est pas parvenu jusqu'ici. Après mon départ de Nong-Té, il a rétrogradé sur Bassac.

Deux petits petits chefs laotiens sont venus dernièrement demander aux Radés, en son nom, le passage sur leur territoire, jusqu'à la chaîne de partage. Ne pouvant l'obtenir ils sont repartis au Laos, annonçant qu'ils reviendraient en force avec un mandarin siamois. J'arrive donc premier.

Une Sala[1] a été préparée pour le Luang-Sakhòn. Je m'y installe et demande à voir le Koun-lounop, chef du village.

SÉJOUR A BAN DÔN

(7 février).

Ban-Dòn est pour ainsi dire, dans cette région, la porte des pays sauvages, séparés du Cambodge, on vient de le voir, par 200 kilomètres de désert. Ce point était jadis en relations suivies avec Kratié, Sambor et les centres importants du Mé-Khong. Grâce à des facilités de communications exceptionnelles, il servait de lieu de transaction avec les peuplades de l'Est. Aux hautes eaux, le Sé-Bang-Kan est navigable jusqu'à Stung-Treng, et une route de charrettes le relie au grand fleuve. Un excellent chemin de piétons mène à Nha-Trang, sur la côte d'Annam, une des escales de la ligne de bateaux des Messageries maritimes faisant le service entre la Cochinchine et le Tonkin.

1. Sala, maison de repos à l'usage des étrangers de passage.

La suzeraineté des rois du Cambodge, toute nominale du reste, s'étendait au loin vers le Nord et les anciens du village se rappellent encore avoir vu passer des caravanes cambodgiennes se rendant chez les Sadètes, sorte de potentats, moitié chefs, moitié sorciers, que je ne saurais manquer d'aller voir, me dit-on encore, sans risquer de compromettre le succès de mon voyage.

Il y a quelques années, un éléphant blanc fut capturé à la chasse et amené au village. L'Oknia-Ek en ayant été informé, chercha à l'acheter pour le roi du Cambodge, mais fut supplanté par les envoyés du roi de Bassac qui en offrirent un meilleur prix. L'animal fut envoyé à Bang-Kok : le chef du village reçut, à cette occasion, le titre de Koun[1]. Depuis lors, le roi de Bassac le tient d'autant mieux sous sa dépendance qu'il ne lui a pas encore remboursé entièrement la valeur de l'éléphant.

Le Koun-Iounop est fils d'un Laotien et d'une femme Penong. Sa physionomie indique la finesse et la ruse. Les envoyés du Luang Sakhôn ont dû le mettre au courant de la situation, car mon arrivée a été prévue et des ordres ont été donnés en conséquence.

Le Koun refuse de me donner aucun renseignement, aucun guide et même de me prêter un bateau pour passer la rivière. J'assiste à une deuxième édition des scènes de Pou-Lo-Pou-Klia. « Les Radés, dit-il, sont résolus à faire la guerre à quiconque ira chez eux. Ils ont déjà refusé le passage aux Laotiens. Si je vous prête concours, mon village sera pillé et tous les habitants pris comme esclaves. Vous êtes trop peu nombreux pour essayer la lutte ou me défendre. Les Radés sont plus de dix mille. Il est préférable de retourner d'où vous venez ».

Comme pour confirmer ces paroles, une trentaine de sauvages apparaissent sur la rive opposée du Sé-Bang-Kan. « Ce sont des Radés, dit le Koun : je vais voir ce qu'ils veulent ».

Profitant de son absence, un Laotien de Luang Prabang, établi dans le pays depuis deux ans, me propose de nous faire passer la rivière à gué en aval de Ban Dôn et de nous mettre sur la route menant chez les Sa-

1. Koun, premier grade du mandarinat chez les Siamois et les Laotiens.

dètes. Il demande, en échange de ce service, un passeport pour faire le voyage de Sambor et Kratié où il voudrait conduire une caravane de buffles et de chevaux.

J'accepte immédiatement son offre.

Le Koun-lounop revient sur ces entrefaites. Les Radés lui ont adressé de nouvelles menaces s'il nous prête des bateaux. Ils ont barré les chemins menant à leurs villages et nous refusent le passage comme aux Laotiens.

Nous sommes trop avancés pour reculer. Et puis, ici comme partout, il suffira d'oser, d'autant mieux que je soupçonne le Koun d'exagérer la situation. Il doit avoir une consigne à exécuter.

Je profite de mon séjour pour chercher à acheter du riz, mais il est impossible d'en trouver au village.

Une invasion de sauterelles a dévasté les trois quarts de la récolte. Partout ailleurs, ce serait là un simple accident auquel on pourrait facilement remédier. Ici, la famine prend toujours les proportions d'une véritable calamité. Le sauvage n'a aucune notion de prévoyance. L'épargne lui est inconnue. Il vit pour ainsi dire au jour le jour, sans souci du lendemain.

Si l'année a été bonne, il paie ses dettes (il en a toujours); puis il achète ce qui lui plaît, parures, gongs, jarres, etc., et finit bientôt par s'endetter de nouveau. Si son champ ne rapporte rien, il vend tout ce qu'il possède pour se libérer, jusqu'à ses enfants et sa femme. Il se vend lui-même comme esclave, quand il a tout donné.

Même en temps normal, il est rare qu'un peu avant la nouvelle récolte, le sauvage ne se trouve pas aux prises avec la faim. Le riz manquant, c'est à la forêt qu'il s'adresse. Il y trouvera de quoi le remplacer en attendant mieux : racines tuberculeuses, fruits, feuilles, plantes qu'il sait accommoder aux exigences de son estomac. Et puis, s'il faut se serrer le ventre, il n'est pas homme à hésiter ; il en a pris l'habitude, sauf à boire un peu plus. L'expérience, quelque dure qu'elle soit, ne le rend pas plus économe.

Dans la crainte de ne pouvoir renouveler plus loin ma provision de riz, je mets tout mon monde à la ration. Il me reste environ quinze jours

de vivres, riz et poisson sec. Si tout va bien, c'est suffisant pour atteindre la mission catholique des Bahnars ; mais si des complications surviennent et si le voyage se prolonge, il nous faudra vivre sur la forêt comme les sauvages.

L'état sanitaire est parfait : à peine deux ou trois cas de fièvre depuis que nous sommes en route.

L'observation de circum-méridiennes du soleil, prises au sextant, met Ban Dôn par 12 degrés 53 minutes environ de latitude nord.

§ 3. — DE BAN DÔN A B. KHASOM

(8-12 février. 90 kilomètres. En pays sauvage. Des sorciers. Les Radés. Ban-Khasom. 13-14 février. Séjour à Ban Khasom. Le roi du feu).

8 février. — Il fait grand jour déjà quand nous nous mettons en marche. Mes cornacs n'en finissaient plus d'arrimer les bagages. La perspective de manquer de vivres, dans un pays où l'Évangile n'a pas encore enseigné la charité, les a totalement refroidis.

Nous voici donc en route pour ces pays mystérieux que chacun de mes gens paraît si fort appréhender. Est-ce la fièvre des bois qu'ils redoutent ? ou les habitants, ou les sorciers ? Je ne saurais trop le dire, mais à les voir quitter la place, on dirait un défilé d'enterrement. N'aurions-nous vu, jusqu'à présent, que des sauvages de carton ?

Le Senang-You, l'âme du convoi, me semble lugubre. « Avons-nous des guides ? me demande-t-il, inquiet. » — « Non, mais qu'importe. — Nous n'irons pas loin. — Va toujours, les « Sadètes » nous en donneront. »

Je compte me rendre, en effet, aux villages de ces deux personnages fameux, habitant quelque part dans le nord, à 5 ou 6 jours d'ici. Les Laotiens les appellent « Sadète Faï » (roi du feu) et « Sadète Nam » (roi de l'eau). Je n'ai pu savoir encore ce qu'ils sont au juste. Le Senang-You, qui en a beaucoup entendu parler, prétend que ce sont les deux grands sorciers des sauvages, et je me contente pour l'instant de ce renseignement ; mais il paraît certain que, sans leur protection, mon voyage

avorterait à coup sûr. Chacun me l'a assez répété. Leur influence et leur renommée planent sur toute cette région.

C'est probablement à eux que M. Élisée Reclus veut faire allusion dans sa géographie universelle en disant : « On raconte d'une peuplade « Kha (sauvage) qu'elle habite deux villages nommés « flamme prête » « et « eau prête » et qu'il suffirait à ces hommes de faire un signe, pour « anéantir leurs ennemis par l'incendie et le déluge. »

M. Moura en parle également dans son livre « le Royaume du Cambodge ». Nous devons, dit-il, mentionner la présence parmi eux (les sauvages) de deux majestés nominales, spirituelles et mystérieuses, plutôt qu'effectives, dont tous les peuples du sud de la grande presqu'île Indochinoise ont entendu parler et qui sont connues sous les noms mythologiques de « roi du feu » et « roi de l'eau ».

Serait-ce par hasard l'incarnation humaine d'Indra et Varouna, les dieux du feu et de l'eau des Brahmanes, que je vais rencontrer là ?

Rois ou sorciers, peu importe. Voilà enfin qui n'est pas banal et me changera des « Ang-Kiet » et des « Koun-loumop ».

Je ne connais pas de meilleur stimulant, pour un voyageur, que l'attrait de cet inconnu dont il cherche à soulever le voile et la perspective d'aventures qui le sortent du train-train ordinaire de la vie. Enlevez-lui ces émotions, je ne sais trop comment il pourra réagir, à moins d'une forte dose de philosophie, contre l'isolement, les ennuis et les misères qui l'attendent en route.

Chacun de mes personnages garde des fétiches à qui les sauvages et même les peuples voisins attribuent les propriétés les plus surprenantes.

Laotiens, Cambodgiens et Tiams prétendent que ces talismans ont été enlevés, dans le passé, à leurs anciens rois. Ainsi, dans tout le bas Laos, la tradition rapporte que « l'épée sacrée » des rois de Vien-Tian fut volée en 1828, lors de l'invasion siamoise, par un sauvage qui l'aurait enlevée dans le palais du souverain d'alors, le Tiao-Anoue et portée au roi du feu.

Je me suis toujours demandé ce que faisait ce sauvage dans la bagarre, mais j'ai trop le respect des légendes pour les discuter.

C'est pour avoir perdu cette épée, dit-on tout bas dans le pays, que l'antique capitale du royaume de Vien Tian n'a jamais pu se relever de ses ruines. J'y suis passé un jour en descendant le Mé-Khong. Il n'y reste qu'un pauvre petit village et quelques monuments croulants dont le temps et la végétation auront raison avant peu.

Tous les sorciers, grands ou petits, jouent un rôle très important dans la vie des sauvages. Ils sont souvent consultés comme oracles et leurs prescriptions s'observent au pied de la lettre.

Il en existe deux sortes : les uns dévoilent les choses cachées, aident à découvrir les auteurs d'un vol ou d'une mort amenée par des « maléfices », les autres guérissent les maladies.

Ce sont des gens à ménager.

On devient sorcier soit par succession, en recevant d'un compère qui a fait ses preuves, la puissance surhumaine, soit par l'initiation directe d'un esprit.

Les vocations se manifestent, chez les sujets prédestinés, par des coliques ou des indispositions, survenues à la suite de l'absorption de certains mets, tels que souris, lézards, crapauds, qui n'incommodent en rien le commun des mortels.

Une ou deux cures heureuses, quelques jongleries adroites, entre temps des attaques d'épilepsie, et le sorcier jouit d'une réputation immense. Sa science, du reste, n'est jamais mise à défaut. S'il échoue dans une cure, si ses prédictions ne se réalisent pas, c'est que le sujet n'est pas en état de grâce ou que les esprits sont mécontents. Son prestige n'en est pas atteint un seul instant. A la première occasion, il sera consulté de nouveau.

Les Sadètes, dont j'ai parlé plus haut, n'ont aucune autorité effective, mais une grande influence fondée sur la superstition. Leurs villages, distants de quelques kilomètres seulement, sont situés de chaque coté de la ligne de partage des eaux annamites et laotiennes.

Le Sadète du feu appelé aussi « Patao [1] la » ou « Sadète Teung »

1. Patao, veut dire roi, en liam.

garde, disent les sauvages, le versant annamite. Le Sadète de l'eau « Patao Ngo », ou « Sadète Loum, » garde le versant laotien.

On leur attribue dans le pays les plus grands pouvoirs occultes.

Sur leur compte, circulent des légendes bizarres que les sauvages aiment à raconter aux étrangers pour les effrayer.

Comme Indra, que l'on représente avec une lance, le sorcier du feu, a pour fétiche une arme analogue, sabre ou couteau, enfermée dans une gaine. En tirant la lame de quelques centimètres seulement, il fait cacher le soleil : hommes et animaux sont pris d'un sommeil irrésistible.

S'il la sort du fourreau, c'est la fin du monde.

Tous les êtres animés périssent.

Ce talisman a excité de tout temps la convoitise des peuples voisins, surtout des Cambodgiens.

« Il arrive, dit-on, raconte M. Aymonier[1], que des Khmers, bonzes « ou laïques, vont jusque-là pour s'emparer de l'épée sacrée. Ils font « connaître leur intention aux Djiaraïs qui répondent : « fort bien » et « offrent un sacrifice à l'esprit de la relique, l'invoquant et disant : « Si « ces étrangers sont les maîtres du Prak-Khan (épée sacrée), que le ciel « reste calme ! Mais qu'il survienne un ouragan s'ils sont imposteurs. « Toujours suit un coup de vent ou une tempête et les intrus sont impi- « toyablement massacrés. »

Le sorcier de l'eau peut, de son côté, amener un déluge universel à l'aide de ses fétiches. Il en a deux. C'est d'abord le fruit d'une liane, datant du dernier déluge et restée toujours verte, malgré les siècles : puis un rotin portant des fleurs que le temps n'a jamais fanées.

Cette dernière légende pourrait bien avoir une origine Tiam. L'emblème protecteur de l'ancien royaume de Tiampa était, en effet, un arbre de l'essence dite « bois de fer », appelé Krek.

Les deux Sadètes sont parents. La dignité est héréditaire dans la famille. Après la mort, leurs corps sont brûlés, contrairement à l'usage généralement suivi par les sauvages qui les enterrent.

1. Excursions et reconnaissances, VIII, n° 20, 1884.

Quelques-uns de leurs os, les ongles et certaines dents sont religieusement conservés comme amulettes.

Pendant la crémation, les parents du mort s'enfuient dans la forêt, et se cachent au milieu des broussailles. Les gens du village se mettent à leur recherche : le premier découvert est nommé Sadète. On m'a raconté que l'emploi était peu couru.

Si la flamme du bûcher monte droit vers le ciel, c'est signe de prospérité : mais qu'elle s'incline dans une direction quelconque et tous les villages situés de ce côté feront des sacrifices aux génies pour conjurer un péril imminent.

Le sorcier du feu est de beaucoup plus redouté et plus influent que son collègue de l'eau. Leurs ancêtres, à tous deux, doivent avoir joué dans le passé un rôle important pour que leur réputation se soit étendue dans presque toute l'Indo-Chine. Jusqu'à ce jour, l'histoire est restée muette sur leur compte. Il ne m'est pas réservé sans doute de tirer leur mémoire de l'oubli.

J'allais omettre un dernier détail. Les sauvages racontent qu'autrefois un des Sadètes de l'eau, mécontent de ses voisins, usa de la puissance de son fétiche. Tous les hommes périrent à l'exception du sorcier qui se sauva dans un tam-tam. Resté seul pendant fort longtemps, il fut pris d'un tel ennui qu'il recommanda à ses successeurs de ne jamais plus recommencer.

Les rois du Cambodge, m'a-t-on dit à Kratié, ont envoyé pendant très longtemps des cadeaux de grande valeur, jusqu'à des éléphants, au Sadète du feu, qu'ils considéraient sans doute comme vassal. Ils recevaient, en échange, un pain de cire portant l'empreinte d'un des doigts de la main du sorcier (sorte de signature indiquant son origine), du riz, du sésame, quelquefois une corne de rhinocéros.

Les relations cessèrent brusquement, je ne sais pour quelle cause, au commencement du règne du roi Norodom. Mais le souvenir doit s'en être conservé dans le pays et pourra nous faciliter le voyage.

Fidèle à sa promesse, le Laotien de Luang Prabang qui m'a offert

ses services, nous conduit à un gué où les éléphants peuvent passer le Sé-Bang Kan sans trop de difficultés.

Malgré mes instances et la promesse d'une forte récompense, je ne puis le décider à nous accompagner au delà de quelques kilomètres. « Je serais pris par les Radés, me répond-il, et vendu comme esclave. » Il nous quitte bientôt, nous donnant la direction du premier village que nous devons rencontrer, Ban Kaniong, habité comme Ban Dòn par des Penongs et quelques Laotiens.

Malgré sa nouveauté, cette façon de voyager à la boussole à travers d'interminables forêts et de se diriger sur un point dont on ignore la position, est loin de me satisfaire. Il me tarde de trouver des guides à n'importe quel prix.

Le Senang-You ne dissimule pas ses inquiétudes.

« Nous ne pourrons longtemps continuer la marche dans ces conditions, me dit-il. Les sauvages ne laissent circuler sur leur territoire que les gens connus d'eux ou ceux que leur amènent les habitants des pays voisins. Ceux-ci prennent alors la responsabilité des actes des étrangers qu'ils accompagnent, et ils ne le font pas volontiers. Recommandé ainsi de village à village, on peut passer partout, à condition d'éviter tout conflit. »

« Vous n'avez pas encore vu les vrais sauvages. Pour eux, tout étranger est un ennemi ou une proie. Nous ne sommes pas assez nombreux pour leur faire peur. Ils chercheront à nous voler les éléphants et les bagages, et nous tueront si nous voulons les défendre. Vous ne les effrayerez pas aussi facilement que l'Ang-Kiet. Nous sommes loin du Cambodge. »

Le chemin est heureusement bien frayé, et nous ne risquons pas trop de nous égarer. C'est toujours la forêt clairière; mais ici les arbres sont de la plus belle venue.

Sur notre gauche, se dresse une ligne de collines peu élevées, orientées Est-Ouest, dont nous nous rapprochons peu à peu.

A droite, le sentier côtoie des mouvements de terrain peu accentués, qui limitent l'horizon à faible distance.

Une petite rivière court parallèlement à notre direction. Le sentier la traverse un peu avant d'arriver à Ban Kaniong, distant de 24 kilomètres de Ban Dòn.

Les habitants nous reçoivent assez mal et nous refusent l'entrée du village, ainsi que des guides pour nous conduire chez les Radés.

Ils apportent toutefois des poulets et de la cire, pour les échanger contre des étoffes, et une jarre de bière de riz qu'ils nous font payer.

Deux cavaliers Radés, armés de lance, arrivent sur ces entrefaites, d'un village voisin, puis m'apercevant, disparaissent sans qu'il me soit possible d'entrer en relation avec eux.

J'apprends par les Laotiens du village que deux Annamites armés de fusils, portant une lettre adressée à un mandarin français, sont venus tout dernièrement jusqu'ici: n'ayant pu obtenir aucun renseignement des habitants, à qui l'arrivée prochaine d'un Français dans le pays n'avait pas encore été annoncée, ils sont repartis du côté de l'Aïoun-Ba. Ce sont sans doute des gens de M. Dugast, ou du Père Guerlach, envoyés à ma rencontre. Il est fâcheux qu'ils n'aient pas songé à pousser jusqu'à Ban Dòn.

9 février. — Nous quittons le campement à cinq heures du matin et nous nous dirigeons sur Ban Méwam, en prenant les précautions nécessaires pour parer à tout événement, car nous allons nous trouver pour la première fois en présence des Radés.

Le Senang-You est passé par ici, quelque 15 ans auparavant, et conduit la marche un peu à l'aventure.

Le pays a changé d'aspect. Le terrain se relève légèrement, s'accidente peu à peu et se couvre de forêts touffues. Le sol, formé d'une couche épaisse d'argile rouge, nourrit une végétation puissante, impénétrable, comme je n'en ai pas encore rencontré depuis Kratié. Je retrouve là enfin mes forêts du Laos, profondes et silencieuses pendant le jour, comme si elles étaient inhabitées. C'est toujours, pour moi, la même impression délicieuse, résultant de sensations troublantes, presque indéfinissables.

On y goûte en effet un charme étrange, fait à la fois de reconnais-

sance pour l'ombre et la fraîcheur qu'elles procurent, d'admiration pour tout ce qu'elles montrent, comme aussi de vague terreur pour l'inconnu qu'elles renferment. C'est surtout le soir, quand le soleil s'est couché, qu'elles semblent plus particulièrement s'entourer de mystère.

La nuit arrive brusquement, presque sans crépuscule. Aussitôt, un bruit confus s'élève de tous côtés, d'abord si léger qu'il ne semble créé que par l'imagination, puis allant grossissant peu à peu, comme si un monde d'êtres invisibles s'éveillait, alors que tout dans la nature devrait s'endormir.

Les grillons et les cigales font un tapage infernal. De temps à autre, un paon, perché sur un arbre, hèle sa compagne attardée. Des cerfs brâment, s'appellent et se répondent. C'est le moment où les feux sont allumés autour du campement, car le tigre va commencer sa chasse. S'il donne de la voix, tout se tait et pour quelques instants la forêt va retomber dans le silence.

Au matin, le réveil est sonné par des bandes de singes dont les cris aigus et discordants, semblables à des jappements de jeunes chiens, se répercutent au loin, sorte de concert commencé par un solo répété en chœur par toute la troupe.

Après trois heures de marche, nous arrivons à des défrichements récents. Des troncs d'arbres abattus, à demi-carbonisés, embarrassent le chemin. Le village ne peut être loin.

Bientôt le sentier s'engage en zigzag dans un fourré cent fois plus impénétrable que la forêt : deux hommes n'y pourraient passer de front. Et brusquement, nous tombons sur le village. Il est complètement désert. Nous nous y arrêtons.

Le Senang-You me conduit à l'extrémité opposée, près d'une grande case, probablement celle du chef. Au moment où nous nous préparons à y monter, une vieille femme surgit tout à coup de la brousse, les cheveux en désordre, éparpillés sur les épaules. Ses bras émergent d'une sorte de veston sans manche, laissant tout le ventre à découvert.

De la main droite, armée d'une faucille dont elle semble nous me-

nacer, elle fait signe d'arrêter, et grimpe rapidement sur une plate-forme précédant l'entrée de sa case. D'un coup d'œil elle nous a comptés.

Son regard soupçonneux se promène sur mes gens, sur le convoi, puis s'arrête un instant sur moi. Elle n'a pas l'air tendre, cette vieille, et son accueil ne promet rien de bon.

Par bonheur, le Senang-You la reconnaît et entre bientôt en pourparlers avec elle. C'est la veuve d'un des principaux notables. Nous avons là peut-être une occasion unique de trouver des guides.

La vieille s'informe de notre nombre, du but du voyage et de nos intentions; puis, mise en confiance, nous invite à boire une jarre de bière. J'accepte avec enthousiasme, tant est grand mon désir de lui être agréable.

Et Dieu sait si elle était laide!

Un milicien Penong frappe sur un gong et les habitants arrivent de tous côtés. Les éléphants sont déchargés, des cadeaux offerts à la veuve et aux gens de sa maison pour les bien disposer; mais dès qu'on agite la question des guides, elle fait des difficultés, représentant qu'elle sera la première à oser nous en donner.

Elle va devenir responsable de nos actes. Aussi nous demande-t-elle un prix exorbitant dont elle ne veut pas démordre. L'occasion est trop belle d'exploiter un étranger; elle en profite. Je suis bien forcé de passer par ses exigences, me demandât-elle dix fois plus.

J'obtiens quatre hommes: deux partiront en avant prévenir le village voisin, les deux autres serviront de guides.

Au dernier moment, deux seulement sont fournis, mais qu'importe! Nous voici désormais assurés d'arriver jusqu'au village des Sadètes.

La marche est reprise à deux heures et l'on va coucher à Ban Méhang. Je recueille là, de la bouche d'un habitant, la légende sur l'origine des sauvages que j'ai rapportée ailleurs. Elle se rapproche à plus d'un titre d'une version recueillie par M. Pavie, dans les annales de Luang-Prabang.

Le 11, nous sommes à Ban Thoung, chez les Djiaraïs. Tout semble marcher à souhait. A chaque village, les guides nous font arrêter à

quelque distance et vont prévenir les habitants. Ceux-ci les questionnent longuement, puis viennent en armes nous reconnaître. Rassurés par notre petit nombre et gagnés par quelques cadeaux, ils nous conduisent au village voisin, sans autre formalité que de boire avec eux une jarre de bière.

Finirai-je jamais par m'y habituer?

Une seule fois, en quittant Ban Méhang, nous avons dû nous écarter de la route, pour éviter un village avec qui les gens de Méhang étaient en guerre.

On sait d'ailleurs que nous allons voir les grands sorciers.

Ignorant comment les choses tourneront, chacun se tient sur une prudente réserve.

Le chemin se maintient constamment bien frayé et très praticable aux éléphants. Le pays est légèrement accidenté, sillonné de nombreux ruisseaux, affluents du Nam Liéou, un des tributaires du Sé-Bang-Kan. Nous les coupons près de leur source. Le plus important est le Nam-Soup.

Le terrain ne s'est pas élevé, jusqu'alors, à plus de 800 mètres d'altitude. Mais les montagnes sont proches, car elles bornent l'horizon vers le Nord, sur une large étendue.

En maints endroits du parcours, surtout aux environs des villages, la forêt a disparu sous la hache des sauvages pour faire place à des champs de riz, les uns exploités, le plus grand nombre couverts de jungles.

Le système de culture employé par tous les montagnards de l'Indo-Chine, consistant à abattre un coin de forêt pour s'y tailler un champ, à y mettre le feu quand les arbres sont desséchés et à recommencer ailleurs trois ans après, est une vraie calamité pour le pays. Les incendies annuels détruisent les jeunes pousses; les richesses forestières des hautes régions tendent ainsi à disparaître; la terre végétale s'en va emportée par les pluies, et le sol s'appauvrit tous les jours.

Le principal notable du village est parent du Sadète Loum, chez qui je compte me rendre tout d'abord. Pour un sauvage, il m'étonne, tellement je le trouve au courant de la situation politique de la région. Il



Fig. 34. — Djiarai armés en guerre.

la connaît presque aussi bien que moi. Dans ce singulier pays, les nouvelles importantes se propagent, malgré la difficulté des communications, avec une rapidité qui tient du prodige.

Les dernières tentatives des Siamois pour pénétrer en territoire sauvage, leurs préparatifs pour les renouveler, ne lui ont pas échappé. Il a su qu'il était question d'une délimitation de frontières entre les Annamites et les Laotiens (le Siam lui est inconnu); que des Farangs[1] circulaient dans le pays pour s'en emparer. Il cherche à s'informer du sort probable de son village, m'affirmant que, jusqu'alors, les habitants n'ont jamais obéi à personne, n'ont jamais payé aucun tribut.

Tout en causant, il me demande quels cadeaux j'apporte aux Sadètes, et si je leur donnerai à chacun un éléphant. « Ils vous en demanderont à coup sûr, me dit-il, parce que vous venez du Cambodge. L'usage veut que tous les étrangers leur offrent, en arrivant, un cinquième de ce qu'ils apportent. Puis, s'ils veulent monter dans leur case, il leur faut donner, à titre d'offrande aux génies, un buffle et un cochon vivants, un buffle et un cochon morts, des poulets, du fer, des bracelets en cuivre, etc. Toutes ces questions seront d'ailleurs réglées à Ban-Khasom, où je vous conduirai demain. »

« Le Sadète habite dans le voisinage. Les habitants le préviendront de votre arrivée. Vous serez obligé d'attendre sa réponse. C'est un très grand personnage. S'il accepte votre amitié, vous pourrez passer partout : il vous demandera beaucoup de cadeaux : ne lui refusez rien. »

12 février. — Le chemin de Ban Khasom fait un détour à angle droit pour éviter un massif assez élevé dont il longe le flanc oriental. Du côté de l'Annam, vers l'Aïoun-Ba, c'est un fouillis de montagnes dont les sommets s'étagent dans le lointain, pour venir mourir sur le Nam Liéou qui est tout proche.

Ban Khasom est situé à 93 kilomètres environ de Ban Dôn, sur la rive droite de la rivière, dont la largeur ne dépasse pas 5 ou 6 mètres. C'est un très gros village de 150 cases au moins.

1. Nom donné à tous les étrangers européens en général.

Quelques-unes ont jusqu'à 75 mètres de long. Ce sont celles des Po-Thongs, c'est-à-dire des plus riches habitants ou des plus influents.

Un groupe de sauvages vient, suivant l'habitude, aux renseignements et nous refuse carrément l'entrée du village. Fâcheux symptôme! Nous nous installons à l'écart, près du Nam Liéou.

Le campement est bientôt envahi par une foule de curieux qui inspectent ce qu'on apporte, comptent les fusils et examinent tout en détail. C'est à peine s'ils ne visitent pas eux-mêmes nos ballots pour voir ce qu'ils contiennent. Jamais encore je n'ai vu pareille effronterie. Nous sommes, il est vrai, chez les Djiaraïs, les pires voleurs entre les sauvages. Certaines physionomies rappellent vaguement celle de l'Européen : Nez à peine écrasé, lèvres minces, ovale du visage régulier. Mais ce sont plutôt des types anormaux qu'on dirait égarés dans le groupe.

Dans l'ensemble, les Djiaraïs présentent la plus grande analogie avec leurs voisins. Même costume primitif, agrémenté de broderies chez les plus riches ; même langue dure où les roulantes dominent. Le teint est peut-être un peu clair, la physionomie moins dénuée d'expression.

A vrai dire, malgré certaines parentés de langage avec les Tiams[1], je n'inclinerais pas à voir en eux les derniers habitants de cet ancien royaume dont les débris sont éparpillés un peu partout dans les plaines du Sud de l'Indochine.

J'ai déjà donné ailleurs mon opinion à ce sujet.

1. Voici quelques échantillons des deux langues choisis à dessein pour montrer cette parenté.

MALAIS	DJIARAI DU NORD	FRANÇAIS
Ea	Ia	Eau
Apoui	Hépouil	Feu
Inioum	nioum	Boire
Büng	Beung	Manger
Patao	Pentao	Pierre
Sé	Eusé	Cheval
Sao	Eu sao	Chien
Popoui	Bouboui	Cochon

⁂

Pour être en repos, je fais disposer mon monde en carré et défendre à quiconque de pénétrer à l'intérieur. Une partie des habitants du village viennent se masser alentour, mais une pluie survient qui nous en débarrasse.

Arrive l'un des Po-Thongs, un borgne à la figure sournoise et peu sympathique. Il s'assied par terre, devant moi, manie mon revolver, mon baromètre, mes souliers et divers objets déposés çà et là, les place sur ses genoux et me les demande comme cadeaux de bienvenue. Agacé enfin, je l'envoie promener et il se retire en maugréant.

Deux habitants envoyés par le village au Sadète Loum, pour l'informer de mon arrivée, viennent réclamer, pour leur course, deux morceaux de fer et une brasse d'étoffe rouge comme salaire.

Ils promettent de revenir le lendemain.

13 février. — La journée se passe à mettre au net notes et croquis. Autour de moi, c'est un va-et-vient continuel d'individus des deux sexes.

NUMÉRATION

MALAIS	DJIARAI DU NORD	FRANÇAIS
Saau	Sa	1
Toa	Doua	2
Klaau	Klaau	3
Pa	Ia	4
Lenne	Kéma	5
Nam	Nam	6
Litjou	Tedjou	7
Dilpane	Tépane	8
Sam lane	Répane	9
Plou	Héplou	10
Plou saau	Héplou sa	11
Toa plou	Doua plou	20
Hoarthou [1]	Ketou [2]	100

1. D'après le vocabulaire de M. de Coulgeans.
2. D'après le père Guerlach.

qui n'osent trop s'approcher d'abord, les femmes surtout. Je m'explique d'autant moins leur attitude, comparée à celle d'hier, que j'ai fait déballer ma pacotille, entre quatre fusils, c'est vrai. La confiance ne se commande pas.

Voilà mes interprètes transformés en marchands de bric-à-brac, cherchant à exciter les convoitises.

Poules et porcs pullulent au village et nous n'avons que du poisson sec. Quant au riz, il ne s'en trouve pas plus ici qu'à Ban Dôn.

Le borgne me fait une nouvelle visite. Il me demande ce que je viens faire dans le pays, quels cadeaux j'apporte aux Sadètes et si mes deux éléphants à défenses sont pour eux. « Laisse-moi tranquille, lui dis-je : j'ai affaire avec le Sadète, pas avec toi. » Sans se décourager, il insiste pour que je lui rende l'œil qu'il a perdu. Je l'envoie au diable. Il m'offre alors deux ou trois feuilles de tabac et me propose de les lui échanger contre un tricot de coton qui a été déballé. Se voyant refusé, il le prend, l'essaie, le trouve à son gré et s'esquive en laissant son tabac.

Voilà, en passant, un échantillon assez original du trafic chez les sauvages.

Je cite ces détails à dessein pour montrer quelle est leur attitude vis-à-vis de gens trop peu nombreux pour les intimider, trop mal outillés pour se passer de leurs services.

Mes 15 fusils les tiennent en respect juste assez pour leur ôter l'envie de me dévaliser de vive force.

Encore, les étonnent-ils plus qu'ils ne les effraient, car ils en ignorent les effets et le parti qu'on peut en tirer.

« Nous préférons nos arcs et nos flèches, concluait même un de mes guides, devant qui je faisais tirer. Nos armes n'effraient pas le gibier, ne décèlent pas notre présence et frappent sûrement. Pas de bruit, pas de fumée : la plus légère blessure est mortelle, car le poison des flèches est infaillible. »

J'étais loin de m'attendre à un parallèle aussi humiliant pour notre armement, et surtout à recevoir d'un sauvage une leçon de balistique comparée.

Tout amour-propre mis à part, j'aime mieux cependant les laisser à leurs illusions.

14 février. — De joyeux carillons, partant du village, m'ont réveillé de grand matin.

L'un des Sadètes, celui du feu, est arrivé dans la soirée d'hier. « Il est venu, me dit-on, visiter un membre de sa famille. Si vous désirez le voir, allez lui parler, car le Sadète ne se dérange pour personne. »

Le sort de mon voyage va donc se décider, et c'est avec autant d'émotion que de curiosité que je me rends au village, accompagné du Senang-You et de l'interprète Ro.

On m'introduit dans une de ces immenses cases, divisées en compartiments, dont une partie est toujours réservée aux étrangers. Une trentaine de personnes, faisant cercle autour de nombreuses jarres, y sont réunies. Les libations ont dû être copieuses, si j'en juge par le nombre d'indigènes couchés ivres-morts le long des cloisons et par le diapason des voix partant du groupe principal des buveurs.

Personne ne se dérange à mon entrée. De tous les coins du village arrivent de nouveaux spectateurs, et la case, malgré son étendue, a peine à les contenir. Le Sadète est couché sur une sorte de lit en bambou adossé à la cloison.

Une simple natte, étendue à quelques pas de lui, sur le plancher, m'a été réservée, avec une boîte renfermant du tabac vert et des feuilles de bananier découpées en carré, pour faire des cigarettes.

Pour un sorcier fameux, dont il est parlé jusqu'à Pnom-Penh et Bassac, le Sadète du feu n'a pas l'air bien terrible.

Involontairement, par une sorte de réminiscence des lectures de mon enfance, je m'attendais presque à le voir entouré des attributs que l'imagination populaire se plaît à prêter à ses pareils. Pas la moindre baguette magique; ni crapauds, ni serpents, ni lézards, ni l'inévitable tête de mort. Pas même son fameux fétiche. Après tout, peut-être n'emporte-t-il pas avec lui, en voyage, tout son attirail. Mais j'éprouve une véritable déception. Un peu de mise en scène eût été de circonstance.

Rien ne le distingue des autres sauvages, sauf pourtant la taille, qui dépasse celle de la moyenne des Européens. Son costume est tout aussi primitif. Les lignes du visage sont très régulières, le nez seul est un peu écrasé. Il a l'air bon enfant et paraît très occupé à finir une longue pipe en cuivre, qu'il fume comme un simple mortel. Son entourage ne lui témoigne pas grande déférence.

A un signe de lui, quelques coups frappés sur un gong amènent instantanément le silence dans toute l'assemblée.

« Avant de parler affaires, me dit-il, nous allons faire les sacrifices d'usage aux esprits, pour nous les rendre favorables, et boire à la même jarre. Nous serons sûrs que l'un de nous ne mentira pas, car il mourrait dans l'année. »

Je paie naturellement les frais de la cérémonie, 10 morceaux de fer pour la jarre et, pour le poulet, une brasse d'étoffe rouge. Le Sadète s'en coiffe immédiatement, allume une chandelle de cire qu'il colle sur le ventre du récipient, et, avec un brin de paille, agite la surface du liquide en faisant les invocations habituelles.

Chacun, alentour, garde un religieux silence.

Puis il s'empare du tube en bambou que lui présente un assistant et absorbe sans s'interrompre une quantité énorme de liquide. Noblesse oblige. Malgré ma bonne volonté, je ne puis lui tenir tête, ni même arriver à bout de la mesure ordinaire.

Les libations terminées, nous regagnons nos nattes.

Le sorcier se couche et paraît demeurer étranger à ce qui va se dire. Les notables se groupent en demi-cercle devant moi, les habitants à l'arrière-plan, attentifs.

« — Vous êtes venu chez nous, commence le borgne, ma bête noire, sans que nous vous ayons appelé. Vous arrivez de loin, car vous ne ressemblez ni à nous, ni aux Cambodgiens, ni à nos autres voisins. Vous n'êtes pas commerçant. Que venez-vous faire?

« A votre arrivée, sans que le Sadète ait touché son Pi[1], le soleil

1. Fétiche.

s'est caché brusquement : nous ne l'avons pas revu depuis. Il a même plu, ce qui n'arrive jamais en cette saison. C'est pour nous un présage de famine. Vous allez être la cause des plus grands malheurs. Nous avons consulté nos génies : ils ne vous voient pas arriver d'un bon œil.

« Les uns disent que vous venez prendre le « Pi » du Sadète : d'autres vous accusent de vouloir vous emparer de la terre des sauvages. On vous a envoyé sans doute en avant pour reconnaître les chemins : derrière vous doit marcher une grande troupe.

« Les Farangs » sont déjà en Annam et au Cambodge. Ils ont arrêté les cadeaux que les rois de ce pays envoyaient aux Sadètes, depuis des siècles ; ils nous empêchent d'échanger, comme autrefois, nos esclaves contre des buffles et des éléphants.

« Que veulent-ils encore? Répondez : nous attendons. Mais ne mentez pas : le Pi du Sadète pourrait vous faire mourir. »

C'était, on le voit, un réquisitoire en règle, plutôt fait pour m'intimider et me rançonner plus à l'aise, que pour rassurer les assistants sur les motifs de ma venue dans le pays : car ils le sentaient bien, je ne pouvais rien contre eux. Toutefois, ne pouvant s'imaginer que je m'étais aventuré dans le pays avec une aussi faible escorte, une inquiétude leur restait : Qu'y avait-il derrière moi? Cet inconnu les effrayait, au moins autant que la disparition du soleil.

Très accessibles à la peur, quand ils ne se sentent pas en force, ou lorsqu'ils se trouvent en présence d'un phénomène anormal, ils jugent autrui par eux-mêmes. Pour eux, nous étions absolument à leur merci. Le village pouvait mettre sur pied 500 guerriers : ils me l'avaient dit, comptant que ce chiffre stimulerait ma générosité et me ferait soumettre d'autant plus facilement à leurs exigences que j'allais être, suivant eux, la cause des plus grands malheurs.

« — Si le soleil s'est caché depuis mon arrivée, c'est que j'ai voulu vous montrer que le « Pi » des Farangs est plus puissant que celui du Sadète, car, moi aussi, j'ai mes fétiches. Je ne viens donc pas pour prendre le sien, j'en ai de bien meilleurs, ni pour m'emparer de la terre des sauvages : je n'ai jamais volé rien à personne.

« Rassurez-vous, aucune troupe ne marche derrière moi.

« Vous dites que les Farangs empêchent les rois du Cambodge de vous envoyer des cadeaux, mais ils ne sont établis dans le pays que depuis trente ans, et il y en a plus de cinquante que le Cambodge ne vous envoie rien.

« Je suis venu demander aux sauvages s'ils veulent être mes amis, comme le sont les Cambodgiens. Je n'ai pris avec moi qu'une petite troupe, pour ne pas vous effrayer, et je ne vous demande que des guides pour continuer ma route.

« Il est inutile de songer à m'arrêter: mes précautions sont prises. Je me rends chez les Bahnars, où j'ai donné rendez-vous à d'autres Farangs. Si je n'arrive pas à la date convenue, tous viendront à ma recherche. On doit être inquiet sur mon compte. Vous avez vu que des Annamites sont venus aux nouvelles. Peut-être est-on déjà en route pour me rejoindre. »

Une discussion générale termine cette réponse. Le Sadète est toujours impassible.

« — Montrez-nous donc, poursuit le borgne, les fétiches au moyen desquels vous faites cacher le soleil et ceux qui vous préservent des maladies et des accidents. »

J'avais sur moi ma boussole de poche. A tout hasard, je la lui tends avec assez d'assurance. Maintes fois, au cours du voyage, j'avais pu remarquer que cet instrument intriguait considérablement les sauvages qui me voyaient le regarder sans cesse sans jamais m'en séparer.

Mon borgne la pose sur le plancher avec précaution et la considère un moment, non sans respect. L'aiguille oscille quelque temps, puis s'arrête. Étonné, il cherche à la prendre avec les doigts sans y réussir. Le verre était si bien encastré dans la monture qu'il semblait manquer. N'ayant d'ailleurs aucune notion de l'existence d'un corps solide aussi transparent, et ne disposant que d'un œil pour constater le phénomène, il s'imagine que c'est l'esprit caché dans l'instrument qui l'arrête.

Ahuri, malgré son aplomb, il fait part à toute l'assemblée de sa dé-

couverte. La tentative est renouvelée par quelques-uns des assistants, les moins timorés, sans plus de succès. Grand émoi! « Le Farang n'a pas menti », dit-on à la ronde. La disparition du soleil s'expliquait.

Je profite de la stupéfaction générale pour faire disparaître le fétiche, de peur que quelqu'un s'aperçoive de la supercherie.

Du diable si j'avais prévu que ma boussole pût me tirer de ce guêpier et me faire passer un jour pour sorcier!

« — Nous sommes rassurés, maintenant, continue encore le borgne; mais qu'apportez-vous au Sadète? Le roi du Cambodge ne vous a-t-il rien donné pour lui? Vous avez cinq éléphants, nous ne vous en demanderons qu'un.

« — Avant de faire des cadeaux au Sadète, je tiens à savoir s'il veut être mon ami et s'il me donnera des guides pour continuer la route; mais je le préviens dès à présent qu'aucun de mes éléphants ne lui est destiné. Ils me sont nécessaires pour porter les bagages. Si nous nous entendons, je ferai en sorte, dès ma rentrée au Cambodge, que les bonnes relations d'autrefois soient continuées. »

Nouvelle discussion encore plus animée que la précédente. Finalement, l'amitié est conclue, les guides sont promis pour le lendemain et j'envoie chercher les cadeaux.

Le Sadète commence à s'émouvoir. Mais la mine du borgne s'allonge à l'inspection des objets qu'on a étendus sur une natte, étoffes de toutes les couleurs, glaces, miroirs, fer, cuivre, étain, etc.

Il comptait sur tout autre chose.

« Les rois du Cambodge donnaient de la soie. N'en avez-vous pas?

« — Je l'ignorais; aussi n'en ai-je pas apporté. »

Les objets passent de main en main, sont examinés avec soin et, sans doute, vivement critiqués par le borgne, qui s'agite comme un diable. C'est décidément le mauvais génie de ce village. S'il était sorcier, celui-là, Satan aurait en lui un rude compère.

— Quelle est la valeur de tout ceci? demande-t-il.

— Je l'ignore; peu importe.

— Le Sadète voudrait de l'argent, il n'en a pas encore vu.

— Qu'en ferait-il?

— Il le conserverait en souvenir de votre passage et pourrait plus tard l'échanger aux Cambodgiens contre des marchandises.

Je donne 14 piastres, à peu près la valeur d'une barre d'argent.

— En échange de ces cadeaux, que demandez-vous?

— Rien, sinon des guides pour continuer ma route.

— Vous les aurez. Mais plus tard, réclamerez-vous quelque chose?

— Non certes, je le promets.

« Vous avez entendu, dit-il aux assistants; maintenant, frappez sur les gongs; les affaires sont arrangées. »

Le Sadète endosse un tricot et un paletot qu'il trouve parmi les cadeaux, se coiffe d'un deuxième turban d'étoffe rouge, et les libations continuent.

Tous ces pourparlers, que j'ai abrégés ici, avaient pris plus d'une demi-journée.

Avant de me quitter, le Sadète me remet un bracelet en laiton et une mesure de riz consacré par les esprits.

Me voici désormais à l'abri de tout accident. Le bracelet doit témoigner à tous les sauvages du versant annamite que je suis l'ami de leur grand sorcier.

Si, par hasard, quelques villages se refusent à m'aider, ou me cherchent noise, il me suffira de prendre une poignée de riz en faisant mine de le répandre sur le sol.

Ce sera la malédiction jetée sur leurs champs où rien ne poussera plus jamais. Aucun d'eux n'osera l'affronter.

S'il vend beaucoup de riz au même prix, ce sorcier ne peut manquer de s'enrichir.

Au dernier moment, je suis prévenu qu'un Européen est venu ces jours derniers à Peleï[1] Maï, village situé à deux jours dans le Nord. Les habitants l'ont fort mal reçu et il a dû retourner du côté de la rivière

1. Pelei, village en sauvage.

Vïoun, où il se trouve actuellement. C'est sans doute M. Dugast. Pour être rassuré plus vite sur son compte, je me décide à le rejoindre immédiatement, remettant à plus tard ma visite au Sadète Loum, dont le fils vient d'arriver ici. On me fait promettre de lui donner les mêmes cadeaux qu'au Sadète Teung, pour ne pas faire de jaloux.

§ 4. — DE BAN KHASOM A LA MISSION CATHOLIQUE DES BAHNARS

(160 kilomètres, 15-21 février). Rencontre de commerçants annamites.

Au départ, deux éléphants sont pris de violentes coliques et se trouvent hors d'état de continuer la route.

Les cornacs craignent qu'ils aient été empoisonnés par les sauvages. Je suis obligé de les laisser au campement sous la garde de la moitié de l'escorte et d'un interprète, à qui je donne l'ordre de nous rejoindre le plus tôt possible. Nous nous mettons en route avec les trois autres.

A sept heures du matin, les guides ne sont pas arrivés. Le Senang-You va les réclamer au village et revient bientôt, mais seul :

« On n'a encore désigné personne, me dit-il. Il vous faut auparavant faire connaître au Sadète le salaire que vous voulez leur allouer. »

Impatienté de ce contre-temps et indigné de cette mauvaise foi, je me rends au village avec tout mon monde, et bouscule quelque peu les premiers sauvages qui font mine de m'empêcher de passer. Le Sadète et le Po-Thong borgne, chez qui il loge, arrivent en courant. Je leur reproche de ne pas me tenir parole et j'exige que les guides me soient fournis immédiatement ou que l'on me rende mes cadeaux.

Le borgne veut encore parlementer. Sans lui en laisser le temps, je lui mets ma boussole sous le nez pour arrêter son discours et je fais mine de quitter le village. Le Sadète, malgré son caractère sacré, court après moi pour me retenir et le borgne va quérir à la hâte deux de ses gens qu'il fournit sans conditions. Nous nous dirigeons vers le village du sorcier, distant d'une vingtaine de kilomètres.

Le chemin traverse le Nam Liéou, près de Ban Khasom, puis s'en-

gage entre deux lignes de hauteurs, laissant entre elles une vallée très praticable, légèrement ravinée par quelques ruisseaux complètement à sec en cette saison.

La forêt-clairière recommence, monotone, et se continue pendant presque toute l'étape, s'arrêtant au pied des montagnes. Un petit col à gravir et l'on arrive dans le voisinage du village du Sadète du feu.

Les guides refusent de nous y conduire; ils seraient mis à l'amende. Nous campons près d'une source dont les eaux se déversent dans l'Houei-Khé, affluent de l'Aïoun. Nous sommes passés d'un versant à l'autre de la chaîne de partage, presque sans nous en apercevoir.

Le lendemain, on gagne Ban Maï, distant de 7 à 8 kilomètres; route en forêt, terrain plat.

Il nous est à peu près impossible de nous faire comprendre des habitants. Le Senang-You connaît à peine quelques mots de djiaraï. Jusqu'alors, nous avons rencontré dans tous les villages des gens parlant cambodgien ou laotien, qui nous servaient d'interprètes. C'étaient, pour la plupart, d'anciens esclaves fugitifs ou des métis dont les ancêtres avaient dû quitter leur pays d'origine pour des causes diverses. Autrement, toutes les peuplades rencontrées depuis le Cambodge, Penongs, Radés, Djiaraïs, parlent des dialectes distincts, différant entre eux au point qu'elles ne peuvent se comprendre. Ils présentent ce caractère commun, d'être, à quelques exceptions près, monosyllabiques comme la plupart des idiomes indo-chinois.

S'il est vrai que les sons d'une langue peuvent donner une idée du caractère des peuples qui la parlent, ces sauvages ne doivent être rien moins que commodes.

Le contraste apparaît surtout frappant avec le laotien, où l'R disparaît totalement dans la prononciation et où toutes les consonnes sont adoucies.

Au bout d'une heure d'explications pénibles, le Senang-You croit comprendre que mon camarade, M. Dugast, se trouve en détresse à un village nommé Peleï-Khing, situé sur la rive gauche de l'Aïoun, à une journée de marche.

En tout cas, il est venu jusqu'ici. J'aperçois près de la source où nous sommes arrêtés, les traces encore fraîches de son campement.

Laissant au gîte mes éléphants, qui attendront ceux laissés en arrière, je me décide à le rejoindre sans retard et pars à dix heures du matin, avec un guide, n'emmenant que mon boy et l'interprète Rô.

Au bout de 4 kilomètres, le plateau tombe brusquement en falaise sur une vallée étroite. Le Dak[1]-Yïoun coule au fond. C'est un torrent rapide, large d'une trentaine de mètres, profond de 5 pieds, que nous passons à gué.

Au delà, recommence l'éternelle forêt clairière, coupée de défrichements. Une ascension de 100 mètres nous conduit sur un vaste plateau, formant le soubassement de montagnes dont les crêtes dentelées limitent tout l'horizon au Nord et à l'Est.

Le terrain s'abaisse insensiblement vers le Laos, à peine mouvementé dans toute l'étendue qu'embrasse le regard. Peu ou pas de végétation, à part une herbe assez haute que la sécheresse a fait blanchir. Le pays a l'aspect de ces immenses plaines d'alfa du Sud algérien, qui vous donnent comme un avant-goût du désert. Même ciel bleu, même horizon que là-bas, quand on approche des Ksours : jusqu'à des phénomènes de mirage pour compléter l'illusion. Il ne faut rien moins que la vue d'un village pour vous ramener à la réalité.

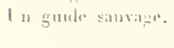


Fig. 30.
Un guide sauvage.

Nous n'arrivons à P. Khing qu'à la nuit. Une déception m'y attendait. M. Dugast en était reparti depuis trois jours pour An-Ké. Impossible d'obtenir aucun détail sur son compte. Nous sommes chez les Bahnars et nous ne pouvons nous faire comprendre.

1. Dak, fleuve ou grande rivière.

Au centre du village, s'élève la maison commune où se tiennent les réunions publiques. Presque partout, on y fait passer la nuit aux jeunes gens ayant atteint l'âge de puberté. C'est un vaste bâtiment construit comme les cases ordinaires, mais dominant celles du village de toute la hauteur de son toit élevé. Des fétiches y sont suspendus, ainsi que les trophées enlevés à la guerre.

Le 17 février, je gagne P. Khueng, où j'ai donné rendez-vous à mes gens avant le départ.

Tout mon monde s'y trouve au complet, ainsi que les éléphants.

18 février. — Le Ya Pek, près duquel est situé P. Khueng, est le dernier cours d'eau de quelque importance que nous devons rencontrer avant d'arriver dans le bassin du Bla ou Sé-San.

A partir de là, le chemin s'élève en pente insensible sur un immense dos de terrain, à peu près complètement déboisé, formant la séparation des eaux entre le Mé-Khong et la mer. Son altitude maxima est de 800 mètres.

Tout à fait à l'horizon, vers le Nord, se découpent les silhouettes des montagnes derrière lesquelles coule le Bla. C'est le but du voyage.

A l'Ouest, quelques pics isolés émergent çà et là de la plaine.

Les villages abondent dans cette région, d'une fertilité exceptionnelle, bien arrosée par une infinité de sources d'eau vive, riche en beaux pâturages, où les chevaux, les bœufs et les buffles paissent en liberté par troupeaux.

Mais, ici déjà, le déboisement fait son œuvre. Les sauvages refluent vers les pentes, abandonnant peu à peu le plateau pour se rapprocher de la forêt. Ce sont des Hadrongs et des Habaus, variétés de Djiaraïs dont ils ne parlent pas tout à fait la langue.

Le voisinage de la mission catholique commence à se faire sentir. Les habitants ont été prévenus de notre arrivée par les envoyés du père Guerlach et l'accueil est presque sympathique. Il faut toutefois, là comme partout, parlementer des heures entières pour avoir des guides, débattre leur salaire, attendre leur retour des champs, où on est allé les chercher. On perd un temps précieux et les provisions s'épuisent.

Le 19, nous rencontrons à P. Tritt des Annamites d'An-Ké, venus pour commercer chez les sauvages.

Moyennant 15 piastres, ils consentent à nous servir de guides jusqu'à la mission. Dès lors, le voyage peut s'effectuer avec rapidité.

Le 20, nous atteignons le Mé-Tung, gros affluent du Bla, d'une trentaine de mètres de largeur et nous allons coucher à P. Roh, au pied même des montagnes.

A quelque distance dans le Sud, se trouve un lac sacré très étendu, situé à 800 mètres d'altitude, que le chemin côtoie pendant plusieurs centaines de mètres. Ses berges sont légèrement encaissées, entre deux lignes de petites collines déboisées, courant à la rencontre l'une de l'autre.

La légende raconte que ce lac n'existait pas autrefois. Sur son emplacement, s'élevaient de nombreux villages, car la terre était très fertile. Une nuit, le sol s'effondra en entonnoir, entraînant maisons, habitants et troupeaux; puis l'eau jaillit du centre et tout fut submergé.

Pendant longtemps, les rives du lac restèrent désertes. Peu à peu, l'effroi s'étant calmé, les sauvages revinrent habiter les environs. Mais, aujourd'hui encore, aucun d'eux n'ose s'y aventurer en barque ou s'y baigner.

Le gouffre engloutirait les imprudents assez hardis pour braver les génies.

Quand le choléra doit faire son apparition, les eaux bleues, naturellement calmes, deviennent couleur d'ardoise et commencent à s'agiter.

Chaque nuit, un éléphant blanc, sorti des profondeurs du lit, vient prendre ses ébats sur la rive. On entend le carillon des gongs sans voir ceux qui les frappent. Tous les sauvages conjurent aussitôt les esprits d'avoir pitié d'eux, car le fléau n'est pas loin.

20 février. — Les habitants de P. Roh ont été naguère en lutte avec les riverains du Bla et ont à peu près cessé toutes communications avec eux. Je ne tarde pas à m'en apercevoir à l'état du chemin.

En quittant le village, nous longeons le pied occidental d'un massif

séparant la vallée du Mé-Tung d'un de ses affluents, le Toner, cours d'eau sans grande importance. Le sentier traverse quelques défrichements, puis s'engage sous bois, à travers une région tourmentée, sillonnée par de nombreux ruisseaux.

Le sentier, d'abord praticable, s'encombre bientôt de lianes et de bambous d'où les éléphants ne parviennent pas à se dépêtrer. Les miliciens, les cornacs et les guides, cherchent à leur frayer un passage au « coupe coupe » à travers ce fouillis. Mais ils mettent trois heures à faire un kilomètre et sont vite sur les dents. Nous sommes encore à une trentaine de kilomètres de la mission, sans villages sur le parcours, et il ne nous reste pas deux jours de riz.

Je prends le parti d'aller en avant avec un guide demander de l'aide aux missionnaires, recommandant à mes gens de pousser avec activité le débroussaillement.

21 février. — Le pays change un peu d'aspect. C'est toujours le même amas confus de collines, mais la forêt de haute futaie a disparu, remplacée par des bambous annuels. Quelques pentes sont couvertes de sapins de la plus belle venue. Par plus d'un côté, certains sites me rappellent les plus beaux points de vue de Tran-Ninh. Malheureusement, il y manque l'homme, comme là-bas.

Des villages animeraient cette nature, si bien faite pour l'attirer, et enlèveraient au paysage cet air d'abandon qui impressionne si vivement le voyageur.

J'arrive au Krong-Bla vers trois heures de l'après-midi.

C'est une belle rivière, d'une centaine de mètres de largeur, peu profonde en cette saison, 30 à 40 centimètres, aux eaux claires arrosant un plateau étroit, limité de tous côtés par un horizon de montagnes.

Est-ce le Sé-San ou un de ses affluents? J'en suis réduit pour le moment aux conjectures.

Le village de Kon-Toum, résidence du supérieur de la mission, le R. P. Vialleton, est tout proche.

J'y trouve M. Dugast arrivé la veille.

Lui aussi a eu son odyssée. Arrivé à Cong-Son, il ne put trouver

un seul guide, bien que les autorités annamites eussent été prévenues par la résidence.

« Tous sont morts, lui dit-on. — Qu'on en fasse venir quand même, » répond mon camarade sans se démonter.

On en trouve trois : mais ils ne connaissent que les routes du Sud, alors que M. Dugast doit aller au Nord. En désespoir de cause, il gagne An Ké et essaie de me rejoindre chez le Sadète Teung. Ses coolies désertent en route. Il parvient cependant, en abandonnant ses bagages, à atteindre P. Maï : les habitants refusent de le conduire chez le Sadète. Sans nouvelles de moi, à peu près convaincu que j'avais été arrêté en chemin, il retourne sur ses pas et atteint la mission par la route connue.

M. Cogniard, bloqué à Tramy par les pluies qui ont rendu la montagne impraticable et souffrant de la fièvre, a dû rallier Tourane où il se trouve actuellement.

M. Garnier n'a pas donné de ses nouvelles.

L'accueil sympathique des missionnaires fait bien vite oublier les ennuis et les fatigues du voyage et la soirée se passe à conter, de part et d'autre, les incidents survenus depuis la dernière séparation.

Des débroussailleurs seront envoyés dès le lendemain au-devant des éléphants.

CHAPITRE III

SÉJOUR A LA MISSION CATHOLIQUE DES BAHNARS

22 février-1er mars.

ÉTAT SOCIAL, CARACTÈRE, MOEURS ET COUTUMES DES SAUVAGES

La mission catholique des Bahnars-Rongaos-Cédangs date d'une quarantaine d'années. Elle a été fondée sous les auspices des évêques de la Cochinchine orientale, dont le siège épiscopal est situé près de Qui-Nhòn. Le noyau de la chrétienté est formé par une colonie d'Annamites catholiques comptant de 400 à 500 individus.

Elle comprend à peu près autant de villages que de missionnaires, c'est-à-dire 7 ou 8, échelonnés entre Peleï-Maria et Kon-Trang[1], sur une longueur de 20 kilomètres à vol d'oiseau. Un chemin d'éléphants la relie à Qui-Nhòn, distant de cinq jours de marche.

Son territoire est un plateau étroit, de 500 mètres environ d'altitude, arrosé par deux grands cours d'eau, le Bla et le Pœkau, navigables sur une faible partie de leur cours. Leur réunion forme le Krong[2] Ial, qui se précipite par une série de cataractes vers le territoire des Djiaraïs. Suivant les indigènes, l'une de ces chutes, celle de Ialy, aurait la hauteur de deux bambous superposés (35 à 40 mètres).

1. Kon, village, en Bahnar.
2. Krong, grande rivière.

Le Krong Ial n'est autre que le Sé San des Laotiens, un des bras de la rivière de Stung-Treng.

Les progrès des missionnaires, dans ces régions, ont été très lents. Le tempérament particulier des sauvages, l'égoïsme des villages, la méfiance qui en résulte, ne permettaient guère à un seul prêtre de diriger, au début surtout, deux bourgades à la fois, sous peine de rivalités et de conflits.

La propagande apostolique se heurte donc ici à des obstacles d'une nature toute particulière et ne peut s'étendre qu'en fonction du nombre de ses représentants.

Les plus grandes difficultés vinrent peut-être de ce que, chez les sauvages, la faculté d'abstraction est à peu près nulle. Leur attention ne peut s'appliquer qu'à des faits matériels ou à des objets concrets.

Le Dieu qu'on leur disait d'adorer ne demandait, il est vrai, aucun sacrifice de poulets ou de buffles, mais il défendait le vol et l'ivrognerie, leurs péchés mignons. On le leur avait dépeint bien plus puissant que leurs génies, animé surtout d'une bienveillance inépuisable, et les néophytes, malgré leurs prières, se voyaient en butte aux mêmes misères que par le passé. Leurs champs étaient ravagés par les sauterelles comme ceux des païens, leurs animaux emportés par les épidémies. La communion, elle-même, ne leur enlevait ni coliques, ni fièvre, ni maladies de peau.

Aussi quelle somme de patience, d'abnégation et d'énergie représente la conquête spirituelle de ces populations dont la morale et le tempérament sont si différents des nôtres! Nul ne pourrait le dire, que ceux-là mêmes qui l'ont menée à bien, héros obscurs que n'attendent ici-bas ni la gloire ni la renommée, allant toujours devant eux, poussés par la seule puissance d'une idée.

Je n'ai pas à apprécier ici les résultats obtenus au point de vue apostolique. Un fait certain, c'est que la civilisation a chance de faire, dans le pays, des progrès plus rapides que la foi, parce que ses résultats sont plus immédiats et plus matériels.

Déjà, les villages de la région, catholiques ou païens, Bahnars, Ron-



Fig. 36. — Quai de Qui-Nhòn et résidence.

gaos, Jenleungs, Cédangs, se sont organisés en confédération et ont élu un chef; les luttes intestines ont disparu; la confiance est venue peu à peu avec la sécurité, améliorant les conditions matérielles et morales de l'existence; le mode de culture même s'est transformé, partout où l'état du sol a permis de le rendre permanent, c'est-à-dire de substituer la rizière au raï.

Rien n'est contagieux comme le désir du bien-être, là surtout où les appétits sont grossiers. Chez les sauvages, c'est peut-être, de toutes leurs aspirations, la plus impérieuse, par cela seul qu'elle est le plus difficile à satisfaire.

En dehors de la question d'humanité, les intérêts, peut-être les nécessités de notre politique en Indo-Chine, nous feront un devoir de prendre pied dans le pays un jour ou l'autre; nous trouverons dans ces tendances, si nous savons les utiliser, un gage certain du succès.

Le supérieur de la mission, le père Vialleton, est en France pour raison de santé. En son absence, le père Guerlach remplit l'intérim et nous fait, avec la meilleure grâce, les honneurs de son domaine.

Je ne me doutais guère, en lui serrant la main, que j'allais lui devoir le succès de ma mission et peut-être la vie. Le lecteur me saura gré de le lui présenter, car j'aurai plusieurs fois à en parler au cours de ce récit.

D'une foi ardente, d'un patriotisme éclairé, car il est Messin, d'un dévouement que rien ne rebute, il personnifie, pour moi, le vrai type du missionnaire dans ces régions. Il est jeune encore, 37 ans à peine.

Sa physionomie, pleine de finesse et d'énergie, respire la franchise et captive au premier abord. Il a les allures d'un vrai soldat du Christ, tempérées par une grande douceur.

Bien que sa santé soit très délicate, son activité est prodigieuse. Quand la fièvre ne le cloue pas sur son lit, on le rencontre par monts et par chemins, le fusil d'une main, le bréviaire de l'autre, allant partout où il y a une âme à sauver ou un malade à guérir, car le missionnaire est à la fois prêtre et médecin. Ses chevaux ne chôment guère à

l'écurie. Quand il arrive dans un village, la physionomie des sauvages s'éclaire, les enfants courent à lui et tous le saluent d'un joyeux bonjour. Et en effet, n'est-ce pas à lui et à ses collègues que ces déshérités doivent d'avoir connu la sécurité, la confiance et la foi en des temps meilleurs.

Aussi, en qualité de Français, sommes-nous accueillis partout à bras ouverts. Les sauvages ont reconnu de loin nos trois couleurs, celles que le Père leur a appris à aimer. Elles lui rappellent ce coin de Lorraine d'où elles ont disparu et où il a laissé sa mère.

Là-bas, en France, le drapeau symbolise surtout l'honneur et le patriotisme. C'est, pour nous militaires, quelque chose comme l'âme du pays, partagée entre les régiments, confiée à leur bravoure. Ici, le drapeau est plus qu'un symbole. C'est l'image vivante de la patrie dont il ne restait que le souvenir, apparaissant, tangible, pour vous réconforter. Le lien qui attache à lui se resserre, se fait plus intime. Et chaque fois qu'on le retrouve, il vous prend au cœur une sorte d'attendrissement, mêlé de fierté, de le voir planté si loin.

Je vais séjourner quelque temps à la mission pour laisser reposer mes éléphants. Les pauvres bêtes sont sur les dents. Elles n'ont de leur vie fait pareille course. Nous avons franchi, en un mois, 500 kilomètres.

Le père Guerlach veut bien mettre à notre disposition, pour entreprendre une nouvelle campagne, tout ce qu'il possède comme personnel et objets d'échange.

« Voilà la construction de ma chapelle remise à l'an prochain, me dit-il en souriant, car il ne me restera rien pour payer les ouvriers. Mais le bon Dieu sait que c'est pour la France et me le pardonnera en faveur de l'intention. »

Ses collègues nous viennent tous en aide et se dépouillent d'une partie de leurs provisions de l'année. Nous sommes, M. Dugast et moi, à bout de ressources. Mon compagnon n'a même plus de moyens de transport, depuis que ses porteurs l'ont abandonné. Il ne dispose que

de six miliciens annamites, commandés par M. Bricout, garde principal.

En attendant que les villages environnants nous aient apporté du riz, amené des juments de bât et trouvé des guides, je complète, près du supérieur de la mission, les renseignements et les observations recueillis en route. Ses lettres, sur les Bahnars, publiées dans les « Missions catholiques », où il m'a autorisé à puiser, m'ont donné de précieuses indications sur le caractère, les mœurs et les coutumes des sauvages dont je vais entretenir le lecteur.

Le temps m'a manqué pour faire de chaque peuplade une étude particulière. Le voyageur qui passe, comme moi, sans s'arrêter nulle part, absorbé par le souci constant de sa sécurité, ne peut guère pénétrer dans leur vie intime. D'ailleurs, elles ne se livrent pas volontiers.

La moindre question éveille leur méfiance. N'en comprenant pas le but, elles le jugent toujours nuisible à leur personne ou à leurs intérêts. Je me tiendrai donc, dans ce que j'en dirai, aux généralités et résumerai surtout des impressions d'ensemble.

ÉTAT SOCIAL

Il y a lieu de constater tout d'abord que les populations comprises sous le nom générique de sauvages, sont affranchies, depuis longtemps déjà, de cet état primitif. Tout au plus serait-on en droit de les qualifier de barbares. Elles vivent, en effet, groupées par villages autonomes, organisés en républiques anarchiques. Elles savent construire des habitations commodes, forger le fer, cultiver la terre, tisser leurs vêtements.

Prises en masse, elles présentent, à un examen superficiel, une grande uniformité de types, de croyances, de coutumes et paraissent appartenir à la même race.

Les influences du milieu ambiant ont pu modifier leur tempérament, faire varier la taille des individus, amener des groupements particuliers,

elles ne les ont pas entamées au point de créer entre elles des différences notables. Pourtant, j'inclinerais à croire, ainsi que je l'ai dit ailleurs, que les Djiaraïs, les Radés et toutes les peuplades du Sud, ont été fortement imprégnées de sang malais.

Chaque groupe se distingue surtout du voisin par la langue. C'est là d'ailleurs un fait normal constaté chez toutes les populations primitives. Tous se servent, comme numération, du système décimal ; mais, dans la pratique, il arrive bien rarement de voir un sauvage compter au delà de 20. Encore est-il obligé d'utiliser les doigts des mains et des pieds pour mener à bien l'opération.

Les plus forts en arithmétique appellent à leur aide des bouts de bois ou des cailloux.

Aucun des groupes dénommés Braos, Djiaraïs, Cédangs, etc., ne rappelle, par sa constitution sociale, l'idée de tribu, telle que nous la comprenons chez les anciens ou chez certaines populations nomades, comme les Arabes et les Indiens. Ce mot évoque, en effet, un principe d'autorité sur l'ensemble du groupe et implique solidarité entre ses éléments.

Chez les sauvages, rien de pareil.

Les différentes peuplades sont indépendantes les unes des autres et ne reconnaissent pas de chef. Bien plus, dans la même peuplade, les villages conservent chacun leur autonomie et ne se groupent nulle part sous une autorité.

Cette soif d'indépendance est si impérieuse que, dans les villages, les habitants sont tout à fait libres, et que, dans la famille elle-même, l'autorité paternelle est très discutée. Le père évitera toujours de donner à son fils un ordre qu'il sait lui déplaire, de peur d'être désobéi. Il n'aura même pas la pensée de le contraindre à la soumission, trouvant l'indépendance filiale toute naturelle. N'en a-t-il pas fait autant dans sa jeunesse ?

La société sauvage est donc essentiellement anarchique ; elle tient tout entière dans le village.

Mais il est une loi néanmoins qui s'impose dans toute agglomération d'individus vivant en commun et à laquelle n'échappent pas les sauvages.

c'est que certains d'entre eux arrivent à exercer sur la masse un ascendant indiscutable. Sans être reconnue en droit, leur autorité existe en fait : chacun la subit inconsciemment, bien que le premier venu puisse la contester et que, la plupart du temps, elle soit plutôt morale qu'effective.

Cette suprématie a pour point de départ, tantôt les traditions, tantôt la crainte, tantôt une supériorité physique ou morale bien établie. En un mot, elle émane de l'individu et n'a pour sanction, ni l'élection, ni l'hérédité, ni un droit reconnu. Elle est partout circonscrite au centre qu'il habite

Tels sont, en premier lieu, les fondateurs du village ou leurs descendants, puis les habitants les plus intelligents pour traiter les affaires ou les plus habiles à manier la parole. Viennent ensuite les vieillards et les riches.

On est réputé riche lorsqu'on possède un grand nombre d'esclaves, d'éléphants, de jarres et de gongs.

Après eux, on peut enfin citer les plus courageux à la guerre, les plus adroits dans le maniement de l'arc ou de la lance ou les mieux doués comme force physique.

Il arrive encore, dans une même région, que des alliances de familles, des services réciproques, une communauté d'intérêts, unissent plusieurs villages.

Ces derniers vivent en bonne intelligence et s'entendent généralement pour repousser un ennemi commun.

Mais ce lien accidentel est très fragile et la peur de se compromettre fait taire souvent les sympathies et la reconnaissance.

On peut dire qu'en dehors du village, la solidarité n'existe plus dès qu'il y a divergence d'intérêts.

En cas de guerre seulement, les habitants admettent un chef qui a fait ses preuves et lui obéissent aveuglément. Quiconque ferait avorter une expédition, pour avoir enfreint les ordres, serait rendu responsable.

Les faits précédents font pressentir quelle peut être la vie sociale de ces populations dont aucun frein n'enraie les mauvais instincts, que nulle

considération d'ordre moral n'arrête dans leurs désirs. Ici, la convoitise n'a de limite que dans les moyens de se satisfaire.

Il en résulte un égoïsme féroce, des rivalités constantes, un état de guerre permanent.

Le village toutefois, en tant que vie intérieure, se tire encore d'affaire sans trop de déchirements.

C'est une véritable personnalité, animée d'une vie propre, dont tous les éléments doivent rester solidaires, sous peine de dissolution à brève échéance.

On peut dire, en parodiant la formule de l'Église : « En dehors de lui, point de salut. »

Le lecteur se demande sans doute comment une société, ainsi organisée, peut être encore debout. Voici la clef de l'énigme :

En l'absence de chefs, l'instinct de conservation a créé, mais dans le village seulement, une influence dirigeante d'autant plus terrible qu'elle est passionnée et toute d'instinct : C'est « l'opinion publique », mot qui paraîtra bizarre appliqué à des sauvages, mais qu'il me serait difficile de remplacer pour caractériser le principe dominant de leur législation.

Chez eux, les coutumes, les traditions tiennent lieu de loi et permettent de supprimer les gendarmes.

Bien qu'il soit difficile, aujourd'hui que le milieu a changé, d'interpréter le sens primitif de beaucoup d'entre elles, on peut affirmer qu'elles émanent toutes d'un même principe d'utilité publique. La tradition les a ancrées dans les mœurs : l'intérêt en maintient l'usage ; la superstition en assure la sanction, les transformant en une sorte de code de justice et de morale inflexible pour tous, auquel ils ne cherchent pas plus à échapper qu'à la destinée qui les entraîne.

L'opinion publique juge, absout ou condamne. Nul ne peut la braver sans être puni, suivant la gravité de la faute, soit d'une amende, soit de la perte de la liberté. Pour s'y soustraire, il faut quitter le village.

La répression des crimes ou délits intéresse donc tous les habitants. Elle ne laisse personne indifférent.

Les contestations sont réglées à l'amiable entre les parties. S'ils ne peuvent s'entendre, elles sont portées devant une sorte d'assemblée des personnages les plus influents.

Le sorcier n'intervient que dans certains cas particuliers, lorsqu'il s'agit de découvrir l'auteur d'un vol, d'un meurtre ou d'une mort dont la cause est restée inconnue.

Les relations entre villages n'ont plus du tout le même caractère et les différents ne se règlent pas aussi facilement.

Les motifs les plus futiles suffisent pour engendrer un conflit et Dieu sait combien la vie journalière, dans une société ainsi organisée, peut fournir de prétextes à la malveillance.

C'est toujours un vol, un acte de pillage, ou les contestations amenées par le remboursement d'une dette. Des intermédiaires, généralement les notables, cherchent parfois à arranger l'affaire ; mais, comme chaque parti apporte dans les négociations la plus entière mauvaise foi, la guerre est bientôt résolue.

Souvent même, les villages ne mettent en avant aucun prétexte pour justifier une agression. Que la récolte ait été mauvaise, qu'une épidémie ait frappé les bestiaux, ou qu'ils veuillent simplement faire ripaille, ils partent à la chasse de l'homme.

Le produit de la vente ou de la rançon des prisonniers permet à chacun de remonter ses affaires ou de payer les frais d'une orgie.

L'esclavage est la véritable plaie sociale. Il pèse lourdement sur ces régions, en bannit la sécurité et arrête tout progrès.

C'est là encore une des résultantes de l'état social particulier à ces régions.

Dans un milieu où les mœurs excluent de la pénalité la détention [1], les châtiments corporels et la peine de mort, l'esclavage est le seul moyen

1. La détention, en tant que moyen de répression, n'existe pas ; mais les prisonniers de guerre sont entravés et gardés jusqu'à ce qu'on ait pu s'en débarrasser.

de punir un individu ou de le mettre dans l'impossibilité de nuire à la société. Ne pouvant le supprimer, on s'en débarrasse en le vendant comme esclave. Hâtons-nous de dire qu'il n'entre, dans cette façon de faire, aucun sentiment d'humanité, mais bien un sens pratique remarquable.

Pour donner la note exacte des mœurs sauvages, je dois ajouter, à l'idée fondamentale de sauvegarde sociale, indiquée plus haut comme base de leur législation, un deuxième principe, fondé celui-là sur le matérialisme le plus grossier.

On ne peut dire qu'il n'entre aucune passion dans leurs pénalités, ce qui en ferait les plus sages des hommes ; mais l'idée platonique de vengeance semble devoir en être écartée. A quoi bon tuer, quand on n'en doit pas tirer profit.

La répression d'un crime ou d'un délit n'est pas seulement une mesure de sécurité générale comme chez tous les peuples civilisés ; c'est aussi la satisfaction d'un intérêt privé, celui de la partie lésée.

Elle procède des deux instincts dominants de leur tempérament, la peur et la convoitise, et ne comporte, je le répète, que des châtiments qui rapportent : l'amende et l'esclavage.

Malheureusement, ces coutumes, la dernière surtout, ont vite dégénéré en abus. L'esclave est, parmi les articles servant aux échanges, l'un des plus appréciés. C'est une marchandise de grande valeur et d'une facilité exceptionnelle de transport.

Chacun cherche à s'en procurer par la ruse ou la violence. Les esclaves se recrutent « légalement » parmi les débiteurs insolvables, les condamnés pour vol, meurtre, empoisonnement, les auteurs de maléfices ou bien par la guerre et les razzias.

Les esclaves pour dettes sont rarement vendus, hors le cas de nécessité. Leur maître serait déconsidéré. Les autres sont écoulés au Laos malgré les ordres formels de la cour de Bang-Kok qui a frappé ce commerce d'interdiction. Mais comment empêcher les conséquences d'une institution acceptée dans son principe, sinon sanctionnée par la loi dans toutes ses conséquences.

L'esclavage pour dettes existe légalement au Siam et au Laos comme au Cambodge, et les Laotiens s'arrangent pour que tous leurs esclaves rentrent officiellement dans cette catégorie.

Je crois n'avoir rien exagéré dans le tableau que je viens de présenter de l'état social des sauvages: les faits le prouvent surabondamment. Mes appréciations diffèrent, je le sais, de celles de la plupart des voyageurs qui ont visité les peuplades voisines de l'Annam, de la Cochinchine et du Cambodge. Les leurs sont, du reste, souvent très opposées. Les uns retrouvent dans le sauvage l'homme biblique, simple et doux, abrégé de toutes les vertus; d'autres lui font manger les prisonniers. Cela prouve, au moins, que son tempérament est très variable.

Un fait certain, c'est que son attitude et sa façon d'agir vis-à-vis des étrangers, dépendent des conditions dans lesquelles on se présente à lui, et de son éloignement des peuples plus civilisés dont le contact a pu modifier ses qualités aussi bien que ses défauts.

De la famille. — D'après ce que j'ai dit de l'autorité paternelle, il est facile de conclure que le sentiment de la famille n'est pas, à beaucoup près, aussi développé parmi les sauvages que chez leurs voisins annamites et laotiens, ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, les parents de chérir leurs enfants comme partout.

Les sauvages n'ont généralement qu'une seule femme, bien que la polygamie soit admise.

Les mariages sont accompagnés de sacrifices aux esprits et de réjouissances. Le futur, à peu d'exceptions près, ne paie pas de dot, contrairement à l'usage général pratiqué dans le reste de l'Indo-Chine.

Cette coutume doit singulièrement favoriser les mariages d'inclination.

Le nouveau ménage demeure et travaille alternativement, pendant un an, chez les parents de chacun des époux. Il peut y séjourner davantage, jusqu'à ce qu'il ait amassé les moyens de s'installer, et même s'y fixer définitivement. Mais il est de règle que la fille aînée reste avec son mari dans la maison qui l'a vue naître.

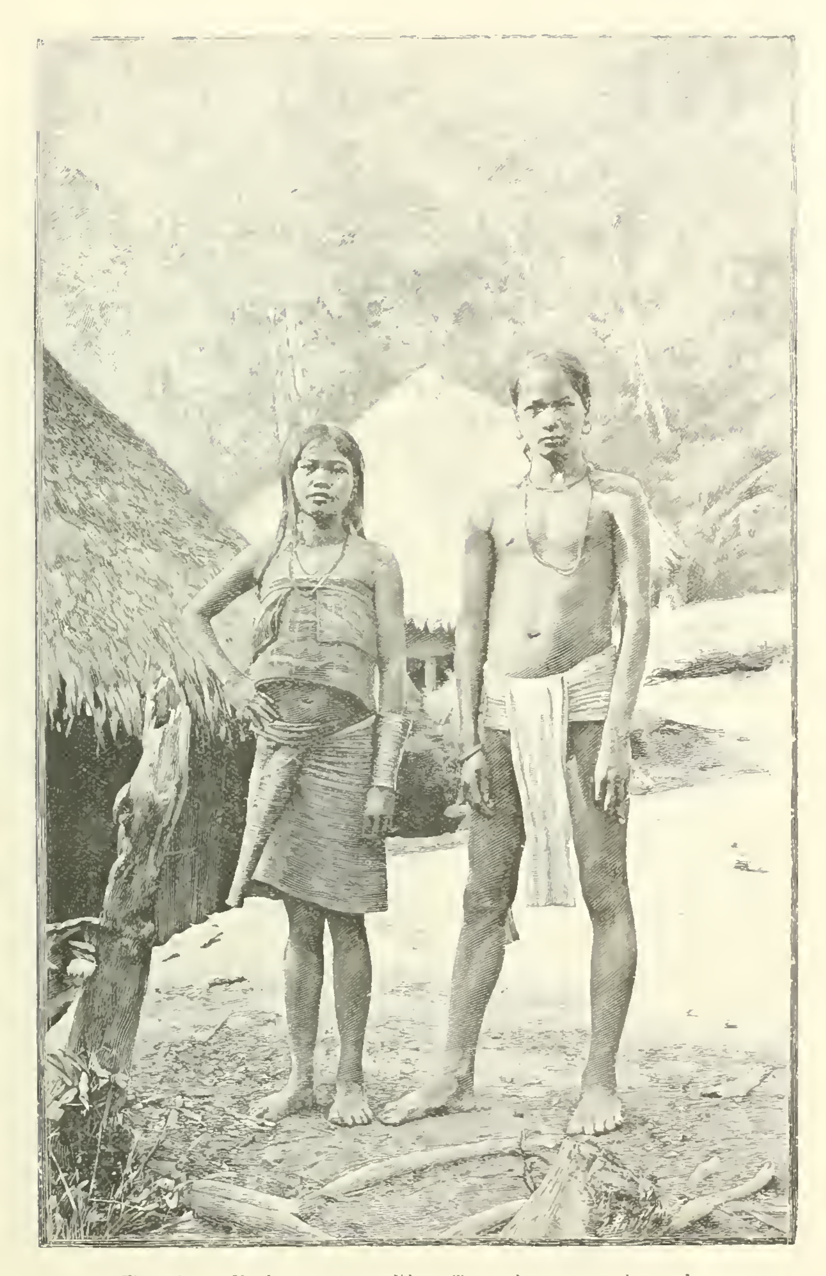


Fig. 37. — Un jeune ménage Kha. (Types de sauvages du nord).

Chez tous les peuples voisins, le futur achète en quelque sorte sa femme aux beaux-parents, en leur payant une dot en argent ou en nature. C'est dire que les mérites personnels du fiancé passent toujours au second plan.

Je me rappelle à ce propos un mot très caractéristique d'un gouverneur laotien :

« — Qu'arrive-t-il, lui demandait un de mes camarades, quand deux jeunes gens s'aiment et que le futur n'a pas de dot?

— De pareils cas ne peuvent se produire, répondit le gouverneur : jamais une Laotienne n'a aimé et n'aimera un garçon sans dot. »

Je ne voudrais pas cependant, pour une fois que je parle des Laotiennes, laisser le lecteur sur une impression défavorable à leur égard. L'amour est en honneur au Laos, plus peut-être que partout ailleurs. C'est une fleur qui pousse spontanément dans le pays, croît sans culture et que les jeunes filles s'empressent de cueillir bien avant le mariage. Les coutumes, les mœurs, jusqu'au code, tout le favorise.

Ainsi, on retrouve au Laos nos anciennes cours d'amour, appelées Ngan, avec musique, chansons, troubadours, un peu moins didactiques, peut-être, que celles du moyen âge. Voici, en passant, une jolie réponse de jeune fille faite, dans un Ngan, à un veuf déjà mûr, qui lui offrait son cœur : « Je n'aime pas les fleurs fanées. »

Mais revenons à nos sauvages.

Les dettes du père retombent sur les enfants, sauf s'ils font ménage à part.

L'infanticide n'est guère connu. Pourtant, dans certaines peuplades du Nord, les jeunes mères, enceintes de leur premier enfant, se livrent aux pratiques de l'avortement.

Presque partout, les garçons et les filles, ayant atteint l'âge de puberté, se liment les dents de la mâchoire supérieure jusqu'aux gencives, avec des cailloux poreux. C'est pour eux un véritable martyre et, lorsqu'on leur demande la raison de cette coutume bizarre, ils vous répondent invariablement : « C'est parce que mon père et ma mère l'ont fait. »

Le culte des ancêtres dure environ une année. Après quoi, il ne se

manifeste guère que dans un but intéressé, par des sacrifices destinés à apaiser leurs mânes ou à s'attirer leur protection.

Caractère. — En thèse générale, on peut affirmer que le sauvage n'est accessible à aucun bon sentiment, en dehors de ceux que peuvent éventuellement lui inspirer ses proches et les habitants de son village.

Dans ses actes, ne se rencontre aucune idée généreuse. Il ne raisonne pour ainsi dire jamais. La pitié lui est inconnue : on ne lui en a jamais témoigné et il a tant souffert ! Tout ce qu'il fait dérive d'une sorte d'instinct, dans lequel il entre autant de peur que de convoitise. Sa vie est un perpétuel combat entre ces deux sentiments. Aussi son caractère est-il fait de contradictions. Beaucoup de ses actions déconcertent, car elles échappent à l'analyse.

Comment interpréter, par exemple, ce fait singulier, assez fréquent dans toutes les peuplades ? Un sauvage en accuse un autre d'un méfait quelconque. L'affaire est portée devant les notables. Ne sachant comment prouver son innocence, l'accusé se perce le cœur de son sabre.

Habitués à ne jamais compter que sur eux-mêmes, voués à l'arbitraire du plus fort, en butte à toutes sortes d'agressions, les sauvages sont devenus fatalement méchants et égoïstes. Pour eux, l'étranger est un ennemi s'il se présente en force, une proie s'il est à leur merci.

Avec les meilleures intentions du monde, on est amené à chaque pas, inconsciemment ou par la force des choses, à heurter leurs croyances, à violer leurs coutumes, à froisser leurs préjugés. Les représailles ne se font pas attendre, si l'on ne dispose d'aucun moyen pour s'en garantir. Témoin l'aventure arrivée, chez les Ta-Hoïs, à mon camarade de Malglaive qui faillit être massacré. Son seul méfait était d'avoir pénétré dans un village en quarantaine.

A part quelques peuplades voisines du Quang-Ngaï, Dayaks et Cédangs, les sauvages tuent rarement pour tuer. Le vol est généralement leur seul mobile.

Hommes libres, n'ayant jamais eu de chefs, hormis le cas de guerre, ils n'ont aucune notion de ce que peut être l'autorité entre les mains d'un

seul. Ils jugent de la puissance d'un étranger ou d'un des leurs par le nombre de gens dont il dispose et ne comprennent pas qu'on puisse se servir de la force autrement que pour exploiter les faibles.

Villages et habitations. — La disposition des villages varie avec les peuplades et le nombre des habitants.

Les localités sont généralement installées à proximité des défrichements, et construites au centre d'un fourré impénétrable, formant une excellente défense. Un ou deux sentiers au plus, percés en zigzag dans les broussailles, y donnent accès. On les entoure presque toujours d'une ou



Fig. 58. — Entrée d'un village fortifié.

plusieurs enceintes, garnies extérieurement de lancettes en bambou et percées de portes étroites qu'on ferme pendant la nuit.

On trouve souvent, sur les palissades ou sur les chemins menant à la porte d'entrée, des gris-gris ou quelque grossière figurine, représentant la divinité chargée de protéger le village contre les ennemis ou les esprits malfaisants. A cet effet, elle porte un sabre et tient une arbalète armée d'une flèche.

Quelquefois, un toit en miniature abrite une plate-forme où sont déposés des aliments, de l'eau pour les génies voyageurs.

Les cases sont construites sur pilotis, comme celles des Laotiens et des Cambodgiens. Les colonnes principales sont en bois, le reste en bambou. Le tout est recouvert de chaume ou de feuilles de palmier, quelquefois de bambous aplatis. Le plancher est à claire-voie, en bambou ou en bois. Peu ou pas de fenêtres.

Comme disposition générale, les cases sont réparties sur le périmètre



Fig. 59. — Maison commune chez les Bahnars.

d'un cercle au centre duquel s'élève la maison commune. C'est là qu'on se réunit pour causer après les travaux de la journée, que l'on boit ensemble, les jours de fête, la bière de riz ou de maïs.

Chez les peuplades qui n'ont pas de maison commune, comme chez les Penongs, les Radés et les Djiaraïs du Sud, les habitations sont groupées pêle-mêle sur un espace restreint, sans souci de la symétrie.

L'intérieur est divisé en autant de chambres qu'il y a de familles.

Un compartiment est réservé aux étrangers et aux réunions de la communauté, tantôt au milieu, tantôt à l'une des extrémités. Les armes sont suspendues aux murailles, aux piliers ou à la toiture, à portée de la main.

Une plate-forme, faite de rondins à peine dégrossis et recouverte en partie par le toit, conduit à l'entrée principale de l'habitation. On y accède à l'aide d'une poutre entaillée à la hache, genre d'escalier d'un usage peu pratique pour les Européens.

Chaque chambre a son foyer. C'est généralement un cadre de bois reposant sur le plancher, contenant de la terre ou du sable. Aucune issue n'est pratiquée, sauf chez les Ta-Hoïs, pour le dégagement de la fumée, qui se répand dans toute l'habitation, s'échappe comme elle peut, par les portes ou les fenêtres, séjourne la plupart du temps à l'intérieur et rend parfois le local intenable pour un étranger.

Elle se dépose en couche épaisse sur tous les objets, les poutres, la toiture, et donne à l'ensemble une teinte sombre uniforme qu'augmente encore le peu de clarté arrivant par les ouvertures.

Dans les maisons riches, des lits de camp, formés d'énormes madriers, garnissent les deux côtés de la salle commune. Çà et là sont suspendus, au hasard, aux parois ou à la toiture, des fétiches, des gongs, des engins de chasse ou de pêche, des ustensiles de ménage, etc.

Les jarres sont alignées côte à côte le long des cloisons.

Les magasins à riz de chaque famille sont groupés dans le même endroit, à quelque distance du village, et confiés à la garde des esprits.

Le vol de riz est considéré comme un sacrilège et puni plus sévèrement qu'un meurtre.

Les cimetières touchent aux habitations. Les habitants n'entretiennent guère les tombes de leurs parents au delà d'un an après leur mort.

Les villages prennent communément le nom du personnage le plus influent.

Pratiques superstitieuses. — Les sauvages se montrent très fidèles

observateurs des pratiques superstitieuses transmises par leurs parents et en conservent scrupuleusement la tradition.

L'omission de ces pratiques pourrait, en effet, porter malheur.

A propos de tout et souvent sans motif, ils offrent des sacrifices aux esprits. Le culte des morts, les travaux des champs, la construction d'une maison, l'entreprise d'une affaire quelconque, une maladie, en un mot, tous les actes et les incidents de la vie leur en fournissent l'occasion. Mais c'est aussi bien pour entretenir de bonnes relations avec les esprits



Fig. 40. — Spécimens de statues chez les sauvages

que pour contenter leur amour immodéré d'une boisson particulière, qui est partout en grand honneur.

Le complément obligé de tout sacrifice est la jarre de bière. Voici, d'après le père Guerlach, comment on la prépare : « Quelques jours avant l'époque fixée, les femmes de la maison cuisent le millet, le maïs ou le riz, et y mêlent un ferment ; puis le mélange est tassé dans les jarres, où la fermentation s'opère à son aise.

Quand le grand jour est arrivé, on tue un animal quelconque, poule,

chèvre, porc ou buffle. Les récipients sont alors fixés aux colonnes de la maison.

Quelques menues branches garnies de feuilles sont introduites et assujetties solidement, au-dessus du contenu, pour le maintenir en place, après quoi l'on verse de l'eau dans la jarre jusqu'à ce qu'elle déborde. Cette eau s'imprègne des sucs fermentés et prend une saveur acidulée fort appréciée des sauvages.

Cela fait, on enfonce, dans le liquide, de longs tubes en bambou très élastiques, par lesquels on aspire pendant qu'un des assistants maintient le niveau stationnaire en ajoutant de l'eau.

Chaque convive doit boire, en une seule fois, sous peine de froisser son amphytrion, un volume déterminé, représenté par le contenu d'une noix de coco ou d'une calebasse. Impossible d'éluder l'épreuve. Le sauvage ne ferait pas grâce d'une seule goutte.

Puis, les plus altérés ou les plus gourmands reviennent à la charge jusqu'à ce que le liquide soit complètement affadi à la suite d'additions trop multipliées, ou qu'ils tombent ivre-morts.

Les libations sont précédées d'une invocation au génie qui doit boire le premier. Le foie des animaux tués lui est réservé. Le sang sert à arroser les fétiches. Pendant la cérémonie, des musiciens s'escriment sur les gongs. »

Certaines peuplades, comme les Cédangs, accomplissent parfois des sacrifices humains. Ainsi, lors de la construction d'une maison commune, le trou où doit être enfoncée la colonne principale reçoit, avant l'opération, un esclave vivant, généralement un prisonnier de guerre.

Le buffle n'est tué que dans les grandes occasions. On l'attache solidement à un pieu autour duquel il peut tourner. Chacun l'excite, le pique de la lance, le perce de flèches et lui coupe successivement chaque jarret, jusqu'à ce qu'il roule dans la poussière. Cette cérémonie se nomme « le Reulang », chez les Bahnars.

Le sorcier, lorsqu'il est consulté, détermine les formes dans lesquelles doivent avoir lieu les sacrifices, et opère lui-même dans les cas graves.

S'il s'agit de découvrir l'auteur d'un meurtre ou d'un vol, notre homme recourt presque toujours à l'expérience des œufs cassés. Il en prend un qu'il tient dans le sens longitudinal, entre le pouce et l'index et le serre fortement. Puis un assistant énumère lentement, à haute voix, les villages voisins. L'esprit, par l'intermédiaire du sorcier, doit faire éclater l'œuf aussitôt qu'est prononcé le nom du village renfermant le coupable.

La découverte de ce dernier n'est pas plus difficile. Il ne reste qu'à prendre un autre œuf et à recommencer la même cérémonie, en nommant successivement chaque habitant.

Ces pratiques, on le voit, sont très élastiques.

Le métier de sorcier, servant surtout à satisfaire les rancunes personnelles, rapporte force pots-de-vin.

Les épreuves judiciaires le plus employées sont celles de l'eau et de l'étain fondu.

Pour la première, deux piquets sont plantés dans le lit d'une rivière suffisamment profonde. Les deux adversaires en saisissent chacun un, pour n'avoir pas à lutter contre le courant ; puis, à un signal donné, tous deux plongent sous l'eau. Le premier relevé est le coupable.

A défaut de rivière, on peut recourir à l'épreuve de l'étain fondu.

Voici un fait qui m'a été raconté à Ban Dôn : Un riche habitant refuse à un pauvre diable un léger service. Quelque temps après, un membre de sa famille tombe malade. Il accuse le solliciteur de lui avoir jeté un sort et le force, pour se justifier, à tremper sa main dans l'étain fondu : « S'il n'est pas brûlé, déclare-t-il, son innocence sera reconnue, les esprits ne laissant jamais les coupables impunis. »

Le malheureux, dont la foi en la justice des esprits n'est pas très vive, avoue son crime imaginaire, plutôt que de tenter l'aventure et il est vendu comme esclave.

Au Cambodge, toutes ces pratiques se retrouvent dans le code. Elles sont même recommandées aux juges pour s'éclairer sur la culpabilité des accusés.

Les sauvages n'ont pas la moindre notion du temps ni de l'année.

Ils comptent par lunes. Aucun d'eux ne connaît son âge. Heureuses gens !

Ils jugent du moment de commencer les travaux des champs par l'apparition de certains fruits ou de certaines fleurs.

Aucune peuplade n'a d'écriture, mais dans certains cas, pour déclarer la guerre, proposer la paix, indiquer un piège tendu aux animaux, prévenir les passants qu'un village s'est mis en quarantaine, les sauvages emploient des signes ou objets symboliques d'une valeur déterminée.

Ce sont la plupart du temps des lames de bambou entaillées, des branches cassées, des incisions faites aux arbres, certaines feuilles, du charbon, du piment, des plumes d'oiseau, l'envoi de bracelets, etc.

Le charbon signifie que l'on doit allumer au besoin du feu ou des torches pour marcher la nuit, les plumes d'oiseau qu'il faut aller vite, etc.

Leur façon de relever le signalement d'un individu est assez curieuse. Le mien a été pris plusieurs fois, afin de me reconnaître à titre d'ami, si je revenais dans le pays.

Une lame mince de bambou est placée entre le médium et l'annulaire de la main gauche. On y indique, par des encoches, la base de l'ongle et la distance entre les phalanges.

Ce système serait peut-être à recommander au service anthropométrique. Je l'ai vu, dans le nord du Laos, employer comme signature.

Les villages se mettent assez souvent en quarantaine lors d'une épidémie, pendant des fêtes ou des sacrifices, ou lorsqu'ils réparent leur enceinte. Une simple branche à demi-cassée, ployée en travers du chemin, signifie : Défense d'aller plus loin. Tant pis pour le voyageur.

Il lui faut chercher une autre voie. Quiconque passerait outre serait condamné à une très forte amende ou pris comme esclave.

Religion. — Superstitions. — Chez les sauvages, comme chez tous les peuples primitifs, le système religieux est intimement associé à toutes les manifestations de l'existence sociale ou privée et les cérémonies du culte se mêlent aux usages domestiques et aux actes ordinaires de la vie.

Bien qu'il n'y ait pas unité parfaite dans les croyances des différentes

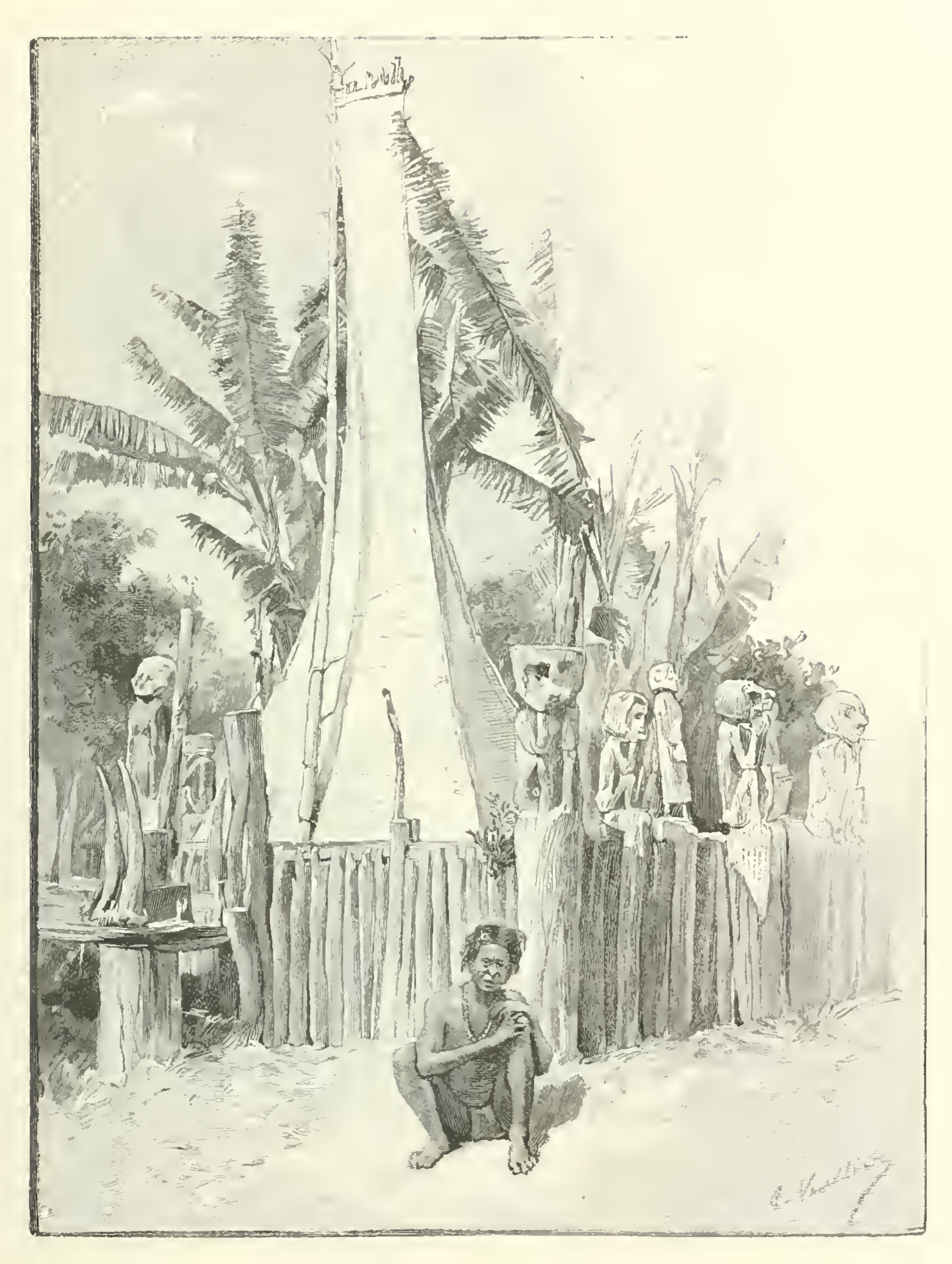


Fig. 41. — Tombeau Bahnar.

peuplades, il existe cependant un fond essentiel d'idées qui leur est commun. C'est le même, d'ailleurs, qu'au Laos et au Cambodge, où l'on retrouve par exemple, mêlée aux pratiques du bouddhisme hindou, la croyance aux esprits, au mauvais œil et aux sorciers.

La religion des sauvages est une sorte de polythéisme mélangé de fétichisme. Elle émane de la peur causée par les grands phénomènes naturels, les épidémies, les maladies, en un mot tout ce qui les frappe de crainte, tout ce qui leur paraît extraordinaire ou inexplicable.

Le contact continuel avec la nature développe leurs facultés d'observation et les rend très impressionnables.

Les phénomènes physiques réagissent sur l'individu, d'autant plus fortement qu'il ne peut s'y soustraire ou s'en défendre et, qu'en face d'eux, il se sent désarmé et impuissant. Il cherche à expliquer tout ce qui l'étonne ou lui fait peur par la manifestation de l'existence de certains êtres supérieurs à lui. Son imagination surexcitée les lui fait voir en rêve et il y croit. Le songe est d'ailleurs contemporain de l'humanité et combien de peuples moins primitifs y ont ajouté foi!

Dans cet ordre d'idées, le sauvage a peuplé le monde extérieur, la terre et les eaux d'une infinité de divinités ou esprits, les dotant de pouvoirs surnaturels.

Il ne m'est guère possible de débrouiller cet écheveau confus. Le sauvage lui-même serait embarrassé de le faire. Il a conscience d'une puissance supérieure, mais son esprit la conçoit vaguement sans pouvoir la définir. Elle revêt, au gré de sa fantaisie, une variété de formes infinie, sans s'incarner dans un principe unique dont elle serait l'émanation.

Je ne puis mieux caractériser l'Olympe des sauvages qu'en le comparant à leur société et en prêtant à chacune des divinités le même tempérament qu'aux individus.

L'anarchie règne chez les dieux comme chez les simples mortels. Aucun Jupiter n'y dicte ses lois.

Tous sont animés de mauvais instincts, cherchent à se voler les offrandes des humains et à leur nuire, à moins d'être désarmés par des sacrifices.

« S'il y a de bons esprits, disent les sauvages, à quoi bon nous en préoccuper, puisque nous n'avons rien à en redouter. »

Fétiches. — Indépendamment des divinités, le sauvage rend un culte

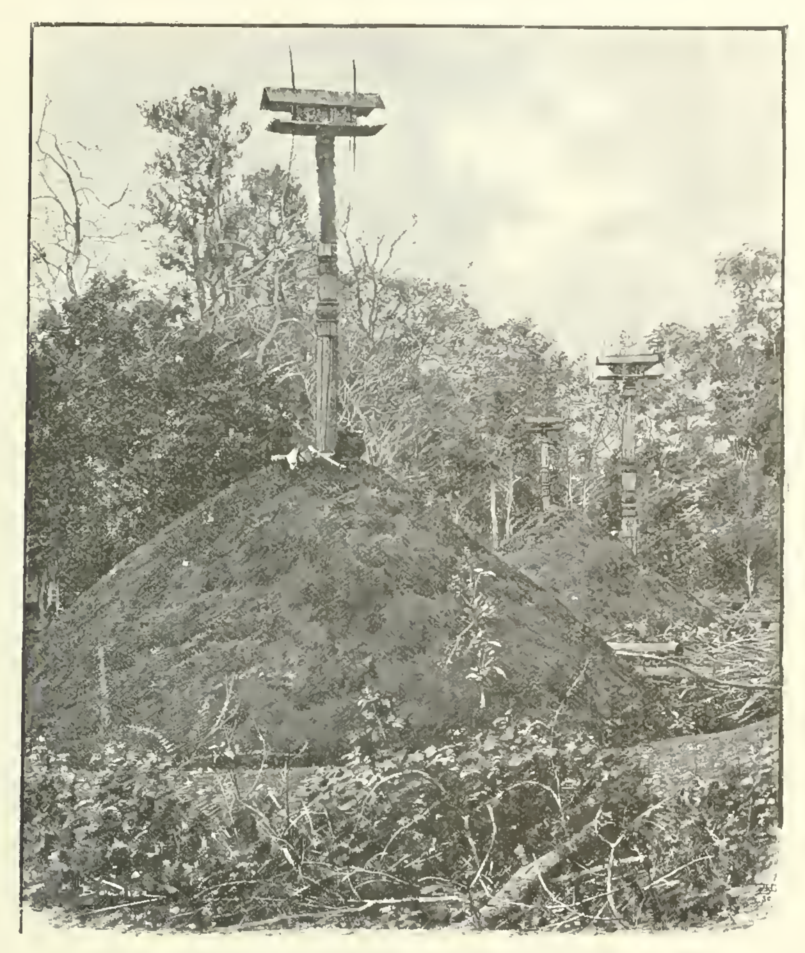


Fig. 42. — Cimetière chez les Radés.

particulier à tous les êtres animés ou même inanimés qu'il croit renfermer un esprit.

Les premiers servent généralement d'augures.

Ce sont tantôt des oiseaux, tantôt des insectes de la famille des grillons. A la veille d'une guerre ou d'une entreprise quelconque, leur chant présage succès ou défaite, bonheur ou malheur, suivant la direction où il se fait entendre.

La croyance à l'éléphant blanc, comme porte-bonheur, générale au Laos, au Cambodge et au Siam, émane de la même idée.

Toutes les formes bizarres que revêt parfois la nature dans ses aspects extérieurs, grottes, rochers, arbres, jusqu'à de simples cailloux, sont considérés comme l'œuvre fantaisiste d'un génie qui y a élu domicile et adorés comme tels.

Les cailloux doivent toutefois être soumis à une épreuve.

Quand un sauvage en rencontre sur sa route, d'une forme ou d'une couleur extraordinaires, il les emporte chez lui. Après les avoir enveloppés de fil de coton, il les dépose au fond d'une hotte et fixe solidement le couvercle, pour tenir le génie captif.

Cela fait, il va tranquillement se coucher.

Si, dans la nuit, l'esprit lui apparaît en songe, demandant à être reçu dans la case, moyennant un léger sacrifice, il aura foi en son fétiche. Si le génie ne se manifeste pas ou se montre trop exigeant, les cailloux sont rejetés dans la forêt.

La maison commune a ses cailloux fétiches, comme les cases particulières. Ils doivent être ramassés au retour d'une expédition.

En cas d'incendie, les cailloux sont rejetés. Le génie a dû prévoir l'accident et s'enfuir.

Les sauvages offrent rarement des sacrifices importants aux divinités, de peur de les y habituer et de les voir en réclamer toujours de pareils.

Ils prendront de préférence un animal malingre ou estropié.

Il en est même qui cherchent à tromper la divinité, en négligeant certaines pratiques trop onéreuses ; mais si quelqu'un de la famille tombe malade, vite, on l'implore et on lui offre cent fois plus qu'elle n'a demandé.

Les sauvages ont quelques notions du déluge, de la confusion des langues, et de la dispersion des hommes. Leurs idées sur l'existence d'une

autre vie sont assez précises. Pour eux, la personnalité humaine n'est pas anéantie après la mort. Une sorte d'esprit lui survit, ayant les mêmes besoins que l'individu pendant la vie. C'est pourquoi on lui offre à manger et à boire.

Les objets et les armes qui ont appartenu au défunt sont déposés sur sa tombe, généralement abritée par un toit. Au bout de quelque temps, l'ombre disparaît pour aller, dans une contrée invisible, habiter une grande cité divisée en deux quartiers, dont l'un est réservé aux guerriers ou aux gens disparus à la suite de mort violente. On y trouve toujours des notables, des hommes libres et des esclaves. L'existence s'y passe comme sur la terre.

Les sauvages semblent n'attacher à cette vie future aucune idée de récompense ou de châtiment. Toutefois, les Bahnars croient qu'il est plus ou moins facile d'atteindre la cité dernière, suivant la façon dont on a vécu sur la terre.

Armes. — Façon de combattre. — Comme armes offensives, les sauvages ont le sabre à deux mains, la lance, le javelot, l'arbalète, l'arc et les flèches.

Dans le voisinage de l'Annam ou du Laos, quelques-uns possèdent des fusils à pierre.

Leur seule arme défensive est un bouclier circulaire de 80 centimètres environ de largeur, légèrement bombé à la partie centrale. Celui des Cédangs est en forme d'écu.

Quand ils partent en expédition, les guerriers s'entourent la poitrine d'étoffes roulées et croisées en tous sens, pour la garantir des flèches et des coups de sabre.

A la chasse des grands animaux, et quelquefois en campagne, ils se servent de flèches empoisonnées. La portée de l'arc ordinaire est à peu près celle d'un fusil de chasse. Celui dont ils se servent à la chasse de l'éléphant est énorme ; il faut deux hommes pour le tendre. Les flèches sont en bambou durci au feu.

L'extrémité enduite de poison est généralement rapportée, de façon à se casser dans la plaie et à y rester.

Les différentes peuplades emploient toutes, indifféremment, les armes que je viens d'énumérer. Mais chacune d'elles, suivant le genre de combat dont elle a l'habitude, a adopté l'engin dont la pratique lui a démontré la supériorité.

Les Davaks et les Cédangs vivant dans un pays montagneux et très boisé, ont une prédilection marquée pour la lance et le javelot; les Radés préfèrent l'arc; les Djiaraïs et les Tiom-Pou euns, le sabre à deux mains.

Tous excellent dans l'art de se dissimuler dans les broussailles et les hautes herbes, de tendre des embuscades et d'organiser des défenses accessoires : les plus employées sont les abatis et les lancettes faites, comme les flèches, en bambou durci au feu et plantées dans le sol suivant une certaine inclinaison. Ces dernières, tranchantes et acérées comme des lames d'acier, constituent un obstacle passif, il est vrai, mais terrible. Elles sont de différentes grandeurs suivant que l'on veut blesser l'ennemi aux jambes ou au ventre.

Des piquets, solidement enfoncés dans le sol et dissimulés dans l'herbe, sont placés un peu en avant pour faire trébucher.

Les grands villages en terrain découvert ne sont généralement entourés d'aucune fortification. Le nombre des guerriers en impose plus que les meilleures enceintes. Les moins importants en ont une, deux, souvent trois, distantes de quelques mètres et formées d'un parapet en terre surmonté d'une haie de bambous ou de pieux. Les portes sont étroites et peuvent à peine livrer passage à un homme de front. Une haie touffue les relie entre elles pour que l'assaillant, après avoir franchi la première, ne puisse se répandre sur le pourtour des enceintes intérieures.

Je n'ai rencontré nulle part autant de villages fortifiés que chez les Braos et les Tiom-Pou euns, soumis aux Laotiens : nulle part aussi, je n'en ai vu de plus misérables.

Les conflits entre les villages ont presque toujours pour origine un vol ou une dette que le créancier n'a pu se faire rembourser et pour but le pillage.

On cherche à gagner à sa cause ses parents, ses amis; on consulte les voisins, puis l'expédition est résolue.

A proprement parler, il n'est pas fait de déclaration de guerre, ce serait superflu : L'adversaire se tient sur ses gardes. Les deux partis s'observent souvent fort longtemps, attendant une occasion favorable.

Rarement, on ira jusqu'au village ennemi. Si l'on s'y résout, on profitera de la nuit pour s'en approcher. Des éclaireurs reconnaîtront le point d'attaque, généralement une des portes, et enlèveront les lancettes.

L'assaut est donné au moment où les femmes commencent à se lever pour piler le riz. C'est à qui poussera le plus de cris et de hurlements, autant pour s'encourager, soi et ses voisins, que pour effrayer l'adversaire, qui, surpris, se dérobe presque toujours. On évite soigneusement de le cerner, contrairement aux principes tactiques généralement admis chez nous. Ceux qui résistent sont tués. Chacun s'éparpille, cherchant à recueillir du butin et à faire des prisonniers.

A un signal donné, on bat en retraite. Une arrière-garde, équipée à la légère, protège la fraction principale et plante des lancettes et des piquets pour entraver la poursuite.

Ce genre d'attaque, je le répète, est l'exception.

La plupart du temps, les sauvages cherchent à faire des prisonniers sans combat. Différents partis se postent en forêt, près d'un chemin ou d'un champ et attendent l'arrivée ou le passage des habitants.

La razzia accomplie, ils décampent au plus vite et rentrent chez eux : les prisonniers sont rendus moyennant une rançon, ou vendus si leur famille n'a pas les moyens de les racheter.

L'équipement de campagne comprend, outre les armes, une serpe à long manche ou un sabre pour tailler, le cas échéant, un chemin dans les broussailles, une hotte contenant des vivres, et une gourde. Malgré cet attirail, aucun obstacle ne les arrête : ils passent partout.

Une expédition n'est jamais entreprise sans consulter les oracles, oiseaux ou grillons. Si un présage néfaste se manifeste pendant la route, toute la troupe fait demi-tour.

L'alerte est donnée par cri d'alarme, aigu et strident, poussé par le premier qui a vu l'ennemi. Tous ceux qui l'entendent doivent le répéter pour avertir les habitants dispersés dans les champs ou dans la forêt. Il

gagne ainsi de proche en proche le village, où résonne à son tour le tam-tam ou tambour de guerre. Tous les tambours des villages voisins lui répondent. C'est l'appel aux armes. Chacun se rassemble sur la place publique.

Dans les opérations, les sauvages emportent une trompette, faite d'une corne de buffle à laquelle est adaptée, sur le côté, une embouchure à lame vibrante.

Je me rappelle en avoir vu d'à peu près semblables aux pirates annamites. Ils ne s'en servent qu'après une victoire. C'est un instrument sacré, aussi vénéré que l'est, chez nous, le drapeau. Aussi n'est-il confié qu'au chef de l'opération.

En cas de guerre avec des étrangers, les sauvages feraient certainement le vide devant une troupe nombreuse, mettraient en lieu sûr les femmes et les enfants, le riz, les objets les plus précieux, gongs et jarres et laisseraient passer l'orage.

En dehors de la capture d'un des leurs ou de la prise de leurs biens, je ne sais trop s'ils tendraient des embuscades ou harcèleraient la colonne. Ils ne s'exposent volontiers que s'ils y trouvent profit, cherchant surtout à reprendre, par la ruse, ce qu'on leur a volé, à piller des convois ou à enlever de petits détachements.

Vigoureux, habitués au danger par des luttes presque journalières, aux privations, par toute une vie de misère, durs à la fatigue, avec cela, favorisés par un terrain où les obstacles se prêtent admirablement aux surprises, ils pourraient devenir des adversaires dangereux si leur caractère, leur état social, les mille rivalités qui les divisent ne les empêchaient de mettre sur pied un effectif considérable et d'imprimer à des efforts partiels l'impulsion d'une seule volonté.

Ils possèdent, dans les flèches empoisonnées, une arme terrible qui pardonne rarement, d'une puissance telle qu'elle peut avoir raison d'un éléphant en une demi-heure.

La fabrication du poison est tenue secrète. Certains villages en ont la spécialité. Je crois qu'ils le composent en mélangeant le suc d'une liane avec certaines écorces d'arbres qu'ils font macérer dans l'eau.

Il peut, sans inconvénient, être ingéré dans l'estomac et perd toute efficacité en vieillissant.

Chez eux, tout ce qui est capable de porter une lance ou un sabre marche au combat.

Pour défendre leurs femmes et leurs enfants ou leur bien, ils braveraient la mort sans broncher et je suis certain, qu'acculés à une situation sans issue, ces gens-là nous étonneraient.

Leur tempérament tient du fauve qui, neuf fois sur dix, vous laissera passer, si vous êtes en nombre ou s'il n'est pas affamé, mais qui, blessé ou traqué, vendra chèrement sa vie, sans compter ses ennemis.

Voici un fait dont M. Lugan fut le témoin oculaire, et qu'il m'a raconté.

Pendant la marche de la colonne du commandant Chevreux, de Cochinchine au Binh-Dinh, en 1886, un détachement fut envoyé en reconnaissance chez les Moïs où, croyait-on, quelques rebelles s'étaient réfugiés. Les premiers villages furent trouvés déserts : tous les habitants avaient fui. La troupe s'avançait sur le chemin, dans l'ordre de marche habituel.

Menacé de revenir bredouille, sans le moindre renseignement, le commandant de la reconnaissance, abandonnant la route directe, fractionna son monde en trois détachements et parvint à surprendre un dernier village.

Se voyant cernés et croyant à une attaque, les habitants se massèrent rapidement en cercle, sur la place, les femmes et les enfants au centre. Les uns bandèrent leur arc, d'autres mirent le sabre à la main et tous attendirent le choc à découvert avec le plus grand calme.

On eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'on ne leur voulait aucun mal, mais ils ne voulurent parlementer qu'à distance.

Climat. — Le climat est différent de celui des régions annamites, pourtant si rapprochées et situées à la même latitude. C'est ainsi que le capitaine Coguiard fut arrêté à Tramy par les pluies, alors qu'à la même

époque (février), les sauvages de B. Khasom considéraient une ondée comme un phénomène presque surnaturel.

Je comparerai volontiers le climat des plateaux à celui du Bas Laos ou du Cambodge, mais il est moins chaud, grâce à l'altitude sensiblement plus élevée de la région et au voisinage des montagnes. Celles-ci s'étalent en pente généralement très douce vers le Mé-Khong, tandis que, du côté de la mer, elles se dressent comme d'énormes murailles limitant l'action des moussons.

On compte, dans l'année, deux saisons bien tranchées, les mêmes d'ailleurs que dans tout le bassin du Mé-Khong :

La saison sèche va approximativement de fin novembre à fin avril ; elle correspond à la mousson nord-est. La saison des pluies s'étend de juin à novembre, correspondant à la mousson sud-ouest. Cette dernière bat son plein en août et septembre.

Avril et mai, qui précèdent les pluies, sont les mois les plus chauds de l'année. Décembre et janvier, qui les suivent, sont les plus froids.

Bien que les pluies finissent vers la mi-novembre, il est prudent de ne pas s'aventurer dans la région avant la dernière quinzaine de décembre. On s'exposerait à rencontrer nombre de rivières grossies qui gêneraient la marche.

Fait à remarquer, les plus grandes crues se produisent dans la première période de la saison pluvieuse. A ce moment, de gros nuages passent sur les plateaux, s'accrochent aux flancs des montagnes, crèvent et viennent enfler tous les cours d'eau. Par suite de la pente générale du terrain, assez prononcée, ces crues sont très importantes, mais de peu de durée.

Je crois le pays très sain sur les plateaux où l'on ne trouve ni grandes forêts, ni marécages. Comme conséquence, pas de fièvre des bois ni de fièvres paludéennes. Jamais de « crachin[1] », mais un air sec pendant la majeure partie de l'année, un sol assaini par d'immenses incendies

1. Nom donné au Tonkin à une sorte de brouillard se résolvant fréquemment en une pluie fine et pénétrante.

annuels, une température très supportable, rafraîchie par le voisinage de la mer, partout de l'eau excellente.

L'Européen pourrait vivre là, mieux que partout ailleurs. La population indigène y est très vigoureuse.

A part la variole, les épidémies y sont rares; les goitres, si communs chez les sauvages du Nord, sont inconnus.

D'assez nombreuses maladies de peau, quelques cas de fièvre dûs aux variations de la température, contre lesquelles le corps est mal protégé, sont les seuls tributs payés par les habitants à la maladie.



Fig. 43. — Jeune femme sauvage allant à l'eau

CHAPITRE III

DE LA MISSION CATHOLIQUE DES BAHNARS A LA CÔTE D'ANNAM (NHA-TRANG)

---

§ 1. — DÉPART POUR ATTOPEU. LES ÉLÉPHANTS ET L'ESCORTE RESTENT EN ROUTE. RENCONTRE DES LAOTIENS. LE KÉBO. CHANGEMENT D'ITINÉRAIRE.

(2-11 mars. 130 kilomètres).

Depuis quelques jours, des bruits inquiétants, venant de l'Ouest, ont été rapportés aux missionnaires. D'après les gens du pays, une colonne, commandée par un mandarin siamois, s'organiserait sur le bas Sé-San. On lui prête l'intention de s'emparer du territoire sauvage jusqu'à la chaîne de partage.

Dans le nord, des bandes laotiennes, descendues d'Attopeu, parcourent la région, à trois ou quatre journées de marche de la mission. Les habitants, pris de peur, sont venus demander au père Guerlach de les protéger.

Il était grand temps d'arriver.

Malheureusement, les moyens de protection dont nous disposons, M. Dugast et moi, réduits à 15 miliciens, sont plutôt moraux qu'effectifs.

Mais il faut parer au plus pressé et je n'ai pas le choix des moyens.

J'enverrai M. Dugast aux renseignements dans la direction d'Attopeu, pendant que je me porterai, de mon côté, au-devant de la colonne signalée dans l'ouest.



Fig. 44. — Rivière de Saravan.

Le capitaine Cogniard, actuellement à Tourane, est prévenu d'avoir à rallier la mission catholique, par Qui-Nhòn et An-Ké.

Le 1[er] mars, grâce à la diligence du père Guerlach, nous sommes en mesure de nous mettre en route. Je pars avec lui, le 2 au matin et nous allons coucher à Peleï[1] Djuh, village Djiaraï situé au confluent du Pœkau et du Bla (20 kilomètres).

Le Pœkau est une grande rivière un peu moins large que le Bla, mais d'un débit beaucoup plus considérable. On doit le considérer comme la branche principale du Sé-San.

A Peleï-Djuh, commence une région très montagneuse, dominée par un massif important, celui du Kong-Mong-M'raï. Pays très fertile, bien arrosé, couvert de villages et de vastes terrains déboisés quelquefois plantés en riz, le plus souvent incultes.

Dès la deuxième journée, les éléphants donnent des signes non équivoques de fatigue. Le chemin, coupé de ravins aux pentes raides, est encombré de bambous qui arrêtent les bâts au passage. On perd un temps infini à le débroussailler et la marche est d'une lenteur sans pareille.

Le père Guerlach, ne pouvant s'absenter longtemps de sa chrétienté sans l'autorisation de son évêque, me quitte bientôt pour retourner à Kon-Toum. Nous nous connaissons depuis quinze jours à peine et déjà nous sommes les meilleurs amis du monde. « Capitaine, dit-il en m'embrassant, vous représentez ici la France : c'est vous dire que vous pouvez compter sur nous, » et je sens, à la façon dont il me serre la main, qu'il s'engage sans réserve.

La nouvelle de son arrivée s'est répandue rapidement dans les environs. Tous le connaissent de réputation mais personne ne l'a vu, car il n'a jamais quitté le territoire de sa mission. Aussi, sur la route, croisons-nous fréquemment des notables venus de tous côtés à sa rencontre. Grande est leur déception en apprenant qu'il a regagné Kon-Toum. Mais nous sommes ses amis et c'est à qui s'emploiera à nous seconder.

1. Village, dans un grand nombre de dialectes sauvages (abréviation P.).

La marche se continue le 4 sur P. Toumhou.

Les villages montrent beaucoup d'empressement à nous faciliter le voyage et ne nous cachent pas leur sympathie. Des bandes de débroussailleurs déblaient les chemins. Les guides sont fournis sans discussion.

La popularité et la renommée du père Guerlach, la crainte presque superstitieuse qu'il inspire aux sauvages, datent surtout d'une expédition dirigée par les Bahnars, il y a trois années, contre un grand village de Djiaraïs, leurs ennemis jurés. Ce village menaçait d'affamer la mission en pillant régulièrement ses convois de ravitaillement et faisait de fréquentes incursions sur son territoire.

Déjà auparavant, la vie des missionnaires toute de dévouement, leurs actes de charité, leur réputation de justice, avaient conquis à leur cause, bon nombre de sauvages, même païens. Mais pour ceux-ci surtout, il manquait encore à leur autorité cette sanction que donne la force et, à leur influence, le prestige d'une victoire.

Lors de l'expédition à laquelle je fais allusion, le père appela à lui tous les villages qui voulaient être ses amis et put réunir le chiffre énorme de 1.200 hommes armés.

Jamais de mémoire de sauvage, on n'avait vu pareil nombre obéir à un seul homme et bien que l'expédition eût été couronnée d'un plein succès, personne ne fut tué ni même blessé.

Chacun avait pu voir le Père, sans aucune arme, marcher à cheval en tête de la troupe, sans souci des flèches qui tombaient autour de lui, semblant le respecter.

Le bruit s'était répandu qu'un lang (esprit) avait élu domicile dans son corps, ce qui le rendait invulnérable, et qu'avec lui personne n'avait rien à craindre.

Il n'en fallait pas tant pour agir sur l'esprit superstitieux des sauvages et créer à Boc-Cagne[1] une réputation immense.

Force matérielle, pouvoir occulte, il avait tout pour lui. Et, fait

1. Nom du père Guerlach en sauvage.

bien plus extraordinaire encore aux yeux des sauvages, il n'utilisait pas à son profit personnel la puissance dont il disposait, mais il était connu de tous, au contraire, pour sa charité.

La suite des événements montrera quel degré de confiance le Père était arrivé à inspirer aux sauvages au moment de l'entrée en scène des Siamois.

A partir de P. Toumhou, où nous arrivons le 4 à midi, les mouvements de terrain s'accentuent : le pays se ravine et la marche devient de plus en plus difficile. Bientôt, une longue chaîne détachée du Kong-Mong-M'raï, dont elle forme le prolongement, nous barre la route. Il faut la franchir pour gagner P. Brou situé sur le versant opposé, dans le bassin du Nam-Sathaï, gros affluent du Sé-San. Par malheur, ce village est en guerre depuis longtemps avec les gens de Toumhou et les habitants ont barré la route. Nous nous heurtons à des abatis d'arbres et de bambous, formant un fouillis inextricable. Leurs abords sont garnis de lancettes qui se continuent sur tout le parcours jusqu'aux premières cases.

L'altitude de la montagne est d'environ 1.100 mètres. Ce massif du Kong-Mong-M'raï, qui, regardé de Kon-Toum, d'enfilade, apparaît en forme de pic, ressemble, vu d'ici, à une muraille gigantesque dressée par des Titans.

A côté et tout près, surgit un deuxième massif encore plus élevé, s'allongeant vers le sud-est, le « Gœur-Tang » dont la silhouette horizontale, légèrement dentelée, coupe net l'horizon, d'une ligne dure.

Entre les deux s'ouvre une brèche par où passe la route d'Attopeu. Le Dak[1] Chier coule au fond. Derrière, c'est le pays des Cédangs, région très montagneuse, tourmentée, difficile, couverte de forêts, semée de coupe-gorge où il est prudent de ne s'aventurer qu'à bon escient, car les habitants n'en sont pas commodes. Ils passent, avec les Davaks, pour les plus féroces entre tous les sauvages.

1. Rivière ou ruisseau (Djiarai et Bahnar).

L'ascension est rude. Il faut enlever les lancettes une à une et se frayer un passage à coups de sabre.

Il est sûr que les éléphants, habitués à la plaine et déjà fatigués, ne pourront passer par là. Retourner en arrière serait compromettre le succès du voyage et le temps presse. Il ne me reste d'autre parti à prendre que d'abandonner le convoi, qui gêne mes mouvements, en le laissant sous la garde de mon escorte. Le Senang-You le conduira à P. Djuh et y attendra des ordres.

Le 5 au matin, nous gagnons P. Brou situé au pied de la montagne, sur le versant septentrional. En quatre jours, nous n'avons fait que 50 kilomètres.

Les bruits recueillis à Kon Toum se confirment.

Des Laotiens sont sur le Nam Sathaï. D'autres remontent le Sé-San. Les habitants nous font le meilleur accueil et vont chercher les bagages restés en arrière. Tous réclament ma protection et me promettent des porteurs à la seule condition d'empêcher les Laotiens de venir chez eux.

Me voici désormais à la merci des sauvages, sans moyens de transport et sans beaucoup d'objets d'échange pour parer à mes multiples besoins. Mon personnel comprend 6 hommes : l'interprète Bò, 3 boïs et 2 guides, dont un sauvage ; mais je marche avec l'appui moral de la mission catholique. « Boc-Cagne » est derrière moi avec ses 1,200 guerriers. Chacun le sait, car le Père m'a donné, comme guide, l'Annamite en qui il a le plus de confiance, un nommé Sanh, qu'il a fait habiller de rouge et galonner jusqu'aux épaules. Pour tous, c'est son représentant. Et certes, il attire l'attention plus que moi, avec mon simple paletot de coutil, bien endommagé déjà par les bambous de la route. Si, en France, il m'arrivait d'être rencontré dans cette tenue au coin d'un bois, on irait vite chercher les gendarmes. Ici, où l'homme s'habille d'un rayon de soleil, je fais encore très bonne figure.

Débarrassé des éléphants, je puis aller plus vite et passer partout. Au lieu de continuer ma route vers l'Ouest, je fais un brusque crochet au Sud, pour regagner le Krong-Ial (Sé-San) à P. M'non, distant d'un peu plus de 40 kilomètres. J'y arrive le 8 à midi, ayant traversé un pays très

montagneux couvert de forêts, rappelant les régions les plus accidentées du haut Laos.

Les rives des cours d'eau sont seules habitées : nulle part on ne rencontre de rizières, bien que le sol se prête souvent à ce genre de culture.

Les chaînes, séparant les affluents du Nam Sathaï que nous avons coupés, ont 900 à 1,000 mètres d'altitude ; leurs flancs sont souvent en partie déboisés. Les derniers contre-forts des montagnes s'arrêtent à quelque distance du Krong-Ial.

Une plaine couverte de taillis et de broussailles leur succède et se continue jusqu'à P. M'nou.

Les villages de la route n'ont fait aucune difficulté pour porter les bagages, acceptant sans discuter le mince salaire que je leur donne, généralement deux feuilles d'étain laminé de 11 centimètres de côté ou un collier de perles pour une demi-journée.

Les porteurs de P. Ketang m'ont toutefois joué un assez vilain tour : ce sont gens peu pressés, qui mangent quand ils ont faim ; mais j'aurais mauvaise grâce à leur en tenir rigueur, certain qu'ils n'y ont mis aucune malice.

Je venais de gravir une satanée pente qui n'en finissait plus et je m'étais arrêté, comme d'habitude, vers midi, pour déjeuner ; le convoi était resté un peu en arrière.

La chaleur était accablante et j'attendais tranquillement ma maigre pitance quotidienne : riz, poulet ou cochon rôti dans les bons jours, poisson sec dans les mauvais, le tout arrosé d'eau, lorsque je vis arriver l'interprète Bò, seul et tout essoufflé.

« Il vous faut redescendre la montagne pour déjeuner, me dit-il.

— Comment ! redescendre ! et j'évoquais le souvenir de ma rude ascension, peu disposé à la renouveler.

— Oui, les sauvages se disent fatigués et ne veulent pas monter (des gaillards qui feraient le poil aux chasseurs alpins !). Ils sont arrêtés là-bas, au ruisseau, et mangent en vous attendant. A toutes mes représentations, ils se contentent de répondre : « Le Français ne porte rien, il peut aller vite. S'il veut manger, c'est à lui de descendre et non à nous de le rejoindre. »

Vaincu par cette logique et d'ailleurs incapable de bouder longtemps, car je n'avais pris depuis le matin qu'une tasse de café et quelques lampées d'eau aux ruisseaux du chemin, je dus m'exécuter.

Je retrouvai mes bons hommes ayant déjeuné déjà, savourant les douceurs de la sieste, persuadés que leurs arguments étaient sans réplique.

Le Krong-lal, au point de passage du chemin, a 150 mètres de largeur. Des bancs de roches encombrent son lit et occasionnent de nombreux rapides infranchissables aux embarcations. La rivière n'est navigable qu'à partir du confluent du Nam Sathaï (la-Hadraï), où se tient un poste de Laotiens. La distance est d'environ une journée de marche.

Pendant la route, j'ai été rejoint à P. Rdé, dans la nuit du 6 au 7, par un émissaire annamite du père Guerlach. Il m'apporte un télégramme du résident supérieur en Annam, m'informant qu'une colonne laotienne, commandée par un mandarin siamois, le Luang Sakhon, est partie de Stung-Treng le 23 février, se dirigeant sur Ban Dôn. Elle aurait pour mission de pénétrer jusqu'à la chaîne de partage en employant la force, s'il en était besoin. Son effectif est d'environ 400 hommes.

Comme instructions générales, le résident supérieur m'invite à me concerter avec les missionnaires et les sauvages pour empêcher ce mouvement. Que n'ai-je gardé mon escorte !

Il me reste 6 hommes. Pas de chefs dans le pays, avec qui s'entendre : pas de moyens de transport assurés et très peu d'objets d'échange pour m'en procurer. Dans ces conditions, le succès peut sembler douteux : mais il est de mon devoir de tenter même l'impossible, et quelque chose me dit que je réussirai : *Audaces fortuna juvat*.

Avec un but, de la confiance, de l'énergie et du jarret, il est bien peu d'obstacles qui puissent arrêter quand l'intérêt du pays est enjeu.

Le père Guerlach m'assure de son concours, me promettant de mettre en œuvre, s'il le faut, tous les moyens dont il peut disposer.

L'ensemble des dispositions prises par les agents siamois m'amène à

supposer qu'à la suite des ordres provoqués par le commissaire de Bassac, dont j'ai parlé au début de ce récit, le territoire des sauvages indépendants va être envahi, sans souci des revendications possibles de l'Annam ou du Cambodge.

La politique siamoise s'affirme ici encore comme au Laos, comme partout, toujours orientée vers le même but. « Occuper d'abord, discuter ensuite. » C'est là, du reste, l'éternelle tactique de tous les Orientaux. Pour eux, le « droit » n'existe pas. C'est un mot vide de sens, fait pour les imbéciles. Ils ne reconnaissent, en la matière, que le fait accompli. Vouloir les prendre autrement, par des arguments ou par le sentiment, est une faiblesse dont ils tireront toujours parti.

Avant de prendre une décision, il importait de s'assurer de la présence des colonnes signalées sur le Nam Sathaï et sur le bas Sé-San. Une pointe poussée de ce côté me permettrait, en outre, de relier mes itinéraires à ceux de M. Dugast et, par suite, au Mé-Khong.

A Peleï Thoung Ha Iôm, où je vais coucher le 7, une délégation de plusieurs villages vient me demander protection contre les bandes laotiennes.

La région porte le nom euphonique de Ring-Rang Dang-Ta-Bot.

Le bruit court que ces bandes veulent réquisitionner du riz pour une grande colonne. Le mot réquisition sonne mal aux oreilles des sauvages.

Quelques notables me proposent d'aller chercher les 1,200 guerriers de Boc-Cagne. Ils ne seraient pas fâchés, je crois, de voir leurs affaires réglées par autrui.

Pour modérer leur ardeur, je leur donne l'assurance que, moi présent, les Laotiens ne tenteront rien contre eux.

J'irai trouver leur chef et m'entendrai avec lui.

La marche se continue, le 8, à travers un pays très légèrement mamelonné, couvert de forêts en partie défrichées. Les grandes montagnes sont déjà loin derrière nous. Le sol s'abaisse en pente douce jusqu'au Mé Khong, avec, çà et là, quelques boursouflures d'un faible relief.

Mes porteurs sont relayés de village en village sans discussion.

La route traverse Peleï-Lamit et se continue toujours sous bois, jusqu'au Krong-Ial, dont elle suit la rive gauche ou les parties du lit laissées à sec par la baisse des eaux. Ce trajet est très difficile à cause des rochers, et de nombreux passages sont impraticables aux animaux de bât. Les berges sont encaissées, souvent à pic, bordées de collines boisées peu élevées. La grande route passe un peu plus au sud, se dirigeant sur Khong-Sédam.

Nous passons la rivière en bateau, vis-à-vis de P. Pi.

Un poste laotien est installé à 1 kilomètre de là, au confluent du Nam-Sathaï : mais la nuit est proche et il est trop tard pour s'y rendre.

Les habitants racontent que le roi de Bassac est attendu sur le bas Sé-San avec 700 hommes.

Une colonne, descendue d'Attopeu, se trouve sur le Nam Sathaï, à 3 ou 4 jours du confluent. Elle a envoyé 100 hommes au-devant du roi de Bassac.

Le déplacement de ce prince, l'importance des forces déployées, semblent indiquer, de la part des Siamois, un projet bien arrêté de pénétrer, coûte que coûte, jusqu'à la chaîne de partage qu'ils revendiquent comme frontière. Il n'y a plus à hésiter. J'envoie au père Guerlach, par le sauvage qu'il m'a donné, un courrier pour le gouverneur général, l'informant de ce qui se passe et des dispositions à prendre pour parer aux événements. J'invite en même temps MM. Dugast et Bricout à venir me rejoindre.

En les attendant, je me rends, le 9, près du chef laotien.

Pour qui connaît le peu d'initiative de ces agents subalternes, appelés par le hasard à jouer un rôle, en dehors de leurs instructions, il était certain, qu'avec un peu d'adresse, j'obtiendrais de lui tout ce que je voudrais.

Toutefois, soit ignorance ou parti pris, il ne peut me donner aucun renseignement sur les projets siamois.

Il a été placé là, dit-il, pour constituer les approvisionnements de riz destinés aux colonnes. J'obtiens de lui des bateaux pour descendre le Sé-San et la promesse qu'il gardera le *statu quo* vis-à-vis des villages

sauvages m'ayant demandé protection, mais sous réserve de l'approbation du mandarin siamois avec qui je vais m'entendre.

Le 11 au matin, j'arrive au village du Kébo, chef birman soumis à Bassac, après une navigation assez facile, malgré la baisse des eaux. On ne rencontre que deux rapides importants : encore les barques peuvent-elles les éviter en suivant des chenaux latéraux.

Je trouve le village du Kébo à peu près désert. Le chef est parti avec 30 hommes au-devant du roi de Bassac.

La colonie de Birmans, installée là, à demeure, exploite l'or que charrie la rivière.

Aucun préparatif n'est fait sur la route pour recevoir le roi, et son arrivée n'est annoncée nulle part, pas plus que celle d'une colonne. Il est donc à présumer que le mouvement des Siamois se concentrera en premier lieu sur Ban Dòn.

J'abandonne aussitôt le projet de me rendre à Attopeu, pour me porter à leur rencontre et les joindre avant qu'ils aient pu pénétrer chez les sauvages.

Impossible de faire venir mon escorte de miliciens ou d'en demander une au père Guerlach. Elles n'arriveraient pas à temps. L'avance de 17 jours, qu'a sur moi la colonne, m'oblige à me mettre immédiatement en route, avec mon seul personnel.

Nous avons donc tous deux, la colonne et moi, le même objectif Ban Dòn. Pour l'atteindre, elle a de 250 à 300 kilomètres à parcourir, et moi 200.

J'ai sur elle plus d'un avantage, la mobilité, la connaissance du pays et de ses habitants, et surtout un droit acquis à défaut d'autre, celui du premier occupant, appuyé cependant sur certains précédents de vassalité du pays, autrefois tributaire du Cambodge et de l'Annam.

Tout bien pesé, j'espère arriver à temps si je ne suis pas arrêté en route ou trop retardé. J'ai constaté bien souvent, au cours de mes voyages, que les Siamois ne se pressent guère quand ils n'ont aucune raison d'aller vite et leur chef doit me croire en route pour Attopeu.

MM. Dugast et Bricout vont pouvoir renforcer leur escorte de la

mienne et au besoin de gens fournis par le P. Guerlach. Ils installeront des postes sur les principales routes et resteront dans la région pendant mon absence, pour ramener la confiance chez les populations et parer aux éventualités. Je leur envoie des instructions dans ce sens par un Cambodgien échoué, je ne sais trop comment, dans un des villages que j'ai traversés.

§ 2. — EN ROUTE POUR BAN DÔN. DIFFICULTÉS. LE SORCIER DE L'EAU. DÉSERTION DES GUIDES ET DES PORTEURS. RENCONTRE DE LA COLONNE LAOTIENNE. BLOQUÉ A BAN DÔN.

(12-22 mars, 190 kilomètres).

J'ai su plus tard qu'à la nouvelle de ma marche sur Ban Dôn, sans escorte, sans moyens de transport, sans grandes ressources pour vivre et payer mes porteurs de village à village, le père Guerlach avait fait dire, à mon intention, le chapelet par toute sa chrétienté, persuadé que j'allais courir les plus grands dangers.

Bien que sans appréhension, je ne me dissimulais pas les difficultés de l'entreprise. Je crois avoir suffisamment édifié le lecteur sur le caractère des sauvages pour qu'il soit inutile d'insister.

Lors de mon premier voyage, l'arrivée chez eux d'un Européen, la vue d'armes inconnues, leur avaient causé plus de surprise que de frayeur. La croyance que je précédais une grande troupe me servit plus que la présence de mon escorte, mais n'aurait pas suffi, peut-être, à assurer ma sécurité, si un peu de superstition ne s'en était mêlée.

Or, soutenir longtemps sans accroc le rôle de sorcier, pouvait devenir difficile. Je n'y étais pas préparé. Il suffisait d'un fait insignifiant, voire même d'un caprice du soleil, pour prouver à tous que je n'entretenais aucun commerce avec les esprits. Quant au bracelet donné par le Sadète Faï, je comptais d'autant moins sur sa vertu, pour me tirer d'embarras, que je me trouvais sur le versant laotien, en dehors du domaine de ce personnage.

Bien plus, la situation s'était modifiée. Le pays était menacé d'une véritable invasion. L'insuffisance de mes moyens, comparés surtout à ceux des Laotiens, me mettait aux yeux des sauvages dans une situation d'infériorité notable. Il me manquait, pour gagner leur confiance, un facteur essentiel, la force, car ces gens-là n'ont jamais compté qu'avec le nombre.

Appelés à se prononcer entre les Laotiens et moi, leur choix n'eût pas été douteux. Comment faire entrer dans leur cerveau qu'avec 5 hommes je pouvais arrêter une armée.

Dans la partie que j'allais jouer, il me fallait donc aller vite et arriver premier à Ban Dôn.

En prévision d'un échec et pour garantir les régions du nord, moins immédiatement menacées, je demandai au gouverneur général l'envoi à Kon-Toum de 60 miliciens. C'était le seul moyen d'inspirer confiance aux populations en leur montrant que nos promesses de protection n'étaient pas illusoires.

M. Bricout, avec quelques-uns de ses miliciens, devait s'installer, en attendant, sur la grand'route de Ban Laïa à la chaîne de partage, vers P. Gong-Konet. M. Dugast se rendre au-devant de la colonne descendue d'Attopeu et lui demander de garder le *statu quo* jusqu'à l'arrivée du Luang-Sakhon.

Le 12, je regagne B. Khong-Sédam (Peleï-Khong) où le mandarin laotien m'a fait réunir une vingtaine de porteurs. A mon arrivée, le village venait d'être victime d'une razzia. Une bande de Djiaraïs venus du Nord-est avait enlevé, dans les champs, plusieurs habitants et les guerriers se préparaient à marcher à sa poursuite. Mais, suivant son habitude l'ennemi, en se retirant, avait planté sur le chemin des lancettes de bambou, pour protéger sa retraite et il restait peu d'espoir de l'atteindre.

13 mars. — En quittant Khong Sédam, les guides, au lieu de se diriger vers le sud, prennent une direction opposée et me font contourner par le nord un massif peu élevé au pied duquel coule la Dak Gabor, petite rivière affluent du Sé-San. Ils me donnent, comme raison, qu'ils ne

connaissent pas d'autre route. Bonne ou mauvaise, je suis bien forcé de m'en contenter.

Le chemin suit un dos de terrain légèrement ondulé et se maintient très praticable. La forêt règne partout d'une façon continue, formée tantôt de hautes futaies, tantôt de bambous annuels. Aux approches de P. Bia, elle s'éclaircit et se coupe de grands espaces déboisés cultivés en riz.

P. Bia ne fait aucune difficulté pour changer les porteurs de Khong Sédam que je paie en argent, pour ménager mes objets d'échange.

La marche est reprise à midi sur P. Bia Noï (petit), distant de 10 kilomètres. Ce village est en construction : beaucoup de cases sont encore inachevées et la plupart des habitants sont allés dans la forêt chercher des bambous. Ils ne rentreront pas avant la nuit.

C'est là un fâcheux contre-temps.

La coutume de changer de porteurs de village à village est sacrée aux yeux des sauvages. Dieu me garde de recommander ce système à ceux qui veulent aller vite ! Pendant la journée, les vieillards et les infirmes restent seuls à la maison : les autres habitants sont à leurs champs ou dans la forêt.

On arrive cependant assez vite à les rassembler, à l'aide d'un carillon particulier, battu sur les gongs. Ce n'est pas le signal d'alerte, mais l'indice d'un événement grave nécessitant la présence de tous au village.

Il faut discuter ensuite le prix de location. Cette dernière question est toujours longuement débattue et l'on perd un temps infini à la résoudre.

Dès qu'elle est réglée, on est mené au village le plus proche, qu'il soit ou non sur la route.

Si les habitants sont en guerre avec lui, ce qui s'est rencontré plusieurs fois, il faut faire un détour pour l'éviter, car les chemins sont garnis d'abatis et de lancettes de bambou. On peut ainsi être amené à suivre les itinéraires les plus biscornus.

Si l'on ajoute qu'en l'absence de chef, l'intérêt ou la peur déterminent seuls les sauvages à faire une corvée, et que, dans les conditions où

je voyage, il m'est aussi difficile de satisfaire leur cupidité que de les effrayer, on pourra se rendre compte des nombreuses causes de retard auxquelles je me trouve exposé.

Grâce au voisinage de la mission catholique et à ce que l'on a raconté de moi, je parviens pourtant, ce jour-là, à déterminer mes anciens porteurs à continuer la route. Nous couchons en forêt après avoir fait 22 kilomètres.

14 mars. — La marche se poursuit à travers une région très broussailleuse, où le sentier est à peine frayé. Les guides, je ne sais pourquoi, évitent un beau chemin qui passe un peu plus au nord. Sanh a mis dans un panier son bel habit rouge pour ne pas le laisser lambeau par lambeau aux bambous épineux qui nous barrent à chaque instant le passage.

Nous croisons bientôt une piste coupant en biais notre direction. C'est le chemin qu'ont dû suivre les auteurs de la razzia de Khong Sédam. Elle se dirige à travers bois sur P. Khassoung, reconnaissable aux entailles faites au sabre sur le tronc des arbres, aux branches cassées jetées par terre, repères familiers aux sauvages pour retrouver leur route.

Vers dix heures, nous arrivons à P. Deng, ou Lanok-Deng, après avoir traversé une rivière assez importante, Dak-Brel, le dernier affluent du Sé-San.

Quatre kilomètres plus loin, nous sommes dans la vallée du Sé-Bang-Kan.

Une ligne de collines boisées, dont nous longeons le pied, forme la séparation des eaux entre les deux bassins. A mesure que nous nous éloignons de la mission catholique dont l'appui moral va bientôt nous manquer, les difficultés augmentent.

Je transcris ici mon journal de marche :

« Le remplacement des porteurs devient de plus en plus pénible. Sans l'aide de Sanh qui parle la langue des Djiaraïs et sait les prendre, je ne m'en tirerais pas.

Parfois, les vieillards, craignant un conflit, me viennent en aide et supplient les jeunes gens de s'exécuter. Ceux-ci se font tirer l'oreille, trou-

vant sans doute que les vieux en prennent à leur aise de se retrancher toujours derrière leurs cheveux blancs. Le plus souvent, il nous faut, brusquant leur décision, en prendre quelques-uns par le bras et leur placer, pour ainsi dire, la hotte sur les épaules. Comme les moutons de Panurge, il suffit d'en mettre en branle 3 ou 4 pour que le reste suive le mouvement. De ma vie, ma patience n'a été soumise à de telles épreuves.

Les sauvages ne croient guère à l'arrivée des Laotiens et se montrent d'autant plus rétifs à porter les bagages, que je ne puis leur donner qu'un salaire dérisoire. Au fond, ne ferais-je pas comme eux? J'ai dû



Fig. 55. — Prisonniers de guerre à la cangue

abandonner une partie du convoi à P. Louk, où je changeais de coolies pour la troisième fois en 12 kilomètres.

La plupart des habitants étaient ivres : ils fêtaient la vente ou la capture de prisonniers, que j'ai pu voir, la Cangue[1] aux pieds, à la maison commune.

Sanh a dû livrer une sorte de combat singulier à un grand diable qui nous disait des sottises et cherchait à nous faire refuser des porteurs. Cet

1. Pièce de bois percée d'un trou servant à entraver les prisonniers. Elle pèse jusqu'à 50 et 100 kilos.

acte de vigueur, dans de pareilles circonstances, a stupéfait la population. Il ne faudrait pas en abuser.

J'ai perdu là un temps infini et n'ai dépassé le village que de 6 kilomètres. Étape à la nuit, sur le bord d'un affluent du Ia-Drang, tributaire du Sé Bang-Kan. Total 18 kilomètres.

15 mars. — Mes étapes suivent une progression décroissante.

Aujourd'hui 13 kilomètres. La situation menace de se gâter. Je suis arrivé presque seul à P. Gong-Kouet, vers 10 heures.

Le village est très important. Plus de 100 maisons ; quelques-unes ont de 50 à 70 mètres de longueur. Tout un monde de familles et d'enfants grouille là dedans.

Je m'installe à la maison commune, bien que personne ne m'ait offert d'y monter. Des chapelets de gris-gris y sont suspendus. On me recommande de ne pas y toucher.

L'accueil est froid. Des notables arrivent. Je dis à Sanh de mettre son habit rouge. La réputation de « Boc Cagne » a heureusement pénétré jusqu'ici. Peut-être pourrai-je en tirer parti ? Pour le moment, impossible de rien conclure avant l'arrivée des bagages. Les habitants veulent prendre des renseignements sur mon compte auprès des porteurs, et ne s'engager qu'à bon escient.

Ma mauvaise étoile m'a fait fourvoyer dans un gros village. Comme à Ban Khasom, l'attitude des notables frise l'insolense. L'habit rouge de Sanh produit peu d'effet.

Dans cette région les femmes portent des jambières en gros fil de laiton roulé en spirale.

Drôle d'usage ! C'est laid et fort incommode pour la marche, mais c'est la mode et, en pays sauvage, dame mode exerce son empire, peut-être plus que chez nous.

Ici du moins, elle offre l'avantage d'une grande constance.

Je comprends mieux les faux cols, également en fil de laiton, portés dans certaines peuplades du nord pendant l'hiver, comme préservatifs des maux de gorge.

Vers midi, j'ai mes premiers bagages. A deux heures, arrivent les gens

de P. Louk, m'apportant ceux que j'y ai laissés. Après avoir cuvé leur vin, ils n'ont osé accepter la responsabilité de ce dépôt et se sont mis en route, mais ils réclament double salaire pour avoir « brûlé » un village. Je vois, à leur mine, qu'ils sont loin d'être satisfaits de ce que je leur donne. Encore ai-je été obligé de montrer les dents pour le leur faire accepter.

La discussion a fait mauvaise impression sur les habitants.

Je passe ici le reste de la journée en pourparlers qui n'aboutissent à rien. Le village me demande deux mètres d'étoffe par porteur, pour une demi-journée. C'est me dépouiller presque entièrement. « Nous nous déciderons demain » finit par conclure une des plus fortes têtes.

Pour la première fois depuis mon départ de Kon Toum, il n'a pas été question de m'offrir une jarre de bière.

Mes hommes en font l'observation non sans mélancolie ; je compatis à leurs regrets sans toutefois les partager.

Dans la soirée, Sanh me donne la raison de cette abstention. Le bruit court que nous fuyons devant les Laotiens. Les sauvages ne s'expliquent pas autrement la rapidité de notre marche et mon impatience à me remettre en route.

Si cette opinion s'accréditait, il pourrait être difficile de se tirer d'affaire.

16 mars. — Le lendemain, impossible de décider les habitants à partir. Les notables discutent sur la place du village au milieu d'un groupe de guerriers. Ils s'encouragent à ne pas céder, espérant obtenir le salaire qu'ils réclament.

Je me rends, au milieu d'eux, avec mon monde et les mets en demeure, une dernière fois, de m'accompagner.

Tous refusent, ne croyant pas plus à l'arrivée des Laotiens qu'à la possibilité pour moi de les arrêter avec les moyens dont je dispose. L'annonce d'un danger lointain touche du reste fort peu le sauvage. Il faut, pour l'impressionner, le fait brutal. C'est un roquet qui aboie tant qu'on ne lui montre pas une trique. « Nous sommes assez forts pour nous défendre seuls, me répondent-ils : les Laotiens peuvent venir, nous ne les craignons pas. »

Voyant mes arguments sans effet, il ne me restait qu'un parti à prendre, dangereux peut-être, mais par là même efficace : rompre avec eux, abandonner mes bagages et faire mine de regagner la mission catholique.

Ce fait constituait, sinon un *casus belli*, du moins un grief suffisant pour leur faire craindre des représailles.

Or, les sauvages ne s'embarquent dans ces sortes d'affaires qu'après mûre réflexion. Ils ne se soucieraient pas, sans doute, d'avoir les Bahnars sur le dos.

Céder serait m'exposer à voir se renouveler de pareilles scènes à chaque village. A ce compte, mes ressources ne me permettraient pas d'aller bien loin.

« Retournons à Kon Toum » dis-je à mes gens et tous de crier à tue-tête, en agitant leurs fusils : « à Kon Toum ! »

Nous partons. Un grand tumulte se produit. Les femmes effrayées rentrent à la hâte dans les cases, croyant à une déclaration de guerre et prennent leurs dispositions pour fuir dans la forêt.

Dans la crainte de voir la situation se dénouer autrement que je l'avais prévu, j'abandonne vite le chemin et fais embusquer mes gens dans la brousse, en dissimulant nos traces ; puis j'envoie Sanh rôder autour du village.

Mais j'avais frappé juste. Sanh revient avec deux notables, les plus anciens sans doute à voir leur aspect vénérable, qui me supplient de revenir en m'assurant que mes bagages seront portés sans conditions.

Bientôt on fait venir une jarre de bière et nous voilà devenus les meilleurs amis du monde. C'est à peine s'ils me laissent déjeuner, tant ils ont hâte de se débarrasser de moi.

Je laisse au village des instructions à M. Bricout pour le cas où les Laotiens arriveraient par Ban Laïa.

Il va occuper ce point avec 4 ou 5 hommes (!) en attendant que j'aie joint le chef siamois.

La région comprise entre P. Gong-Konet et Ban Dôn est déserte. Il nous faut abandonner la route directe et suivre la ligne des villages. Ce

détour me permettra de voir en passant le Sadète-Loum (sorcier de l'eau). Il importe de l'avoir pour allié. Par malheur, les cadeaux que je lui destinais, les mêmes que ceux donnés au Sadète Teung, sont restés à Kon Toum, en attendant qu'un des membres de la mission pût les lui porter.

Nous quittons Gong-Kouet à midi. A un kilomètre du village, le chemin franchit, sur un pont, le Ia-Drang (Houeï-Thang). C'est, avec le Nam-Liéou, le plus important des affluents de droite du Sé-Bang-Kan.

Tout va bien pendant cette journée. Nous traversons trois villages qui s'empressent de changer mes porteurs, se contentant de ce que je leur donne. Instruits de ce qui s'est passé à Gong-Kouet, les habitants préfèrent « ne pas avoir d'histoire ». Les localités sont d'ailleurs peu importantes et très rapprochées.

A P. Not, deux Annamites venus d'An-Ké pour faire du commerce si présentent à moi et m'accompagnent jusqu'à P. Alé où j'arrive, à la nuit noire, après avoir parcouru 24 kilomètres.

On m'apporte du bois, de l'eau, une jarre de bière, le tout gratis et l'on me promet des porteurs pour le lendemain. C'est à croire que l'on a changé mes sauvages.

La région de P. Alé P. Amé, est cependant une des plus peuplées de celles que j'ai traversées jusqu'à présent.

On m'a dit, au Laos, qu'elle pouvait mettre sous les armes un millier de guerriers.

Elle est arrosée par une rivière assez importante, Ia-Thorr, qui se jette dans le Nam Liéou.

17 mars. — Je me suis trop hâté de croire que tout allait marcher à souhait Les gens de P. Taï se chargent bientôt de m'enlever mes illusions.

La route suivie depuis Khong--Sédam traverse un pays généralement peu mouvementé, sorte de haute terre, formant comme le soubassement de la chaîne annamite.

Son altitude ne dépasse pas 400 mètres. Quelques collines isolées, d'un faible relief, limitent les vallées des principaux cours d'eau.

La forêt manque sur de grands espaces ; elle disparaîtra avant longtemps. Tout le pays est habité par les Djaraïs, jusqu'au delà du village du Sadète, et n'offre aucun caractère particulier.

A Peleï-Taï commence une région un peu plus montagneuse, d'aspect tourmenté, que ravinent les affluents du Nam Liéou. Il y a là, au pied des pentes, trois ou quatre gros villages environnés de fourrés impénétrables.

Ils gardent une sorte de défilé conduisant chez les Sadètes. Les Annamites, rencontrés hier, ont dit à Sanh que les habitants avaient massacré à plusieurs reprises des commerçants de leurs amis, pour les voler et qu'il fallait s'en défier. J'y arrive à 10 heures du matin, ayant traversé sans difficultés quatre ou cinq centres assez importants.

Rien ne semble, tout d'abord, motiver aucune appréhension. Les porteurs sont réunis pendant la halte du déjeuner. Mais à peine ont-ils dépassé leurs champs et gagné la forêt, qu'ils s'arrêtent, refusant de continuer la route avant de savoir ce qui leur sera donné comme salaire.

Le couteau sur la gorge, ces gens-là marchanderaient encore. Je réponds ne pouvoir rien promettre, ignorant quelle distance ils ont à parcourir. Après bien des hésitations et des pourparlers, la marche est reprise et l'on arrive, un peu avant la nuit, au Ia-Blop, affluent du Nam-Liéou.

Nous avons parcouru, dans la journée, 24 kilomètres. Le village du Sadète est situé non loin de là, de l'autre côté de la rivière. Impossible d'obtenir d'y coucher et de communiquer aujourd'hui avec le sorcier. Les coolies de P. Taï, comme les habitants du village, se refusent à participer aux préparatifs du campement, alléguant les premiers qu'ils ne sont pas nos domestiques, les autres qu'ils sont les serviteurs du Sadète. Tous s'en vont bientôt et nous laissent seuls. Ceux du P. Taï m'ont prévenu, avant de prendre congé, qu'ils viendraient demain réclamer leur salaire.

L'arrivée prochaine des Laotiens n'est pas encore connue. Il ne me reste qu'une centaine de kilomètres à faire pour arriver à Ban Dôn.

18 mars. — Dès le matin, le Sadète m'envoie un Laotien établi

depuis longtemps au village. Il remplit près de lui les fonctions d'interprète. Le sorcier me fait demander les motifs de mon retour dans la région.

Je le mets au courant de la situation, lui offre « mon amitié » comme au Sadète Teung et lui demande les moyens de me mettre immédiatement en route.

Les pourparlers traînent en longueur pendant toute la journée. L'interprète passe son temps à se rendre du campement au village, et du village au campement.

Comme partout, chez les sauvages, le but du Sadète est de nous rançonner, tout en restant avec nous dans d'excellents termes.

Pour abréger ces lenteurs, je lui propose de me rendre auprès de lui. Mais il me faut offrir « aux esprits », si je veux monter dans sa case, un cochon et un buffle vivants, un cochon et un buffle morts, une jarre de vin, etc...., prodigalités incompatibles avec l'état précaire de mes ressources. Néanmoins, comme la prudence me commandait d'être généreux, je lui promets les mêmes cadeaux qu'à son collègue et, en plus, un jeu de trois gongs, s'il veut déterminer les habitants à porter mes bagages.

Entre temps, les gens de P. Taï viennent réclamer leur salaire. Pour faire bonne impression sur ceux du Sadète et les engager à m'accompagner, je donne à chaque porteur, pour une demi-journée, un collier de perles et un bracelet en laiton qu'ils refusent, réclamant en plus 22 brasses d'étoffe rouge.

Impossible de leur faire comprendre que nos ressources sont limitées, qu'il me faut garder des provisions pour la route, sous peine d'être arrêté. « Mes éléphants sont restés en route, leur dis-je, et, pour aller plus vite, j'ai dû réduire mes bagages au minimum.

« En somme, si je voyage dans ces conditions, c'est pour vous protéger de l'invasion des Laotiens », arguments sans grande valeur à leurs yeux, il est facile de le voir.

« — Nous acceptons votre protection, répondent-ils, mais payez-nous quand même. Les autres villages ne nous regardent pas : vous vous arrangerez avec eux. Nous ne vous avons pas appelé. D'ailleurs, nous comp-

tons plus sur nos lances, nos arcs et nos flèches empoisonnées que sur vous, pour arrêter les Laotiens. Nous sommes plus nombreux qu'eux : nous savons tendre des embuscades dans la forêt et, s'ils viennent, pas un d'eux ne retournera au Laos.

« Nous voulons de l'étoffe : Remarquez que nous pourrions vous en prendre. Ce ne sont pas vos cinq hommes qui nous en empêcheraient. »

Pour la première fois, les sauvages osaient me menacer sans ambages.

Sans trop réfléchir, je jette à leurs pieds colliers et bracelets, en déclarant qu'ils n'auront pas davantage. Ils se consultent rapidement d'un coup d'œil, se retirent sans les prendre, et vont attendre ce que va décider le Sadète.

Il est sûr maintenant que le retour à Kon Toum va nous être fermé. Les Laotiens écartés, le danger disparu, les sauvages se montreront plus insolents encore et plus exigeants. D'ailleurs, mes ressources touchent à leur fin et le moment approche où il ne me restera rien à donner. Or, si le proverbe : « Pas d'argent, pas de Suisse » n'est pas connu ici, à coup sûr il n'est nulle part mieux pratiqué.

Bien qu'ils n'en voient pas matériellement la possibilité, les sauvages admettent que je les protège, mais sous condition pour moi de ne rien leur demander et de me tirer d'affaire avec mes propres ressources. En cas d'échec, tous tourneront casaque, c'est sûr. La peur les jettera dans les bras des Laotiens. Seul, le père Guerlach peut me tirer d'embarras, s'il n'est pas trop tard.

Sanh consent à lui porter une lettre dans laquelle j'exposerai la situation et la nécessité où je me trouve de lui demander d'envoyer à Ban Dôn des moyens de transport, une escorte armée et quelques objets d'échange. Nous sommes à 150 kilomètres environ de la mission.

Le brave garçon tient à partir seul, promettant de marcher nuit et jour et d'arriver vite si aucun accident ne l'arrête en route. « Un compagnon me gênerait plus qu'il ne me servirait, me dit-il, et vous pourrez en avoir besoin. »

Il emporte, comme armes, le fusil de chasse à deux coups du père Guerlach et un revolver.

Le courrier renferme en outre une dépêche adressée au gouverneur général. J'insiste sur l'urgence de l'envoi à Kon Toum des 60 miliciens réclamés précédemment.

Ce n'est pas sans regret et sans appréhension que je me sépare, dans un pareil moment, de mon plus précieux auxiliaire. S'il réussit, il m'aura tiré, une fois de plus, d'un bien mauvais pas.

Ces Annamites sont vraiment d'une trempe peu commune. Mes Laotiens sont des pygmées, comparés à eux. Sanh m'étonne surtout par son dévouement, vertu qu'on ne rencontre pas souvent parmi ses pareils. Le père Guerlach, qui le connaissait, m'avait en quelque sorte confié à lui en me quittant. « Sers le capitaine comme moi-même, lui avait-il dit ; fais tout ce qu'il te commandera. Que je ne te revoie jamais s'il lui arrive malheur. Pars tranquille, j'aurai soin de ta femme, de tes enfants et de ton champ, pendant ton absence. »

Mon personnel se trouve réduit, par ce départ, à 4 hommes.

Dans la soirée, deux habitants apportent la nouvelle que la colonne laotienne est signalée du côté de Nong-Té, sur le bas Sé-Bang-Kan. Elle comprend de 400 à 500 hommes, des éléphants et un nombreux convoi de voitures.

Je touche au moment critique du voyage. Les sauvages vont avoir à se prononcer entre les Laotiens et moi. Si ma situation se règle dans de bonnes conditions, je puis encore arriver à temps ; mais la corde est bien tendue.

Le Sadète, paraît-il, se trouve fort embarrassé de ma personne et, ne sachant à quel saint se vouer, va consulter les esprits pour leur demander conseil. Puissent-ils le bien inspirer ! car c'est notre tête à tous qui va servir d'enjeu aux augures. Voici, en effet, comment les sauvages opèrent en pareille occurrence. Le sacrificateur prend un poulet, lui coupe la gorge et le jette à terre par-dessus son épaule gauche ; puis, sans le regarder, il le laisse se débattre dans les convulsions de l'agonie. Suivant que le poulet reste, après la mort, sur le dos, sur le ventre ou sur le côté, on prend telle ou telle décision.

La vie humaine ne pèse pas lourd dans la balance de ces gens-là. Dans un cas analogue, le sort fut fatal à mon camarade de Malglaive, qui faillit être massacré. Le poulet était tombé côté pile.

Mes hommes comprennent, comme moi, que la situation est grave. Dans l'après-midi, ils se sont mis à nettoyer minutieusement leurs mousquetons et ne les ont plus quittés depuis. Je les entends s'entretenir à voix basse, groupés autour du feu, l'œil et l'oreille au guet.

Le soleil est couché depuis longtemps, mais personne ne songe à dormir. Chacun fait ses réflexions. Les miennes sont loin d'être désespérées.

Sans être fataliste, je crois aux pressentiments. Or, pas un instant depuis que j'ai pris le parti de marcher sur Ban Dòn, pour arrêter la colonne du Luang Sakhon, l'idée ne m'est venue que je pouvais échouer.

Il m'est arrivé deux ou trois fois déjà, au cours de mes explorations et pendant la campagne du Tonkin, de voir la mort sous le nez, comme dit M. Bonvalot.

Le lecteur se rappelle peut-être mon naufrage dans le Nam Ngoua.

Je ne savais pas nager. Eh bien! quoique roulé dans un tourbillon, rien ne m'a dit, pendant les quelques secondes d'angoisse que j'ai traversées, que j'allais mourir. Le meilleur nageur y serait resté cent fois.

Si les génies, cependant, sont moins cléments que les rapides, je tâcherai de filer sans tambours ni trompettes sur Ban Dòn. A la grâce de Dieu!

. . . .

Dans le silence de la nuit, des bruits lointains de carillons nous arrivent du village. La consultation est sans doute terminée.

En un clin d'œil, nous sommes sur pied, mes gens et moi, prêts à tout événement.

Arrive l'interprète du Sadète, accompagné d'un sauvage. C'est la paix qu'ils m'apportent. Le poulet est tombé côté face.

Le sorcier me fait prévenir qu'il accepte mon amitié. Il me fournira guides et porteurs. Je pourrai me mettre en route dès demain matin.

Comme gage de ses bonnes dispositions, il me fait remettre, à l'instar de son collègue du feu, un bracelet de cuivre et un bol de riz sacré.

19 mars. — Au réveil, nouveau contre-temps. Les gens du village ne veulent pas marcher. Leur salaire revient de droit au Sadète, c'est l'usage. — En bons sauvages, ils se soucient peu de faire une corvée dont ils ne retireront aucun profit. J'aurais été curieux d'assister aux débats, à cette lutte entre les réalités de la vie et la superstition, entre l'intérêt et la peur, si bien faite pour mettre à nu le caractère de ces populations.

Mais, qu'est-ce donc que ce sorcier, assez puissant pour amener un nouveau déluge, devant qui chacun semble trembler et qu'on brave impunément pour d'aussi misérables questions ?

Faut-il voir là une preuve de scepticisme envers la légende, sentiment contraire, il est vrai, à l'esprit général des sauvages, ou bien un égoïsme monstrueux, incapable d'abdiquer devant une simple menace, ou encore une confiance illimitée dans la mansuétude du Sadète. Je ne saurais trop le dire.

Je donne pour ce qu'elle vaut l'explication qui m'en a été fournie : « Le sorcier vit surtout de la charité publique et tient à se concilier les bonnes grâces de chacun. Il est trop bon pour vouloir du mal aux sauvages : il déteste trop la solitude pour faire périr ses contemporains. »

On m'a dit que celui du feu allait mendier chaque année, souvent très loin de sa résidence, mais qu'il ne pouvait entrer dans les villages, sans être la cause des plus grands malheurs.

Vers midi, le Sadète se décide à m'envoyer un de ses éléphants. Les dimensions du bât me permettent à peine de charger le quart de ce que je possède. Le sorcier consent à me garder le reste, sous la réserve qu'un de mes boys restera au village et en demeurera responsable.

Nous avons perdu ici une journée et demie. Il ne me reste plus que trois hommes : l'interprète Ro et mes deux boys laotiens, Maï et Mi. L'effectif de mon personnel tend de plus en plus vers zéro, mes bagages également. Mais nous touchons au but.

Il ne m'a pas été donné de voir le Sadète de l'eau et je le regrette. J'aurais voulu le remercier en personne de ses procédés, car je le soupçonne de ne pas être demeuré étranger à la décision des esprits.

La promesse d'un jeu de trois gongs, en sus des cadeaux que je lui destinais, n'a pas manqué de contribuer à le bien disposer en ma faveur. Pareille preuve de confiance de la part d'un sauvage dans la parole d'un étranger ne pouvait que me flatter.

Comme sorcier, il aura lu dans mon cœur.

Au moment de quitter le campement, le guide me remet, de sa part, un deuxième bracelet, en me priant de le porter à Ban Khaniong, où je dois passer. Les habitants lui doivent un éléphant depuis trois ans et se sont refusés jusqu'à présent à le lui rendre. Pourquoi s'exécuter si l'on est à l'abri de tout châtiment ? Le sorcier de l'eau ne peut les punir que par un déluge, et il n'est pas homme à faire périr des milliers d'innocents pour châtier ce seul village. Peut-être le sorcier compte-t-il que mon intervention sera plus efficace ! En cas de refus, je dois y laisser le bracelet.

Les gens de P. Taï assistent au départ. Me voyant abandonner bracelets et colliers, que personne n'a ramassés, ils se décident à les prendre en maugréant, non sans me menacer de me faire esclave, le cas échéant. Dieu me garde de repasser par leur village en si triste équipage !

Nous marchons vers le Sud pour gagner P. Tali, où finit le territoire des Djiaraïs. Le chemin longe la limite de cette sorte de désert qui sépare du Mé-Khong les plateaux habités par les sauvages.

Par intervalles, la forêt-clairière réapparaît, alternant avec les essences particulières aux montagnes.

La route directe du Cambodge coupe droit sur Sréki. Les voitures à bœufs venaient autrefois jusque chez les Sadètes : le pays doit donc être peu accidenté de ce côté.

Le sentier que nous suivons est un bon chemin d'éléphants. Il franchit le Nam Liéou et traverse, par une brèche où il se maintient très praticable, le massif sur le versant opposé duquel est situé Ban Khasôm.

La nuit nous surprend avant de l'avoir franchi. Nous avons fait 21 kilomètres.

20-21 mars. — Le 21 mars, à 2 heures de l'après-midi, nous sommes à Ban Khal, chez les Radés. Nous n'avons rencontré, pendant 30 kilomètres, qu'un village, P. Tali, où les Laotiens ne sont pas en odeur de sainteté. C'est dire que nous avons été fort bien reçus. La marche s'est accomplie tout entière en forêt, à travers un terrain légèrement accidenté, coupé par les nombreux affluents du Nam Soup.

A Ban Khal, nous nous trouvons en pays de connaissances. Les habitants, à qui j'ai fait quelques cadeaux à mon premier passage, ont conservé bon souvenir de nous.

Fatigué par les dernières marches et les discussions que j'ai eu à soutenir pendant la route, je me propose d'y passer la nuit.

Mon ancien guide m'offre l'hospitalité. Il n'a aucune nouvelle de la colonne laotienne.

Le soir, arrivent des gens de B. Khaniong. Ils nous apprennent que les Laotiens ont atteint Ban Dòn le jour même. La colonne s'est installée sur la rive gauche du Sé-Bang-Kan. Les habitants m'offrent spontanément de me conduire à B. Méhang, le village le plus voisin. Nous y arrivons un peu avant minuit. Des émissaires laotiens ont déjà travaillé la population.

En l'absence d'un des notables, nommé Mélang, renommé pour la sagesse de ses conseils, personne ne veut prendre la responsabilité d'une décision. Tous désirent à la fois rester mes amis et ceux des Laotiens. Un éléphant me sera fourni pour aller à Mé-Wam.

22 mars. — Mé-Wam est ce premier village qui m'a fourni des guides, alors que je me rendais à la mission catholique. Il n'y reste presque personne. La plupart des habitants sont partis au-devant de la colonne. Je racole dans les cases ce qui s'y trouve, 7 ou 8 hommes, femmes ou enfants, pour porter les bagages et je me dirige sur Ban Dòn.

A un kilomètre de là, une troupe d'hommes armés nous barre la route. Je reconnais, au milieu d'eux, la vieille, dont j'ai eu l'occasion de parler au commencement de ce récit.

« Vous arrivez trop tard », me dit-elle.

Puis, à un signe de sa main, toute sa troupe, nos porteurs et nos guides, disparaissent en un clin d'œil, dans la forêt, nous laissant plantés là avec les charges qu'ils ont abandonnées pour courir plus vite.

Je ne songeais guère à les poursuivre. Comme le temps presse, mon interprète et mes boys entassent dans des hottes les vivres de première nécessité. Je prends mes croquis, mes notes et mon fusil, une couverture et nous voilà de nouveau en route, sans préoccupation désormais d'avoir à changer les porteurs quel soulagement !

La route nous est connue. Ban Dôn n'est pas à plus de 30 kilomètres. Nous pourrons l'atteindre cette nuit.

Ban Khaniong est évité dans la crainte de nouvelles complications. Le moment serait mal choisi d'y porter le message dont m'a chargé le Sadète. Nous marchons jusqu'à la fin du jour et nous nous arrêtons près de l'Houeï-Itho pour prendre quelque repos. Mes hommes et moi sommes exténués.

A 8 heures du soir, nous reprenons la marche.

Le sentier est bien frayé. Grâce à la lune, nous ne courons pas grand risque de nous égarer.

Enfin, vers minuit, nous entendons gronder les rapides du Sé-Bang-Kan. Je cours boire à la rivière pendant que mes gens, prenant les devants, arrivent en face du camp laotien.

Au bout d'un instant, inquiets sans doute de ne pas me voir arriver, l'un d'eux tire un coup de feu pour m'indiquer la direction à suivre.

J'y réponds avec mon fusil de chasse.

Le camp s'émeut, croyant à une attaque des sauvages qui, dans cette région, possèdent quelques fusils à pierre. Une panique intense se produit. Des torches s'allument, courent dans toutes les directions et chacun s'appelle pour se reconnaître.

Les coups de feu ne s'étant pas renouvelés, l'émotion se calme et, au bout d'un instant, une voix partant du village demande qui nous sommes et ce que nous voulons.

Je me fais connaître.

Une barque est envoyée : mais les bateliers peu rassurés, doutant de mon identité, s'avancent à deux reprises sans oser atterrir, puis retournent au camp; ce que voyant, chacun de nous prend ses dispositions pour passer la nuit sur la berge.

J'allais m'endormir quand la barque revient encore, cette fois avec le Koun-loumop, chef du village. Je le charge d'annoncer mon arrivée au chef de la colonne, le Luang Sakhon, et de le prévenir de ma visite pour le lendemain matin.

23 mars-5 avril. — *Séjour à Ban Dòn.*

Je me rends au camp le 23 mars au matin.

Le Luang Sakhon me reçoit, entouré d'une cour de mandarins siamois et laotiens accroupis en cercle devant sa case.

« — J'ai tout d'abord à m'excuser, lui dis-je, d'avoir été, hier soir, la cause involontaire d'une alerte.

— Ces Laotiens sont tous les mêmes, répond le Luang. Ils sont peureux comme des poules. Sans moi, tout le monde fuyait.

Mais comment vous trouvez-vous à Ban Dòn, alors que les rapports de mes agents signalaient ces jours derniers votre présence à Pak-Sathaï?

— J'y suis allé, en effet ; mais informé par un télégramme du gouverneur général et par les habitants que des colonnes s'organisaient au Laos pour pénétrer chez les sauvages, j'ai tenu à vérifier le fait.

J'ai même poussé jusqu'au village du Kébo. Là, on m'a dit que vous étiez en route pour Ban Dòn et je suis venu vous rejoindre.

— Les sauvages vous ont laissé passer?

— Oui, nous sommes les meilleurs amis du monde.

— Maintenant, qu'allez-vous faire?

— Permettez-moi, avant de répondre, de vous mettre au courant de ce qui s'est passé depuis notre séparation à Nong Té et de bien établir notre situation réciproque.

Je ne reviendrai pas sur les événements qui m'ont déterminé à rentrer à Saïgon. J'ai rendu compte que vos agents n'avaient pu nous faire pénétrer dans la région sauvage, au delà de la ligne de B. Kébo, B. Laïa,

Nong Té, et que, plus loin, vers l'Annam, ils n'avaient aucune autorité sur le pays où ils ne pouvaient eux-mêmes se risquer sans faire la guerre.

Je viens de parcourir la région avec MM. Cogniard et Dugast, qui sont restés dans le Nord.

J'ai demandé aux sauvages s'ils ont jamais, dans le passé, obéi ou payé tribut aux Laotiens. Tous, sauf peut-être B. Khaniong, que je n'ai pas pressenti à ce sujet, m'ont répondu négativement.

Vous revendiquez comme frontière la ligne de partage. Or, le chef de Ban Dòn, ici présent, vous dira qu'hier encore il était sujet des rois du Cambodge, et qu'il a vu maintes fois passer dans son village des caravanes allant chez les Sadètes porter des présents en échange du tribut.

Les Radés vous ont refusé le passage.

Dans le Sud, les Pis et les Tios tiennent les Laotiens pour leurs pires ennemis.

Demandez au Koun-lounop, qui leur a fait la guerre, s'il veut vous y conduire.

Dans le Nord, tous les villages que j'ai traversés ont réclamé ma protection contre les Laotiens, dont ils se refusent à reconnaître l'autorité.

Enfin, les grands sorciers du feu et de l'eau sont avec nous. Voici leurs bracelets.

Ne vous étonnez donc pas de ma présence à Ban Dòn. J'ai été envoyé au-devant de vous pour protester contre une invasion possible des territoires sauvages et pour l'empêcher par tous les moyens en mon pouvoir, si mes représentations n'ont pas d'effet immédiat.

— Mais je ne viens pas pour faire la guerre, reprend le Luang, ni pour m'emparer du pays. Le roi de Siam ne l'a pas voulu.

Je dois uniquement lever le tribut sur les villages soumis aux Laotiens.

— Dans ce cas, votre mission sera rapidement terminée, car je ne saurais tolérer qu'un seul des villages à qui j'ai promis la protection française vous paie tribut.

— Le roi de Siam, je le répète, m'a défendu d'employer la force

si je rencontrais quelque résistance. Ma mission a surtout pour objet de faire la carte du pays entre B. Dòn, Pak Sathaï, Attopeu et Saravan, et non de pénétrer de vive force sur le territoire des sauvages tributaires du Cambodge ou de l'Annam.

— Vous me voyez aussi désireux que vous pouvez l'être d'éviter un conflit. En attendant le règlement définitif du tracé de la frontière, je vous demanderai de garder le *statu quo* vis-à-vis des villages protégés désormais par la France et de maintenir la marche de votre colonne en dehors de la région qui a réclamé mon appui. J'aviserai de ces dispositions le commandant du poste de P. Gong-Kouet, ainsi que MM. Cogniard et Dugast, que vous rencontrerez probablement dans le Nord. »

La proposition est adoptée par le chef siamois. L'itinéraire de sa colonne est arrêté, séance tenante, par B. Laïa. Avant de partir pour Pak Sathaï, il ira demander le tribut à B. Khaniong, B. Méwam et à deux autres villages voisins de B. Dòn.

J'obtiens également de lui la promesse d'obliger les gens de Mé-Wam à m'apporter les bagages abandonnés dans la forêt.

Dans la soirée, la colonne traverse le Sé-Bang-Kan.

Elle comprend 370 Laotiens, 22 soldats siamois, 14 éléphants et une dizaine de chevaux. Les charrettes, au nombre de 12, ont été renvoyées à Stung-Treng. Le contingent laotien fourni par les provinces du sud de Bassac doit être relevé, à Khong Sédam, par la troupe descendue d'Attopeu.

Le déplacement du roi de Bassac m'a été confirmé : mais ce prince n'a pas dépassé Takalan, où il était allé chercher un éléphant blanc capturé dans les environs de B. Laïa.

* * *

Les arrangements intervenus avec le Luang Sakhon allaient avoir pour heureux résultat de montrer aux sauvages ce que valait la parole d'un Français. Tous attendaient avec anxiété le résultat de mon entrevue.

C'était le premier effort sérieux tenté par les Laotiens pour soumettre le pays. L'importance des effectifs, le nombre des mandarins, la présence des éléphants, l'annonce de l'arrivée du roi de Bassac, tout était de nature à les impressionner fortement.

Pour ces pauvres esprits, habitués à ne compter qu'avec la force, la détermination prise par le chef siamois demeurait inexplicable.

Incapables d'en apprécier le mobile, ils ne virent que le fait brutal : un Français, accompagné de trois hommes, venait d'arrêter une armée.

Nul doute qu'avec leur esprit superstitieux, ils l'attribuèrent à une sorte de pouvoir surnaturel, qui courbait devant lui toutes les volontés. Comme « Boc Cagne », j'avais un lang [1] dans le ventre.

Ma réputation de sorcier se trouvait soutenue jusqu'au bout. Mais, en attendant, j'étais bloqué à Ban Dòn jusqu'à l'arrivée de l'escorte et des moyens de transport demandés au père Guerlach. S'il était arrivé malheur à mon envoyé, je courais le risque de ne pouvoir quitter la place, faute de moyens de transport et d'objets d'échange pour m'en procurer.

Le village a reçu l'ordre de ne me fournir aucun guide ni porteur. Le Koun-tomop me l'a fait pressentir et mes hommes n'y trouvent à acheter, ni poulets ni cochon. J'en suis réduit à manger, matin et soir, des lanières de cerf séchées au soleil, accommodées à une sauce suspecte, dont, certes, mon cuisinier laotien n'a pas été demander le secret à Vatel. Avant de disparaître, les siamois me lançaient la flèche du Parthe.

Après quinze jours de ce régime, j'étais nanti d'une bonne dyssenterie, maladie avec laquelle je faisais connaissance pour la première fois depuis mon arrivée au Tonkin, en février 1885.

Fidèle à ses engagements, le Luang Sakhon a donné l'ordre à la vieille de Mé-Wam de me faire apporter les bagages abandonnés sur le chemin. Il n'y manque rien.

Le 25 mars, je vois arriver Sanh. Je ne comptais pas sur lui aussi tôt. Il est accompagné de deux Annamites et d'un Bahnar : les pauvres diables sont faits comme des Samaritains.

1. Génie ou esprit.

C'est tout ce qui reste d'une escorte de huit hommes, envoyée sur mes traces par le père Guerlach, à la nouvelle de ma marche sur Ban Dòn. Le reste s'est égrené en route, malade d'épuisement.

Il est à remarquer que l'Européen, bien que vivant sous un climat qui n'est pas le sien, supporte bien mieux que l'indigène les fatigues, les privations et toutes les misères de pareils voyages.

Il n'y a pas là seulement une question de soins ou de nourriture. Le moral influe sur l'économie, plus peut-être que l'alimentation ou l'hygiène, et c'est dans l'énergie, j'en ai la conviction, que réside le principal facteur de la résistance.

Les mandarins siamois, avec qui je voyageais au Laos, dans les débuts de ma mission, croyaient avoir découvert, dans les effets du vin et de l'alcool, le secret de l'activité des Européens.

Avec nous, leur théorie se trouvait en défaut. M. Pavie et moi ne buvions que de l'eau.

Les sauvages ont été plus clairvoyants. Nous avons bien, comme ils le disent, un « lang » dans le ventre, et notre lang, à nous Français, c'est le cœur, le plus bel héritage que nous aient laissé nos pères.

* * *

Sanh m'apporte une lettre du capitaine Cogniard, qu'il a rencontré en route, avant d'arriver à la mission catholique. Il lui a remis mon courrier.

Le capitaine m'informe qu'il va réunir les moyens de transport et l'escorte dont j'ai besoin, et me rejoindre dans un bref délai. Il prendra à Kon Toum tous les cadeaux promis au sorcier de l'eau et les lui apportera.

Les arrangements intervenus avec le Luang Sakhon me font estimer sa présence beaucoup plus utile dans le Nord, où il pourra surveiller les agissements des Siamois. Les deux Annamites et le Bahnar du Père Guerlach repartent le 27 à sa rencontre, lui portant des instructions dans

ce sens. Ils l'attendront chez le Sadète de l'eau et remettront, en passant, le bracelet du sorcier à Ban Khaniong.

Dans l'espoir de me procurer quelques vivres et aussi pour tâter le terrain chez les Radés, j'envoie, le 29, mon interprète, Sanh et deux Penongs du côté de Boun[1]-Tié, village distant d'une journée de marche de Ban Dòn, sur la route d'Annam. Ils reviennent le lendemain sans avoir pu arriver jusque-là. Le chemin est barré par des abatis et de nombreux indices font présumer que la population s'est mise en quarantaine. Personne n'a osé passer.

Le Koun-lomop rentre le 2 avril. Il a accompagné le Luang-Sakhon jusqu'au confluent de l'Houeï[2]-Thang (Ia-Drang), affluent du Sé-Bang-Kan. La colonne s'est dirigée sur Ban Laïa conformément aux conventions arrêtées entre le Luang-Sakhon et moi.

Le chef du village se montre beaucoup plus traitable qu'à mon premier passage et me fait volontiers ses confidences.

J'apprends par lui qu'un chef annamite rebelle, nommé « Ong Tiane » et habitant chez les Radés, a envoyé l'an dernier à Ban Dòn son second « Ong Kham » avec une députation de 30 hommes, pour demander aux habitants de le conduire à Bassac. Cette mission emportait des présents destinés au roi de Bang-Kok : 4 paniers de cannelle fine, une boîte incrustée, de l'or, de l'argent et une très jolie femme.

Le Koun, les sachant bannis et craignant de se compromettre, se refusa à leur donner des guides.

L'Ong-Tiane a disparu de la région depuis mon passage. Il n'avait pas de résidence fixe, mais se tenait plus particulièrement à Mé-Houm, où il avait un canon.

Toujours d'après les renseignements du Koun-lomop, la haute vallée du Sé-Bang-Kan passe pour une des plus riches et des plus peuplées de toute la région sauvage. On y trouve des rizières, des cocotiers, des aréquiers et

1. Boun, village, en Radé.
2. Houeï, rivière ou ruisseau, en laotien.

des pirogues, car la rivière est navigable. Le Koun la compare volontiers à Bassac, où il est allé. Elle est habitée par les Bihs et les Tios.

Le 4 avril, arrivent l'escorte et les moyens de transport envoyés par le capitaine Cogniard : 10 miliciens annamites avec un Doï et 20 porteurs.

L'achat d'un buffle met tout ce monde en liesse, mes gens aussi. De longtemps, ils ne se sont trouvés à pareille fête. Je leur laisse la journée du 5 pour se reposer et faire boucaner la viande.

§. 3. — DE BAN DÔN A LA COTE D'ANNAM. LES RADÉS. LE MÉPREUR. LE MÉ SAO. NINH-HAO ET NHA-TRANG

(6-15 avril, 180 kilomètres.)

Mon intention est de gagner la côte le plus rapidement possible. La clôture des travaux approche et, pour me conformer aux instructions de M. Pavie, il me reste encore à établir, avant la fin de la mission, une carte provisoire de l'ensemble des itinéraires parcourus depuis le commencement des opérations.

Ce n'est pas sans regret que je me vois forcé d'abandonner l'exploration de la vallée supérieure du Sé-Bang-Kan. C'eût été là un voyage d'un grand intérêt, qui m'aurait permis de relier mes itinéraires à ceux du Dr Neiss et de M. Humann, dans la haute vallée du Donnaï [1].

Le 6 avril au matin, nous passons la rivière.

Le Koun-Iounop, cette fois, nous prête des bateaux, mais se garde bien de nous conduire à Boun-Tié, ce village qui s'est mis en quaran-

1. Ce projet a été repris et exécuté en partie par le Docteur Yersin, des messageries maritimes, qui est allé de Nha-Trang à Stung Treng et a exploré la vallée supérieure du Sé-Bang-Kan. M. Yersin a bien voulu m'autoriser à publier quelques-unes de ses photographies.

taine. « Jamais vous ne feriez marcher un sauvage dans ces conditions », affirme-t-il. Cette considération n'est pas faite pour m'arrêter.

La route longe le Sé-Bang-Kan, et s'en écarte progressivement. Elle traverse une vaste forêt clairière, inculte, tout en plaine, sans broussailles, arrosée par deux cours d'eau assez importants, l'Houeï Hho et le Nam Thòn. Le feu est passé par là depuis peu : il ne reste pas une feuille aux arbres.

Vers deux heures, nous arrivons aux premiers abatis, s'étendant sur une longueur de près d'un kilomètre.

Personne ne garde le chemin et la marche se continue sans incident.

Bientôt la forêt s'éclaircit et les premiers champs apparaissent. Un orage épouvantable nous surprend au moment où nous approchons du village. Les habitants se sont tous mis à l'abri et nous atteignons les premières cases sans avoir été signalés : ils ne s'attendaient, d'ailleurs, à aucune visite, se trouvant en quarantaine et mon arrivée les prenait au dépourvu.

Je n'étais pas d'humeur à parlementer : la pluie m'avait trempé jusqu'aux os. Nous enlevons d'assaut la première case venue, au grand émoi du propriétaire et de ses chiens, qui nous accueillent en hurlant.

La confiance est longue à s'établir, avec les chiens surtout, que mon accoutrement paraît intriguer outre mesure.

Le soir, des émissaires partent prévenir les villages voisins de mon arrivée.

7 avril. — Au réveil, nous sommes entourés d'au moins 200 Radés, venus des environs. Les notables portent la houppelande annamite agrémentée de tresses rouges, mais sans pantalon.

C'est la tenue des grands jours. La plupart montent des chevaux magnifiques et portent des colliers et des bracelets superbes : tous sont armés d'arcs et de lances.

Depuis mon départ de Kratié, il ne m'est pas encore arrivé de rencontrer de plus beaux types de sauvages, comme stature et comme fierté d'allures.

Leur teint se rapproche plus de celui de l'Annamite que du Cambodgien : l'angle facial est plus ouvert que chez leurs voisins. Djiaraïs ou

Penongs. Ils passent pour intelligents, adroits, assez francs, mais orgueilleux et arrogants. On les dit très riches, surtout en chevaux. Leur pays est giboyeux et ils s'adonnent passionnément à la chasse. Les femmes sont généralement mieux qu'ailleurs. Certains auteurs ont vanté l'hospitalité qu'elles offraient aux étrangers, allant même jusqu'aux der-



Fig. 46. — Types de Rades.

nières limites de la complaisance. J'avoue, pour mon compte, en toute humilité, n'avoir jamais eu à enregistrer là, comme partout, la moindre bonne fortune.

A l'encontre des autres sauvages restés stationnaires, les Radés montrent dans leur langue, leurs mœurs et leur caractère, des traces

d'une civilisation supérieure dont ils ont dû jadis subir l'influence. Leur pays est en effet à cheval sur la grand'route de Bassac à la côte d'Annam, suivie sans doute par les Tiams[1] lorsqu'ils furent refoulés du Cambodge actuel.

Ces peuplades forment en quelque sorte, la transition entre leurs frères du Nord et l'Annamite, tout en gardant le type si caractéristique du sauvage.

Après un court interrogatoire où j'expose les motifs de ma venue dans le pays, l'un des principaux notables, nommé Mépreut, me conduit à son village, sur l'assurance que je ne suis pas l'ami des Laotiens.

« Nous avons barré les chemins, me dit-il, pour les empêcher de venir, car nous payons tribut aux Annamites. Vous allez d'ailleurs rencontrer un de ces derniers à une demi-journée d'ici, à Boun Baï. »

Il est facile maintenant de s'expliquer les motifs du refus des Radés à laisser les Laotiens pénétrer chez eux. Ils ont invoqué leur titre de vassaux de l'Annam et, cette fois, grâce à la présence d'un membre de la mission, le commissaire siamois n'a pas osé passer outre.

Les derniers arrangements pour le départ du lendemain étaient pris avec le Mépreut et nous étions dans les meilleurs termes, quand un incident faillit tout gâter.

Pendant que l'on préparait les jarres de bière, pour fêter ma bienvenue, voilà qu'un grand tumulte se produit au dehors. Nous sortons, mon hôte et moi.

Devant la case, quelques cavaliers s'agitent comme des possédés, apostrophant un homme de mon escorte qui a sans doute volé un poulet. Il le tient encore à la main.

Renseignements pris, il s'agissait de tout autre chose. Mon milicien, n'ayant pas de couteau à sa disposition, avait eu l'idée bien naturelle de frapper la tête du volatile contre une des colonnes de la maison.

1. Tiams, anciens habitants du royaume de Tsiampa (Annam actuel), disparu vers la fin du XVIIe siècle.

Des cavaliers en passant l'avaient vu. Or, ce fait constitue, aux yeux des sauvages, l'une des plus graves offenses qu'on puisse faire aux divinités. Du diable si ces sortes de choses se devinent !

Pour calmer les dieux, il faut immédiatement leur offrir des sacrifices, et l'on n'y réussit pas toujours. Il arrive souvent qu'ils gardent rancune et frappent de maladie l'un des habitants de la case qui est immédiatement abandonnée. Celle du Mépreut est magnifique. Elle mesure près de 80 mètres de longueur sur 15 de largeur. Aussi, exige-t-il un dédommagement important pour subvenir aux frais des sacrifices.

L'amende est fixée à une barre d'argent (60 francs). Le Mépreut a bonne opinion de mes ressources.

Ne voulant pas jouer un rôle ridicule vis-à-vis de ce personnage, en lui permettant de faire bombance à mes dépens, je déclare, en face de pareilles exigences, ne pouvoir lui donner satisfaction. Il quitte aussitôt le lit qu'il occupait à côté du mien, sort de la salle commune, furieux et rentre chez lui, emportant ses armes.

Néanmoins, le lendemain, il vient prendre congé, sans m'adresser de nouvelles réclamations et me donne des guides.

8-9 avril. — Le plateau se continue, mais change d'aspect. La forêt-clairière a disparu et, avec elle, la monotonie de la route. Les villages se succèdent, alternant avec des bouquets de bois de la plus belle venue, des forêts et d'immenses espaces découverts. Le sol, formé d'une couche d'argile très grasse, est d'une fertilité exceptionnelle et couvert de pâturages. Les villages abondent : le pays est très riche en chevaux, les plus grands que j'aie vus encore dans ces régions.

A Boun Baï (46 kilomètres de Ban Dôn), un Annamite vient au-devant de moi et s'offre à me servir de guide. C'est un agent envoyé dans la région pour recueillir le tribut. Dans les environs, se trouvent quelques-uns de ses collègues. Chacun d'eux est chargé d'un district déterminé. Ces malheureux passent leur temps à batailler, pendant des mois, avec les sauvages, les êtres les plus rétifs de la création lorsqu'il s'agit de donner quelque chose. A force de patience et d'habileté, ils arrivent à peine à recueillir, bon an mal an, la moitié de l'impôt, mais se

gardent bien de jamais montrer les dents. Une chose m'étonne, c'est qu'ils puissent tirer quelque chose des indigènes. S'ils ne tenaient pas le Moï[1] par le trafic, surtout celui du sel, les choses se passeraient encore plus mal.

Cet Annamite est enchanté de mon passage, qu'il va exploiter au mieux de ses intérêts. J'ai lieu de croire que, de temps à autre, une tournée de nos résidents, dans le pays, faciliterait singulièrement la tâche de ces agents. Il leur faudrait une bonne escorte et un certain apparat.

Notre intérêt est de nous faire connaître ; nous n'avons qu'à y gagner. En peu de temps, le résident servirait d'arbitre entre les villages et acquerrait, sur la masse, une influence considérable.

Le 9, je vais coucher à B. Dié. Ce point est à l'altitude maxima du plateau, 550 mètres. On coupe, avant d'y arriver, une petite rivière, la Niaï, venant du Nord.

Il ne m'a pas été possible de savoir, près des riverains, où elle se jette. Les gens de B. Kieng se sont moqués de moi, sans doute, en m'affirmant que ses eaux allaient dans la rivière de Nha-Trang.

B. Mé-Sao, situé à 13 kilomètres de B. Baï (75 kilomètres de Ban-Dôn), tire son nom du principal notable, véritable potentat possédant la plus longue case que j'aie encore vue, 300 mètres. Il a plus d'une centaine d'esclaves et de 200 têtes de bétail. C'est en costume annamite, pantalon compris, qu'il me reçoit, ainsi que sa première femme, à qui je fais quelques cadeaux.

Aussitôt, il m'en arrive six autres, habillées, celles-là, à la mode sauvage. Quelle brèche il faut faire à ma pacotille pour contenter tout ce monde !

Pour me remercier, le Mé-Sao me gratifie d'un bol de riz, le premier cadeau qui m'ait été fait par un sauvage.

Je trouve ici un autre Annamite venu, comme le premier, pour percevoir le tribut. Il me conduira à B. Lia, où se trouve le fermier.

10-11 avril. — A 5 kilomètres de Mé-Sao, nous rencontrons le Sé-Boup. J'ai lieu de croire que c'est la branche principale du Sé-Bang-Kan.

1. Moï, nom générique du sauvage en annamite.

Elle a une quinzaine de mètres de largeur et prend sa source dans le Nord, au Pou Mut[1].

La diversité des noms donnés à une même rivière, suivant les pays qu'elle traverse, rend très pénible l'hydrographie par renseignements d'une région et expose à bien des erreurs. Pour en donner une idée, je transcris ici textuellement les réponses de mon guide :

« Où va le Sé-Boup ?

— Dans le Song Kadoung ou Krong Bat.

— Et le Krong Bat ?

— Dans le Krong Boung.

— Et le Krong Boung ?

— C'est le nom du Sé-Bang Kan, entre B. Dòn et B. Pok. »

Tous ces noms appartiennent à la même rivière.

Ailleurs, on m'a dit que le Sé-Boup, est un bras de la rivière du Saïgon. C'est peu probable.

A mesure que nous approchons de l'Annam, le nombre des villages diminue. De B. Mé-Sao à B. Lia (57 kilomètres), on n'en rencontre que deux.



Fig. 47. — Mé-Sao et sa famille.

La route est très fréquentée par les caravanes et je m'explique, jusqu'à un certain point, que les sauvages en aient fui le voisinage.

On les nomme ici Radés Khéteungs. Ce sont de méchantes gens. Le pays a d'ailleurs une médiocre réputation de sécurité.

En revanche, les troupeaux de cerfs et d'élans y abondent. J'en ai rencontré un, entre autres, d'au moins 200 têtes, dans un bas-fond ma-

1. Renseignement confirmé par le Docteur Yersin

récageux, un peu avant d'arriver au Tiu[1]-Ba. Un feu nourri de mon escorte, à 150 mètres, n'a jeté qu'une bête par terre. Quelle belle occasion nous avons perdue là de renouveler notre provision de viande ! Car le buffle de Ban Dôn commence à rancir.

La ligne de partage des eaux entre le Mé-Khong et la mer de Chine n'a que 450 mètres d'altitude. Nous l'avons franchie un peu après B. Vinh. Sur le versant annamite, apparaît la vallée du Song-Nang ou Krong-Panang, orientée Nord-est Sud-ouest, bordée dans le lointain d'une ligne de collines à silhouette horizontale. Le contraste avec la région que nous venons de traverser est saisissant.

Au lieu de ces grandes plaines fertiles, couvertes de villages, parsemées de splendides bouquets de bois, c'est un pays nu, vaguement ondulé, d'aspect désert, qui se déroule sous nos yeux, aussi loin que la vue peut s'étendre. De longues croupes paresseuses, mollement arrondies, aux tons jaunâtres, tellement l'herbe y est rare, se succèdent sans interruption le long de la route. Pas un arbre : mais, çà et là, quelques lignes de broussailles indiquent le lit d'un ruisseau, tachant de noir le fond uniforme de la vallée.

Le chemin se maintient très praticable jusqu'à B. Lia, sans changements de pente accentués. Il longe le revers septentrional du massif fermant la vallée supérieure du Donnaï. Les derniers contreforts tombent en talus sur la vallée, marquant la limite des forêts, puis viennent mourir en pente douce sur le Song Nang. Une brèche s'ouvre au milieu pour livrer passage à un de ses affluents, le Ia Thu.

Peu à peu la vallée se resserre: les montagnes de l'Est se rapprochent, augmentent de relief, se couvrent de végétation. Un massif énorme, celui de « la Mère et l'Enfant » (2,000 mètres), reconnaissable au rocher taillé en aiguille qui le surmonte, les domine à une grande hauteur, se prolongeant, jusqu'à la mer de Chine, par une série de pitons auxquels leur forme a fait donner les noms de « Salacco[2] » et « Diadème ».

1. Tiu, montagne, en radé.
2. Casque colonial.



Fig. 18. — Rivière à Me-Sao.

L'extrémité orientale forme le cap Varella.

Par ici, les flancs en sont profondément ravinés. Une infinité de cours d'eau en descendent. La forêt vierge escalade les pentes les plus ardues, couronne tous les sommets et donne au paysage un caractère de grandeur qui s'harmonise bien avec ce décor de montagnes.

Nul ne semble y avoir touché, depuis qu'elle existe. Il y a là des arbres géants, droits comme des cierges, gros comme des piliers de cathédrale, hauts de cent pieds entre le sol et la naissance des branches. Le plateau se termine à B. Lia, situé au pied des premières pentes.

Le Thu-Ngu, fermier ou sous-fermier de l'impôt, me reçoit à l'arrivée et m'offre de me conduire à Ninh-Hoa distant de 50 kilomètres.

12-13 avril. — La région montagneuse que nous devons traverser n'a guère que 15 kilomètres de largeur ; jusqu'à B. Maïang, elle est très praticable. Le chemin est toujours de plain-pied avec le plateau, sauf au passage d'un petit col, séparant la vallée du Song-Nang de celle du Song Darang ou Song Hin, autre affluent du Song Ba.

B. Maïang est le dernier des villages sauvages que nous devons rencontrer avant d'atteindre le pays annamite. A partir de là, le chemin s'encaisse pendant 8 kilomètres entre des crêtes très élevées et devient difficile. Il longe le lit d'un petit ruisseau, affluent du Song Yang-Chaï, qu'il quitte un peu avant d'arriver au col de Iok-Kao (Kopan en langue Radé) (450 mètres). C'est la limite du pays sauvage. Sur l'autre versant, s'étend le territoire du Huyen de Tanh Dinh. Puis, le sentier dégringole les flancs d'un talus escarpé et tombe dans la plaine.

Nous voici rentrés dans le monde civilisé. Je dis adieu, sans trop d'amertume, à ces malheureuses régions, domaine des esprits et des sorciers, où l'anarchie, la convoitise et la peur règnent en souveraines.

Pourtant, à cette émotion intime qui agit sur moi comme une délivrance, il se mêle je ne sais quels regrets bizarres de quitter un pays plutôt fait, semble-t-il, pour rebuter le voyageur que pour l'attirer.

C'est que nulle part, la vie n'a été pour moi si pleine d'émotions continues, de fatigues, de privations et de dangers, de toutes ces misères

enfin, qui vous prennent au cœur, au souvenir desquelles on s'attache d'autant plus qu'on a plus souffert.

C'est aussi probablement que, dans la balance des jouissances humaines, les satisfactions morales l'emportent toujours, chez l'homme policé, sur les satisfactions matérielles, montrant ainsi la véritable supériorité de la civilisation sur la barbarie.

Comparé à nous, l'homme primitif devait être un bien triste bipède si j'en juge par les échantillons légèrement dégrossis que je viens de visiter.

En somme, quoi qu'on prétende, la civilisation a du bon et quand j'entends dire qu'elle n'apporte avec elle que des entraves à la liberté, je me prends à songer à ces pauvres gens qu'on croit libres parce qu'ils n'obéissent à personne, mais dont la vie entière est sous le coup d'une menace et dont tous les actes sont enfermés dans un cercle étroit de craintes, de préjugés et de superstitions.

Affaire d'optique, me dira-t-on. Soit ! Mais je ne changerais pas avec eux et j'ai la conviction qu'un voyage là-bas convertirait à mes idées les plus grands amateurs de liberté. Un fait certain, c'est que, si jamais, j'avais eu le moindre penchant anarchiste, j'en serais revenu absolument guéri.

La différence de température entre la plaine et les plateaux est immédiatement très sensible, d'autant plus que nous marchons dans une sorte de cirque où la forêt, assez maigre, nous garantit mal du soleil.

Une rivière importante venant du sud, le Song Bong, traverse la route : 5 kilomètres plus loin nous arrivons au Song Yang-Chaï, descendu du massif de « la Mère et l'Enfant ». Un ancien fortin annamite s'élève à quelque distance de la rive gauche, entre les villages de Youk Mi et Binh-Nguyen. En ce point, se tient chaque année, au moment du paiement de l'impôt, un grand marché où affluent tous les Moïs, des environs.

La population est assez mal composée et paraît misérable.

Les villages sont d'une saleté repoussante. On y joue beaucoup et on

y fume l'opium. C'est le rendez-vous de tous les gens qui trafiquent chez les Moïs[1].

Une deuxième route part de Binh-Nguyen et mène dans la haute vallée du Donnaï, la rivière de Saïgon. Elle se continue sur le Cambodge, mais est moins praticable que celle de Mé-Sao.

La vallée du Song Yang-Chaï s'élargit peu à peu au sortir de Binh Nguyen et se couvre de villages. Une ceinture de crêtes élevées la limite de tous côtés.

Le chemin suit la rive gauche de la rivière et arrive à Ninh-Hoa, centre important, à cheval sur les deux rives. Le marché est très considérable. Ce sont les Chinois qui l'alimentent en grande partie, fournissant aux fermiers annamites la plupart des objets de transaction avec les sauvages.

Le Huyen (préfet) m'offre l'hospitalité et me fait préparer des jonques pour me rendre par mer à Nha-Trang. Je suis hors d'état de faire le trajet à pied par la route mandarine.

Le 14, je gagne le point d'embarquement, Lang-Teung-Pou, distant de 4 kilomètres de Ninh-Hoa.

Il faut de sept à huit heures, par un bon vent, pour gagner Nha-Trang, mais la brise souffle du large et nous oblige à relâcher à un village de la côte. Je n'y arrive que dans la matinée du 15.

Le courrier du Tonkin doit passer le 21 seulement. Je ne m'en plains pas trop. La gracieuse hospitalité que m'offre notre résident, M. Lenormand, me fait plutôt craindre de le voir arriver trop tôt.

Un télégramme du résident supérieur en Annam m'informe, le 17, que 60 miliciens ont été envoyés à Kon Toum, par ordre du gouverneur général, pour appuyer M. Cogniard. Cette mesure ne peut produire qu'un excellent effet sur les populations et ne manquera pas de les rassurer. Elles eussent fini par douter de nous.

Je ne saurais trop le répéter, pour l'avoir appris à mes dépens, c'est

1. Mois, terme générique employé par les Annamites pour désigner les sauvages.

qu'en pays sauvage, plus que partout ailleurs, il faut parler aux yeux et impressionner par la force. Un agent officiel envoyé en mission n'obtiendra de résultats qu'à ce prix. Seule, la peur rendra le sauvage malléable ; la justice et l'équité gagneront sa confiance et il acceptera, sans la discuter, sous quelque forme qu'elle se présente, une autorité assez forte pour le protéger, assez désintéressée pour ne rien lui demander en échange ou du moins très peu de chose.

Il ne faudrait pas s'y tromper, ces gens-là sont las de la vie qu'ils mènent, de l'arbitraire des sorciers et des riches qui exploitent à leur profit l'empire des coutumes, las surtout de cet état de guerre permanent qui met à la merci de leurs voisins, libertés, biens, familles, jusqu'à la vie. Ils sont prêts à se livrer à quiconque assurera leur sécurité. Je n'en veux citer, pour exemple, que l'organisation de la confédération des Bahnars dirigée, au début, contre M. de Mayréna. Née en un jour de crise, elle s'est développée depuis sous la seule impulsion d'une force morale.



Fig. 49. — Type de Cédang

Je signalerai, en second lieu, le désir que m'ont exprimé certains villages de me voir fixé dans le pays. C'est dans ces sentiments, et non ailleurs, qu'il faut également chercher le secret de la rapide fortune de M. de Mayréna, pour l'histoire Marie I, roi des Cédangs. Que ce fait serve d'enseignement !

Ce voyage termine la série de mes explorations en Indo-Chine, commencées en avril 1888. L'étendue de mes itinéraires entre Bassac et Nha-Trang est d'environ 1.600 kilomètres dont 1.300 levés à pied.

CHAPITRE IV

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LES DIFFÉRENTES PEUPLADES, SITUATION POLITIQUE, RESSOURCES, AVENIR DES PAYS SAUVAGES

L'étude de la répartition des sauvages sur le territoire indo-chinois permet de constater que ces populations présentent trois groupements distincts :

1° Un noyau central limité par les territoires des Annamites, des Cambodgiens et des Thaïs, composé d'éléments ayant conservé une pureté de race relative ;

2° Autour de ce noyau et plus particulièrement vers l'Ouest et vers le Nord, une ceinture de populations moins arriérées, dénommées Kouis, Souis, Souès, Sos, etc., civilisées en partie par les Cambodgiens et les Laotiens ;

3° Sur toute l'étendue du territoire, des frontières de Chine à la mer, et des montagnes de l'Arrakan aux plaines annamites, une succession non interrompue de petites peuplades, se rapprochant comme type, de celles du noyau central et disséminées sur les hauteurs, au milieu des races plus civilisées auxquelles elles sont asservies.

J'ai cru longtemps, avec d'autres voyageurs, qu'avant l'invasion des conquérants, les sauvages habitaient les vallées et les plaines, et que, refoulés par les envahisseurs, ils s'étaient réfugiés sur les montagnes, à l'abri des forêts, pour échapper à l'asservissement. J'expliquais ainsi leur état social, leur mode de groupement et les représailles sanglantes



Fig. 50. — Pagode de Saravan.

qu'ils infligent parfois à leurs oppresseurs, partout où ils se sentent en nombre.

Cette hypothèse, applicable à coup sûr aux domaines montagneux des Thaïs, des Cambodgiens et des Birmans qui n'en occupent que les vallées et les plateaux, est combattue victorieusement, semble-t-il, par quelques spécialistes. « Il est à remarquer, disent-ils, qu'à aucune époque, les habitants des plaines, Pégouans, Laotiens, Siamois, Cambodgiens et Birmans ne se sont jetés en masse dans les montagnes pour échapper aux invasions de leurs voisins, préférant la servitude à un genre de vie pour lequel ils ne sont pas faits.

Suivant leurs théories, auxquelles je me range volontiers, le sauvage, quel que soit le berceau de sa race, a pris possession, à l'origine, des parties montagneuses de la presqu'île, ou plus exactement des terrains boisés mis par leur altitude à l'abri des inondations, et où on le retrouve encore aujourd'hui.

Son domaine a été plus étendu, le fait n'est pas douteux ; car on ne saurait nier que le conquérant l'eût dépossédé en certains points, absorbé en d'autres. Mais il est à peu près démontré qu'il n'a occupé dans le passé, ni les terres d'alluvion probablement sous les eaux à l'époque de son arrivée, ni les anciens bassins lacustres aujourd'hui asséchés, ni les terrains plats, pauvres en terre végétale, caractérisés par la présence de ces forêts-clairières dont plus de la moitié des vallées du Mé-Nam et du Mé-Khong est couverte. On ne l'y rencontre nulle part aujourd'hui, bien que les Thaïs et les Cambodgiens n'en occupent qu'une très faible partie.

Il faut des circonstances particulières, un métissage prolongé, une initiation laborieuse aux bienfaits qu'apporte avec elle la civilisation européenne, pour amener le sauvage à changer son genre de vie et ses habitudes. Aussi, reste-t-il attaché à ses montagnes et à ses forêts par des liens si étroits que les efforts tentés pour l'acclimater dans la plaine ont rarement abouti et j'en connais qui ont coûté la vie à leurs auteurs[1].

1. Le père Bringaud dans une étude ethnologique parue dans les Missions catholiques (1888, p. 283) cite cependant un exemple contradictoire ; « Les luttes des

C'est d'abord un mode de culture d'une simplicité primitive, qui réclame un sol particulier, généralement argileux, sans exiger ni charrues, ni outils compliqués, ni bœufs ni buffles, attirail ordinaire de l'habitant des plaines. Au lieu de préparer des rizières comme celui-ci, le sauvage abat un coin de forêt et y met le feu : après quoi, muni d'un bâton pointu, il pratique dans le sol ainsi préparé des trous où il laisse tomber quelques grains de riz.

Après, viennent mille superstitions, sans compter les usages laissés par les ancêtres, qu'ils ne sauraient, dans leur idée, trangresser sans tomber malades et mourir. Leurs génies habitent les grottes, les cavernes, le lit des torrents, les troncs des vieux arbres, les fourrés impénétrables. C'est la forêt qui les nourrit. Elle leur fournit, avec le riz, du gibier, des fruits, des tubercules. Où trouveraient-ils ailleurs l'eau limpide des ruisseaux, le poison des flèches et, par-dessus tout, l'isolement et les abris mystérieux où ils se retirent en cas de danger ?

Personne n'a, plus que le sauvage, la religion du passé, le respect de ces pratiques d'un autre âge qui l'ont fait rester si loin en arrière de ses voisins. Tels ses ancêtres ont vécu, tel il vivra lui-même, sans chercher à faire son existence plus douce, sans même se débarrasser de certains usages dont il souffre : témoin ces peuplades où nous avons vu les adultes faire disparaître de leur mâchoire toutes les incisives en les usant sur des cailloux.

Or, d'après leurs traditions, les sauvages ont reçu de la première femme qui les a engendrés, leur Ève, en quelque sorte, les montagnes et les forêts pour domaine.

« Tous les hommes, dit une légende que j'ai recueillie chez les Radés[1], sont issus du même père et de la même mère. La première famille

Talaings (Pégouans) des Siamois et des Birmans eurent pour effet de dépeupler les plaines du delta de l'Irraouaddy : des Karins des montagnes du Yoma s'y aventurèrent et finirent par s'y installer. Leur migration dans le sud n'est pas antérieure à plus de deux cents ans ». Nous avons vu que les Sos présentent une particularité analogue due au métissage entre sauvages et laotiens.

1. On retrouve une légende à peu près semblable chez les laotiens.

humaine habitait dans le nord. Elle se multiplia si rapidement que les ressources du pays devinrent insuffisantes.

« Dans l'impossibilité de nourrir tous ses enfants, la mère dût s'en séparer et les envoya peupler les contrées voisines. La veille du départ, elle les réunit dans un grand festin. Tous firent honneur aux mets qui leur furent servis sauf un seul qui se contenta de piment.

« Le repas terminé, la mère dit à ses enfants : « Vous allez vous partager le pays. A vous qui aimez la bonne chère, il faut les contrées fertiles où la vie est facile, les rives des grands cours d'eau où vous trouverez du poisson en abondance. Quant à toi, ajouta-t-elle, en s'adressant à celui de ses fils qui fut le père des sauvages, puisque tu t'es contenté de piment, pour assaisonner ton riz, c'est que tu ne crains pas les privations. Tu habiteras les montagnes et les forêts. Tu y disputeras ta vie aux animaux. Voici une lance, un arc et des flèches ; avec ces armes tu n'effrayeras pas le gibier.

« Tous les dix ans, tes frères iront te voir au moins une fois. Ils t'apporteront ce qui te manque ; tu leur donneras en échange les produits des forêts et de tes chasses ».

Certains sauvages du Nord du Tonkin, appelés « Man-Pànis » possèdent un document écrit encore plus explicite. C'est une sorte de charte remontant à leur ancêtre Pan Hou, fondateur de la race, à qui elle aurait été donnée, disent-ils, par l'empereur Canh Dinh (?).

* * *

De tout ce qui précède, on peut conclure que les peuplades sauvages sont les aborigènes de fait, car on ne s'expliquerait guère autrement comment elles auraient pu gagner les hauteurs après l'occupation des vallées et des plaines par les conquérants, sans être retenues prisonnières et réduites en esclavage[1].

1. On lit dans le rapport anglais sur le recensement de la Birmanie en 1891 que les Birmans s'étendirent dans la vallée inférieure de l'Irraouaddy et entrèrent en contact avec les Pégouans sans avoir probablement rencontré d'autochtones.

« Surtout quand il s'agit de peuples sauvages et de mœurs violentes, « dit M. de Quatrefages[1], on ne peut admettre qu'une race relativement « faible d'esprit et de corps ait envahi la contrée occupée déjà par des « hommes plus énergiques, plus forts ou plus intelligents et qu'elle soit « parvenue à s'y faire une place. C'est le contraire qui nécessairement « a dû se passer. »

Nous voyons apparaître ces peuplades sur toutes les montagnes et les hautes terres indo-chinoises sous le nom générique de Khas, que leur ont donné les Thaïs ou sous celui de Moïs qui leur vient des Annamites. Les Cambodgiens les appellent Stiengs ou Penongs : les Birmans, Karens ou Karins : les Chinois, Mans.

D'une façon générale, le territoire occupé par les sauvages du noyau central dont je m'occuperai uniquement, s'étend, au Sud et à l'Est, jusqu'aux plaines de Cochinchine et d'Annam. Vers l'Ouest, il s'arrête à distance du Mé-Khong et, vers le Nord, à la ligne Sé-Bang-Hien, Sé-Tchépôn, Aï-Lao, Maï-Lanh.

Cette ligne établit une démarcation profonde dans l'Indo-Chine montagneuse, qu'elle coupe en deux parties bien distinctes.

Au point de vue géologique, elle marque la fin des terrains argileux qui entourent, au Sud, la dorsale annamite et le commencement des plateaux calcaires, étagés en gradins autour des grands massifs du Nord.

Physiquement, c'est la brèche la plus basse de toute la chaîne de partage, entre le Mé-Khong et la mer (300 mètres environ d'altitude au passage d'Aï-Lao), la voie la plus pratique que nous donne la nature pour pénétrer d'Annam au Laos.

Ethnographiquement, elle forme la séparation entre les sauvages qui peuplent toute l'Indo-Chine montagneuse du Sud et les Thaïs qui habitent celle du Nord.

1. Histoire générale des races humaines, Introduction, p. 162.

Malgré les causes d'affaiblissement résultant de leur genre de vie, de leur état social et de luttes intestines continuelles, un grand nombre de peuplades ont conservé, jusqu'à ce jour, leur indépendance.

Les Annamites et les Laotiens n'ont soumis d'une façon effective que les groupes enclavés dans leur territoire ou établis dans leur voisinage immédiat; mais leur action a dû s'arrêter dès qu'ils sont arrivés dans les régions d'accès difficile ou qu'ils se sont trouvés en présence d'une population de quelque densité.

Quant aux Cambodgiens, ils me paraissent avoir perdu, au moins dans la région que j'ai parcourue, sinon toute influence, du moins toute autorité.

Un tel état de choses semble, de prime abord, très singulier. Il est étrange, en effet, de voir des populations entourées de voisins puissants, conserver leur indépendance, alors que leur organisation sociale et leur vie politique renferment tant de principes dissolvants, que leurs frères du Nord sont asservis et, qu'à côté, des races conquérantes, comme les Pou Thaïs, ont dû accepter une domination étrangère.

La raison en est complexe, mais surtout politique et géographique.

Le mouvement d'expansion de la race Thaï dans les régions montagneuses du Nord, pauvres en terrains appropriés au mode de culture des nouveaux venus, eut en effet pour résultat de refouler les peuplades aborigènes en dehors des vallées basses et des rives des grands cours d'eau; mais il n'en fut pas de même dans le Sud, où ces peuplades ne furent pas sensiblement déplacées.

Les conquérants leur abandonnèrent les terres élevées, qu'elles occupaient déjà, pour s'établir dans les plaines. La force d'expansion des envahisseurs allait d'ailleurs s'affaiblissant, à mesure qu'ils s'éloignaient de leur berceau et qu'ils s'étendaient davantage.

C'est ainsi que, dans le Nord, le Thaï s'est infiltré entre le Tonkin et les plaines de Chine, franchissant les montagnes, poussant même jusqu'à la mer, prenant, partout, le contact des Annamites; tandis que, dans le Sud, il est resté cantonné dans la plaine et sur les plateaux, dédaignant les régions montagneuses moins favorisées.

Pour des raisons plus exclusives encore, les Annamites et les Cambodgiens, attachés essentiellement à la plaine, n'avaient ni le goût ni l'envie de s'étendre vers les régions élevées pour lesquelles ils manifestent une appréhension presque insurmontable. Les premiers étaient d'ailleurs trop pressés d'arriver aux bouches du Mé-Khong et les seconds trop occupés à se défendre contre les invasions de leurs voisins.

Placés ainsi à la démarcation des trois influences, annamite, cambodgienne et thaï, qui se disputaient les plaines, les sauvages bénéficièrent de leurs luttes et furent laissés longtemps en repos.

En second lieu, si l'on jette un coup d'œil sur la carte, on voit que, à hauteur des territoires où la population sauvage est le plus dense, l'Annamite occupe une mince bande de terre qui disparaît même parfois en totalité, comme au Khanh-Hoa. Le Moï s'avance jusqu'à la mer, avec la montagne qui est son domaine.

D'autre part, il est protégé vers l'Ouest par 250 kilomètres de désert et, là encore, le Thaï et le Cambodgien, serrés à l'est par ce désert, à l'ouest par les Kouis ou Soués, n'occupent qu'un espace insignifiant le long des rives du Mé-Khong.

Enfin, la population est redoutée. Si l'on va chez elle en grand nombre, elle se dérobe et cache ce qu'elle possède. Pas de chefs avec qui s'entendre et dont on puisse exploiter la cupidité ou l'ambition.

La mauvaise réputation du pays, sous le rapport de la salubrité, fait qu'on hésite à s'y engager et sa pauvreté apparente n'excite aucune convoitise. Il n'y a ni barres d'argent à y glaner, ni grand butin à recueillir : je ne vois guère que des coups à recevoir.

Dans ces conditions, il est logique que les peuples voisins aient hésité à y pénétrer. Une expédition offrait tant d'aléas, qu'elle ne devait tenter personne.

Tous l'ont compris et, dans leurs rapports avec les sauvages, ont fait la part du feu. Ils exploitent les plus proches, se gardant bien de les organiser autrement qu'en vue de l'impôt, font payer tribut aux autres, tout en respectant leurs sentiments d'indépendance, et laissent tranquilles les plus éloignés.

De là, division de ces populations en trois catégories : sauvages soumis, semi-indépendants, indépendants.

J'ai dit ailleurs qu'aucun de leurs groupes ne rappelle, par sa constitution sociale, la tribu arabe ou indienne.

Ils s'en éloignent encore par leurs habitudes sédentaires. Nulle part, je n'en ai trouvé ayant le tempérament nomade, comme on le croit généralement. Ils ne peuvent, d'ailleurs, se déplacer que dans un faible rayon.

A la suite de luttes séculaires, le territoire habitable s'est trouvé morcelé entre les villages. Chacun d'eux s'est conquis un coin où il se cantonne et qui lui appartient en propre.

De simples conventions verbales, des traditions, limitent le domaine public.

Les habitants taillent, là-dedans, leurs champs comme ils l'entendent, pêchent, chassent à leur guise. Le moindre empiètement sur le territoire voisin engendre un conflit, car rien, chez eux, ne sauvegarde la propriété collective.

Les différentes peuplades sont, par suite, à peu près immobilisées là où elles se trouvent.

Les Moïs, voisins de l'Annam et de la Cochinchine, soumis depuis longtemps, paient l'impôt partie en deniers, partie en nature (ivoire, fer, cornes), et sont astreints en outre à certaines corvées assez mal rétribuées.

Le tribut demandé aux Moïs semi-indépendants consiste généralement en cire pour les Annamites, en riz et chevaux pour les Laotiens.

En Annam, la perception du tribut ou de l'impôt fait l'objet d'un monopole, affermé généralement à des Annamites. Elle ne s'opère pas sans difficultés, surtout dans les contrées éloignées de la côte. Ce serait même, pour le fermier, une très mauvaise spéculation, s'il n'avait pas, en outre, le droit exclusif du commerce avec les sauvages, droit qu'il loue à des sous-fermiers.

Ceux-ci écoulent ses marchandises, trafiquent pour leur propre

compte et l'opération devient plutôt une affaire commerciale que l'application d'un droit de suzeraineté.

L'attitude de ces agents, dans les régions éloignées et populeuses, est d'autant plus humble et servile qu'elle est, ailleurs, plus arrogante. Loin de se présenter en maîtres, ils ne reculent devant aucune bassesse pour amener les sauvages à s'exécuter : ils les flattent, leur font des cadeaux et se plient à leurs moindres caprices.

Finalement, il leur manque toujours une partie du tribut, mais il ne leur viendra jamais à l'idée d'employer la force, les menaces ou une pression quelconque pour le faire payer intégralement.

Ce sont les Moïs les plus voisins des Annamites qui en pâtissent. Ceux-là sont exploités sans scrupule. Il est facile de s'en rendre compte à leur état misérable. Leur race s'étiole, et ne rappelle en rien le type vigoureux des plateaux. Elle perd ses qualités natives, ne prenant en échange, que les vices de ses oppresseurs. A ce compte, elle ne tardera pas à disparaître.

Jusqu'à ce jour, nous nous sommes à peu près désintéressés de ce coin de terre beaucoup plus vaste que le Tonkin, sinon plus peuplé. Nous étions trop occupés ailleurs et il fallait parer au plus pressé. Du reste, il ne semblait pas que ces populations pussent un jour devenir pour nous un danger ou nous servir d'appui.

Maintenant que l'Annam est pacifié, que le Tonkin s'organise, que ces pays semblent avoir gagné leur cause devant l'opinion et que déjà les prévisions les moins optimistes leur garantissent de l'avenir, il me semble opportun d'attirer l'attention sur la question des sauvages et de signaler son importance.

Le champ est vaste à exploiter. Il y a là de quoi alimenter l'activité de nos résidents, créer au commerce de nouveaux débouchés et même satisfaire les philanthropes.

Je conviens qu'agir plutôt eût peut-être été prématuré. J'ai suffisamment insisté sur la méfiance quasi insurmontable inspirée aux sauvages par l'étranger, pour faire reconnaître la nécessité d'adopter vis-à-vis

d'eux une politique spéciale. Inaccessibles à tous sentiments désintéressés, ils ne pouvaient guère les supposer chez autrui et comprendre qu'on vînt chez eux autrement que pour les asservir et les exploiter. Mais le terrain a été préparé. Les nombreuses reconnaissances poussées dans le pays ont habitué les habitants à nous voir circuler sans appréhension, nous ont fait connaître et probablement estimer.

Le rôle de protection joué vis-à-vis d'eux les a rassurés en les disposant favorablement à subir l'influence française.

C'est là une conquête pacifique à tenter. Nul doute qu'avec le temps et la patience, on puisse la mener à bien sans secousse et sans éveiller de méfiance.

La meilleure garantie du succès est ce besoin de chefs que j'ai signalé plus haut; le moyen consistera à s'appuyer sur ces deux sentiments, l'intérêt et la peur, qui, je le répète encore, dominent tous les actes des sauvages et étouffent en eux jusqu'à cette soif d'indépendance pourtant si enracinée dans leur cœur. On évitera donc, dans les débuts, de leur demander aucun impôt. C'est là un sacrifice nécessaire justifié par le but à atteindre: Étendre nos relations commerciales, supprimer la barrière qui sépare l'Annam du Mé-Khong et améliorer le sort des populations.

Quelles que soient les destinées réservées à ces régions, l'importance politique des sauvages n'échappera à personne. Les différentes peuplades isolent, à l'heure actuelle, l'Annam du Laos et du Cambodge.

Leur territoire, fertile entre tous, très peuplé dans le voisinage de la côte, semé d'obstacles naturels, nourrit une population vigoureuse, appelée à servir de rempart contre une invasion venant de l'Ouest ou à devenir une menace et un danger permanents sous la pression d'influences étrangères. Ce serait, en effet, le foyer ou le refuge des insurrections de l'avenir. Déjà, avant que l'Annam fût pacifié, les rebelles pouvaient échapper aux poursuites de nos colonnes en se réfugiant en territoire Moï: ils y cachaient leurs approvisionnements et s'y ravitaillaient.

On a vu qu'un de leurs chefs avait cherché à y attirer le roi de Bassac.

Notre situation est telle en Annam qu'un rien pourrait la compromettre. Nous y avons laissé l'administration et l'autorité entre les mains des mandarins indigènes, ce qui nous met à la merci d'un caprice de la cour de Hué, et nous gardons le pays presque sans troupes, le croyant, ou conquis à notre cause, ou suffisamment contenu par ce que nous sommes les maîtres de la mer.

Ceux qui ont assisté à la pacification de l'Annam savent que nous nous sommes trouvés là, non en face de pirates, mais de rebelles, c'est-à-dire de gens servant une cause et défendant un principe. Pour avoir été vaincu, le parti des vieux mandarins n'a pas abdiqué, autrement, il ne serait pas annamite. Il nous subit, mais ne nous aime pas; s'il nous sert, c'est pour nous endormir.

Ma conviction est faite. Dans l'état actuel, le seul moyen d'empêcher les insurrections futures est de tenir la montagne.

A ces considérations d'intérêt politique, viennent s'en ajouter d'autres, d'ordre économique, qui en sont le corollaire et, en quelque sorte, la sanction.

Chez les Moïs, l'agent le plus sûr de la conquête sera le commerce, d'où viendront à la fois la sécurité et le bien-être, deux choses qu'ils ne connaissent guère mais qu'ils apprécieront vite.

Cette question, pour être traitée à fond, nécessiterait des développements incompatibles avec le cadre de ce récit.

Je me contenterai de dire, en passant, quelques mots sur l'agriculture, le commerce et l'industrie chez les sauvages.

Agriculture. — L'agriculture n'est pas encore sortie de l'enfance. Par suite du manque d'instruments aratoires, autant que par tradition, le sauvage ne cultive pas de rizières. Il abat de temps en temps un coin de forêt qu'il laisse sécher au soleil, puis il y met le feu. Voilà son champ nettoyé et fécondé, pour deux ou trois ans. Dès que la récolte ne répond plus à ses besoins, il recommence à côté. Aussi le déboisement fait-il de rapides progrès.

Le mode de culture est tout aussi primitif. Au commencement de la

saison des pluies, le sauvage creuse à l'aide d'un bâton pointu, des trous où il jette son riz, sans même se donner la peine de le recouvrir. Le premier orage s'en charge. Mais, que la pluie tarde un peu, les tourterelles et les coqs sauvages enlèvent la moitié du grain ; plus tard, il lui faut tendre des pièges aux herbivores.

Enfin, quand arrive l'époque de la maturité, il s'installe dans un observatoire, construit au sommet d'un arbre. De là, il surveille les singes, les paons ou les perruches qui achèveraient de ruiner sa récolte, et fait bonne garde jusqu'à ce qu'elle soit rentrée.

Les principales cultures sont : le riz, le maïs, le coton, l'ortie de Chine ou ramie, le tabac, le poivre, la canne à sucre, le millet, le ricin ou sésame, le piment, les aubergines, les ananas, les citrouilles, etc. Quelques-unes d'entre elles sont locales.

Les plateaux se prêtent particulièrement à l'élevage du bétail. L'herbe y croît spontanément, et forme dans les vallées, surtout à proximité des cours d'eau, d'excellents pâturages.

J'ai rencontré diverses variétés de vigne sauvage et beaucoup d'essences forestières d'Europe, chênes, châtaigniers et sapins. Les missionnaires recueillent d'excellent café.

Dans le voisinage de l'Annam, certains produits des forêts donnent lieu à des échanges assez actifs. Je ne parlerai pas de la cannelle qui est exploitée sur une grande échelle au Quang-Nam et au Quang-Ngaï ; je citerai seulement les matières tinctoriales, indigo et rocou, le bois d'aigle et autres essences précieuses, les feuilles de latanier, le rotin, les torches, les huiles, la résine, la cire et le miel.

Le pays est riche, surtout dans le sud, en chevaux, éléphants, porcs, bœufs et buffles. La race de chevaux des Radés pourrait devenir superbe si la reproduction était plus surveillée et si les propriétaires attendaient le développement complet des jeunes poulains avant de les mettre en service.

Les juments sont employées comme bêtes de somme, avec les éléphants et les bœufs.

Le buffle ne sert qu'à la consommation. C'est la victime désignée pour les grands sacrifices.

Industrie et Commerce. — Dans un pays où chacun produit à peu près tout ce qui est nécessaire à l'existence, où les habitants ont peu de besoins, où les débouchés font à peu près défaut et où la sécurité est précaire, l'industrie et le commerce ne peuvent être très actifs.

A part la fabrication du fer dont les Cédangs semblent avoir le monopole, celle des armes, de quelques outils et le tissage des étoffes commun à toutes les peuplades, il n'existe à proprement parler aucune autre industrie.

Le commerce ne peut donc s'alimenter, dans le pays, qu'avec les produits du sol et des forêts, les bestiaux, l'ivoire, les cornes de rhinocéros, de cerfs et de buffles, quelques objets de fabrication courante, hottes en rotin et en bambou, chapeaux, paniers, etc. Tous les sauvages sont très habiles vanniers. La hotte est d'un usage général. Elle sert au transport des fardeaux à l'exclusion de tout autre système.

En l'absence de monnaie courante, les opérations commerciales se font exclusivement par voie d'échange. Peu actives entre sauvages, elles consistent surtout en prêts de riz et en achats de bestiaux.

Avec le Laos, le commerce des esclaves se continue clandestinement, malgré les ordres de Bang-Kok.

L'éloignement du Mé-Khong des régions les plus populeuses rend les autres transactions assez rares.

Les sauvages tirent surtout, du Laos et du Cambodge, le sel et le fer. Le fer arrive sous forme de lingots, appelés « mat », de $0^{m},15$ environ de longueur, du poids de 150 grammes. On les achète à Bassac à raison de 13 pour un tical (un peu moins de 3 francs).

A Ban-Dôn, ils valent trois fois plus. Ce fer vient de chez les Kouis.

Le commerce avec l'Annam est entravé par le monopole, malgré la création, en certains points, de marchés Moïs affermés aux villages. La méfiance instinctive du sauvage, son caractère intéressé, son ignorance du prix d'achat des produits manufacturés, donnent lieu à des contestations interminables.

Les articles d'importation, d'un usage courant dans le pays et d'un débit assuré, sont : le sel, les gongs chinois et annamites en bronze, avec

ou sans renflement central, article qui se vend généralement par jeux de trois s'emboîtant l'un dans l'autre ; les sauvages, qui ont l'oreille très musicale, les accordent par le martelage, pour faire rendre à chacun un son convenable.

Viennent ensuite les « tam-tam », sorte de gigantesques tambours, comparables à nos grosses caisses, les marmites annamites en cuivre de la contenance de 10 à 50 litres, les jarres chinoises et annamites en terre de grès vernissée, les cotonnades, couvertures, étoffes en tous genres (la couleur rouge est partout très prisée), la soie pour faire des turbans, etc. L'étain laminé en carrés de 11 centimètres a cours chez les Bahnars et leurs voisins seulement ; ailleurs, il est préférable de l'avoir en baguettes, de la grosseur d'un crayon. Le fer est importé sous forme de piochettes ou de lingots appelés « mat » valant 10 centimes.

Citons enfin la verroterie, les perles de Venise, les boutons de cuivre, miroirs, quelques outils de charpentier, du fil, des aiguilles, le fil de laiton de 4 à 5 millimètres de diamètre, les porcelaines annamites, etc.

A défaut d'une unité monétaire reconnue, il est bien difficile d'assigner à chacun des ces articles une valeur même relative. Elle dépend à la fois de l'abondance de la récolte, de la solvabilité de l'acheteur, de la situation matérielle et morale du vendeur, de l'éloignement des centres d'approvisionnements et même de la mode.

Où va-t-elle se nicher? me dira-t-on.

Il n'est pas moins vrai qu'il m'a fallu écouler, sous forme de cadeaux, la plupart des colliers de verroterie que j'avais emportés. Les élégants n'achètent que les perles microscopiques. Les miennes étaient trop grosses. Je possédais en outre une variété de rouge qui avait le don de ne plaire nulle part.

Souvent, pour des boutons de cuivre d'une valeur de deux centimes à peine, j'avais une poule, alors qu'ailleurs il fallait donner une brasse d'étoffe, c'est-à-dire cent fois plus.

Les Annamites opèrent sans doute sur des bases plus précises, car les renseignements recueillis près des marchands permettent de constater que les bénéfices réalisés dans une campagne commerciale sont considérables.

Ils varient de 50 à 100 pour 100, jamais au-dessous et atteignent, pour les porcelaines et les jarres, jusqu'à 150 pour 100.

Pour en arriver là, chez les sauvages indépendants surtout, il faut avoir du temps à perdre, pouvoir se passer de leurs services, c'est-à-dire des guides et des porteurs des villages et disposer d'une certaine force pour ne pas être volé.

L'époque la plus favorable aux transactions est le mois qui suit la récolte. On peut alors recueillir beaucoup de riz et être assuré qu'on s'en débarrassera avec profit au moment des semailles, car la disette règne presque partout.

Sous les réserves indiquées plus haut, voici un aperçu de la valeur relative des différents objets d'échanges :

On peut, avec un morceau de fer (mat), se procurer, 2 bols et demi de riz ou une poule. Un cochon ordinaire vaut 10 mats, un buffle 150.

Le buffle a sensiblement la même valeur que la marmite, soit 6 à 7 jarres. L'esclave s'échange contre 4 à 5 buffles, un ménage complet avec plusieurs enfants contre un petit éléphant : les gros valent jusqu'à 10 esclaves.

Pour un beau gong chinois, ou un jeu de 3 gongs annamites, on aura, chez les Radés, un cheval blanc ou deux ou trois chevaux ordinaires.

Le cheval blanc est le plus recherché.

Une tasse de sel s'échange, suivant la saison, contre deux ou trois tasses de riz, quelquefois quatre.

Parmi les autres articles d'importation, les plus appréciés sont le fil de laiton, les couvertures et les porcelaines.

J'ajouterai pour conclure que, malgré l'état primitif dans lequel est restée l'agriculture, malgré les entraves de toutes sortes apportées au commerce et à l'industrie, les transactions avec les Moïs sont considérables et constituent une véritable source de richesse pour les provinces du sud de l'Annam.

Le mouvement commercial, très actif dans la partie comprise entre le Quang-Ngaï et la Cochinchine, va en diminuant à mesure que l'on remonte vers le nord, pour s'arrêter à la ligne Maï-Lanh — Aï-Lao.

Sans être économiste, on peut prévoir que la production augmenterait rapidement, chez toutes ces peuplades, avec des procédés d'agriculture moins primitifs, l'abolition du monopole, la facilité des débouchés, la sécurité des transactions et surtout avec les besoins nouveaux que la civilisation apporte avec elle.

D'autre part, le commerce et l'industrie annamites qui doivent le plus profiter, au moins dans les débuts, de ce nouvel état de choses, s'accroissent de jour en jour au Tonkin, pays essentiellement producteur, avec les progrès de la pacification. Il faut leur trouver des débouchés.

Je ne veux pas dire, par là, que l'Européen n'a rien à faire dans ces régions. Je crois au contraire qu'il doit se mettre à la tête du mouvement, car seul il peut apporter, dans les transactions, l'honnêteté et les garanties que rend nécessaires le caractère méfiant et soupçonneux du sauvage. Il devra en outre chercher à faire de l'élevage et à introduire, sur l'immense plateau que j'ai parcouru, certaines cultures européennes, comme le blé et la pomme de terre, ou exotiques, comme le café, le coton, le mûrier, etc.

On se plaint assez que notre Indo-Chine n'est qu'une colonie d'exploitation, qu'il n'y a place nulle part pour une colonie de peuplement. C'en serait une, celle-là, et des meilleures. Climat, terrain, facilités de communications, débouchés, tout s'accorde pour y attirer le colon.

Des routes charretières peuvent être créées facilement. Les bois de construction, l'argile pour faire des briques, se rencontrent partout et l'eau y est excellente.

J'invoquerai enfin une dernière raison, celle là d'ordre moral. Une nation comme la France ne peut laisser l'esclavage se pratiquer plus longtemps à ses portes, sur des territoires placés sous son protectorat. Les marchés d'esclaves sont officiellement supprimés au Laos, mais que peuvent être des ordres sans contrôle, quand les agents chargés d'en assurer la sanction (les gouverneurs indigènes) doivent en pâtir les premiers.

Si l'on atteint un jour ce résultat, la sécurité sera complète. Les populations sauvages pourront participer, comme leurs voisines, aux bienfaits d'une même civilisation et suivre la loi du progrès dont jusqu'à présent elles ont été écartées.

Nous les verrons se transformer, j'en suis convaincu, avec une rapidité faite pour étonner ceux qui auront tenté cette œuvre civilisatrice. Partout où le sauvage a été affranchi de l'insécurité, où il a connu le bien-être, il s'est modifié au point qu'il est souvent difficile de le distinguer des peuples qui l'ont civilisé. Les faits sont là pour le prouver. Je citerai, comme exemple, les Soués de Saravan dont les monuments sont conçus dans le style laotien le plus pur, comme on peut s'en convaincre en les comparant avec une des pagodes de Luang Prabang, celle de Vieng-Tong.

Le double rôle politique et humanitaire que la France est appelée à jouer dans ces régions sera ainsi rempli; mais il doit, pour être efficace, commencer immédiatement. Il ne faut pas qu'elle laisse au temps seul dont l'œuvre est si lente, le soin d'appeler à la vie civilisée des régions comprises dans la sphère où doit s'exercer sa bienfaisante influence.

En procédant ainsi que je l'ai indiqué, elle n'y rencontrera aucune résistance, ni rebelles, ni pirates, mais des populations désireuses d'échapper à toutes sortes de tyrannies, en se plaçant sous l'égide d'une grande nation.

J'ai terminé; mais il me reste un devoir à remplir. Je ne saurais en effet clore ce récit sans remercier le père Guerlach et ses collègues de leur généreux concours.

Comme moi, MM. Cogniard, Dugast et Bricout ont séjourné dans le pays; puis MM. Garnier, Odendhal et Delingette, de la milice annamite, leur ont succédé. Tous ont été accueillis à la mission et secondés, comme je l'avais été moi-même.

Les missionnaires des Bahnars ont fait leur la cause que nous servions et l'ont soutenue sans marchander leur personnel et leurs ressources, sans compter ni leur temps ni leurs peines, sans même songer que nous

ne faisions que passer et que nous pouvions laisser derrière nous des rancunes dont ils devenaient solidaires.

On a pu dire : Le christ n'a pas de patrie, les missionnaires non plus. Seuls, ceux qui ignorent la vie de ces modestes apôtres de la foi, peuvent propager semblable hérésie. S'ils les voyaient à l'œuvre, ils comprendraient l'injustice et la fausseté de cette accusation, dirigée contre de tels hommes. « DIEU ET PATRIE », telle est la belle devise des Missions étrangères et je ne crois pas que pour avoir quitté le sol natal sans esprit de retour, aucun de leurs membres l'ait jamais oubliée.

Pour moi, qui leur dois non seulement la vie, mais encore le succès, qui ai pu apprécier leurs vertus et surtout leur patriotisme, je garde fidèlement, au fond du cœur, le souvenir des heures délicieuses passées avec eux et je leur envoie par delà les mers l'expression émue de ma reconnaissance.

Puissent leurs efforts et les nôtres ne pas être perdus ! Aussi m'estimerai-je largement payé de mes peines si mon récit pouvait attirer l'attention sur ce coin de terre où, comme eux, j'ai cherché dans la limite de mes moyens, à faire connaître et aimer le drapeau de la France.

TABLE DES PLANCHES

---

1. L'itinéraire de Muong Ngoï à la Rivière Noire et à Dien-Bien-Phu figure dans le 2e volume des études géographiques.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE MISSION

I

Reconnaissances à travers le Haut-Laos, les Hopahns et le Tran-Ninh.

II

Voyage de retour au Tonkin.

DEUXIÈME MISSION

PREMIÈRE PARTIE

Reconnaissances en territoire laotien. — De Vinh à Luang Prabang et à Bassac.

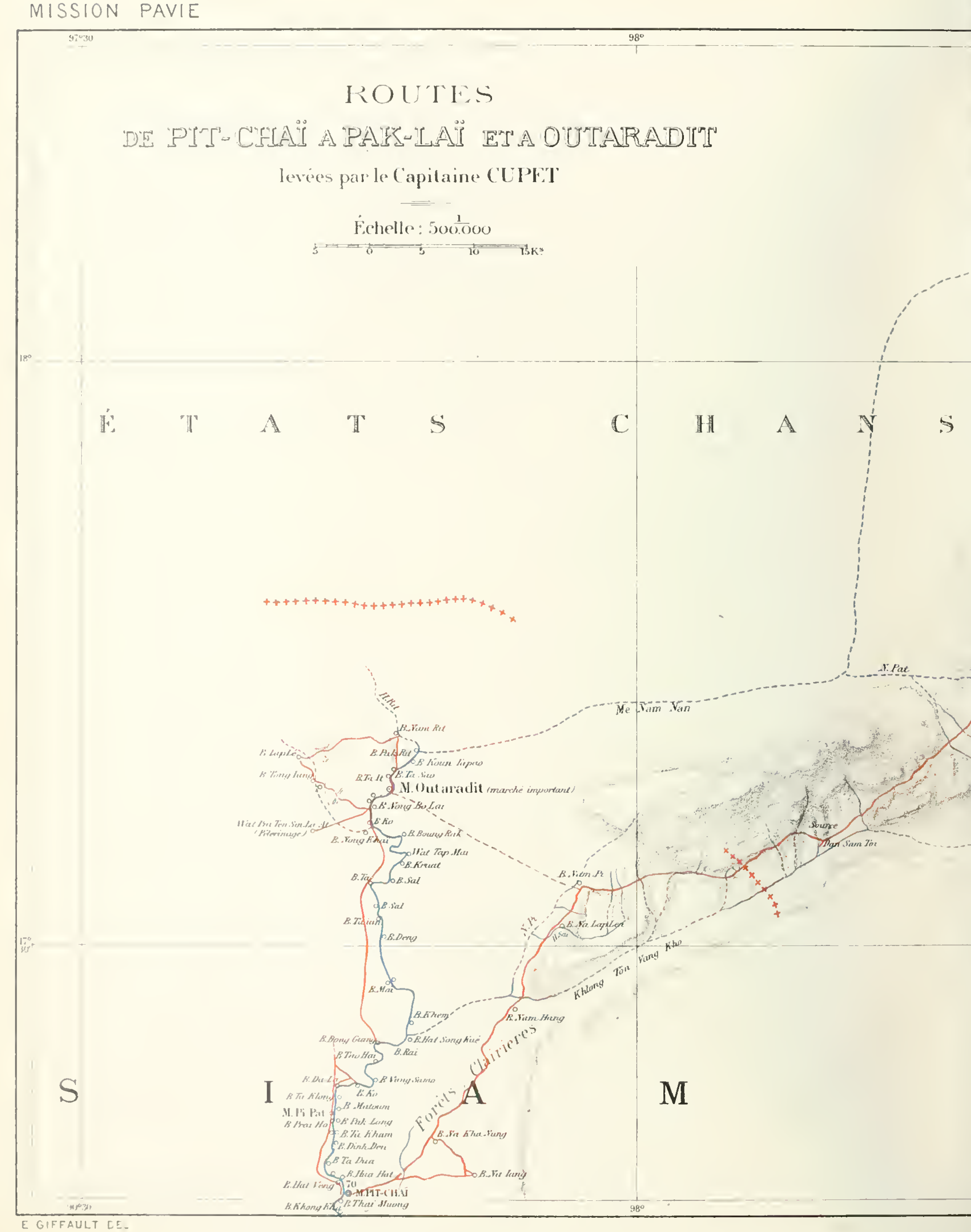
DEUXIÈME PARTIE

Voyages chez les populations sauvages du sud de l'Annam et du Laos.

I

II

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.



97°30
98°
ROUTES
DE PIT-CHAÏ A PAK-LAÏ ET A OUTARADIT
levées par le Capitaine CUPET
Échelle : 1/500.000
5 0 5 10 15K.
18°
É T A T S C H A N S
Me Nam Nan
N. Pat
B. Nam Rat
B. Pak Rat
B. Koun Lapoo
B. Ta Sao
M. Outaradit (marché important)
B. Nong Bo Lai
B. Ko
B. Boung Rak
Wat Tap Mai
B. Kruat
B. Sal
B. Deng
B. Mai
B. Khem
B. Hat Song Kue
B. Rai
B. Bong Guang
B. Vang Sama
B. Ko
B. Mataum
M. Pi Pat
B. Pak Long
B. Ta Kham
B. Dinh Deu
B. Ta Dua
B. Hua Hat
B. Hat Veng
M. PIT-CHAÏ
B. Thai Muong
B. Khong Kha
B. Na Kha Nang
B. Na Iang
B. Nam Hung
B. Nam Pi
B. Na Lap Len
Khlong Ton Yang Kho
Source
Dan Sam Ton
Forêts Clairières
S I A M



MÉNAM
ENTRE PITSANOULOK ET PIT-CHAÏ
Échelle au 1/500.000
M. PIT-CHAÏ
M. Sipirom
M. PITSANOULOK
S I A M O I S
Col du Pou Dou
Luang Prabang
Frontière du
P. KAO TONG
RAO LOI
B. Va Pü
B. Song Khon
B. Klang
B. Muong
B. Nong Keo
B. Sio
Pang Koum
98°30
98°
18°
17°

DE LUANG PRABANG À M. NGOÏ

COURS INFÉRIEUR DU NAM HOU, DU NAM SUONG ET DU NAM SENG.

par le Capitaine CUPET

Échelle : $\frac{1}{500000}$

5 0 5 10 15 K.

100°

20° 30'

20°

P. KAO
M. Ngoï
PA KAM MOU FANG
B. Sop Khan
B. Sop Khong
B. Houei Hoi
B. Sop Van
H. Yan
M. Bac
M. Bom
B. Nga
N. Bac
B. Houei Lan
B. Pak Bac
PA KOUANG
P. LA MUONG
P. SANG
B. Hat Bouen
P. SUA
B. Houei Koun
PA TEM
P. KAÏ TO
B. Lat En
Houei Koun
B. Teng Kheng
PA NGOUA
N. Khan
H. Lum
Xieng Da
B. Pak Tun
B. K Tiai
B. Houei Loc
B. la Van
B. Lat Lum
B. Nam Nga
N. Nga
POU THAIS
B. Pang Nga
B. Pak Nga
P. MAK
M. Siten
750
B. Hat Ko
B. Lat Kiet
B. Hat Fang
B. Houei Lung
B. Hat Soa
H. Hé
B. Hat Ta Hé
H. Ngua
B. Hat Ka ou Kheng Bé
B. Hat Kho
B. Pa Toung
P. PA TOUNG
B Hat Kham
B. Bang Le
B. Hat Loc
Mé Khong
B. Pak Hou
B. K Luong
B. Ki Luong
B. Dé
B. Tin Hong
B. Pé Kéo
B. Kon Hung
B. Hat Toi
B. Nang Toi
B. Douong
P. Pak Suong
B. Muong Khamo
P. LEK
PA LEK
B. Kok Van
B. Na Tan
350
LUANG PRABANG
N. Suong
B. Ké Meu
B. Hat Vai
B. Pak Keng
PA SA KANG
P. KA TOUNG
B. Bom Las
B. Sop Tiek
B. Na Po
B. Pak Seng
B. Seng Téo
P. DEN DINH
H. Tom
N. Seng
B. Hat Kea
B. Sop Lau
H. Lon
B. Hat Su
B. Sop Paeuh
B. Sop lan
B. Sop Vé
500
N. Ngoï

Itinéraires levés
d° par renseignements

DE LA RIV. NOIRE À M. SAM TAÏ

par le Capitaine CUPET

Échelle $\frac{1}{500000}$

5 0 5 10 Kil.s

Itinéraires levés

d° par renseignements

Limites

102°

SIB SONG CHAU THAÏ

MOC CHAU (M. Xang)

HOC

P. SAN TIAI

P. DINH

DINH 1300

TANG HO

HA TANG

PANH TANG

HUA

M. HET

N. Ma

Sop Bau

B. Pong

H. Tia

H. Hom

M. HANG

Fort des Has

B. Talang

300

N. Hang

P. KANG MANAO

B. Na Pan

P. KO TIOC

B. Dan Hao

N. Hao

P. LA

Sop Sim (Frontière d'Annam)

Song Ma

P. ME

M. Sim

M. Poung

P. NONG KAM

B. Van

H. Van

B. Pong Tialo

H. Tialo

P. AI

B. Kou

P. BO

B. Na Ha

M. Tieng

P. SAO

H. Lai

ANNAM

20° 30'

N. Son

M. SAM NUA

N. Sim

Xieng Luong

PA LOUONG

B. Poung

Xieng Men

B. Ko

P. LOUONG

N. Ang

1000

H. Salao

P. KIOU NAC

M. SOI

M. Long

P. TIOM KON 1200

P. NIA 1200

1350

B. Na Hao

900

B. Na Khan

B. Na Kao

M. YEN

1000

B. Piang

P. DOUONG

B. Na Long

B. Khoiet

B. Na Lu

P. POM IAO

P. KEP

(B) Ta Ha

P. TANG 1100

P. PAK BONG

P. TIN

Xieng Ban

600

P. SA

1100

P. TIN

Frontière entre M. Soi et M. Sam Taï

H. Sa

H. Tai

P. LOUONG (Benjoin)

M. Kan

P. POM BAO

N. Nem

B. Tam Bing

B. Tai

102°

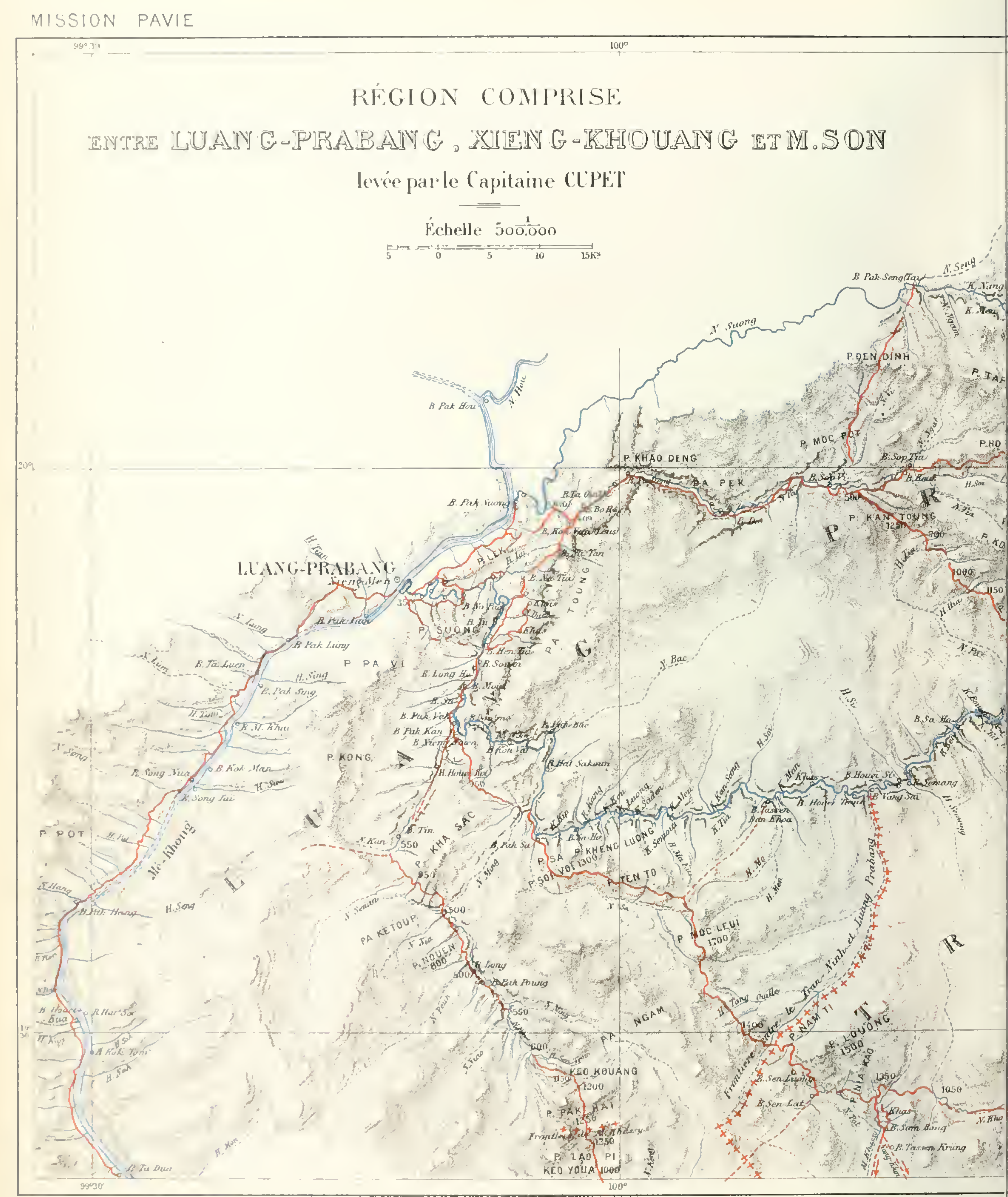
M. SAM TAI

400


RÉGION DU NAM NEUN OU SONG CA
ET DU
NAM MO
Levée par le Capitaine CUPET
Est de Paris 101°
101°30
101°
101°30'
XIENG KHOUANG
TRAN NINH
MONG POUEUN
M. LAN
M. Pung
M. Khang
M. Kha
M. Thé
M. Noi
M. Khat
M. Pan
M. Pang
M. NGAN
P. HAK
P. TOUILLE
P. LENG
P. PA
P. IOUEN
P. TOUONG
P. TEUNG
P. TIONG VONG
P. HE
P. KHA BO
P. HON KHENG
P. TOUONG
P. TIN TNONG
P. PA PEUNG
P. TIE
P. THAN
P. NIOU
P. KHIO
P. SONG KHON
P. SANG NOÏ
P. SAM SOUM
P. HEN
P. TIOM KHA
P. POUNG
P. PA DAÏ
P. BÉ
POU SAN SENAM
Xieng Kham
Ancien Fort des Hos
Région Aurifère
Rapides infranchissables
Xieng Men
GRANDE CHAINE OU SAN LUONG
Fleuve Frontière



Paris _ Imp. Monrocq.



E. GIFFAULT DEL



M SON
100°30'
101°
20°
19° 30
M. Kang
P. SA
P. NGŒN
M. Muoi
P. LOI 2,000
M. Sa Kok
P. SAN KLANG
P. DEN DINH
M. Kout
PA LUONG
M. Hiem
P. SAM
P. PAK VÉ 1050
P. PONG SAM
P. TIAN
P. KOUM
P. LEM 1200
P. VANG 1060
P. SAI
P. DINH DEN
P. SAN MEOS
P. PENG
P. SOUNG
P. KOUT
P. BO
KEO KO MAT Col 400
M. You
M. Souille (B. Khai) 1200
Xieng Dat 1000
Plateau du Tran Ninh
Plateau 1200 Mètres
Ancien fort des Hos
Lathouong (Ancien fort des Hos)
Sources d'eau chaude
mines de fer et d'or
Pagode de B. Kon
Pagode de B. Poua

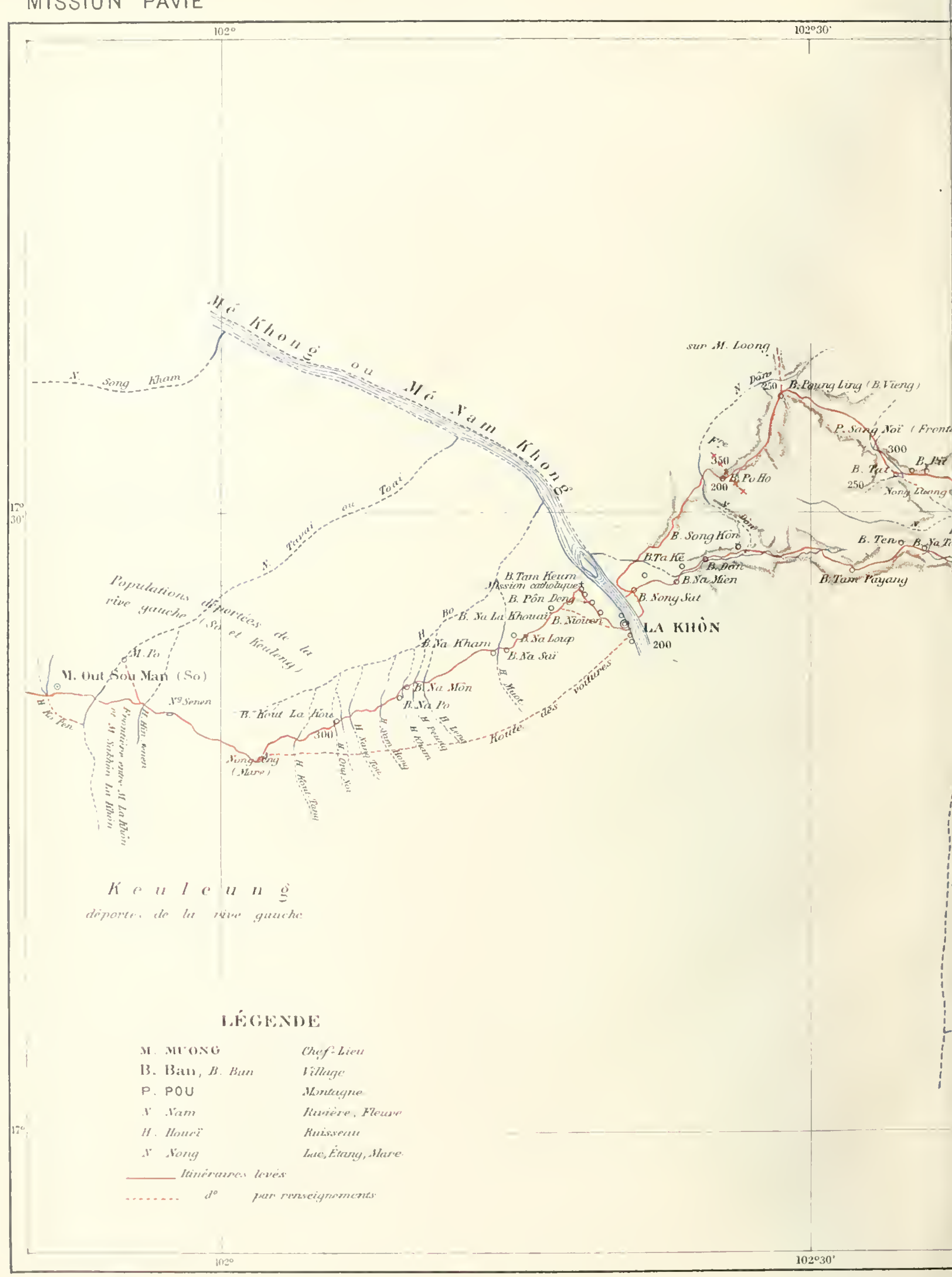

DE M. SON A M. VEN ET A M. HUA MUONG
COURS SUPÉRIEUR DU NAM NEUN OU SONG CA
par le Capitaine CUPET
Échelle : 1/500.000
Itinéraires levés
" par renseignements
Limites
HUA PANH
TANG HA
TANG HOC
M. Son
M. Ven
M. Hua Muong
M. Sam Nua
P. Bang
P. Lôn
P. Pan
101°30'
20°30'
20°



E GIFFAULT DEL



TRAÏ AU MÉ-KHONG
RI KAN AU N. KA DINH
é par le Capitaine CUPET
Echelle 1/500.000
5 0 5 10 15 K^s
102° 30
KHAM KEUT
KHAM MUON
P. TEN TIAO ?
KEO PA SOT
POU HAC
POU KOUT
Ancien fort
M. Loong ou Luang



E. GIFFAULT DEL

RÉGION DU SÉ-BANG-FAÏ MOYEN

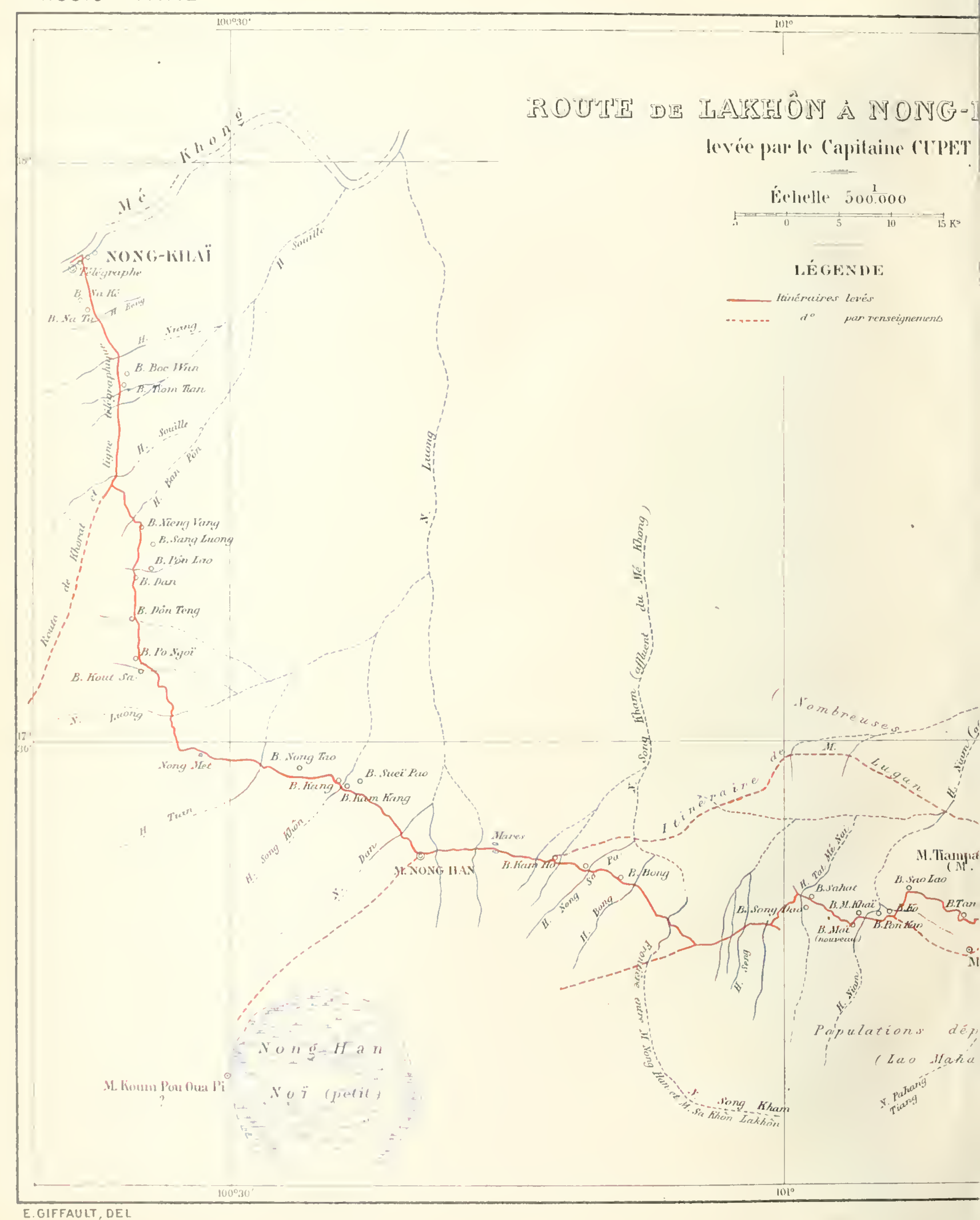
DE LA KHÔN À NONG-KHAÏ

JUSQU'À M. OUT-SOU-MAN

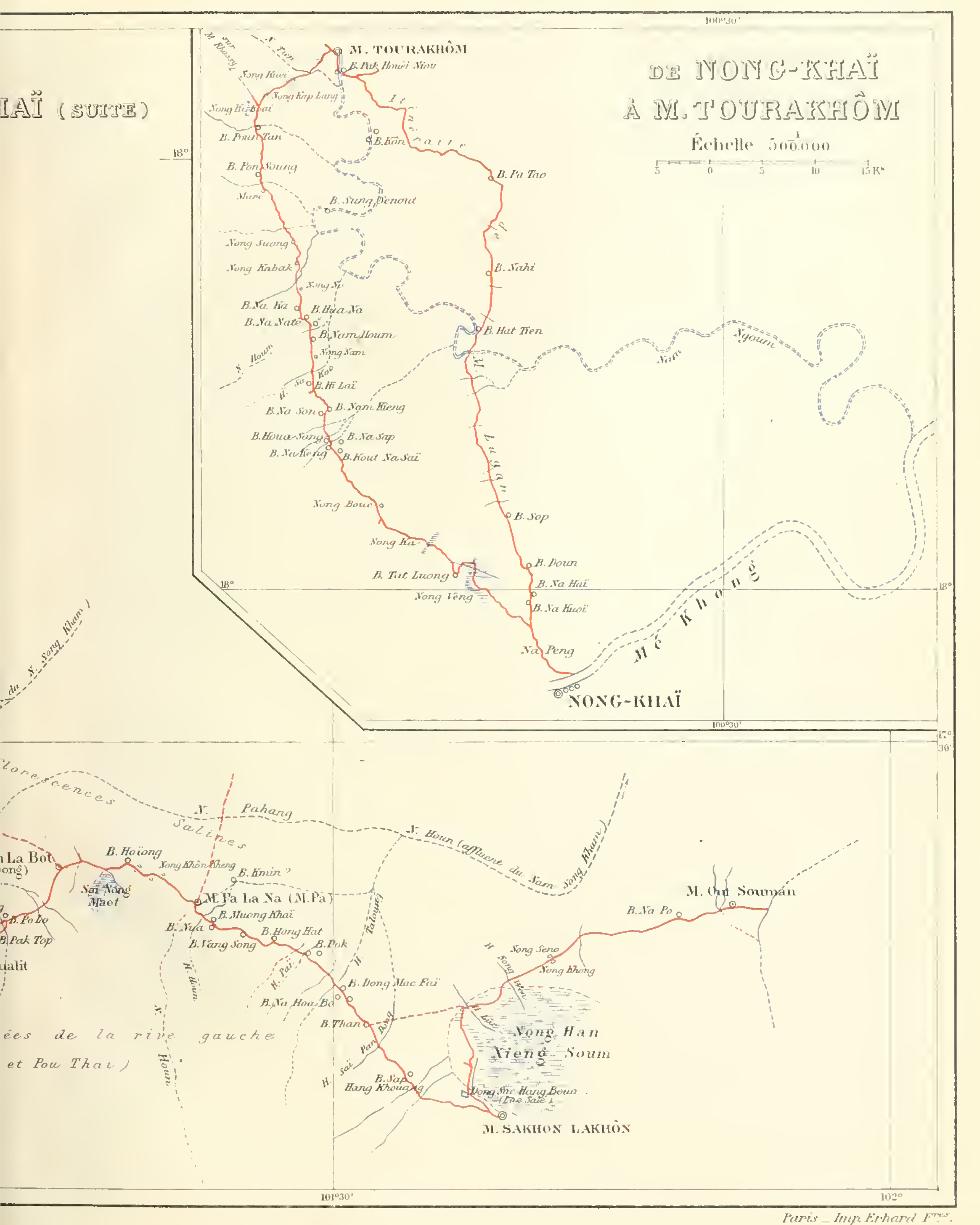
levée par le Capitaine CUPET

Échelle 1/500.000

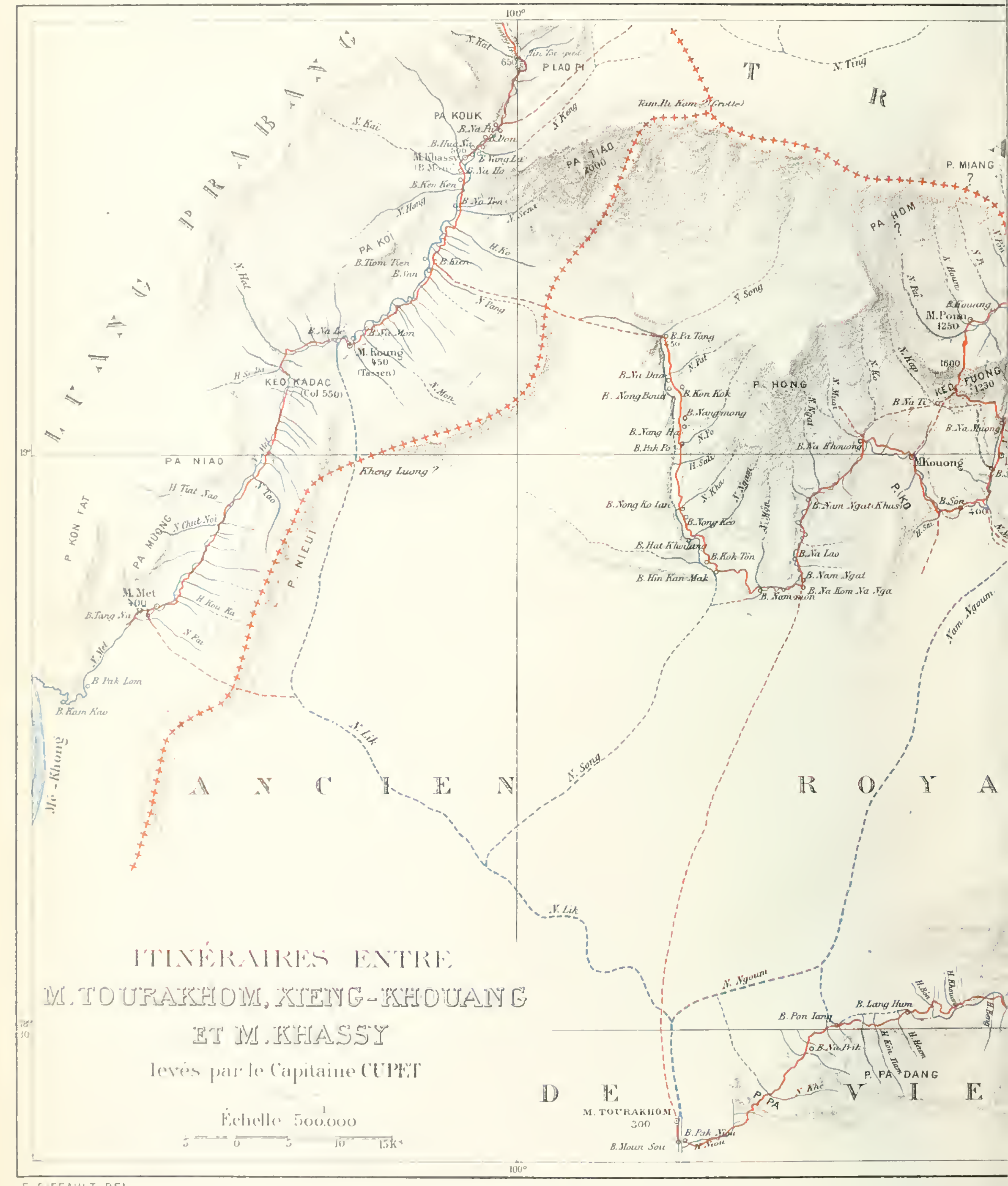
5 0 5 10 15 K^{s}



E. GIFFAULT, DEL



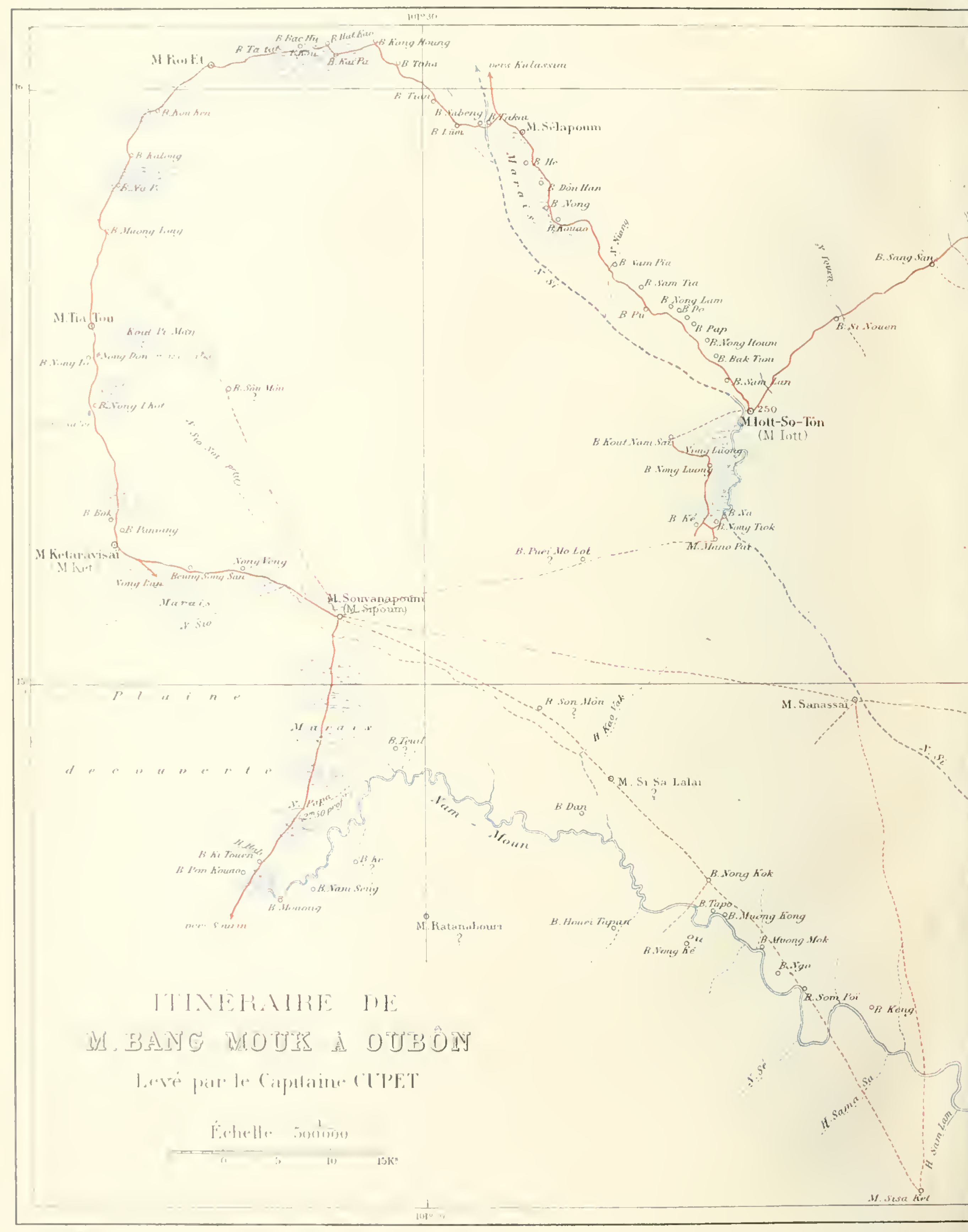
Paris _ Imp. Erhard Frères.



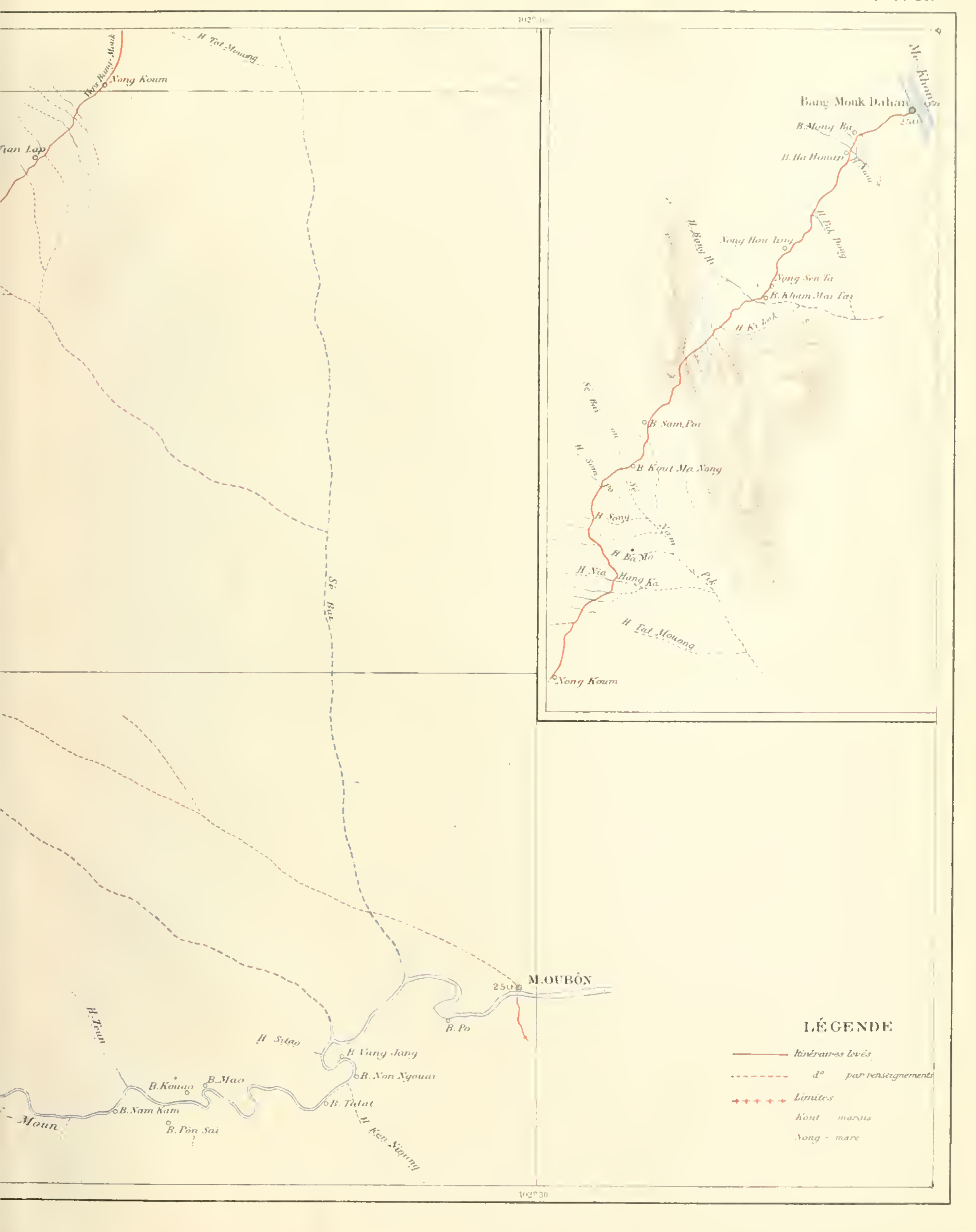
E. GIFFAULT DEL.

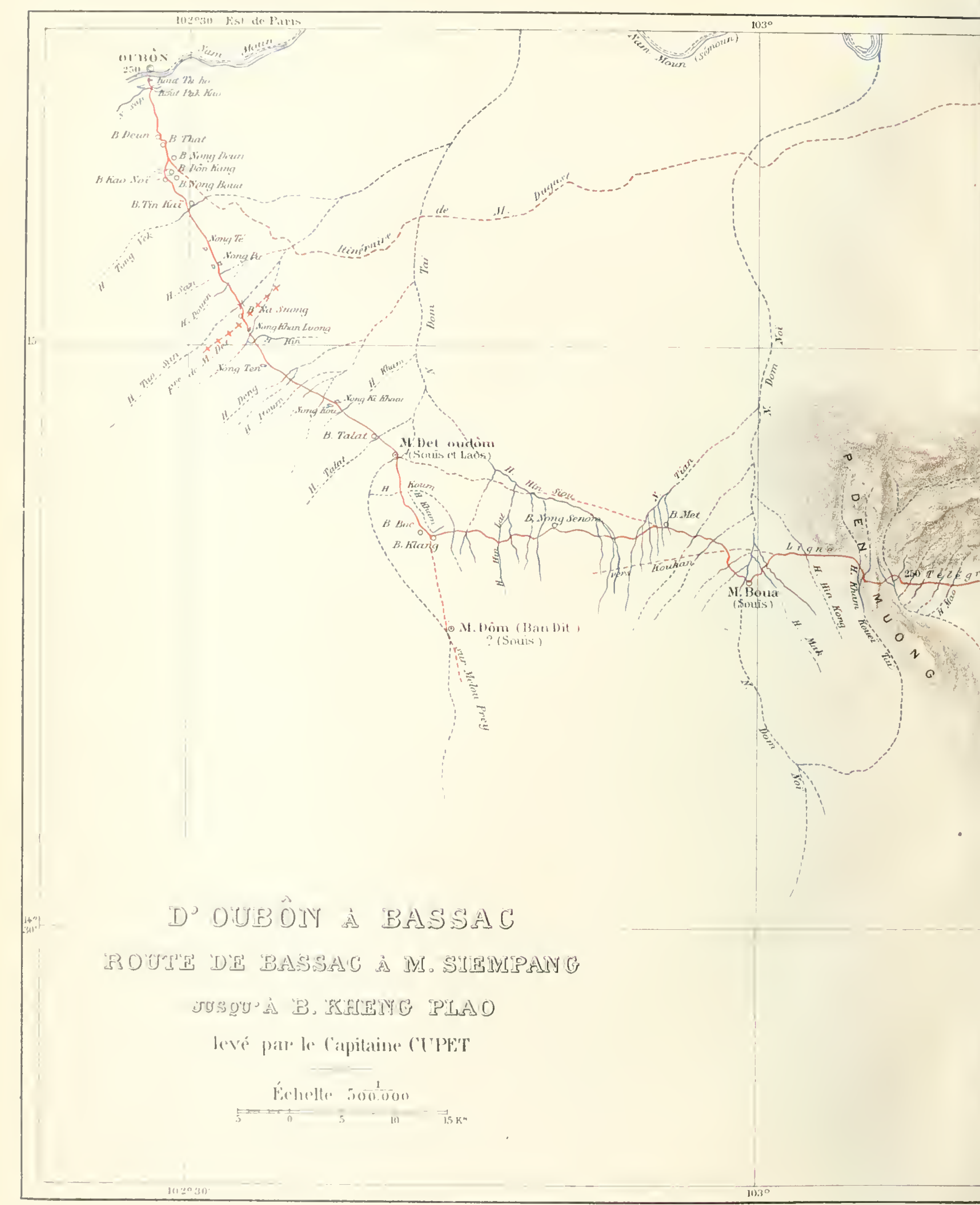


100°30'
101°
18°
18° 30
XIENG-KHOUANG
1200
Plateau Altitude 1200 m
P. TIONG VONG
P. KÉ
P. KHA BO
P. KA
M. Sen
P. HOUAT
P. SEUK
P. HOUEÏ THAN
PA HEN
PA DENG
PA KOM
PA MON
P. TAM LANG
POU ODU
POU KÉO KIOU
P. KANG
PA HO
P. KOUM IOM
P. PA SAI
P. HAO
P. BIA
M. Om ?
Ta Thom ?
P. TAM TAO
P. POUNG
P. MUN
P. BANG FAÏ (Frontière entre Borikan et Xieng-Khouang)
P. MOUN
P. XIENG RUA
M. Bo
450
P. SAM SAO
P. DEN DINH
P. NIOU
M. Hom
600
KEO MO TON (Col) 750
KEO FUONG
P. TAM RON (Frontière entre Borikan et Toumlakhom)
P. HONG
POU KENG
P. NGOU
M. Borikan
300
Mé Khong
U M E
N T I A N

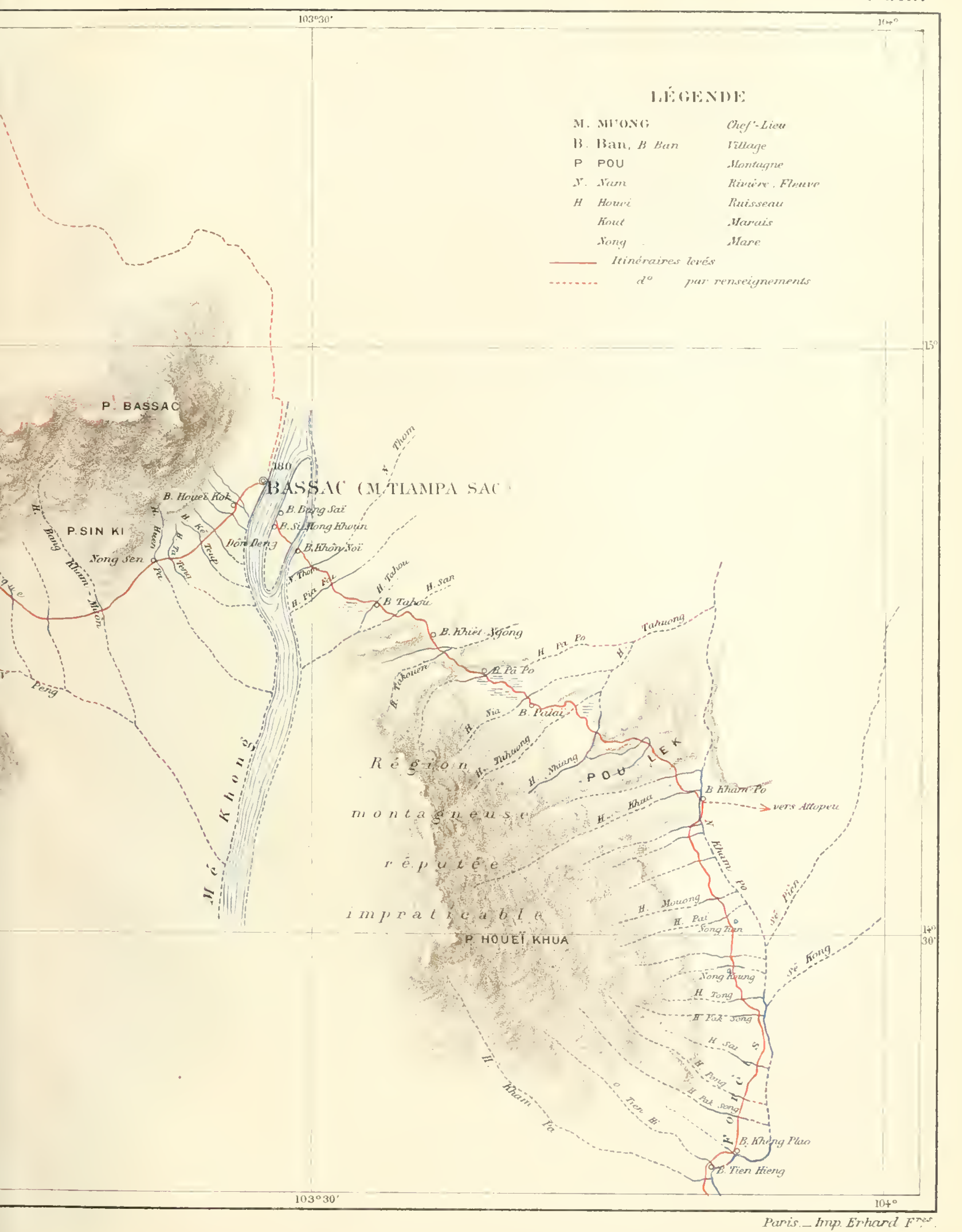


ITINÉRAIRE DE
M. BANG MOUK À OUBÔN
Levé par le Capitaine CUPET
Échelle 1/500000
M. Koi Et
M. Tia Tou
M. Ketaravisai
(M. Ket)
M. Souvanapoum
(M. Sipoum)
M. Sélapoum
M. Iott-So-Tôn
(M. Iott)
M. Sanassai
M. Si Sa Lalai
M. Ratanabouri
M. Sisa Ket
Nam Moun
Plaine découverte
Marais
vers Kulassum
vers Sourin


102°30
H. Tat Mouong
Nong Koum
Gan Lap
Sé Bai
M. OUBÔN
250
B. Po
H. Siao
B. Vang Jang
B. Non Ngouai
B. Talat
H. Ken Sioung
H. Teun
B. Kouao
B. Mao
B. Nam Kam
B. Pôn Sai
Moun
102°30
Me-Khong
Bang Mouk Dahan
250
B. Mong Ba
B. Ha Houan
H. Bang Hi
Nong Hou lang
H. Pik Dong
Nong Sen Ta
B. Kham Mai Tai
H. Ki Lek
Sé Bai
B. Sam Poi
B. Kout Ma Nong
H. Son Po
H. Song
H. Ba Mo
H. Nia
Hang Ka
H. Tat Mouong
Nong Koum
LÉGENDE
Itinéraires levés
d° par renseignements
Limites
Kout marais
Nong - mare

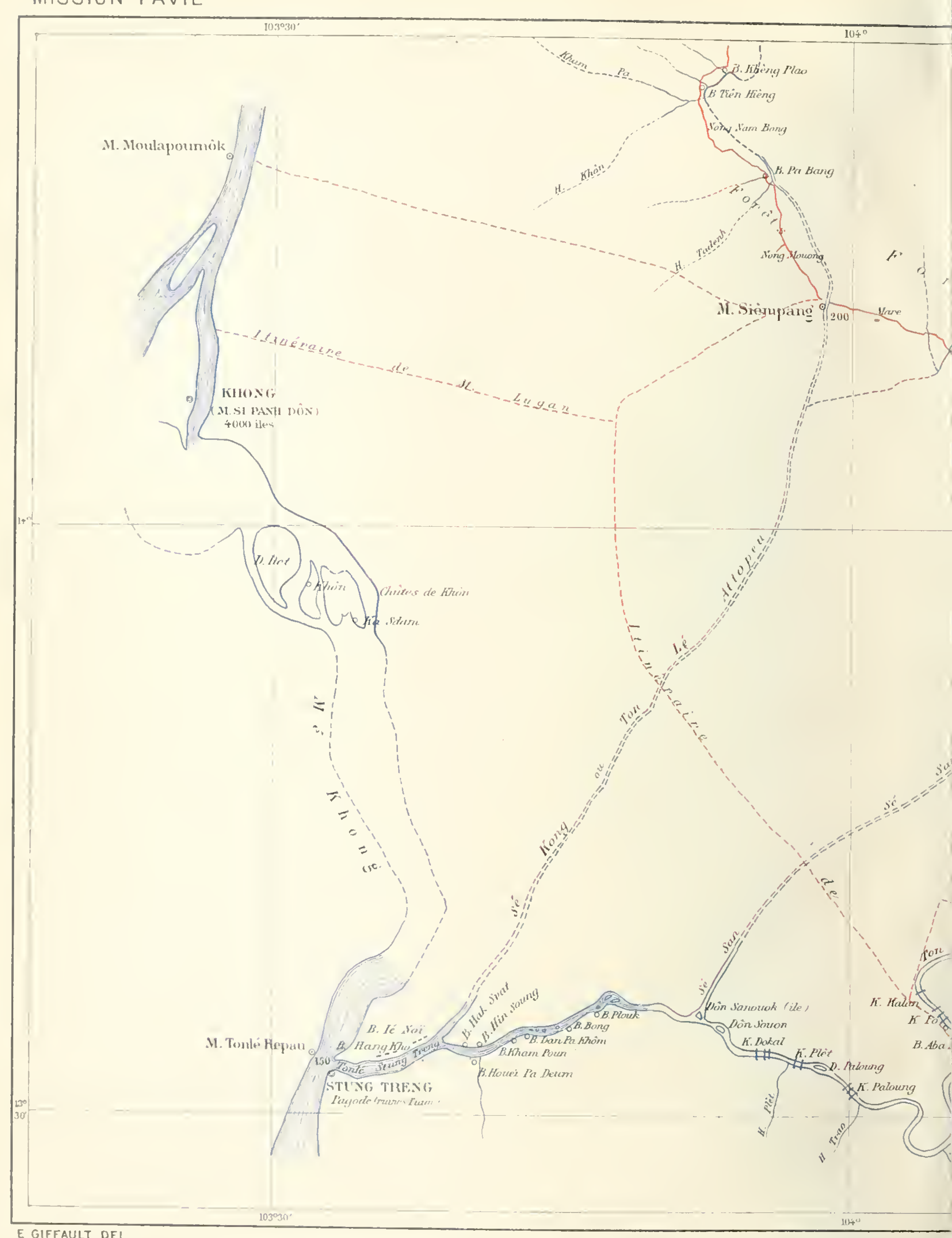


E GIFFAULT DEL



Paris _ Imp. Erhard Fres.

MISSION PAVIE



E. GIFFAULT, DEL.

104°30'

DE B. KHENG PLAO

À M. SIÈMPANG, B. LAÏA, NONG TÉ ET STUNG TRENG

levé par le Capitaine CUPET

Échelle $\frac{1}{500.000}$

5 0 5 10 15 K^{m}

Itinéraires levés

d° par renseignements

Route du Haut Sé San

Sé San

B. Thieu

Khas Bran

B. Po Salat (Laotiens)

M. Moulapoumok ou B. Ta Kalan

Nong Khalan

Nong Moueng

Nong Kai Pa

Khu Hen

Sémong

Khasiep

Nong Niap

Tang

B. Khalai (Kha Bran)

B. Thong

H. Po He

H. Prek

KHAS TIOMPOUEUN

P. KA LAT

B. La Bun

B. La Tion Noï

B. Po Tion Iat

B. Po Ting Tia

Altitude moyenne 350 à 400 m

B. Khep

B. Lout noï

B. Lout iat

B. Po Tom

B. San

B. Ton

350

B. Nong Koun

B. Iem

B. Semoui

B. Laïa

B. Lo

B. Labaru

B. Semat

B. Koun In

B. Ba San

B. Seun

300

Nong Hai

KHAS BRAO

Ton Lé Kong ou Sé Kong

Tchhrouei

M. Dugast

Srépok

K. Lou

K. Dua

(Kobal roméa)

B. Papa ek ou Papra ek

Sé Bang Kan

B. Sapao

B. Srépok roung

Lom Pat

Pak Tarroi

Nong Té (mare)

200

Route de B. Dôn

H. Khène

H. Hai

H. Laha

K. Lai

H. Tha Lom

H. That

H. Som

H. Semang

H. Keun Teung

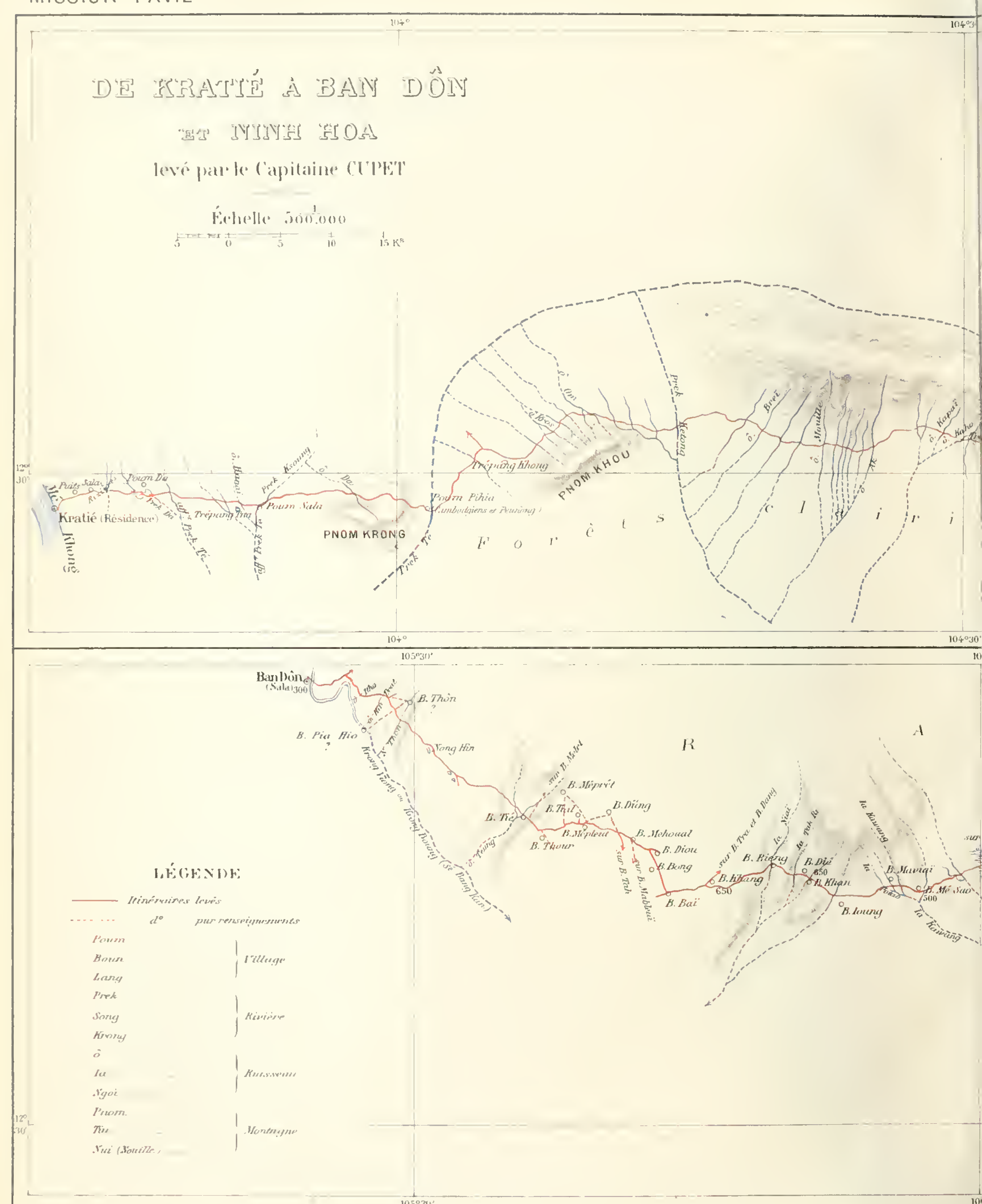
H. Khon

14°

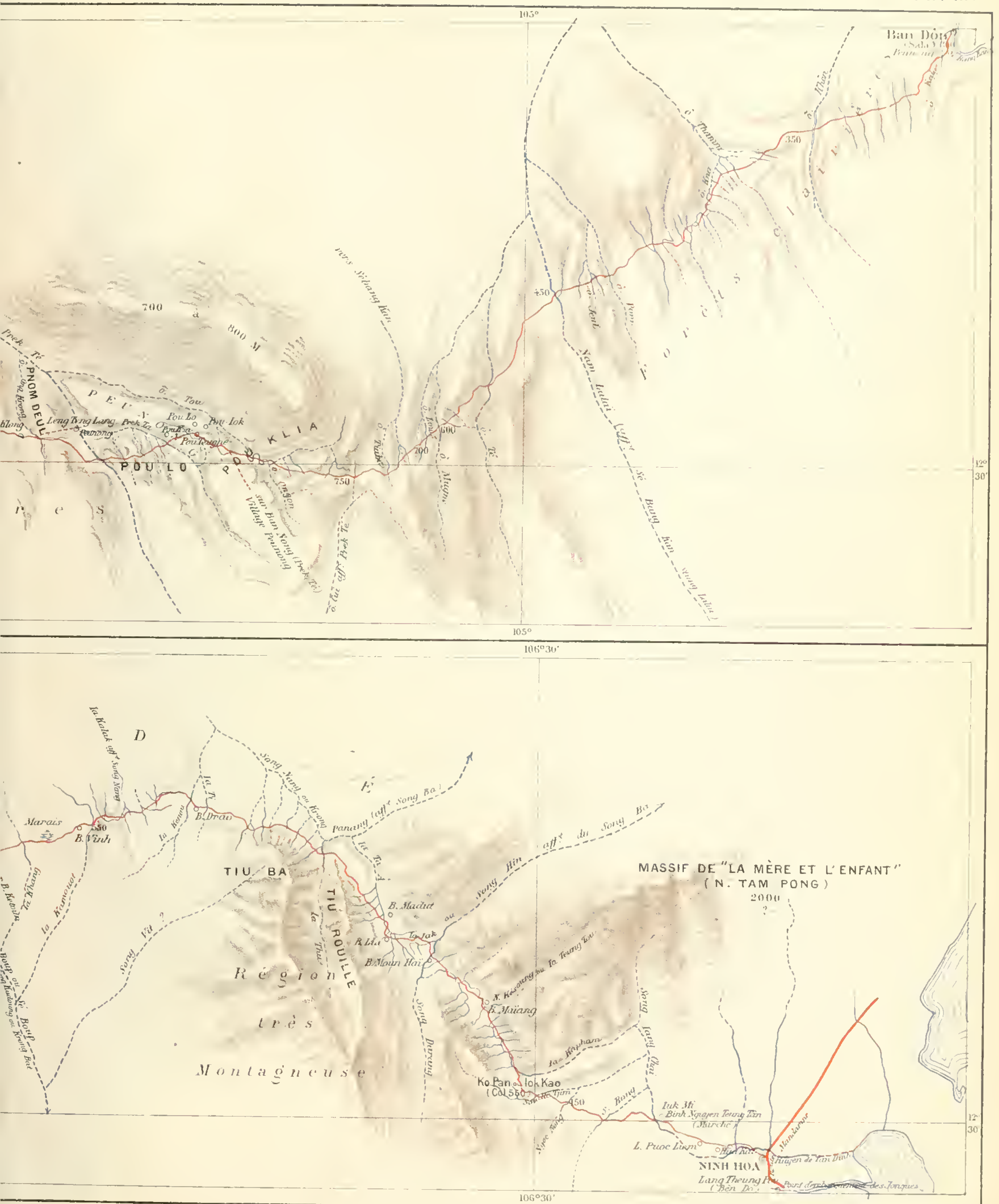
13°30'

104°30'

Paris. _ Imp. Erhard F^{res}.

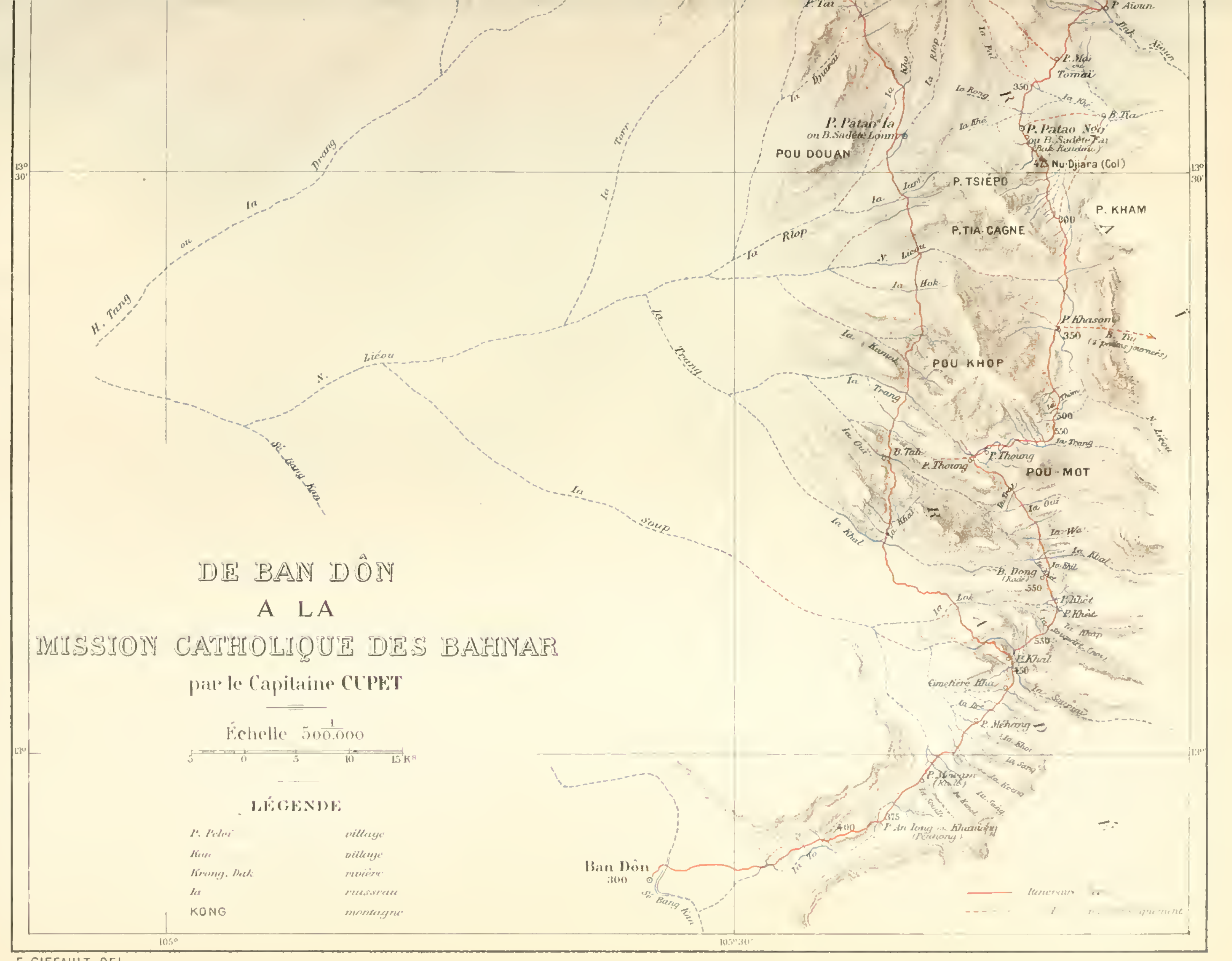


E. GIFFAULT, DEL.

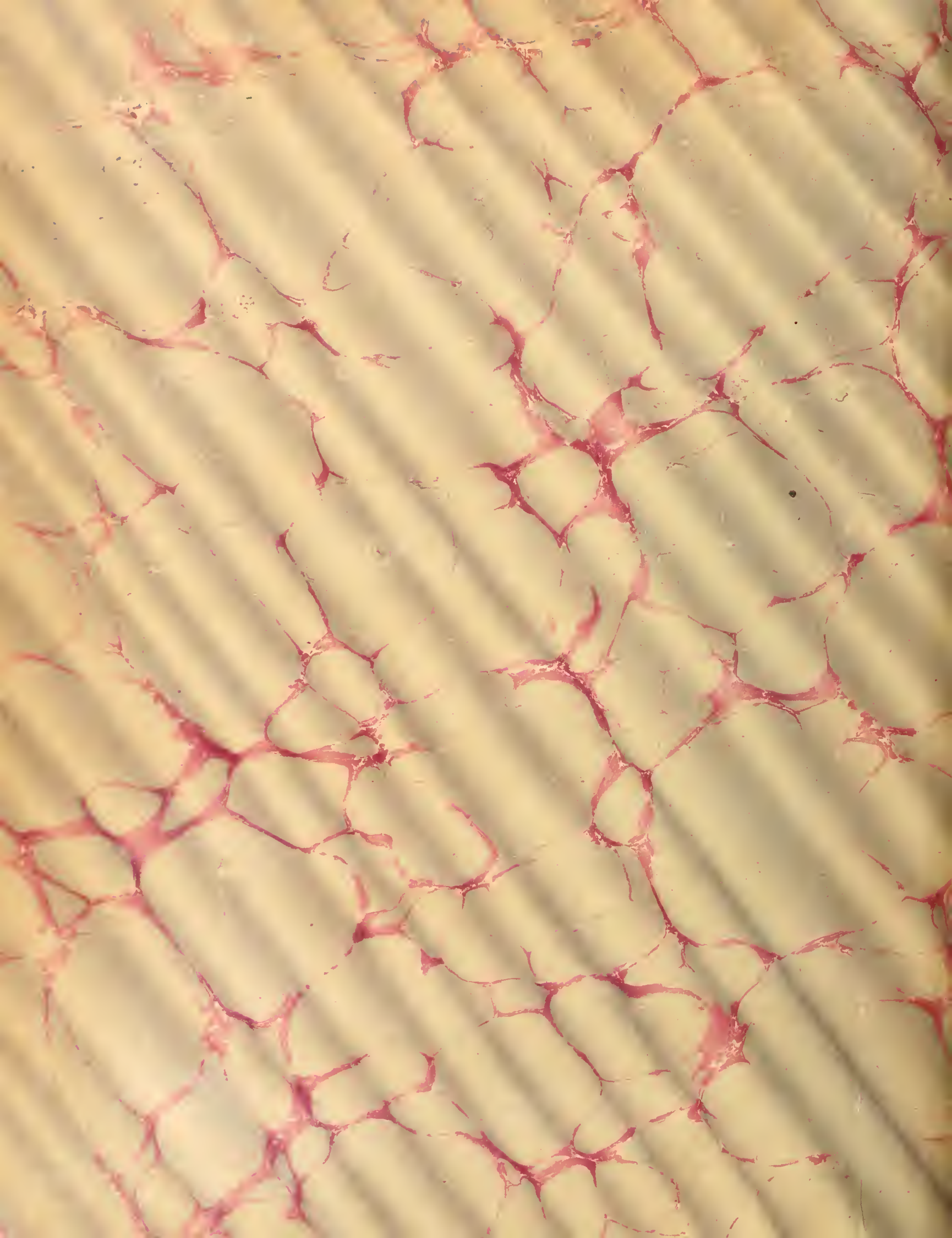


Paris. _ Imp. Erhard Fres

CÉDANG
GAR TANG
K. MONG MRAI
KÉ TOUÉ
Mission Catholique des Bahnar-Rongao-Cédang
Kon Toum
K. ERENG 1200
K. MOECH
KONG HIAM
K. GRANG
Cataracte de Iali
Krong Ial
Taneng (Lac Sacré) 800
Habau
Plateau (en partie déboisé)
Poste laotien
vers Siempang
B. Sémet Kon Cha
N. Sathai ou la Hadhaï
(gisements aurifères)
P. Grop
P. Brou
P. Ketung
P. Rdé
P. Mnou
P. Toung Ha Iôm
P. Reng
P. Pi
P. Bia
P. Bia Noï
B. Kong Sedam
B. Ding Deng
P. Pi (P. Kong)
P. Lamok Deng (P. Deng)
P. Iao Net
P. Louk
B. Gong La (B. Ngon)
B. Gong Kouet (Gong Mia)
P. Kueng
P. Not
P. Dak
P. Alé
P. Lé
P. Ame
P. Heuio
P. Roung
P. Khoueng
P. Kiing
P. Ngom
P. Gaan Ro
P. Gral
P. Gué (Villages)
P. Pam Tenhia
Pam Klah ou Traitu
P. Ho K (ou Pio)
P. Koai
P. Tritt
P. Bong
P. Ralot
P. Bia
P. Gôlar
P. Hang
P. Keung
P. Lou
P. Loua
P. Roh
P. Bahnar
P. Kedjaï
P. Breng
P. Ijuh
P. Rabang
Kon Kepat
Kon Djeri Krong
Kon Djeri
Kon Keuru
P. Marou
K. Poco
Dak Aïoun
105°
105°30'
14°



DE BAN DÔN
A LA
MISSION CATHOLIQUE DES BAHNAR
par le Capitaine CUPET
Échelle 1/500.000
5 0 5 10 15 Ks
LÉGENDE
P. Pelei village
Kon village
Krong, Dak rivière
Ia ruisseau
KONG montagne
POU DOUAN
P. TSIEPO
P. KHAM
P. TIA CAGNE
POU KHOP
POU - MOT
Nu-Djiara (Col)
P. Patao Ngo
P. Patau Ia
Ban Dôn
300
105°
105°30'
13°
13° 30'
E. GIFFAULT, DEL





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
M6787g
60879.
Author
Title Mission Pavie Indo-Chine. Géog. et voy. Vol.3.

